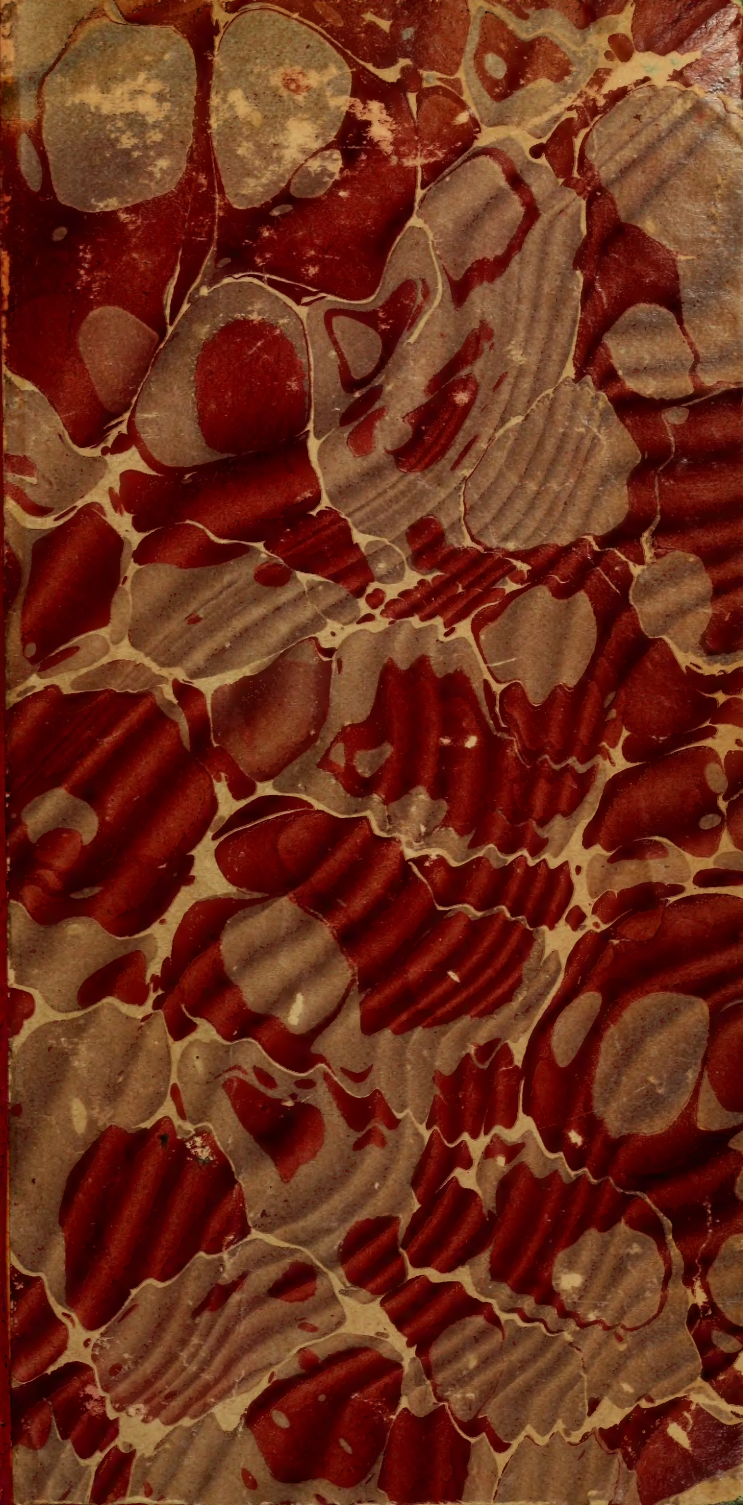
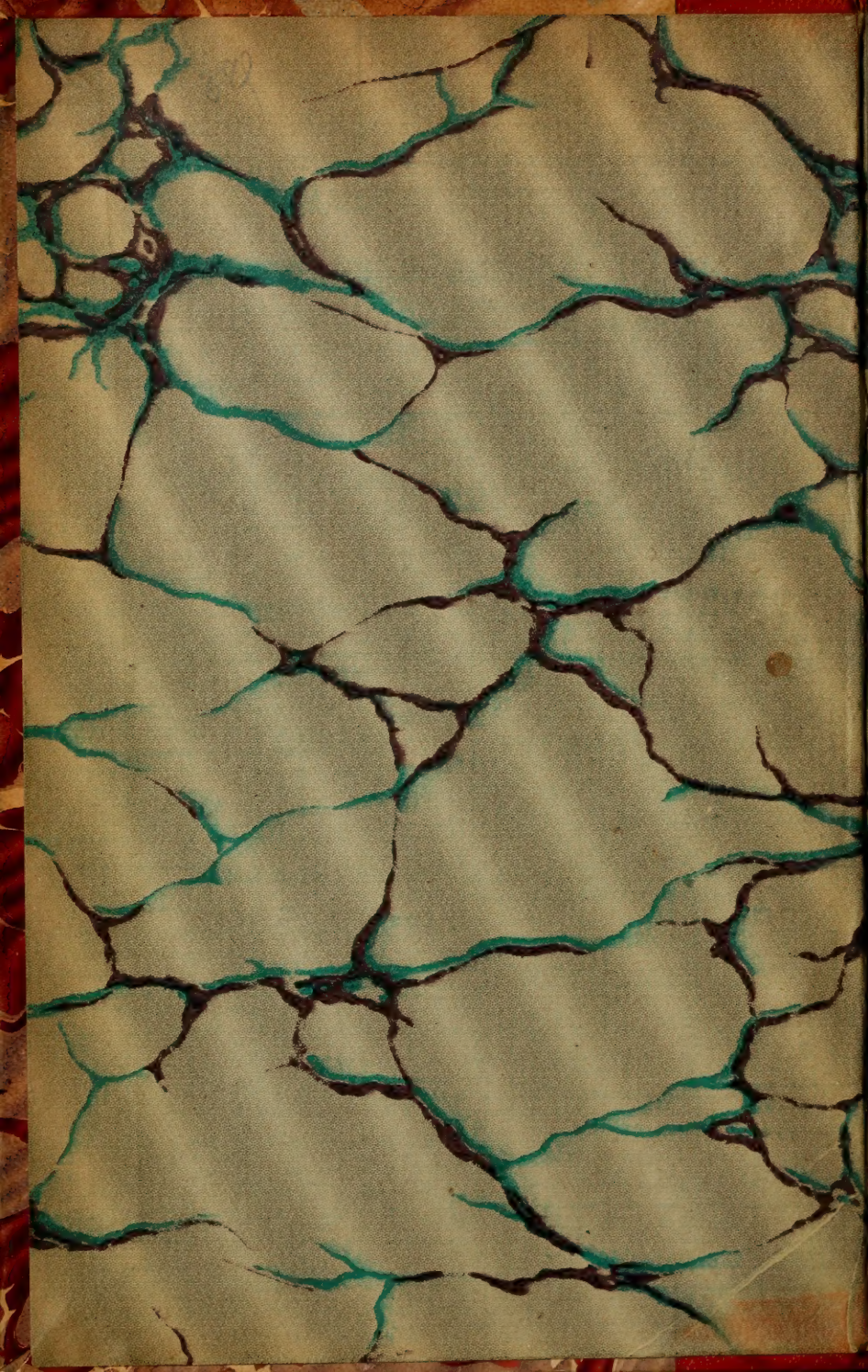
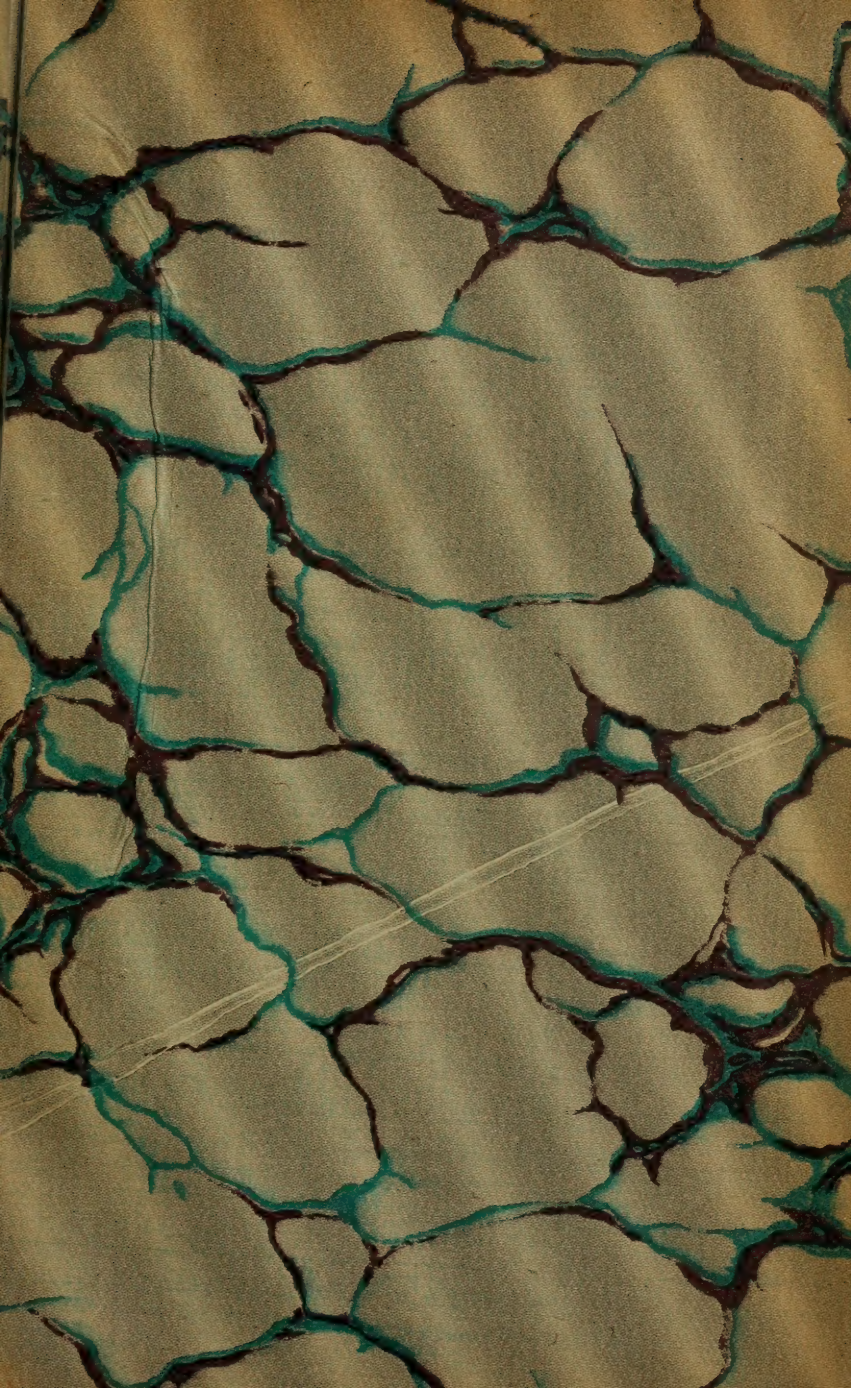




3 1761 05449608 8







XAVIER DE CARDAILLAC

Propos Gascons

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorf

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1903

Tous droits réservés.

cl
X

A Monsieur le Marquis
de Vaque
Respectueux hommage
de l'auteur des "Propos
Gascons". Xavier de Parisien.

Propos Gascons

DU MÊME AUTEUR :

FONTARABIE (PROMENADES ARTISTIQUES); un vol. in-16, illustré de dessins à la plume de Sylvain LESTRADE, avec une lettre-préface de Pierre LOTI, de l'Académie française. Paris, HACHETTE et C^{ie}; Bordeaux, G. GOUNOUILHOU, 1896. (Prix : 3 fr. 50).

JASMIN, un vol. in-16, Bordeaux, G. GOUNOUILHOU, 1898. (Prix : 1 fr.)

PROPOS GASCONS, *première série*, un vol. in-16. Paris, HACHETTE et C^{ie}; Bordeaux, G. GOUNOUILHOU, 1899. (Prix : 3 fr. 50).

XAVIER DE CARDAILLAC

Propos Gascons

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1903

Tous droits réservés

150 736
—
28 | 5719

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Deux exemplaires sur papier de Hollande

NUMÉROTÉS

DC

611

G25C37

AU COMTE ALBERT DE MUN

JE DÉDIE RESPECTUEUSEMENT CES

PROPOS GASCONS

Qui remémorent la Petite Patrie de nos origines communes.

Xavier de Cardaillac-Lomné.

Paris, le 2 août 1902.

MONSIEUR,

J'ai lu avec infiniment de plaisir et d'intérêt vos
« **Propos Gascons** ».

Je vous suis très reconnaissant que vous ayez bien voulu m'en offrir la dédicace que j'accepte très volontiers.

J'aurais bien quelques réserves à faire au sujet de certains éloges et de quelques récits, pour lesquels mon patronage pourra surprendre les lecteurs, mais je sais qu'en me dédiant votre livre vous avez voulu seulement me donner un témoignage de sympathie dont je suis très touché, et rappeler des liens d'origine dont je suis trop fier pour ne pas saisir avec joie l'occasion de les voir publiquement affirmés en tête d'un livre destiné à un si brillant succès.

Veillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

A. DE MUN.

I

NOTRE ROI HENRY

- I. — LOU CAMI DOU REY.
- II. — LE FAUCHEUR DU ROI.
- III. — UNE NUIT DU ROI HENRY.
- IV. — DU BÉARNAIS AU GASCON.
- V. — LE PÈRE NOURRICIER D'HENRY IV.

PROPOS GASCONS

I

LOU CAMI DOU REY

Notre Gascogne est sillonnée de voies anciennes qui rappellent le souvenir des conquérants romains et gardent la trace de leurs grands travaux de viabilité. Les noms des *Camis Roumius* et de la *Ténarèze* sont aujourd'hui lettre morte ; dans nos campagnes méridionales, les générations successives se transmettent ces appellations ainsi que des monnaies frustes rendues illisibles par un trop long usage.

Les innombrables tracés de castramétation gauloise ou gallo-romaine qui dominent les extrémités de nos coteaux, le long des vallées de l'Adour et de la Garonne, sont, pour les habitants de nos villages, des défenses remontant invariablement à la guerre des Anglais. Et, encore, l'invasion de l'armée anglo-espagnole de Wellington, en 1814, est-elle venue, dans la

mémoire du peuple du Midi, se confondre, superposée, avec la tradition jusque-là si vivace de la guerre de Cent Ans.

En revanche, dans l'Armagnac et dans la Bigorre, en Chalosse ou en Béarn, lorsqu'un modeste chemin rural porte sur le cadastre ou conserve simplement dans l'usage local la dénomination de *Cami dou Rey*, chemin du Roi, si l'on demande l'explication de ces mots aux gens du pays, ils vous répondent presque toujours sans hésiter : « *Lou cami du Rey* c'est celui que suivait le roi Henry quand il allait voir la belle Corisande. »

Il avait dû bien mériter de son peuple de Gascogne et de Béarn, ce roi Henry IV, qui survit ainsi par la légende de ses amours dans l'esprit si oublieux de ses premiers sujets.



Dans mes courses et mes excursions des bords de l'Adour aux bords des Gaves, j'ai rencontré certains tronçons de ces sentiers perdus dans les terres; le long des ornières creusées par les chars de ferme, j'ai souvent cherché, avec mon imagination, à évoquer les chevauchées royales d'autrefois.

Quand on me menait tout enfant, en voiture, de Vic-Bigorre à Tarbes, après le bourg d'Andrest, à la

hauteur des villages de Bazet et d'Aurensan, ma mère, mettant la tête à la portière, tendait la main et me disait : « Regarde, voilà *lou cami dou Rey*, le chemin d'Henry IV. » C'est par ce chemin rural, bordé de prairies et d'aiguères, que passait, d'après la légende, le roi de Navarre, quand, parti la veille de sa bonne ville de Nérac, il allait, à franc étrier, visiter dans le château d'Asté sa grande amie Corisande d'Andoins, dame de Gramont. Au delà de Bagnères, à l'entrée de la verte vallée de Campan, la solitude d'Asté, dans son cadre de montagnes, sous la garde de ses bergers, permettait au prince-soldat de se délasser des fatigues de la guerre en échangeant, seul à seule avec la belle Corisande, de doux parlers d'amour. Branlantes et revêtues de lierre, les pierres du château d'Asté ont conservé toute la poésie de ces rendez-vous royaux. Par les nuits les plus obscures, les paysans superstitieux passent au pied de ces ruines sans éprouver la peur du mystère. Ils savent que les revenants de là-haut ne feraient pas entendre un bruit de chaînes, mais un bruit de baisers. Lorsque le clair de la lune qui se lève projette sa blancheur à travers les fenêtres sans meneaux, devant ces lueurs mouvantes les passants ne ferment pas les yeux au vol de fantômes maudits, mais ils les ouvrent à l'apparence d'ombres amoureuses.

Si le château d'Asté fut le refuge des amours tranquilles et le berceau discret des fêtes intimes de la

nuît, le château de Bidache, par contre, avec ses cours d'honneur et ses bordures d'arbres et de rivière, déroula dans ses salles, sous ses charmilles et sur ses eaux, les fêtes pompeuses du jour offertes à son humble suzerain par l'opulente vassale.

Là-bas, en Béarn, le long des chemins du Roi, Henry ne voyageait plus, comme en Bigorre, avec la seule escorte d'un écuyer. Par ces routes de Navarre, le prince marchait à la tête d'un cortège de cavaliers et de dames dont la pauvreté béarnaise n'obscurcissait pas la noblesse et la beauté. Corisande de Gramont attendait son seigneur au pied de ce village, devenu plus tard une principauté grâce à la reconnaissance des Bourbons. Alors, pendant les jours d'hospitalité, les écuries souterraines se renvoyaient l'écho du piétinement des chevaux. La tour gothique du donjon, rajennie par des amours de marbre s'accrochant aux rinceaux et aux fleurons de la Renaissance, se tapisait encore, pour plus d'accueil, avec les guirlandes de fleurs et de feuillage de la jonchée gasconne.

Au soleil couchant, le roi et son hôtesse montaient en barque et voguaient au son des violes sur la Bidouze, pour remonter le Gave ou descendre l'Adour. Assis contre le bordage, Henry et Corisande laissaient pendre leurs bras au fil de la rivière, et dans la gêne sévère de l'étiquette, l'amie renvoyait à son royal amant des gouttelettes d'eau, comme une pluie de baisers. Leurs mains se passaient ainsi leurs cœurs en échange.

justifiant ce blason des d'Andoins, où deux mains ouvertes s'écartèlent avec deux cœurs enflammés.

Après les châteaux des Amours et des Fêtes, les chemins du Roi, en Gascogne, conduisaient encore au château du Triomphe. Sur le plateau qui domine Aire-sur-l'Adour, au midi, un *camí dou Rey* va, de l'Armagnac, vers la ville d'Hagetmau en Chalosse. Le surlendemain de la bataille de Coutras, un groupe de cavaliers galopait sur cette route, portant en croupe des ballots d'étoffes. Ils arrivèrent à Hagetmau à l'aurore et s'arrêtèrent devant le château de Gramont. Entrés dans la grande Cour, sous les fenêtres encore fermées par le sommeil, les voyageurs mystérieux déroulèrent hâtivement leurs draperies, et ils les étendirent sur le sol. Lorsqu'à un son de trompette la porte-maitresse s'ouvrit et que Corisande apparut dans l'éclat de sa beauté ravivée par la fraîcheur du matin, Henry ploya le genou devant elle, et le vainqueur invita du geste sa noble amie à fouler aux pieds le tapis des drapeaux conquis à Coutras.



Mes *Propos Gascons*, dans leurs promenades vagabondes, veulent suivre maintenant les chemins du Roi, mais ils ne se confineront pas dans les sentiers om-

breux des amours, ils s'engageront aussi dans les voies piétinées des batailles.

Tour à tour, ma fantaisie, au gré de ses caprices, ira réveiller les échos poétiques du vieux castel d'Asté ; au milieu des splendides ruines de Bidache, elle évoquera les pompes des grands jours de fête ; puis elle cherchera à retrouver, à Hagetmau, la place où se déroula la jonchée des drapeaux. Ensuite, au hasard, de Nérac à Cahors, de Coutras à Fleurance, mes *Propos* parcourront les routes qui conduisirent des Cours d'amour, aux villes emportées d'assaut, et de l'assiette des champs de bataille aux rendez-vous des nocturnes échelades.

Ces chemins du Roi seront mes chemins de Saint-Jacques. Ainsi, aux siècles passés, avant d'aller s'agenouiller à Compostelle, les pèlerins suivaient de dévots sentiers de traverse, et ils frappaient à toutes les portes des sanctuaires où les légendes et les miracles du passé méritaient d'arrêter leur course errante en de pieuses stations.

∴

Un jour, on érigeait une statue à Lannes, sur une des places de Lectoure. Notre grand poète Jasmin s'avança au premier rang, à travers le cercle de l'inauguration, et s'adressant aux personnages officiels prêts à dérouler leurs discours de commande, il s'écria, dans

l'envolée de ses vers romans : « Il était Peuple et Gascon ! Silence ! Français du Nord, faites taire vos lyres. Je suis Peuple et Gascon ! A moi donc le premier il appartient de célébrer sa naissance et sa vie et sa mort ! »

Moi, qui suis gascon aussi, j'arrive, pour parler de Lui, le dernier de tous, mais peut-être pourrai-je, avec plus de vérité que beaucoup d'autres, redire les faits d'armes et d'amour du roi de chez nous.

Certains ont vu dans Henry IV un héros de poème épique. Ils en font un paladin renouvelé de la Légende des Siècles, ou un précurseur de l'Épopée impériale. Dans leurs vers et dans leurs proses, Henry traverse les champs de bataille comme un demi-dieu de l'*Illiad*e. Des nuages de poudre voilent cet olympien, et avec l'éclair de son épée jaillit la foudre. Casqués et cuirassés, ses bons compagnons ne sont plus de braves soldats de Gascogne, mais de vivantes et de surhumaines panoplies de fer. Devant ces galopades fantastiques les escadrons ennemis s'enfuient épouvantés ; les villes voient tomber leurs portes au choc d'acier du poitrail des chevaux ; les murailles des forteresses, ainsi que celles de Jéricho, s'écroulent au son des trompettes.

Je n'ai pas compris de même la vie du bon roi Henry. Nos mères fredonnaient jadis cette chanson royaliste du *Vive Henry IV*, qui ne saurait être séditieuse maintenant qu'il n'y a plus de Bourbons. Certes,

la rime n'est pas riche, et le style est bien vieux, et cependant ces petits vers naïfs rendent bien le Béarnais dans toutes ses gaillardises et dans toute sa bonté.

Ce bon vivant introduisit le premier des mœurs clémentes dans les luttes sans merci des guerres de Religion. Protestants et catholiques, Montgomery et Montluc, le premier à Orthez, le second à Rabastens, faisaient passer au couteau les garnisons prisonnières. Après eux, ce vainqueur tendit la main à Mayenne rendu, cet assiégeant ravitailla ses ennemis les Parisiens affamés ; par ces temps de pillage, ce noble gueux, au pourpoint usé par la cuirasse, renvoya sans rançon les Guisards cousus d'or.

Aimer et se battre fut la vie de sa jeunesse en Gascogne : *ce diable à quatre* sut être à la fois le *vert gaillard* et le *roi vaillant* de la chanson et de l'histoire.

Certes il régna en combattant, et avec chacune de ses victoires il gravit une des marches du trône de France. Mais dans ses soirées d'Asté et de Bidache, il puisait de nouvelles forces pour de nouveaux faits d'armes.

Non loin de ce château de Gramont, à Hagetmau, à l'ombre des hêtres centenaires, se cache sous la mousse *la fontaine de la belle Corisande*. Et la légende raconte encore qu'après l'hommage des drapeaux, le vainqueur de Coutras fut avec sa grande amie se reposer de la fatigue des coups d'épée dans la fraîcheur des grands bois et de l'eau murmurante.



Je prendrai trois guides pour marcher dans les traces du roi de Navarre.

Le premier, l'ancien, Agrippa d'Aubigné, me donnera les traits pittoresques de la jeunesse de son camarade d'épée et de son frère d'armes.

Un arrière-neveu de Manaud de Batz — ce compagnon catholique des bons et des mauvais jours du prétendant huguenot — M. de Batz-Trenquelléon, avec sa conscience et son coloris d'historien, me permettra de faire revivre Henry IV en Gascogne.

Les *Coundes biarnès* de mon ami Lalanne, de Bidache me fourniront à foison les épisodes savoureux de la vie populaire *dou nouste Henric*.

Et voilà pourquoi, et voilà comment mes *Propos Gascons* suivront les *camis dou Rey*, les chemins du Roi Béarnais.





II

LE FAUCHEUR DU ROI

En cet hiver de 1676, les temps étaient aussi mauvais que la saison. La main forcée par les Etats réunis à Blois, Henry III venait de révoquer l'édit pacificateur de Beaulieu. Il livrait ainsi aux coalitions du dedans et du dehors son ami et son cousin le roi de Navarre, et il reconnaissait officiellement ses ennemis de la Ligue, qui devaient bientôt le faire poignarder.

Par les chemins glacés de Gascogne, Henry de Bourbon cavalcadait mélancoliquement avec une poignée de compagnons dévoués ; ils visitaient les places fidèles, enlevaient quelques bicoques révoltées, et se voyaient souvent fermer au nez les portes des villes douteuses.

Henry traversait ses propres terres de l'Armagnac, lorsque deux de ses plus vaillants, Manaud de Batz et

Antoine de Roquelaure, nés ou nourris l'un et l'autre dans cette province, attirèrent son attention sur les menées factieuses qui se pratiquaient à Eauze, une des principales villes du pays.

Eauze relevait directement du roi de Navarre, comte d'Armagnac. Les bourgeois catholiques de la ville avaient expulsé les ministres protestants pour interdire plus sûrement l'exercice de la religion, et ils menaçaient les huguenots de les expulser à leur tour, au premier prêche tenu dans les murs.

Manaud de Batz, dans sa fidélité à son prince, avait d'autant plus de mérite à l'informer de ces faits que, capitaine dans l'armée des réformés, il était fort bon catholique quand même. Les protestants fanatiques de l'entourage du roi battaient froid à cet intrus : Rosny lui-même devait, dans ses Mémoires, taire le fait d'armes que nous allons raconter. Manaud, lui, voyait plus haut que ces dissidences de la cour et des camps ; en brave Gascon et en bon Français, il avait reconnu dans Henry de Navarre le seul homme capable de pacifier la France, déchirée par les guerres religieuses. L'avenir devait donner raison au Gascon catholique allié aux huguenots, contre les Guisards lorrains alliés aux Espagnols.

Eauze étant une des clés de la Gascogne, il importait d'éprouver sa fidélité et de l'y ramener, au besoin, par la force. Pour ne pas donner un prétexte de trahir aux hésitations de la garnison, Henry, ce matin-là,

avait, sous le couvert d'une partie de chasse, réuni aux portes de la ville une troupe de gens d'armes. Sur la cuirasse et la calotte de fer, tous portaient des justaucorps de buffle et des chapeaux de feutre. Laissant sa troupe d'arquebusiers dissimulée derrière un bouquet d'arbres, le roi, qui avait prévenu les autorités de sa visite, se présente devant les murs d'Eauze à la tête d'une vingtaine de cavaliers. La porte s'ouvre à un appel de trompette, la herse se lève, et à l'entrée de la voûte, précédés de massiers et de hallegardiens, le maire et les jurats, coiffés de chaperons rouges, viennent en grande pompe offrir à leur seigneur, sur un plat d'argent, les clés de sa bonne ville. Mis en confiance par cet accueil, Henry jette un regard narquois sur ce rêveur de Manaud de Batz, mais celui-ci, impassible, restait froid devant ces démonstrations municipales. Et le cortège, à la suite des jurats, va pénétrer dans la ville ; Henry franchissait à peine le seuil de la porte, soudain, une sentinelle crie du bas au gardien de la herse : « *Coupo toun rastel, que prou n'y a. lou rey y es. Coupe ton rateau, il y en a assez, le roi y est.* » La herse tombe. Le prince se trouve séparé de ses cavaliers par une grille de fer ; les consuls s'esquivent prudemment ; en face, toute une population mutinée hurle des cris de mort. Quatre amis du Béarnais avaient pu entrer côte à côte avec lui dans la place, et ces quatre en valaient cent : c'étaient Batz, Rosny, Roquelaure et Mornay.

« Ah traîtres ! s'écria Henry, vous n'êtes donc pas des Gascons ? Vous vous êtes vendus comme des porcs aux Lorrains et aux Espagnols. Sus, sus ! Nous allons vous découdre la panse ! » L'épée à la main, il se précipite, avec ses quatre camarades, sur cette tourbe grouillante. Et le vol des cinq épées de chasse fit reculer les deux ou trois cents braillards jusqu'au fond de la rue. Six ou sept trainards étaient déjà couchés à terre, morts ou morts de peur tout au moins. Une vingtaine avaient fui par les carrefours en abandonnant leurs armes. Tout à coup, cinq ou six détonations se firent entendre, et un choc de balles vint tinter sur les cuirasses de nos vaillants comme une volée de grêlons contre des vitres. « Sire, en arrière, dit Manaud de Batz, ils n'osent pas venir vous prendre à l'épée, ces félons ! Ils veulent de loin, à l'arquebuse, vous assassiner. Vite ; ils rechargent ; au galop, sous l'arche de la porte ! »

Le groupe fut bientôt à l'abri sous la voûte, derrière les piliers. Manaud avait ramassé à terre une immense épée allemande à deux mains, abandonnée par un des fuyards. « Allons, dit-il à ses amis, pour sauver le roi, il faut gagner du temps. Empêchez-les d'avancer, formez-lui dans cette encoignure un rempart avec votre corps. Moi, je vais me faire tuer le premier ; après, un à un, vous reprendrez ma place. — Sire, tenez bon, criaient du haut d'une tour qu'ils avaient escaladée du dehors, Caumont et Ferrabouc, deux hommes d'armes.

Voilà que les arquebusiers arrivent à marche forcée ! » D'autre part, les cavaliers du gros de l'escorte, restés à l'extérieur, attaquaient à coup de hache les bras de fer de la herse.

Enhardis par la retraite de leurs cinq adversaires, les mutins s'étaient avancés vers la porte, et ils formaient devant l'entrée une masse hérissée de piques.

Une bourguinote à larges ailes avait roulé aux pieds de Batz ; il s'en était coiffé jusqu'aux oreilles. Il se tenait seul, à l'entrée de l'arceau, sa tête casquée penchée en avant, l'épée à lourd pommeau empoignée à deux et à pleines mains. Et la meute se rapprochant, il se mit à manœuvrer comme un reître sa grande latte allemande. La lame allait et revenait régulièrement, semblable au balancier d'une horloge. Lorsque le tranchant croisait une épée, il la cassait comme verre ; on vit sauter en l'air un poignet tenant une dague. Dans cette boue humaine, la pointe creusait des ornières rouges. A chaque volte de l'épée, le demi-cercle des assaillants s'élargissait pour se resserrer ensuite : ainsi le flux de la mer couvre et découvre une plage arrondie.

Un juron tonitruant suspendit soudain ce cliquetis de fer : « *Diùbiban !* profera la voix, *qu'ey lou cop d'espado de Moussu de Bayard !* Dieu vivant, c'est le coup d'épée de M. de Bayard. *Lou rey de Nabaro, ray, que m'en trufi, mès aqueste caddet aban de touca la suo pet que bous calera traüca la mio.* Le roi de Navarre,

ça m'est égal, je m'en moque, mais ce cadet ci, avant de toucher à sa peau, il vous faudra trouer la mienne ! »

C'était le massier des jurats d'Eauze qui parlait ainsi, un grand vieillard d'au moins soixante-quinze ans. Manaud de Batz et ses adversaires, ahuris, faisaient trêve. Grave comme un suisse d'église, redressant ses vieilles épaules toujours larges, le massier municipal, la hallebarde en travers, défendait à lui tout seul la porte de l'arceau. Manaud, harassé, saignant, se reposait appuyé sur sa longue épée. Les braillards se taisaient et soufflaient à leur tour. Sous la porte, les coups de haches d'armes ébranchaient l'un après l'autre les barreaux de la herse, ainsi que des tiges de châtaignier. Bavard comme un héros d'Homère, l'ancien soldat des guerres milanaises continuait ainsi :

« En avril 1524, j'étais en Italie, au passage de la Sesia. M. le chevalier Bayard, notre général, se tenait à mes côtés, à l'arrière-garde. Quand l'armée française en déroute eut traversé la rivière, le bon chevalier me donna son cheval et prit mon épée à deux mains. Les Impériaux se précipitaient à l'assaut du pont. Seul, à l'entrée de l'étroit passage, M. de Bayard tint tête aux assaillants pendant un grand quart d'heure. En voyant celui-ci s'escrimer à l'entrée de la porte d'Eauze, j'ai cru revoir mon ancien général au pont de la Sesia. Allons, arrière, vous tous, et vive notre Bayard gascon ! »

Mais le vieux brave, qui, par son âge et par son attitude, tenait doublement en respect ses concitoyens, fut soudain outrageusement bousculé par derrière. Sur quatre rangs, le fusil à l'épaule, un corps d'arquebusiers s'avancait sous la herse enfoncée. On entendait, sur le pavé de l'arceau, sonner le fer des chevaux des gens d'armes.

Cependant, le roi ne voulait pas voir couler un sang inutile. « Bas les armes, et la vie sauve ! » clama Henry. Cette populace égarée mit genou à terre en implorant son pardon. Changeant alors d'adversaires, le Béarnais se précipita contre les siens, et à coups de plats d'épée, il abaissait les arquebuses de ses fantassins et relevait les sabres de ses cavaliers.

Furieux, ses hommes voulaient tout passer au couteau.

Les consuls sortirent alors, on ne sait d'où, encore chaperonnés de rouge. Sur leur ordre, on arrêta les organisateurs de la rébellion, désavoués après l'échec. Les quatre mauvais Gascons qui avaient tiré des coups de feu sur le roi furent pendus haut et court aux créneaux de la porte même. Mais la corde se rompit. « Grâce à ceux que le gibet épargne ! » dit Henry.

Le vieux débris des campagnes d'Italie fut pensionné et créé gardien à vie de la porte qu'il avait aidé à défendre. En bon raillard gascon, Henry ne pouvait garder rancune à l'écuyer de Bayard qui, tout en admirant de Batz, se moquait du roi de Navarre.

Le prince nomma son brave Manaud gouverneur d'Eauze, le mettant à l'honneur après la peine, et désormais, en mémoire des coups de sa grande épée, il ne l'appela plus que son Faucheur.

Quelque temps après, le jour de cette prise de Cahors, plus longue et plus mouvementée que celle d'Eauze, Henry, avant de laver ses mains noires de sang et de poudre, écrivait dans un billet à la baronne de Batz : « Madame, votre mari ne m'a pas quitté de la longueur d'une hallebarde ! »





III

UNE NUIT DU ROI HENRY

Et ce ne fut pas une nuit d'amour, rassurez-vous, Mesdames, mais une nuit de bataille. Dans cette chronique du vieux temps, s'il se parle d'escalade, il ne s'agira pas d'échelle de soie galamment accrochée à un balcon complaisant, mais d'échelles de corde agriffées à des murs qui voudraient bien se défendre. A la place du signal de l'amoureux posté au bas d'une fenêtre trop tardive à s'ouvrir nous entendrons le bruit du pétard défonçant la porte verrouillée d'une place forte.

*
* *

L'édit de Poitiers avait promulgué, le 5 octobre 1577, entre catholiques et huguenots, une paix aussi illu-

soire que les précédentes. La reine Catherine de Médicis se hasarda à venir en Gascogne, sous le prétexte apparent de ramener de Paris au roi de Navarre la reine Marguerite, et dans le but caché d'étudier de ses propres yeux l'état des forces de la Réforme.

On s'embrassa beaucoup du bout des lèvres ; le gendre et la belle-mère se firent aimable visage, mais tous les deux cachaient leurs pensées troublées derrière des yeux accueillants.

Catherine marchait à ses combats habituels d'alcôves et d'antichambres, escortée de son escadron volant de dames d'honneur. Elle faisait manœuvrer ces belles jeunes femmes sans préjugés comme des soldats prêts à courir au feu. Avec les plus adroites, la reine-mère parvint à détacher de la cause du Béarnais quelques-uns de ses plus vaillants serviteurs ; avec la plus jolie, comme seule machine de guerre, elle réussit à conquérir une forteresse protestante.

Au premier rang de ces demoiselles d'honneur figurait la fille du duc d'Atrie, la rieuse Anne d'Acquaviva, que d'Aubigné qualifia : « Cette bouffonne d'Atrie. » Il fallait que celle-ci fût dévouée, corps et pudeur, à sa maîtresse Catherine, pour consentir à se charger de cette très peu engageante besogne.

Après une réception triomphale faite par Bordeaux aux deux reines, la mère et la fille se rendirent à La Réole, où elles avaient donné rendez-vous au roi de Navarre. « Il y vint, nous raconte M. de Batz-Tren-

quelléon dans son *Histoire de la Jeunesse d'Henry IV*, accompagné de six cents gentilshommes catholiques et huguenots qui donnèrent aux princesses et à leur suite une assez favorable idée de la cour en Gascogne. » Cette place de La Réole était gouvernée par le vieux baron d'Ussac, gascon fidèle et calviniste zélé. Malgré l'austérité huguenote, le vieillard se mit en frais, dans un regain de jeunesse, pour rendre agréable le séjour de sa place forte à cette garnison de belles dames. Catherine ne vivait plus que pour l'intrigue, elle remarqua, dès la première fête, que le vieux beau se montrait très empressé auprès d'Anne d'Acquaviva. Le soldat des anciennes guerres d'Italie retrouvait sans doute en elle le souvenir des brunes Milanaises. Sur un signe de la reine, la suivante marcha au sacrifice et répondit favorablement, paraît-il, à ces déclarations d'amour sénile. Cette idylle peu poétique fut tournée à risée par ces jeunes gentilshommes réformés, secrètement jaloux peut-être de voir le plus laid triompher de la plus belle. Dans ce feu de brocards éclaboussant le front racorni d'Ussac, Henry, grand faiseur de bons mots, se laissa lui aussi aller à des plaisanteries par trop gasconnes. Les blessures faites par la main d'un ami sont les plus cruelles. Au départ de la cour, la belle maîtresse avait envenimé la plaie avec ses consolations perfides et ses conseils de vengeance. En franchissant le pont-levis de La Réole, le roi, qui eût juré que le gouverneur était un de ses plus dévoués, ne pou-

vait se douter qu'il laissait un traître derrière lui.

*
* *

Deux mois après, dans le cours de ses pérégrinations de ville en ville, le cortège royal fit son entrée à Auch. Henry voulut loger hors des murs. En ces temps troublés où l'on ne savait à quel Dieu et à quel roi se fier, les habitants d'Auch ne se sentaient pas la conscience très tranquille en présence de leur légitime suzerain. Les consuls qui vinrent lui offrir les clés de leur ville étaient ceux qui, deux ans auparavant, lui en avaient fermé les portes.

Bravement, dans leur harangue, ils firent allusion à leur attitude passée. « Non, non, leur répondit Henry avec sa courtoisie ordinaire, il ne me souvient plus du passé, mais vous, soyez-moi gens de bien à l'avenir. » Puis, prenant les clés de leurs mains et les leur remettant aussitôt, il ajouta : « Tenez, à condition que vous me serez tels que vous me devez. »

Entre autres réjouissances, un bal fut offert aux royales visiteuses. Les danses commencèrent dans l'après-midi, ainsi que procèdent les matinées à la mode de nos jours. Au milieu d'une pavane, l'œil toujours au guet, le roi de Navarre surprit un geste d'appel fait par Armagnac, son valet de chambre préféré. Attirant son maître dans une embrasure, ce bon servi-

teur lui dit à l'oreille que le gouverneur d'Ussac venait d'ouvrir les portes de La Réole aux troupes catholiques.

Henry ne fait pas un pli de visage sous ces yeux observateurs de femmes, et, prétextant l'organisation d'une partie de chasse pour le lendemain, il emmène dans son logis quelques-uns de ses partisans les plus sûrs : Turenne, Rosny et Manaud de Batz. Ils tinrent conseil. « Le premier mouvement, rapporte le vicomte de Turenne dans ses Mémoires, fut si nous étions assez forts pour nous saisir de la ville d'Auch ; il fut jugé que non. Soudain, je dis qu'il fallait sortir, et qu'avec raison nous pourrions nous saisir du maréchal de Biron, et autres principaux personnages qui étaient avec la reine, pour ravoir La Réole. » Ces deux propositions de Turenne, rejetées l'une après l'autre comme trop hasardeuses, quelqu'un émit l'avis de surprendre, à quelques lieues d'Auch, la petite ville de Fleurance, qui tenait pour le parti catholique.

Avec sa décision ordinaire, Henry adopta immédiatement ce projet. Aussitôt, dès la nuit tombante, il envoie à la découverte son ami Manaud de Batz, gouverneur d'Eauze. Celui-ci part avec une poignée de cavaliers, s'embusque dans le voisinage de la place, et, suivant l'avis du roi, cherche avec un affidé à nouer des intelligences à l'intérieur. L'espion s'étant heurté, toutes portes fermées, à une consigne rigoureuse, Manaud de Batz en référa immédiatement au prince.

Cependant, Henry était rentré dans le bal avec ses amis, et il les lança et se jeta lui-même dans le tourbillon des danses. Ses yeux moqueurs et ses propos galants dissimulaient à tous ses peines et ses préoccupations. Jamais il ne se montra plus empressé auprès de la reine Catherine. Au moment où, sur le seuil de la chambre à coucher de sa belle-mère, il se penchait pour lui baiser la main, la vieille reine lui dit négligemment : « A propos, votre vieux d'Ussac a, paraît-il, tourné casaque ; il vient, m'assure-t-on, d'ouvrir les portes de La Réole aux soldats de mon fils. » Et elle s'en fut dormir, une gaieté méchante dans l'âme, en songeant à la nuit blanche que son gendre allait passer. Une nuit blanche, oui, certes. Mais la reine n'avait pas prévu la façon dont il allait l'employer.

*
* *

Quand le Béarnais entra dans son appartement, un messager, couvert de poussière, l'attendait derrière la porte. Manaud de Batz lui annonçait que n'ayant pu entrer, par ruse, dans Fleurance, il attendait, embusqué, des instructions et des secours. « C'est merveille que la diligence de votre homme et la vôtre, lui répondit le roi dans un écrit confié au même courrier. Tant pis que vous n'ayez pu pratiquer ceux du dedans de Fleurance. La meilleure place m'est trop chère du

sang d'un seul de mes amis. Mais puisque est, cette fois, votre envie de pratiquer la muraille, bien volontiers. Pour ce, ne vous enverrai ni le monde, ni le pétard que vous me demandez, mais bien vous les mènerai, et y seront les bons de mes braves. Par ainsi, ne bougez de la tuilerie, où vous irez trouver. Sur ce, avisez le bon endroit pour notre coup : de quoy, et du reste pour bien faire se repose sur vous le bien vôtre à jamais. » Comme ce billet, griffonné le pied à l'étrier et deux heures avant le coup de main, rend dans toute sa bonté et dans toute sa vaillance Henri IV. Cette lettre, peu connue, adressée à Manaud de Batz avant le combat, vaut bien le mot célèbre écrit à Crillon après la victoire.

Turenne et Rosny, prévenus à l'avance, font faire, sans sonnerie, le boute-selle. Logé avec ses gentils-hommes hors murs, Henry donne l'ordre d'entourer de feutre les sabots des chevaux, et il longe avec sa troupe les faubourgs d'Auch sans qu'un flambeau s'allume aux fenêtres.

A trois heures du matin, l'expédition rejoignait, en vue des murs de Fleurance, les éclaireurs de Manaud de Batz. Celui-ci, pendant sa longue faction, avait déjà trouvé le « bon endroit » que le billet de son maître l'invitait à chercher. Un pétard est mis sous une porte de la ville. C'était le procédé expéditif que le roi de Navarre aimait à employer ; il devait s'en servir encore lors de la prise de Cahors. L'explosion jette un pan-

neau à bas. Un gros de cavaliers se précipite par cette ouverture ; des soldats escaladent le rempart pour défendre la sortie, en cas d'échec. Les huguenots longent les rues, au galop, en criant : « Navarre ! Navarre ! » Quelques arquebusades leur sont tirées des fenêtres. Puis, se voyant surprise, la garnison éteignit philosophiquement son feu, et, toutes portes closes, les habitants se remirent à dormir. Avec le bon roi Henry pour seigneur, un changement de maître ne pouvait avoir de mauvaises conséquences. Le désir du roi dans sa lettre à de Batz était rempli à merveille : la prise de Fleurance ne lui coûta pas le sang d'un seul de ses amis.

*
* *

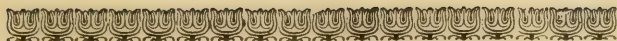
Après avoir laissé garnison dans la place, le Béarnais revint à Auch, toujours de nuit et à franc étrier. La rentrée fut aussi silencieuse que la sortie. La lampe allumée, le bon Armagnac attendait, anxieux, les nouvelles de l'équipée. Son maître les lui porta en personne. Du cavalier poussiéreux et harassé qui s'abandonna à ses mains, le serviteur s'appliqua à refaire un beau seigneur d'amour. En l'honneur d'un rendez-vous avec Corisande, il n'eût pas mieux parfumé la barbe et calamistré les cheveux d'Henry.

Quand il fit plein jour, le roi, vêtu de son pourpoint le plus neuf, se présente au lever matinal de Catherine :

« Quelle mine reposée, lui dit-elle au baise-main ; la prise de La Réole ne vous a donc pas empêché de dormir ? — Non, madame, mais en dormant, j'ai quand même rêvé de bataille. — Ah ! vous aurez sans doute repris La Réole dans ce rêve ? » La reine Marguerite entra dans la chambre à ces mots ; l'arc si pur de sa bouche était tendu par cet énigmatique sourire d'amoureuse flottant entre les deux partis, et de savante planant au-dessus de ces coups de force : « Madame, il vous trompe, dit-elle ; mon mari, n'a pas dormi cette nuit auprès de moi ; il a couru les grandes routes, et s'il n'a pas repris La Réole en rêve, il vient de prendre Fleurance en réalité. »

Quand la reine-mère se fut informée des aventures de la nuit, elle comprit que ce roitelet béarnais était un homme, et elle le compara tristement à ses fils efféminés. Pâle sous son fard, et mordant ses lèvres blêmes pour y rappeler le rouge, elle s'en tira par un *conceitti* à l'italienne : « C'est la revanche de La Réole. Mon fils, vous avez fait chou pour chou, mais le nôtre est mieux pommé ! »





IV

DU BÉARNAIS AU GASCON

J'ai déjà bien souvent parlé de Manaud de Batz, ce capitaine catholique de l'armée huguenote d'Henry de Navarre. Aujourd'hui, en laissant comme jadis Manaud et Henry marcher botte à botte, je veux faire raconter les exploits du sujet par les lettres de son prince.

« Manaud de Batz, écrit M. Berger de Xivrey, de l'Institut, en une note de ses *Lettres Missives d'Henry IV*, était seigneur de Sainte Christie et de Batz. Cette dernière seigneurie était au pays de Chalosse. Ce gentilhomme, qui tient une place si honorable dans la correspondance du roi de Navarre, a laissé du reste fort peu de traces dans l'histoire. L'acte le plus ancien, où il figure, est du 12 octobre 1570 et le plus récent est du 19 janvier 1600. Il était oncle de

Jean de Batz, seigneur de Monon, et se rattache ainsi aux Batz-Trenquelléon en Condomois. On le croit fils de Raymond de Batz, premier connu de cette branche. »

Et maintenant laissons la parole au roi de Navarre.



La première lettre d'Henry à de Batz se place dans le mois de juillet 1576, alors que le jeune général des huguenots n'avait pas encore vingt-trois ans :

« Monsieur de Batz, je vous veux bien faire savoir, « qu'êtes sur l'état de la défunte Reine ma mère, de « ceux-là, à elle appartenants, et de tout temps bons « amis et serviteurs des siens. Par quoi, faisant état de « votre bonne volonté, je vous prie de faire et croire « ce que vous dira M. d'Arros de ma part. Et serai « bientôt à même de connaître les véritables gens de « cœur qui se voudront acquérir honneur pour bien « faire avec moi ; entre lesquels je fais état de vous « trouver toujours. Votre bon maître et ami, Henry.

« Je vous prie m'assurer vos amis et me venir voir « à mon passer à Auch, partant de ce pays de la Ro-
« chelle. »

C'est là un billet de guerre, une lettre de rendez-vous écrite à un soldat. Nous allons voir comment Ma-
naud répondit à ce premier appel.

Vers la fin de l'année 1576, Manaud de Batz, nous l'avons raconté, comme premier fait d'armes, sauva la vie de son prince, dans la ville d'Eauze. Pris au piège seul avec quatre de ses amis derrière la herse de la porte retombée, grâce à l'épée à deux mains de son *Faucheur*, Henry put tenir en respect les mutins d'Eauze assez longtemps pour permettre à ses cavaliers arrêtés au dehors d'enfoncer la grille à coup de hache.

« Monsieur de Batz, écrivait-il à son sauveur en décembre de cette année, pour ce que je ne puis songer à ma ville d'Eauze qu'il ne me souviene de vous, ni penser à vous qu'il ne me souviene d'elle, je me suis délibéré vous établir mon gouverneur en icelle et pays Eauzan. Adonc aussi me souviendra quant et quant d'y avoir un bien sûr ami et serviteur, sur lequel me tiendrai reposé de sa sûreté et conservation, pour tout ce dont je vous ai bien voulu choisir. Mais d'ici à ce qu'ayiez reçu certaines lettres et instructions, vous en allez dans la dite ville et y amenez assez de vos amis pour y être le maître et empêcher que l'on y remue. Dieu vous ait, Monsieur de Batz, en sa sainte garde. Votre affectionné ami, Henry. »

Un mois après, le roi, vers le commencement de l'année 1577, remerciait ainsi le fidèle catholique d'avoir secouru ses frères d'armes protestants :

« Monsieur de Batz, j'ai entendu, avec plaisir, les services que vous et Monsieur de Roquelaure avez

« faits à ceux de la Religion et la sauveté que vous
 « particulièrement avez donnée en votre château de
 « Subergie à ceux de mon pays de Béarn, et aussi
 « l'offre que j'accepte pour ce temps de votre dit cha-
 « teau. De quoi je vous veux bien remercier et prier
 « de croire que combien que soyiez de ceux-là du Pape,
 « je n'avais comme vous le cuidiez méfiance de vous
 « dessus ces choses. Ceux qui suivent tout droit leur
 « conscience sont de ma religion et moi je suis de celle
 « de tous ceux qui sont braves et bons. Sur ce je ne
 « ferai pas la présente plus longue, sinon pour vous
 « recommander la place qu'avez en mains. et d'être
 « sur vos gardes pour ce que ne peut faillir que ne
 « ayiez bientôt du bruit aux oreilles. Mais de cela je
 « me repose sur vous comme devez faire sur votre plus
 « assuré et meilleur ami, Henry. »

Cette lettre, entre les neuf que j'ai recueillies à l'adresse de Manaud, est un document entré dans l'histoire sous le nom de *la lettre à de Batz*, et ce sera l'éternel honneur du capitaine gascon d'avoir inspiré à son roi cette pensée si tolérante et si française. « *Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi je suis de celle de tous ceux qui sont braves et bons.* »

Ces relations du général protestant et de l'officier catholique scandalisèrent les sectaires du temps ; entre tous les intransigeants d'alors, ce mauvais esprit de d'Aubigné laisse percer son dépit en racontant : « qu'en

1576 le prince se montra le partisan des catholiques en beaucoup de façons ». Bien que de la Religion lui aussi. Sully, plus impartial, expose dans ses *Economies Royales* l'état de cette cour de Navarre, où il semblait : « qu'il y eût, dit-il, deux partis : l'un de catholiques composé de MM. de Laverdin, Miossens, Grand-Mont, Duras, Roquelaure, Sainte-Colombe, Begoles, Podins et autres ; l'autre de huguenots, composé de MM. de Turenne, Montgommery, Guitry, Lézignan, Favas, Pardaillan et autres, lesquels par plusieurs fois, faillirent d'en venir aux mains. Le roi de Navarre se trouvant bien empêché à concilier tant d'esprits et de fantaisies diverses, lui échappant quelquefois de dire, qu'il semblait avoir plus d'obligation aux catholiques que non pas aux huguenots, d'autant que ceux-ci le servaient et assistaient à cause des intérêts de leur personne et de leur religion, au lieu que les autres n'y étaient menés que par la seule affection qu'ils portaient à sa grandeur et à sa fortune, au préjudice de leur propre créance en religion. »

Cependant ces catholiques étaient ombrageux dans leur affection personnelle pour leur roi protestant et, peu après, Henry calmait de l'amicale façon suivante les susceptibilités de son ami, qui savait avoir été desservi auprès de son prince :

« Monsieur de Batz, c'est vrai qu'un gros vilain homme m'a voulu mettre en suspicion votre fidélité

« et affection. Or à tel, que me faut entendre, est bien
 « mon oreille ouverte, mais lui sont bouchés mon cœur
 « et ma croyance, comme en telle occasion. Et n'en
 « faites plus de compte que moi. En quel autre que
 « vous pourrais-je tenir ma confiance pour la conser-
 « vation de ma ville d'Eauze, là où je ne puis pas don-
 « ner d'autre modèle que le brave exemple de vous-
 « même. Et tant qu'il me souviendra du miracle de
 « ma conservation, que daigna Dieu y opérer, princi-
 « palement par votre valeur et bonne résolution, ne
 « pouvez oublier votre devoir. Par quoi, vous prie-je
 « de vous en souvenir chaque jour. Sur ce n'ai
 « d'autre exprès commandement à vous bailler qu'à
 « faire très certain état de l'amitié du bien vôtre,
 « Henry. »

Avec des lettres comme celle-là pour viatique, il n'était pas étonnant que Manaud et ses camarades marchassent, le casque haut, aux coups d'arquebuse, en portant les billets d'Henry, en guise de talisman, pliés sous leur pourpoint de buffle.

Lorsque, en pleine nuit, le roi Henry envoya d'Auch Manaud de Batz, à la tête d'une poignée de partisans, tenter par surprise l'enlèvement de la ville catholique de Fleurance, en recevant des nouvelles de cette avant-garde, au moment de monter en selle à minuit pour lui porter secours, il griffonna sur le pommeau, à l'adresse de de Batz, ce billet digne des grands hommes de Phutarque :

« C'est merveille que la diligence de votre homme
« et la vôtre. Tant pis que vous n'ayiez pratiqué per-
« sonne du dedans à Fleurance : la meilleure place
« m'est trop chère du sang d'un de mes amis. Mais
« puisque est, cette fois, votre envie de pratiquer la
« muraille, bien volontiers. Pour ce, ne vous enverrai
« ni le monde, ni le pétard que vous me demandez. mais
« bien vous les mènerai et y seront les bons de mes
« braves. Par ainsi, ne bougez de la tuilerie, où vous
« irons trouver. Sur ce, avisez le bon endroit pour
« votre coup. De quoi, et du reste, pour bien faire, se
« repose sur vous le bien vôtre à jamais. »

Et les bons et les braves y furent de nuit, et ils prirent Fleurance sous les yeux de leur roi.

*
* *

Encore tout chaud de ce terrible combat de quatre jours qui venait, maison par maison, de réduire Cahors à sa merci, Henry écrivit le 31 mai 1580, « à sa cousine, Madame de Batz, à Batz, » cette lettre où en lui annonçant la victoire, il l'informait que son mari, pendant l'action ne l'avait, « pas quitté de la longueur de sa hallebarde » :

« Madame de Batz, je ne me dépouillerai pas, en-
« core que je sois tout sang et poudre, sans vous
« bailler bonnes nouvelles, et de votre mari, lequel

« est tout sain et sauf. Le capitaine Navailles, que je
« dépêche par delà, vous déduira comme avons eu
« bonnes raisons de ces paillards de Cahors. Votre
« mari ne m'y a pas quitté de la longueur de sa halle-
« barde. Et nous conduisait bien Dieu par la main,
« sur le bel et bon étroit chemin de sauveté, car force
« des nôtres, que fort je regrette, sont tombés à côté
« de nous. A ce coup, ceux-là que savez et qu'avez
« dans vos mains seront des nôtres. A ce sujet je vous
« prie de bailler à mon dit Navailles, lettres et instruc-
« tions, qui lui seront nécessaires, dont je vous prie
« bien fort l'aider à me gagner ceux-là et leurs amis,
« les assurant du bon parti que leur ferai. Et de telle
« manière que le désirez je vous reconnaîtrai ce service
« d'aussi bon cœur que je prie Dieu, ma cousine,
« qu'il vous ait en sa sainte garde. Le bien vôtre à
« vous servir, Henry. »

Ah oui, il en était mort des bons et des braves à Cahors, aussi est-ce à sa vaillante cousine, à la femme de son ami, que le roi s'adresse pour lui recruter des soldats. Et jusqu'au jour de la victoire définitive, au fur et à mesure que ses fils aînés tombaient fauchés sous les balles, notre généreuse terre de Gascogne produisait de nouvelles moissons de soldats, ainsi que sous la faux des foins coupés repoussent les regains de ses prairies.



Cependant les années s'écoulaient et les temps demeuraient difficiles. Pendant l'hiver de 1586, Henry de Navarre, qui guerroyait dans le centre de la France, ne put résister au désir d'aller revoir à Hagetmau sa chère Corisande et de pousser par contre-coup jusqu'à son fidèle Béarn. Attardé dans le château de Gramont, il apprit que Maignon et Mavenne avaient fait border, comme nous le raconte Sully : « toute la rivière de la Garonne à leurs gens de guerre, et mis des gardes aux principaux passages d'icelle pour essayer de l'attraper en repassant. » Aussi le prince battait-il le rappel de ses plus dévoués, pour s'en aider à franchir le cordon qui l'enserrait. Les 11 et 12 mars il écrivait ces deux billets à son ami Maudaud :

« Monsieur de Batz, ils m'ont entouré comme la
« bête, et croient qu'on me prend aux filets. Moi
« je leur veux passer à travers, au-dessus le ventre.
« J'ai élu mes bons et mon faucheur en est. Grand
« damné je te veux bien garder le secret de ton co-
« tillon d'Auch à ma cousine, mais que mon faucheur
« ne me faille si bonne partie et ne s'aille amuser à la
« paille quand je l'attends sur le pré.

« Écrit à Hagetmau, ce matin à dix heures.

HENRY. »

Et le lendemain la cloche d'alarme sonnait encore gaillardement le tocsin.

« Mon faucheur, mets des ailes à ta meilleure bête :
« j'ai dit à Montespan de crever la sienne. Pourquoi.
« tu le sauras de moi à Nérac. Hâtes, cours, viens.
« vole. C'est l'ordre de ton maître et la prière de ton
« ami. »

Henry était trop sujet à caution lui-même pour ne pas garder à Manaud le secret sur l'aventure du cottillon d'Auch. Le faucheur ne s'attarda pas sur la paille, et il s'en fut à travers les prés de la Garonne chevaucher à côté de son maître et de son ami. Et les braves compagnons du roi se serrèrent si bien, coude à coude, qu'à travers le rideau des Ligueurs, ils passèrent la rivière, ainsi que le raconte Sully, « sans qu'il ait été fait perte d'un seul valet ni d'un cheval ».

Ce beau fait d'armes répondait à la crânerie des lettres où le « hâtes, cours, viens, vole » d'Henry de Navarre balance en concision héroïque le *Veni, vidi, vici*, de Jules César.



Voici la dernière lettre du roi à Manaud. L'éloignement dut affaiblir cette amitié de dix ans. Comme nos Gascons, tous de premier mouvement, Henry IV se montra souvent oublieux et ingrat. Son silence définitif

laisse croire que la camaraderie d'avant devint chose morte :

« Monsieur de Batz, écrit-il le 2 novembre 1587, je
« suis bien marri que vous ne soyiez encore rétabli de
« votre blessure de Coutras, laquelle me fait véritable-
« ment plaie au cœur, et aussi de ne vous avoir pas
« trouvé à Nérac, d'où je pars demain bien fâché que
« ce ne soit avec vous. Et bien me manquera mon
« faucheur par les chemins où je vas ; mais avant de
« quitter le pays, je vous le veux bien recommander.
« Je me méfie de ceux de Saint-Justin ; vous m'avez
« bien purgé ceux d'Eauze, mais ceux de Cazères et
« de Barcelonne sont de vilains remuants, et je n'ai
« nulle assurance au capitaine Labarthe, qui a par là
« une bonne troupe et qui m'a cependant juré son âme.
« Beaucoup m'ont trahi vilainement mais peu m'ont
« trompé. Celui-ci me trompera s'il ne me trahit
« bientôt. De plus ces misérables que j'ai déchassés
« d'Aire tiennent les champs. De tout ce serai-je tout
« inquiet jusqu'à tant je vous sache sur pied avec votre
« troupe éclairant ce pays. Mon ami, je vous laisse en
« mains ces affaires, et quoique soit en vous ma plus
« sure confiance pour ce pays, toutefois vous aimerait
« bien mieux là où il va et près de lui. »

Et dire que le grand siècle expurgé, sous la férule de ce cuistre de Malherbe, vint faire tomber dans l'oubli des foules, avec tous les Mémoires batailleurs du

xvi^e siècle, ces billets du roi Henry qui sont à la fois la preuve et l'honneur de l'énergie et des lettres françaises. Deux siècles d'admiration sont passés, sans s'éventer, sur la délicate mièvrerie du : *l'air de Grignan me fait mal à votre poitrine*. M^{me} de Sévigné et combien d'autres après elle ne se doutèrent pas que ce n'était là qu'une pâle réédition de la mâle phrase suivante : *Votre blessure de Coutras me fait véritablement plaie au cœur*.



Cette race vaillante des de Batz s'est perpétuée par une lignée directe. Ceux d'aujourd'hui tiennent la plume comme leurs aînés tenaient l'épée. J'ai su qu'ils ont dessein de réunir en une trilogie historique, trois grands noms de leur famille et de notre pays : celui de Manaud de Batz, l'ami d'Henry IV ; celui de Charles de Batz-Castelmore, d'Artagnan, capitaine-lieutenant de la première compagnie des Mousquetaires du roi, et enfin celui du baron de Batz, le vrai chevalier de Maison Rouge. Leur cousin, M. de Batz-Trenquelléon, a déjà publié, en ces dernières années, l'histoire d'*Henry IV en Gascogne*.

Grâce à ses petits-neveux, Manaud de Batz sera ainsi mieux connu encore. Mais sa part était déjà belle, car c'est Henry IV lui-même qui, dans ses lettres, s'était chargé d'écrire l'histoire de son faucheur d'Eauze et de son hallebardier de Cahors.



V

LE PÈRE NOURRICIER D'HENRY IV

Ceci est la traduction fidèle d'un conte populaire recueilli au pays des gaves par mon ami Lalanne, de Bidache, le maître en prose béarnaise.

« Il y eut, rapporte la tradition, de grandes réjouissances en Béarn, quand y parvint la nouvelle que *lou nouste Henric*, avait enfin mis le pied sur le trône de France. Mais certes, il s'était versé aussi beaucoup de larmes au moment de la séparation. Un homme, déjà ployé sous le poids des ans, pleurait comme une sainte Madeleine, et le roi le consolait avec cette bonté qui l'a rendu si aimable aux yeux de tous les peuples de la terre.

« — O mon fils, disait au prince le vieillard, que vont-ils devenir, sans toi, les Béarnais, et que ferai-je

moi-même ? Je t'ai vu quasi-naitre : tout petit enfant je te faisais danser sur mes genoux, j'avais l'illusion qu'à mon dernier soupir, tu serais à mon chevet pour clore mes yeux et me donner la dernière étreinte.

— Allons, courage, mon père, je ne m'en vais pas pour toujours ; vous avez encore de longues années à vivre. De temps à autre je ferai le voyage de Pau, et alors vous pourrez me voir à votre aise, tout comme au temps où nous allions ensemble garder les vaches dans la plaine de Coarraze.

— Paroles en l'air, tout cela. A Paris on a tant d'occupations et tant de plaisirs ! Tu n'y penseras plus à tes amis de la montagne. Ah ! gloire de malheur, va ! Et peut-elle donc, cette France, être plus belle, plus aimante et plus grande que le Béarn et la Navarre ?

— Allons, je reviendrai, mon père nourricier ; mais, si je tardais trop, par aventure, il faudra venir me faire une visite en mon palais du Louvre. »

Cinq, six, huit, dix ans étaient passés depuis, et, par ici, on n'avait plus revu le panache blanc. Le temps qui guérit tout avait amorti les regrets et séché les larmes. Seul, le père nourricier ne pouvait pas oublier. Un jour d'hiver, fatigué d'attendre, en ce moment de morte saison, il s'achemina droit vers Paris, sa besace pendue à l'épaule, portant dans les deux poches, à son petit *Henricou*, un jambon de l'année d'avant et un fromage de la vallée.

Tout dans la grande ville lui parut étrange : le bruit, le mouvement, les maisons, les habits, et les hommes même. A son arrivée au Louvre, un garde du corps l'arrête et lui demande ce qu'il veut : « Voir *Henricou*, voir mon fils *Henricou*. » On ne put lui tirer de la bouche que cette réponse. Les soldats s'étaient groupés autour de lui, croyant avoir affaire à un fou, et ils voulaient le forcer à passer son chemin. Mais lui se débattait en poussant son cri de *Biahore*, comme il en avait l'habitude, en signe de reconnaissance, là-bas, au milieu des bois. « Je suis arrivé de Coarraze, disait-il en béarnais, invité par *Henricou*, mon fils de lait, qui est devenu roi de France, *à gran Diùbiban*, je ne m'en retournerai pas avant le bout de l'année. » On finit par comprendre son langage, et on le fit rentrer dans une salle d'attente, car c'était jour d'audience, et à la cour c'est comme au moulin de chez nous, le premier arrivé est le premier à moudre.

Le pauvre paysan se trouvait très gêné au milieu de ces courtisans moqueurs. Toute sa personne portait à la raillerie : la figure noircie par le soleil du Midi, la besace, le jambon, la longue blouse, les souliers ferrés et le berret marron. On lui riait au nez et son vieux sang béarnais bouillonnait ; il était à bout de patience. A Coarraze, pensait-il, on ne fait pas tant de façons à la venue d'un ami ; entre ses dents, il maudissait cette engeance qui lui cachait son *Henricou*.

Tout d'un coup le vieux l'aperçut par une porte en-

tr'ouverte. Il poussa alors un *henillet*, le plus bel appel béarnais qui se soit jamais fait entendre sous les voûtes du Louvre ; avec la vigueur d'un jeune homme, à coups de poings, à coups de pieds, il se fraya passage, il ouvrit la porte à deux battants, et sauta au cou du roi, en l'appelant : « Henricou, mon Henricou ! »

Les courtisans, ahuris de tant d'audace, se crurent à la fin du monde quand ils virent le roi rendre à cet intrus caresses pour baisers. « Ces canailles, disait le paysan en leur montrant le poing, ils m'ont fait attendre trois heures, debout, et ils voulaient m'empêcher de te voir, mon fils. Si tous tes valets leur ressemblent, donne-moi une fourche à trois dents, pour que je les chasse de suite, ils empêcheraient d'arriver jusqu'à toi les meilleurs de tes amis. »

Cependant, dans ce bas monde tout a une fin, les marques d'amitié et de tendresse, comme le reste. Bientôt donc, le roi fit visiter à son père nourricier les appartements du Louvre. Le paysan trouva tout fort beau, beaucoup de richesses et de meubles dorés, toutes choses dont on se passe sans peine au Béarn. Entre temps, le vieux demanda de pouvoir faire un tour à la cuisine. Dès qu'il y fut entré, il leva les yeux au plafond, puis il se mit à secouer tristement la tête. « Mon pauvre Henry, dit-il, tu n'as donc pas tué de porc, l'an passé ? Oh ! il ne suffit pas d'avoir de belles maisons, il faut encore manger, et ici on ne voit pas seulement, pendue, une pièce de lard. Comment fais-tu

done pour vivre? Avec quelle pâtée engraisse-tu tous ces gourmands qui se frottent les ongles à travers ton palais? » Le roi dut, en riant, lui expliquer qu'on ne tue pas de porc au Louvre de France.

« Alors, tu dois avoir souvent faim, Henry, mon ami. Te souviens-tu, combien tu étais heureux, au coin de notre feu, quand ta mère nourrice te donnait une tranche de *méture* grillée avec une belle portion de lard par dessus. Tu as voulu être roi de Paris. Tout ce que je vois ici ne me prouve pas que tu aies gagné au change. Crois-moi, laisse là ta grande ville, reviens-t'en à Coarrazze; rien ne t'y manquera, ni le laitage frais, ni le fromage gras, ni la tranche de *méture* taillée au fil du couteau. »

Ce que répondit Henry, l'histoire ne nous le dit pas. Cependant le bon roi dut, plus d'une fois, en dépit de son renom et de sa grandeur, regretter ce bien-être d'autrefois, que son père nourricier avait remporté à Coarrazze à la semelle de ses souliers.

Le vrai bonheur aime l'ombre de la vallée et il fuit les sommets des pics où, trop souvent, l'éclair vous aveugle et où s'entend de trop près le grondement du tonnerre. »



II

LES ORIGINES

- I. — BOS DE BÉNAC
- II. — LE TRIBUT DES MÉDAILLES



I

BOS DE BÉNAC

Un homme et un âne étaient attelés séparément aux deux bouts de la longue perche qui traversait l'arbre d'une noria ; ils tournaient lentement, et leurs pas alourdis creusaient, continuellement plus profond, un sillon circulaire dans le sable. De la guirlande des outres remontantes s'épanchait un filet d'eau qui serpentait dans le réseau de rigoles entourant les pieds d'un bouquet de palmiers. Sur la berge du Nil, un vieil Arabe se tenait accroupi, et chaque fois que l'esclave ou l'animal passait à sa portée, il leur cinglait les reins avec une longue lanière en cuir de rhinocéros.

A l'une des voltes, les coups de fouet ne sifflèrent plus : l'homme et l'âne relevèrent la tête ensemble et ils s'arrêtèrent aussitôt. Le maître était parti, les servi-

teurs se reposèrent. Pendant que le baudet broutait l'herbe grise du désert, son compagnon but une gorgée d'eau et il songea.



La pensée du malheureux franchit le Nil, elle franchit les mers de sables et de vagues, et elle fut se reposer dans un coin montagneux du pays de France. Là, dans le comté de Bigorre et dans sa terre de Bénac, l'esclave d'aujourd'hui était, il y avait moins de deux ans, maître et seigneur. Alors dans son riche castel, parmi ses vassaux fidèles, à côté de Sybille, sa belle dame, Bos menait paisible sa vie féodale. Des moines portant la croix rouge sur leur robe blanche vinrent un jour jusqu'au fond des montagnes de la Bigorre prêcher la croisade que le bon roi Louis allait entreprendre contre le sultan Saladin.

Le baron de Bénac répéta comme les autres : « Dieu le veut ! » et il s'en fut aux foires de Maubourguet acheter, à des marchands lombards, une épée de Milan et une fine chemise de mailles. Un dimanche matin, après avoir entendu la messe, la lance au poing et la croix sur l'épaule, Bos de Bénac partit vers le Levant, suivi de vingt montagnards, coiffés de bérêts de laine et armés d'épieux en *esparres* de châtaignier. En montant en selle, avant de donner à Sybille un dernier baiser, le comte avait rompu un denier Morlaas d'argent

par le milieu ; il en remit une moitié dans son escarcelle et tendit l'autre à sa femme. « Ma mie, lui dit-il, je vais outre-mer, et j'en reviendrai s'il plaît à Notre Dame de Bigorre. Gardez-moi votre foi jusqu'à ce que les deux moitiés du denier aient été rejointes. Si l'on vous rapporte celle que je conserve, c'est que je serai mort et que vous serez libre. »

Ce fut alors un pénible voyage le long de pays inconnus et à travers la mer bleue. Après les éphémères succès du débarquement sur la terre d'Égypte, les fièvres, plus mortelles que les cimenterres des Sarrazins, entamèrent largement les colonnes des croisés francs. Sous leurs habits de fer, la lutte avec des ennemis vêtus de blanc n'était plus égale ; les rayons du soleil brûlant perçaient ces armures, que les flèches arabes ne pouvaient pas trouer. Dans la plaine de la Mansourah, les soldats de Bénac que la maladie avait laissés debout tombèrent jusqu'au dernier à côté de leur baron. Sur le champ de bataille, le soir de la défaite, on voyait encore quelques groupes de chevaliers fonçant sur des nuées de mécréants, ainsi que des taureaux galopant dans un vol de guêpes. Et peu à peu, ces îlots étaient recouverts par une marée toujours montante. Bos de Bénac, seul contre cent ennemis, s'escriyait toujours d'estoc et de taille en criant : « Notre-Dame-Bigorre ! » Soudain, son cheval de Tarbes, le ventre ouvert, s'abat tit sous lui ; vingt bras frappèrent le cavalier à terre. Quand, tout étonné de vivre, le baron se réveilla de

son évanouissement, il était le prisonnier et l'esclave d'un Sarrazin.

Ces mains, qui n'avaient porté que les armes nobles de la guerre, étaient enchaînées, auprès du col d'un vil baudet, au timon d'une noria. Son présent, triste, n'avait plus d'avenir, et, en pensant au passé heureux, le captif se prit à pleurer.

*
* *

Un éclat de rire strident vint le troubler dans sa rêverie et le rappeler à sa misère. Son maître était devant lui, mais il ne brandissait pas en main son fouet, et il regardait pleurer son esclave en ricanant.

Le soleil couchant donnait en plein dans le visage de l'Arabe et le rendait rouge comme braise ; la barbe fourchue flambait en double langue de flamme ; le turban, des deux côtés du front, semblait bossué par des cornes ; les mains noires et les pieds nus s'allongeaient, recourbés, en forme de griffes.

Bos n'avait jamais vu son maître aussi effrayant. Et lui, le bon chevalier qui onques n'avait rien redouté, lui, l'esclave qui n'avait rien à perdre, devant ce mystère infernal, il eut peur.

« Bos de Bénac, dit l'Autre, je sais jusqu'où vont tes pensées. Tout à l'heure, elles voguaient vers le doux pays de France, vers ta chère terre de Bigorre. Si je connais ton nom et ta vie, je sais même de toi et des

tiens ce que tu en ignores. Dans la baronnie de Bénac, on a cru que Bos était mort à la bataille de la Mansourah. Pendant un an, dolente, la belle Sybille a porté ton deuil. Voici, que ton voisin, le chevalier des Angles, a demandé sa main à ta veuve. Celle-ci hésita longtemps, car on ne lui avait pas rapporté de ta part la moitié du denier de Morlaas ; mais enfin, lasse de larmes et d'attente, elle a accueilli, après tant de refus, la requête de ton rival, et demain le chevalier des Angles doit conduire Sybille devant le prêtre dans l'église de Bénac.

— Pour en savoir autant, vous êtes donc le diable apparu ici pour me tenter ?

— Je ne viens pas te tenter, mais traiter d'un marché avec toi. Veux-tu revoir la France, rentrer dans ta Bigorre, et retrouver demain Sybille, avant la messe de mariage. Après... longue et heureuse vie dans ta terre de Bénac, et tout cela pour rien... pour ton âme, à me livrer à ta mort ?

— Mon âme ! répondit le croisé, je suis venu en Orient pour la sauver et non pas pour l'y perdre. Mon maître, vous avez déjà mon corps : gardez-le.

— Et si je me contentais de l'âme de la femme qui te sera infidèle demain ?

— Je la préférerais morte que remariée, je la préfère remariée que vouée au diable.

Satan fit la grimace, puis il se ravisa :

— Tu ne diras pas cette fois que je ne suis pas ac-

commodant. Veux-tu me promettre de me donner la première chose que tu regarderas demain en entrant dans la salle de ton château ?

Et le Malin pensait en lui-même : « Il n'aura des yeux que pour Sybille ! » Mais messer Satanas avait oublié qu'il avait affaire avec un bon chevalier mais avec un chevalier gascon.

— J'accepte, dit Bos, tu en as ma parole : je te donnerai la première chose sur laquelle se fixera mon regard à mon entrée dans la grande salle de mon château.

Aussitôt il tomba à terre sans connaissance. Il lui semblait, dans les rêves de son sommeil, qu'il chevauchait à travers les airs, sur un monstre ailé. Au-dessous de lui passaient les continents et les mers, et les deux grandes ailes noires, rapides comme les nuages orageux. L'emportaient toujours plus loin.

*
* *

Quand Bos se réveilla, il se sentit transi de froid sous ses haillons de toile troués ; il était couché sur un tapis d'herbe verte. A ses pieds coulait un ruisseau dans un lit bruyant de gros cailloux. Ce n'était plus autour de lui le désert de sable des plaines du Nil, mais les prairies fraîches de la vallée de l'Echez en Bigorre. Il retrouvait les paysages familiers de jadis ; mais pen-

ché sur le miroir de l'eau claire, il ne se retrouvait plus lui-même en ce misérable au poil broussailleux et à la peau brûlée par le ciel d'Afrique.

Un son de cloches lointain annonçait à toute la terre de Bénac le mariage de Sybille. A peine le revenu eut-il embrassé du regard toutes ces choses du passé, qu'il se souvint de son serment et qu'il referma ses yeux qui ne devaient point trop voir à l'avance.

Se guidant avec un bâton, il s'achemina vers son château. Au moment où il allait en franchir la porte, Bos entendit un aboiement joyeux, et il sentit une haleine chaude contre sa figure. C'était *Pâtou*, le grand chien de montagne qui, seul de tous les serviteurs, reconnaissait son maître, et lui faisait fête à son retour.

« Bonnes gens, dit le noble mendiant, faites charité à un vieux soldat qui revient de la croisade, et que le soleil d'Égypte a aveuglé. »

En ce même moment, la dame de Bénac s'asseyait à un festin avec son fiancé le seigneur des Angles, et ils partageaient ensemble le pain et le sel avant d'aller à l'église échanger leurs anneaux. En apprenant qu'un croisé demandait à entrer, Sybille se troubla et donna l'ordre qu'on le fit asseoir au bas bout de la table. Dans un obscur pressentiment, sa main fut chercher dans sa gorge le sachet où elle conservait encore sa moitié du denier de Morlaas.

L'aveugle s'assit au coin de la table; de ses mains tâtonnantes il frôla la nappe, puis il ouvrit largement

ses yeux en les fixant sur le premier objet que ses doigts avaient saisis. C'était un plat d'argent rempli de noix sèches. Bos se redressa alors, et, fendant la foule des serviteurs, qui s'étonnaient, il alla vers Sybille et le chevalier des Angles. Au-dessus de leur tête, il prit, dans une panoplie, son épée de bataille, et brandissant cette arme familière : « Gens de Bénac ! s'écria-t-il, je suis le baron votre maître ; madame, je suis votre seigneur. Voici la moitié du denier d'argent ! » Et les deux morceaux s'ajustèrent.

Quand Sybille l'eut reconnu, Bos s'assit auprès d'elle, à la table d'honneur, où le sire des Angles lui céda sa place. Le festin des épousailles devint le festin du retour.

Mais l'Autre, invisible à tous, attendait sa récompense. Le baron se fit apporter le plat de noix qu'il avait regardé tout d'abord, et il le lui tendit, en disant : « Voilà ce que je te dois, j'ai tenu ma parole. » Une main crochue saisit le plat et le lança au plafond. On entendit un coup de tonnerre, et, dans un nuage de soufre et de feu, le diable, berné et furieux, s'enfuit en faisant un grand trou dans la muraille du château.

*
* *

La légende raconte que Bos et ses successeurs ne purent jamais faire boucher cette ouverture.

Un jour, j'allai visiter les restes du château de Bénac, et je cherchai le long des murs ruinés la trace du passage de Satanas. Il me fut impossible de la retrouver. Depuis six cents ans, il était passé à côté et au travers tant et tant de pauvres diables, qui emportèrent des pierres à leur tour, que je ne pus reconnaître, parmi cent brèches sans cesse agrandies, le trou primitif fait par le grand diable de l'enfer.





II

LE TRIBUT DES MÉDAILLES

Le Gave qui prend sa source au glacier du Marboré avec la cascade de Gavarnie, partage les pays de Barèges et de Lavedan en deux parties ; la rive droite, le côté du levant, est dite de *Dabant-Ayga*, devant l'eau ; la rive gauche, le côté du couchant, est dite de *Darre-Ayga*, derrière l'eau.

Le *Darre-Ayga* du Lavedan, qui comprend la moitié occidentale de la vallée d'Argelès et les petites vallées qui y aboutissent se répartit en quatre subdivisions : la *Bat Souriguère*, l'*Extrême de Sales*, la *Bat d'Azù* et la *Ribera de Sen Sabi*. A la veille de la Révolution, ces quatre vallées payaient encore à la vallée d'Aspe, en Béarn, une contribution annuelle qualifiée *le Tribut des médailles*. Le montant total de cet impôt en ar-

gent, qui avait été fixé dans les temps anciens à trente sols Morlaas, s'élevait exactement, vers le milieu du xviii^e siècle, à six livres, deux sols et dix deniers en monnaie de l'époque. Des décisions judiciaires et des documents authentiques prouvent la réalité et l'antiquité de cette bizarre obligation.

Vers la fin du xv^e siècle, les Labedanais s'affranchirent pendant une vingtaine d'années du paiement du tribut. La vallée d'Aspe, émue, leur dépêcha son syndic, Decaps-Juzan, qui durant trois jours et trois nuits parcourut la région de Darre-Ayga, sommant en vain les habitants d'acquitter en ses mains leur dû arriéré. Mécontent de rentrer dans son pays l'escarcelle vide, le syndic d'Aspe s'empara en plein marché de Nay, d'un Labedanais, le sieur Guilhem, et il le fit incarcérer par le sénéchal d'Oloron. Le conseil de Béarn, rassemblé tout exprès, rendit son arrêt le 18 mai 1593, et condamna bel et bien le prisonnier, rendu responsable de la dette de tout un pays, à payer comme débiteur principal 152 livres pour vingt années de retard, avec tous frais et dépens. On ignore si ce pauvre diable dut subir une prolongation de contrainte par corps.

Cependant les Labedanais, furieux, usèrent de représailles. Dans cette même année 1593, deux Aspais, Gracian de Quinquilles et Peyrot de Nougues, étant venus à Cauterets pour prendre les bains, les habitants les emprisonnèrent sans autre forme de procès.

Désormais, les gens d'Aspe et de Lavedan n'osèrent plus s'aventurer les uns chez les autres. Heureusement de bonnes âmes négocièrent un compromis entre les deux vallées ennemies. Le 27 avril 1599, les arbitres rendirent une sentence qui, tout en faisant justice des torts réciproques, condamnait les Labedanais à payer le tribut des médailles ainsi qu'autrefois. Depuis ce temps, la redevance fut perçue tous les trois ans, sans encombre, jusqu'en 1789, par un délégué d'Aspe, qui la recevait des syndics de Saint-Savin, choisis par les autres villages comme collecteurs.

Voici comment le savant Marca raconte, dans son histoire de Béarn, imprimée en 1640, l'origine du Tribut des Médailles. « On trouve dans les vieux censiers des communautés de la vallée d'Aspe, que les Aspois étant entrés avec armes dans la vallée du Labédâ, qui est assise dans les montagnes de Bigorre, un abbé laïque, d'un village proche du monastère de Sen-Sabi, monta sur un sureau, et, ayant lu quelques conjurations dans un livre de magie, troubla les sens et l'entendement des Aspois, en telle sorte qu'ils furent mis hors de défense par la force des enchantements et demeurèrent exposés à la discrétion de leurs ennemis du Labédâ, qui en firent une sanglante boucherie et les tuèrent tous de sang-froid, sans se mettre en aucun devoir de réparer cette injure. De sorte qu'à cause de leur obstination au mal, le pape lâcha un interdit sur la terre de Labédâ, qui fut suivi d'une telle malédic-

tion, que comme si le ciel fût devenu d'airain pour leur regard, et eût retiré la bénédiction de ses influences, l'effet de la vertu primitive et originaire départi à la terre, aux plantes et aux animaux de fructifier et de produire leur semblable, fut mis en souffrance et comme en une espèce d'interdit. De façon que, pendant six ans, l'humeur végétale et séminale fut desséchée en toute la terre, sans que les herbes ni les arbres pussent de fleurs, ni les brebis, les vaches, ni les juments portassent leur fruit, ni que les femmes engendrassent. »

Rome, implorée par les députés du Lavedan revenu de son endurcissement, se laissa enfin attendrir et leva l'interdit sous l'obligation, pour les pénitents, d'envoyer une délégation en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, et de payer tous les ans trente sols morlaas aux gens d'Aspe le jour de saint Michel, en l'église de Saint-Savin. La relation du savant Marca est en effet puisée dans un vieil acte du 1^{er} juin 1348, transcrit dans un livre censier de la vallée d'Aspe, et imprimé à Pau, en 1694, dans *les fors de Béarn*.

Ce titre, qui malgré ses racontars fabuleux sert de fondement à des procès en Conseil de Béarn, présente tant de saveur avec ses détails naïfs, que je ne résiste pas au plaisir d'en transcrire le premier paragraphe :

« Soit chose connue à tous, que comme la terre de Labédà, Darré-Ayga, dut demeurer six ans sans porter fruit, ni femme enfant, ni vache veau, ni jument pou-

lain, ni bétail d'aucun poil : à raison de ce que le petit abbé de Sen-Sabi aurait fait périr les gens d'Aspe, qui avaient fait et faisaient des courses en Labédâ, après avoir lu sur un sureau un livre, qu'il avait tiré par art diabolique de Salomon. A cause de quoi les gens de Labédâ furent conseillés d'envoyer deux prud'hommes d'entre eux vers le Saint Père à Rome pour demander l'absolution de leur péché. »

Il est évident que cette histoire de l'abbé de Saint-Savin, à cheval sur un sureau et vaticinant avec le livre de Salomon, est une variante de la Flûte enchantée, et un produit de l'imagination des Aspais au Moyen Age. Ils voulurent sans doute, dans un sentiment d'amour-propre local, attribuer à la magie, les causes d'une défaite sanglante que les Labedanais, victimes de leurs incursions, durent un jour leur infliger. Chose singulière, la vallée d'Aspe et la vallée de Lavedan sont séparées l'une de l'autre par la vallée d'Ossau. Pour que les gens des deux vallées aient pu s'aborder, il leur avait fallu franchir deux cols escarpés.

Mais quand on connaît le goût de migration de ces races pastorales, il n'est pas étonnant qu'ils soient allés, si loin, les uns chez les autres pour opérer des razzias de bestiaux.

L'incantation du sureau et les six années de vaches maigres sont des fables apocryphes que le savant Marca et le Conseil de Béarn eurent le tort de s'approprier, mais la réalité du Tribut des Médailles n'en subsiste

pas moins, et sous la légende dorée se cachait un point obscur de notre histoire pyrénéenne.



M. Jean Bourdette, le savant modeste qui a consacré les loisirs de sa verte vieillesse à écrire les Annales de son cher Labédà, est parvenu à fixer historiquement les vraies origines du tribut.

Tandis que les Aspais avaient, par orgueil, attribué dans de vieux textes les causes de leur massacre à des prestiges de sorcellerie, en se gardant bien de préciser l'époque, les Labedanais plus philosophes, après avoir rechigné une seule fois, continuaient de payer leurs trente sols morlaas, sans consigner dans leurs livres terriers, muets, leurs explications ou leurs doléances.

L'étude des vieux documents de son pays ne lui ayant rien appris, M. Bourdette consulta la tradition et arriva par elle à l'histoire.

Les vieillards de la vallée d'Azun, dans le Darrè-Ayga, racontent encore qu'aux temps anciens, saint Bertrand, évêque de Comminges, leur fut envoyé par le pape pour les amener à réparer les torts qu'ils avaient faits à leurs voisins. Au lieu de déférer à ses conseils, les habitants éconduisirent le prélat et, en signe de dérision, ils coupèrent la queue à sa mule, devant une maison d'Arrens dont on montre encore la place. L'interdit fut prononcé contre la vallée. Et quand le

saint évêque consentit à lever l'anathème, les gens d'Azun reconnaissants s'engagèrent à payer annuellement à la cathédrale de Comminges un tribut de beurre.

Le tribut de beurre qui fut payé jusqu'en 1789, tout comme le tribut des médailles, semblait avoir avec lui un rapport étroit. M. Bourdette, dans ses recherches, suivait la vraie voie, et, s'étant fait communiquer l'ancien bréviaire de Comminges, il découvrit dans l'office de l'octave de la fête de saint Bertrand l'origine de l'impôt payé aux gens d'Aspe par le Lavedan.

« Les habitants d'une belle vallée dans les montagnes des Pyrénées, porte la traduction de la leçon latine, souvent mais en vain avertis de réparer certains dommages qu'ils avaient causés à des voisins, s'y refusaient toujours avec des injures. Enfin Bertrand, en vertu de la qualité de nonce apostolique dont il était revêtu, après avoir longtemps atermoyé, les frappa d'interdit. Tant qu'ils restèrent soumis à l'interdit, pour eux, en quelque sorte, le ciel fut d'airain et la nature de fer ; pas un rejeton d'aucun genre ne naquit, pas un germe du sol ne poussa. Mais dès que sous le coup de ces fléaux et d'autres encore qui les affligèrent cinq années, rentrant enfin en eux-mêmes, ils eurent été absous par le très doux prélat, la colère de Dieu apaisée, ils retournèrent à leur premier état avec avantage. En témoignage de leur reconnaissance et de leur

gratitude, tout le beurre chez eux fait, du lait traité et baratté la veille de Pentecôte, ils firent le vœu d'en acquitter tous les ans, et tous les ans ils en acquittèrent la redevance. »

On voit encore, dans la cathédrale de Saint-Bertrand de Comminges, deux curieux ex-voto qui confirment ce récit ; de ces deux vieux tableaux placés en regard l'un de l'autre : le premier représente saint Bertrand prêchant dans le désert de la vallée d'Azun pendant qu'un infidèle coupe la queue à sa mule : le second montre les syndics vêtus du vieux costume labedanais faisant remise du tribut de beurre aux délégués du Comminges.

Nous savons maintenant par la vie de saint Bertrand que les querelles de la vallée de Lavedan et de la vallée d'Aspe, l'interdiction et l'absolution qui suivirent remontent à la fin du xi^e siècle ou au commencement du xii^e, époque pendant laquelle ce prélat occupait le siège de Comminges.

L'interdit ayant coïncidé avec une longue période de sécheresse, les Labedanais, ruinés et repentants, vinrent à soumission à la fois vis-à-vis des Aspais et vis-à-vis de saint Bertrand. Grâce à la sagacité de M. Bourdette, la légende a fait place à l'histoire, et celle-ci reste aussi pittoresque que celle-là. Le *Tribut du beurre* est très heureusement venu expliquer et compléter le *Tribut des médailles*.

III

CADETS DE GASCOGNE

- I. — LES CADETS DE CYRANO.
- II. — LES CADETS DE D'ARTAGNAN.
- III. — VENTRE DE SON, HABIT DE VELOURS.
- IV. — UN PACHA DE GASCOGNE.
- V. — LE FRÈRE DU PACHA.



I

LES CADETS DE CYRANO

Les tout jeunes de la littérature, encore demi-vierges d'illusions, se sont groupés autour du dieu Rostand, tendant le front comme Danaë, pour être éclaboussés par les rayons d'or de la Gloire.

Les jeunes tout court, ceux de même âge et non pas de même réussite, le critiquèrent acerbement ; ils auraient bien voulu, en frappant l'aiglon au sortir de l'œuf, quitter à lui laisser les succès d'argent comme à Ohnet, faire avorter son succès littéraire. Mais l'aigle, du premier élan, avait plané si haut, que ce vent d'envie n'eut pas de coups assez forts pour lui casser les ailes.

Quant à moi, j'admire en Rostand la suprême incarnation poétique de notre époque symbolique, décadente et byzantine. Certes, personne ne pouvait, aussi

finement que le jeune maître, réhabiliter ce maniérisme des Précieuses, que ce simpliste de Molière eut un jour le goût de ridiculiser.

J'avoue que mon esprit prend un plaisir extrême au jeu raffiné de ces vers :

Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot
Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne,
Tout le temps le grelot s'agite et le nom sonne.

Mais combien je préfère à ceux-ci, avec son symbolisme clair, ce vers de Victor Hugo, qui sûrement les inspira :

Moi, pauvre grelot vide, où manque ce qui sonne.

Est-ce qu'avec ces quelques mots toute la mélancolie de la vie manquée de don César de Bazan ne s'épanche pas dans le cœur amoureux du Ruy Blas.

Si Edmond Rostand lit ces lignes, il ne saurait me quereller, si je place *Hernani* ou *Ruy Blas* bien au-dessus encore de *Cyrano de Bergerac*. Mais j'aime beaucoup *Cyrano* avec ses défauts, avec ses qualités, et je me plais à y reconnaître l'œuvre capitale de notre temps de transition. De ce pavillon d'émail aux mièvreries figiolées comme un bibelot d'Orient, s'envolent des vers qui sonnent mélancoliques ainsi qu'une flûte champêtre, ou cliquettent stridents ainsi que deux épées croisées.

Vous ne me reconnaîtriez pas, si je ne vous confessais qu'à l'acte III où le baiser se prépare par procuration, je préfère, moi Gascon, l'acte suivant où les Cadets, à l'exemple de leur cousin le roi Béarnais, font tous, eux aussi, le diable à quatre.

Quels sont ces gens qui se font tous tuer ?

dit l'officier espagnol en se découvrant :

Ce sont les Cadets de Gascogne
De Carbon de Casteljaloux,

hurle Cyrano, debout, au milieu des balles. Et quand Bergerac trompe la faim de ses camarades en leur faisant jouer, par Bernadou, le vieux meneur de chèvres, les airs de nos montagnes, il n'est pas un de nous, méridionaux, qui n'accompagne, attendri, le fifre, en fredonnant en sourdine :

Si cantés, que cantés, cantés pas per you !
Ecoutez, c'est le val, la lande, la forêt,
Le petit père brun sous son rouge berret,
C'est la verte douceur des soirs sur la Dordogne.
Ecoutez, les Gascons, c'est toute la Gascogne !

C'est bien l'âme de la Gascogne, que fit parler Rostand dans cette invocation intense !

Si je suis reconnaissant au poète, d'avoir glorifié dans ses vers mes frères, hier encore méconnus, et

de donner ainsi le plus puissant coup d'épaule à l'œuvre de réhabilitation de notre Midi oublié, je tiens à venir relever certaines erreurs restées presque invisibles dans le texte de la comédie héroïque, mais qui, accusées sur la scène, nous choquent étrangement, nous Gascons.

*
* *

Edmond Rostand donna, avec raison, du cœur et de l'esprit aux camarades de Cyrano, mais il se trompa fort en leur refusant du linge. Je pourrais chercher noise au poète de Provence, qui mit en chanson les cadets de Carbon de Casteljaloux, pour avoir qualifié les nôtres de *menteurs sans vergogne* ! Il s'est trompé de province. Arles n'est pas Auch, et Nîmes n'est pas Tarbes, que diable ! Dans nos *Marcadals*, on ne ment pas comme sur la Cannebière. Si encore Rostand avait dit de nous : *Hâbleurs* !

Oui ils étaient nobles, pour de vrai, comme *des filous* le sont, par frime, ces jeunes gens sans sou ni maille, qui abritaient sous leur titre de baron la foule des noms de leurs gentilhommières. Entre les petits pays où pullulaient ces châteaux de la misère, il en est un dans notre Bigorre gasconne encore dénommé : les *Baronnies*.

Par exemple, quoique toujours par voies et par chemins de terre ou de mer, guerroyant contre les

Parpaillots ou les Guisards du dedans, contre les Espagnols ou les Anglais du dehors, en cette fin du xvi^e siècle et en ce commencement du xvii^e siècle, tous nos Cadets parlaient *gascon* entre eux, c'est certain ; mais, bien que Rostand ait eu le tort de le leur imposer au théâtre, ils ne parlèrent jamais *marseillais*.



Dans ce méchant livre plein de fielleuse observation, qui s'intitule le *Baron de Fœneste*, ce vieux sacripant d'Agrippa d'Aubigné a outrageusement caricaturé les gens de chez nous, changés par lui de braves en poltrons.

Le chapitre II, qui pourrait, avant Molière citant Aristote, porter pour titre : *Le chapitre des chapeaux, traite des Moyens de parestre, deffense des bottes et des roses, pennaches et perruques*. « Pourquoi vous donnez-vous tant de mal, dit son interlocuteur à Fœneste ? — Pour parestre ! — Comment paraist-on aujourd'hui à la Cour ? — Premièrement, faut être bien bestu à la mode de trois ou quatre Messurs qui ont l'authourité : il faut un pourpoint de quatre ou cinq taffetas l'un sur l'autre, les chausses comme celles que vous voyez, dans lesquelles tant frise qu'écarlate, je bous puis assurer de huit aunes d'étoffe pour le mens ; puis après il bous faut des souliers à cricq ou à pont-levis... »

Donc en écrivant son *Cyrano*, Rostand fut plus juste qu'Agrippa quant à la bravoure gasconne, mais il fut plus inexact quant à la tenue.

Je sais qu'il est bien difficile à Paris d'être précisément documenté, en matière de mise en scène, sur les détails de nos mœurs provinciales.

Je me rappelle avoir vu jouer un drame tiré d'un roman de Delpit, *le Père de Martial*, je crois. Un acte se passe à Cambo, en plein pays basque, dans le lieu de la future villégiature de notre poète. Eh bien ! on voyait sur la scène des *indigènes*, comme dit *Cyrano*, coiffés de larges berrets à la bordure repliée en dehors. Dans tout notre Midi, d'abord, le berret se porte avec la bordure repliée en dedans ; puis de même que *Guliver* rencontra dans ses voyages, prédécesseurs de ceux de *Jules Verne*, des *gros boutiens* et des *petits boutiens*, en matière d'œufs à la coque, de même dans nos Pyrénées françaises, on distingue le pays des berrets larges de celui des berrets étroits. Les Béarnais de *Nay* le portent vaste comme un parapluie, les Basques de *Cambo* le veulent collant et ne dépassant pas le dessus des oreilles.

La mise en scène des *Cadets* de *Cyrano* fut aussi mal réglée. Au second acte, ils se présentent exactement déguenillés comme les *tire-laine* de l'acte du théâtre. Je m'étonne même que *Bergerac* fasse hommage à de *Guiche* de la brochette de chapeaux miteux, dépouille opime des coupe-jarrets de la porte de *Nesle* ; il

aurait fait œuvre plus charitable, en en gratifiant ses camarades pour le renouveau de leur chapellerie.

C'est pour cela que, dans sa présentation des cadets, Cyrano peut dire :

Ils sont coiffés d'un vieux vigogne,
Dont la plume cache les trous.
Perce-bedaïne et casse-trogne
Sont leurs sobriquets les plus doux.

Ces mal-coiffés se seraient donc affublés de sobriquets de malandrins ? Pavillon crasseux sur marchandise douteuse.

Et dans ce prodigieux quatrième acte, en grondant ses soldats, leur colonel Guiche constate qu'il les gêne,

De voir sur *sa* cuirasse un col en point de Gène
Et qu'ils ne cessent pas de s'indigner entre eux,
Qu'on puisse être gascon et ne pas être gueux.

Oui, c'est vrai, alors comme trop souvent aujourd'hui, les Gascons étaient gueux, mais alors surtout ils s'ingéniaient à ne pas le paraître. Et quand Roxane remplit à la fois le camp d'Arras d'odeur de poudre à la Maréchale et d'effluves de perdreaux truffés, en présence de la jolie hôtesse qui les convie au festin, dans leur famine, le nécessaire de toilette des Cadets est par trop rudimentaire,

... Un peigne ! — Un savon ! — Ma basane

Est trouée. — Une aiguille. — Un ruban. — Ton miroir. —
Mes manchettes. — Ton fer à moustache. — Un rasoir.

Et dans la salle du théâtre, Parisiens et Marseillais, tandis que les Gascons, leurs voisins, rient jaune, assistent en riant à gorge déployée à cette carnavalade.

Ces *Gardes du Roi*, s'il vous plaît, font en plein air leur toilette à la mode des Gitanos des grands chemins. Les peignes, qu'ils ne trouvent pas à s'emprunter, ce sont les cinq doigts et le pouce — le peigne du père Adam — ; tout à l'heure, au pique-nique, ils auront recours encore à sa primitive fourchette déjà par trop grasseuse, et pour laver cette argenterie, ils cracheront dans leurs doigts ; ils astiquent leurs basanes avec la brosse râpée de leurs manches, et ils donnent un retroussis vainqueur à leurs moustaches avec les restes de la graisse à moyeux, qui, frite, sert à leur déjeuner du matin.

Ah ! mon pauvre Aramis, mon galant Mousquetaire béarnais, comme vous auriez fait la grimace devant tous ces bohêmes de la Cannebière, et comme vous auriez vite porté, sous votre nez offensé par ces mauvaises odeurs, ce mouchoir parfumé que pour l'amour de vous M^{me} de Bois Tracy broda bravement, avant de vous le donner, à ses armes et à son chiffre !

Ce n'est pas vous qui eussiez bougonné comme le compagnon de Bergerac, en voyant Guiche se pomponner avant la bataille !

..... Il nous ennuie avec son armure,
Son grand col de dentelle. Il veut faire le fier !

Comme si l'on portait du linge sur du fer.
C'est bon, lorsqu'à son cou l'on a quelque furoncle !

Allons donc, le fer des Gascons se voilait toujours de batiste, et les soldats de chez nous soupaient parfois avec des croûtons frottés d'ail et arrosés d'eau claire, pour pouvoir renouveler la broderie des manchettes et le taffetas des pourpoints.

Les cadets de Cyrano furent vrais dans leur folie de courage et faux dans leur négligence à paraître. Le baron Hillot de Blagnac-Saléchan de Castel Crabioules ne se souvint pas assez sur scène, sinon des faits, du moins des gestes de son cousin, le baron de Fœneste.

Aussi, en revanche, après les *Cadets de Cyrano*, allons-nous étudier les *Cadets de d'Artagnan*, et nous les trouverons plus exacts et plus réguliers de tenue, tant dans les *Trois Mousquetaires* de Dumas père, que dans les *Mémoires du capitaine* publiés par Courtilz de Sandras.

Mon mot de la fin fut prononcé au théâtre de la Porte-Saint-Martin par une dame de vieille race gasconne : la comtesse de G.-T... Ceux de sa lignée n'ont pas eu le sang bleu, mais bien rouge, et sa couleur ils la montrèrent souvent. A la lecture de *Cyrano de Bergerac*, M^{me} de G.-T... avait éprouvé le plaisir extrême de nous tous. A la représentation, elle revint de cet enthousiasme. En voyant les allures de garçon boucher de cet excellent Carbon de Castel-Jaloux, elle murmura, dépitée, à l'oreille de sa voisine :

« Ça nos grands oncles ! Ah non, par exemple ! »



II

LES CADETS DE D'ARTAGNAN

Après avoir dit, dans mes *Cadets de Cyrano*, mon admiration pour les actes et les paroles des Gascons de Rostand, je tiens à me justifier de leur avoir reproché le disparate râpé de leurs vêtements et la vulgarité picaresque de leurs attitudes.

Je vais maintenant étudier les Cadets de Gascogne dans le roman et dans l'histoire, négligeant cette fois l'épée pour la cape.

Alexandre Dumas père, avec les *Trois Mousquetaires*, va nous prouver qu'il a mieux connu qu'Edmond Rostand, les gens de chez nous, et Courtiliz de Sandras, qui eut le seul mérite de coudre en Mémoires les papiers de son camarade d'Artagnan, me permettra de contrôler les dires du bon et grand Dumas.

Celui-ci, qui était hâbleur comme un riverain de la

Garonne ou de l'Adour, n'avoue, qu'à moitié, avoir emprunté toute la première partie de ses *Trois Mousquetaires* aux Mémoires de M. d'Artagnan, découverts un jour par lui à la Bibliothèque Nationale. Il expose, dans la préface de son livre, pour les besoins de sa cause de {romancier, que, simple éditeur, il publie les Mémoires de M. le comte de la Fère, manuscrit coté sous les numéros 4.772 ou 4.783, in-folio, qu'il aurait retrouvé sur les indications de son illustre et savant ami, Paulin Paris ?

Je ne sais pas ce que l'autorité de Paulin Paris vient faire en cette affaire, mais ce que je sais, c'est que les *Trois Mousquetaires* empruntent largement aux Mémoires de M. d'Artagnan, et qu'avec tout son intérêt, en saveur et en esprit, la copie va tantôt au delà et tantôt reste en deçà de l'original. Ayant pu ainsi puiser à ces deux sources, j'en ai fait la comparaison, et j'affirme que Courtilz de Sandras, qui s'y connaissait, ayant été lui-même capitaine aux gardes du roi, et Alexandre Dumas père, dans ses intuitions de l'histoire, se sont donné la main pour exactement retraire l'extériorité du Gascon, au commencement du xvii^e siècle.

Le premier soin du d'Artagnan des Mémoires est, à peine arrivé à Paris, de songer à sa toilette, en renouvelant son accoutrement à la mode de Béarn. Ce n'est pas lui que son compatriote Guiche aurait scandalisé en couvrant sa cuirasse d'un col en point

de Gênes. « J'avais employé, dit-il, une partie de l'argent de Montigré à me faire propre, et je n'avais pas aussi oublié la coutume du pays, qui est, quand on n'aurait pas un sou dans sa poche, d'avoir toujours le plumet à l'oreille et le ruban de couleur à la cravate. » Ah ! baron de Fœneste, combien vous étiez dans le vrai en disant que les Cadets de notre pays songaient surtout à paraître ! Sur ce même sujet, d'Artagnan agit de même dans les *Trois Mousquetaires* ; dès sa venue à Paris, il va enfiler une aiguille en catimini et se servir à lui-même de couturière. « Aussitôt le denier à Dieu donné, écrit Dumas, d'Artagnan prit possession de son logement et passa le reste de la journée à coudre à son pourpoint et à ses chausses des passementeries que sa mère avait détachées d'un pourpoint presque neuf de M. d'Artagnan père et qu'elle lui avait données en cachette ; puis il alla quai de la Ferraille faire remettre une lame à son épée. » L'acier de l'aiguille, l'acier de l'épée, les deux cordes de la lyre d'airain de notre Gascogne en ce temps-là.

Plus tard, le cadet ne se contente plus de rajeunir sa défroque provinciale ; à l'exemple de ses camarades, il s'habille de neuf. Écoutons son historiographe Courttilz de Sandras : « Besmeaux se donna un habit dont il avait assez besoin, parce que, quoi qu'il eût celui de soldat comme les autres, la coutume des Cadets était d'en avoir un distingué de ceux du commun. Pour moi, c'est à quoi je n'avais pas manqué, et je m'en

étais donné un assez beau, de l'argent que le roi m'avait donné. » Et plus loin, d'Artagnan insiste encore sur cette question du vestiaire : « Quand ils m'avaient vu, ce n'avait été qu'avec un autre habit que celui du régiment. Je m'en étais fait faire un qui était assez modeste, mais qui ne laissait pas d'être fort propre. »

Avant de passer mousquetaire, d'Artagnan dut en faire l'apprentissage et il nous raconte dans ses Mémoires que, sur le désir du roi, M. de Tréville le mit cadet dans la compagnie de son beau-frère, qui était capitaine aux gardes. Celui-ci s'appelait des Essarts et il forma le jeune homme au métier des armes. « Ce régiment, dit le nouveau cadet, était tout autre qu'il n'est aujourd'hui. Tous les officiers étaient gens de qualité et l'on n'y voyait point de gens de robe ni de fils de partisan, comme il s'en voit maintenant et même comme il en est tout rempli. » Cette compagnie des Essarts que d'Artagnan trouvait encore plus belle au temps de ses premières armes sous Louis XIII, qu'au temps où il écrit pendant le règne du grand Roi, voisinait alors avec l'autre compagnie de Carbon de Casteljaloux. La rude figure de Carbon fut récemment remise en lumière par notre évêque Gascon, Mgr de Carsalade ; c'était lui aussi, ainsi que le d'Artagnan du roman et des Mémoires, un héros de drame et d'histoire à la fois. Il eût donc été bien singulier de voir au siège d'Arras, où les compagnies

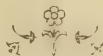
des Essarts et de Casteljaloux se relayaient, les cadets aux gardes montrer dans leur accoutrement autant de disparate, et se coiffer, les premiers de feutres gaulonnés d'or et de casques à panaches, les autres de vigognes troués et de bourguignottes mangées de rouille. Il est vrai que ce beau désordre dans les vêtements devait fournir à Rostand des conceittis plus italiens que gascons : « Oh ! manger quelque chose à l'huile. — Cyrano le décoiffant et lui mettant son casque dans les mains : Ta salade ! »

Tandis que, d'après Edmond Rostand, les Cadets aux gardes de Cyrano crevaient de faim devant Arras, pendant ce même siège, un des généraux français, cet ivrogne de Randzaw, convia à un banquet les officiers de ses deux régiments, et ils s'enivrèrent tellement qu'ils se laissèrent surprendre et battre à moitié par le Cardinal-Infant, généralissime des Impériaux. Quoiqu'il en soit de la contradiction de ces détails de garde-manger, et qu'en ce siège les Cadets de Gascogne fussent ou non affamés, il n'en est pas moins vrai qu'ils étaient moins râpés, moins déguenillés, et moins ramassés de Cour des Miracles. Comme preuve à l'appui de mes dires, le d'Artagnan des Mémoires cite, au sujet d'un de ses compatriotes glorieux, un proverbe de nos pays : « Il avait cela de commun avec tous les Gascons qu'il croyait devoir pratiquer le proverbe qui dit : *Ventre de son et habit de velours.* »

Et vrai, comment aurait-on toléré tous ces accros

et tous ces oublis de tenue dans les compagnies de soldats nobles attachés à la personne du Roi et montant la garde devant son palais ou ses quartiers : « Aussitôt que nous fûmes de retour de Fontainebleau, continue d'Artagnan, notre régiment fit revue devant le Roi, qui nous commanda de nous tenir prêts pour aller à Amiens, où Sa Majesté devait s'acheminer incessamment... Le Roi demeura à Amiens sans autre garde que le guet des gardes du corps, la brigade des gendarmes et des cheveu-légers, et la compagnie de ses mousquetaires, qui faisaient auprès de lui les mêmes fonctions que notre régiment avait accoutumé de faire. »

Oui, les vrais Cadets de Gascogne avaient meilleure tenue que ceux du *Cyrano* de Rostand, et sous Louis XIII ainsi que sous Louis XV, à la guerre en haillons ils préféraient sûrement la guerre en dentelles.





III

VENTRE DE SON, HABIT DE VELOURS

J'ai déjà, à coups de citations pittoresques, montré combien étaient plus vrais que les pseudo-gascons de Rostand, ces Cadets de d'Artagnan qui, eux, ne sacrifèrent jamais la cape à l'épée.

Je veux, à titre de dernier exemple, vous redire en partie double l'histoire du *baudrier*.

Pour les besoins de son intrigue, Dumas prête l'aventure à Porthos :

« Le centre du groupe le plus animé était un mousquetaire de grande taille, d'une figure hautaine et d'une bizarrerie de costume qui attirait sur lui l'attention générale. Il portait un justaucorps bleu de ciel et, sur cet habit, un baudrier magnifique en broderies d'or et qui reluisait comme les écailles dont l'eau se couvre au grand soleil.

» Un manteau long, de velours cramoisi, tombait avec grâce sur ses épaules, découvrant par devant seulement le splendide baudrier, auquel pendait une gigantesque rapière. Ce mousquetaire venait de descendre de garde à l'instant même, se plaignait d'être enrhumé et toussait de temps en temps avec affectation. Aussi avait-il pris le manteau à ce qu'il disait autour de lui, et, tandis qu'il parlait du haut de sa tête en frisant dédaigneusement sa moustache, on admirait avec enthousiasme le baudrier doré, et d'Artagnan plus que tout autre... Le vent s'engouffra dans le long manteau de Porthos, et d'Artagnan, qui se mit à courir comme si le diable l'emportait, vint donner droit dans le manteau. Sans doute, Porthos avait des raisons de ne pas abandonner cette partie essentielle de son vêtement, car au lieu de laisser aller le pan qu'il tenait, il tira à lui, de sorte que d'Artagnan s'enroula dans ce velours par un mouvement de rotation qu'explique la résistance de l'obstiné Porthos.

» D'Artagnan, entendant jurer le mousquetaire, voulut sortir de dessous le manteau qui l'aveuglait et chercha son chemin dans le pli. Il redoutait surtout d'avoir porté atteinte à la fraîcheur du magnifique baudrier que nous connaissons ; mais en ouvrant timidement les yeux, il se trouva le nez collé entre les deux épaules de Porthos, c'est-à-dire précisément sur le baudrier. Hélas ! comme la plupart des choses de ce monde, qui n'ont pour elles que l'apparence, le

baudrier était d'or par devant et de simple buffle par derrière... »

En réalité, cette aventure arriva à Besmeaux, un gascon comme d'Artagnan et un *arriviste* de l'époque. « Ils ont été tous deux, nous raconte Courtiliz de Sandras, bons serviteurs du roi, mais l'un jusqu'à la bourse, tandis que l'autre faisait litière de son argent. Toute la différence qu'il y eut entre eux, c'est qu'après avoir eu tous deux des commencements tout égaux, savoir beaucoup de pauvreté et de misère, et s'être élevés au delà de leur espérance, l'un est mort presque aussi gueux qu'il était venu au monde, et l'autre extrêmement riche. » Voici donc, d'après les Mémoires, l'histoire du baudrier : « Comme on commençait à porter en ce temps-là des baudriers en broderie d'or qui coûtaient huit ou dix pistoles, et que les finances de M. de Besmeaux ne pouvaient atteindre jusque-là, il prit le parti de se faire faire le devant d'un baudrier de cette façon et le derrière tout uni.

» Il affecta cependant, afin qu'on n'en vît pas le défaut, de porter un manteau, sous prétexte d'une feinte incommodité. Mainvilliers, qui était un éveillé et qui ne demandait pas mieux qu'à rire, et à faire rire les autres, dit à cinq ou six de nos camarades, qui se moquaient aussi bien que lui de Besmeaux, tout ce qu'il pensait là-dessus. A un moment donné, tout en disant à ce dernier qu'il faisait bien le papelard avec son manteau et que cela ne seoit guère bien à un jeune

homme et encore moins à un Cadet aux gardes, Mainvilliers s'enveloppa dans un des coins de ce manteau et fit trois ou quatre demi-tours à gauche, sans lui donner le temps de se reconnaître. Il le lui enleva ainsi de dessus les épaules, et ceux qui étaient alors derrière eux, ayant reconnu les parties honteuses du baudrier, ils firent un éclat de rire qu'on pouvait entendre d'un quart de lieue de là. »



La morale de ceci est toujours celle du proverbe cité par d'Artagnan : *Ventre de son, habit de velours*. J'aurais mauvaise grâce à par trop reprocher à Edmond Rostand d'en avoir méconnu la moitié en faisant ses Cadets à la fois mal vêtus et faméliques. Aussi j'estime fort quand même son Cyrano de Bergerac, mais je trouve plus vrai et j'aime davantage le d'Artagnan de Dumas père et même celui de Courtilz de Sandras.





IV

UN PACHA DE GASCogne

Un Pacha gascon ! Parfaitement, et même mieux que cela, un Vice-Roi d'Arménie, s'il vous plaît, et un général en chef des armées du Grand-Seigneur. Les gens du Nord de la France pouvaient nous opposer, il est vrai, le comte de Bonneval, qui devint au xviii^e siècle Pacha à plusieurs queues et commandant des Bombardiers de Sa Hautesse. Mais quand nos méridionaux prenaient du turban, ils n'en savaient trop prendre, et notre Pacha gascon, ainsi que son coreligionnaire d'adoption Guzman, ne connaissait plus d'obstacles. A la tête des troupes ottomanes, s'il n'était mort à la guerre contre les Perses, il serait devenu Grand-Vizir sans aucun doute, et aurait peut-être fini par succéder au Grand-Turc, dont par sa femme il était petit-cousin.

Abraham d'Isarn naquit à Montauban, assez près par suite de la Garonne pour que mes *Propos Gascons* le revendiquent comme un de leurs héros. Il appartenait à cette génération de la fin du xvi^e siècle, qui, élevée dans les agitations des guerres contre les Anglais, contre les Espagnols, et pour ou contre les Protestants, ne put se résigner à l'oisiveté de la paix enfin conquise par Henry IV. Ces jeunes hommes, émigrant de la France pacifiée, s'en furent à travers l'Europe, chercher des champs de bataille pour dépenser leur énergie de soldats. Et sur terre et sur mer, en ce temps-là, notre capitaine ne fut pas le seul à proposer ses services au Sultan. Ces aventures sont extraites d'une relation fort étendue, écrite dans un livre de raison, vers le milieu du xvii^e siècle, par M. Samuel d'Isarn, sieur de Grèzes, docteur ès-lois, le propre neveu de notre Pacha, turco-gascon. *Les documents historiques et généalogiques sur les familles et les hommes remarquables du Rouergue, dans les temps anciens et modernes*, Rodez, 1857, ouvrage considérable, en plusieurs volumes, ont résumé ce conte des Mille Nuits, dont la vérité est établie : « par nombre de lettres et de pièces authentiques ».

Je me fais un scrupule de résumer à mon tour la version de l'écrivain aveyronnais, et je la reproduis intégralement. Elle conserve à la fois les bavures et la saveur de style du livre de raison écrit par Samuel d'Isarn, et elle présente l'intérêt d'un extrait des Com-

mentaires de Montluc le catholique, ou des Mémoires de La Noue le huguenot.



« Abraham d'Isarn, sieur de Montclair, fils aîné de Jean, 1^{er} du nom, et de Jeanne d'Ouvrier, naquit à Montauban le 1^{er} avril 1571. Son père ne le destinait pas aux armes, mais le sort l'y appela. M. d'Isarn ayant perdu ses biens dans la guerre civile, par suite de son attachement au calvinisme, chacun de ses enfants prit parti comme il put. Le sieur de Montclair se mit à la tête d'une compagnie de gens de pied que M. de la Mothe-Gondrin, gentilhomme qualifié de Gascogne, lui donna. Il garda cet emploi quelque temps, mais ensuite il s'attacha à M. de Roquelaure, comme on le voit par deux lettres qu'il écrivit à son père en 1591 et 1592. On apprit plus tard qu'il avait suivi le baron de Biron à la Cour où quelque temps après il obtint une compagnie dans le régiment de Picardie, de laquelle il se défit en faveur de Latrape, gentilhomme normand, pour se donner entièrement à M. de Biron, qui ayant poussé fort avant sa fortune ne négligea pas celle de son protégé. Malheureusement, une affaire d'honneur qu'il eut avec un homme de qualité, nommé Montigny, l'obligea de quitter le Royaume. Il se réfugia en Flandre, où les recommandations de M. de Biron lui firent trouver de l'emploi ; mais s'étant lassé de ce pays, il

passa en Allemagne, et dès lors on n'eut plus de ses nouvelles.

» On le croyait mort depuis longtemps, lorsque vingt-deux ans après, en 1615, un soldat nommé Falgayras, arrivant de l'Etranger, remit à M. de Capdeville, alors chef de la famille, et résidant à Castres, une lettre avec cette suscription : *A M. d'Isarn ou à ses enfants, à la part où ils seront.* Jean d'Isarn, sieur de Capdeville, était le frère cadet d'Abraham d'Isarn, sieur de Montclair. Cette lettre était de M. de Montclair. Il rassurait dans les termes les plus affectueux sa famille sur son sort, et sans entrer dans aucune explication, qui eût satisfait à une curiosité impatiente et bien naturelle, il se contentait d'engager instamment son frère à suivre sans retard le messenger auquel il pouvait avoir une entière confiance, et qui le conduirait fidèlement près de lui, l'assurant que *si Dieu lui faisait la grâce d'arriver en santé, il s'en retournerait riche pour tout jamais lui et les siens.*

» Jean d'Isarn, sieur de Capdeville, dont la position était loin d'être brillante, prit à l'instant la résolution de se rendre auprès de son frère ; mais pour éviter les objections que n'auraient pas manqué de lui faire sa femme et ses enfants, il cacha son dessein à tout le monde, et prétextant un simple voyage en Languedoc, il partit de Castres au mois de juin 1615.

» Il se rendit d'abord à Lyon, puis alla s'embarquer sur les côtes de la Provence pour Gènes, d'où il gagna

successivement Milan et Venise. N'ayant osé, de cette dernière ville, hasarder son passage par mer en Turquie, il résolut de continuer son voyage par terre, et alla à Vienne, en Autriche. Là, on le prit pour un espion, et il fut arrêté, mais on lui rendit, au bout de quelques jours, sa liberté, et le 28 septembre, il reprit sa pérégrination qui fut très longue, car il passa sur l'extrémité de la Haute-Hongrie et de la Transylvanie, arriva à Colonia, ville située sur la frontière de la Pologne, fut à Kaminick, en Podolie, d'où il descendit dans la Moldavie, la Valachie, la Roumanie et arriva enfin à Constantinople, vers la fin du mois de mai de l'année 1616, après une année de marche et de fatigue, de tout genre.

» Abraham de Montclair n'était pas dans cette ville, et son frère fut obligé d'y séjourner quelque temps pour attendre de l'Empereur la permission d'aller le visiter.

» Le Kaymakan, ou lieutenant du Grand-Seigneur, lui délivra cette permission, et Jean d'Isarn put continuer son voyage en toute sécurité vers Taïssa, capitale de la Romélie, dont Abraham de Montclair était alors Vizir ou gouverneur. Il reçut de son frère l'accueil le plus tendre et le plus magnifique, fut conduit avec cérémonie dans le sérail, où il alla avant tout saluer sa belle-sœur, qui, en sa qualité de parente du Grand-Seigneur, était traitée avec beaucoup de déférence et de respect. Cette dame le fit asseoir à sa gauche et s'entretint longtemps avec lui par le moyen d'un truchement. Dans la

relation que nous avons sous les yeux, il est dit que, parmi beaucoup d'autres choses, elle lui demanda plusieurs fois s'il ne voulait point demeurer en ce pays-là et y vivre aussi heureux que son frère. A quoi M. de Capdeville, répondant qu'il avait une femme et des enfants en France, elle lui répliquait à sa manière, qu'on lui en donnerait en Turquie un grand nombre, pour une seule qu'il en quitterait ailleurs, ce qui lui était si avantageux, qu'elle ne croyait point qu'il fit difficulté d'accepter ce parti. Après plusieurs discours de cette nature, il la quitta, et s'étant retiré avec son frère, il apprit de sa propre bouche par quelle suite d'événements, il était parvenu au rang éminent qu'il occupait ».

*
* *

« La fortune d'Abraham de Montclair provenait du malheur qui lui était arrivé sur la frontière de la Hongrie, dans la ville de Papa.

» Cette ville fut premièrement prise par les Turcs (1608) et ensuite reprise par les chrétiens, qui y laissèrent une garnison toute française, commandée par Michel Marot et par quelques autres chefs dont Montclair était un des principaux. La garnison de Papa fut très longtems sans recevoir aucune paye, si bien que les chefs poussés par les plaintes réitérées des soldats, et aussi par crainte de leur défection, écrivirent plusieurs fois au comte de

Mansfeld, qui commandait les armées de l'Empereur, pour lui peindre l'extrême dénûment où se trouvaient les troupes de Papa et réclamer le juste paiement de leur solde. Le comte laissa les premières lettres sans réponse ; puis, emporté par son naturel violent et hautain, il leur fit savoir qu'ils seraient châtiés, s'ils l'importunaient davantage ; ce qui les obligea de lui écrire pour la dernière fois qu'ils avaient vendu jusqu'à leurs habits pour vivre, qu'il ne leur restait que leurs armes, et qu'enfin une désertion générale était imminente si on ne faisait pas droit à leur demande. A quoi le comte, par une brutalité sans exemple, au lieu de leur répondre avec douceur et de les ramener par la raison, leur envoya pour toute réponse une lettre dans laquelle il avait fait figurer un gibet. A la nouvelle de cette odieuse menace, la troupe, ne se contenant plus, se souleva avec fureur, massacra plusieurs de ses chefs, renonça à la religion chrétienne et fit savoir aux Turcs qu'ils n'avaient qu'à se présenter pour entrer dans la place. Montclair, épargné par les soldats qui l'aimaient, fut forcé de prendre le commandement avec un autre officier nommé Lamothe, et ce fut dans ces malheureuses circonstances que l'armée turque vint prendre possession de la ville. Le premier soin du Pacha qui commandait fut de vouloir payer largement cette défection. Mais Montclair lui répondit noblement que si lui et les siens avaient abandonné leur parti, ce n'était point par un vil intérêt, qu'ils aimaient plus la gloire

que tous les trésors du monde, et qu'ainsi ils ne voulaient point d'autre récompense que la simple paie, qui est nécessaire aux soldats pour vivre : et, en effet, pas un soldat ne voulut prendre au delà de ce qui lui était dû, s'efforçant ainsi par cette abnégation de laver en quelque sorte la honte, qui pèse toujours sur les transfuges. L'histoire de Hongrie parle assez longuement de cet événement.

» Le Pacha, voulant de son côté répondre aux généreux sentiments de ses nouveaux auxiliaires et leur témoigner l'estime qu'il faisait d'eux, leur donna la garde de la ville qu'ils venaient de rendre et leur en confia à eux seuls la défense. Cependant, ce dernier ne se fut pas plutôt retiré, que le comte de Mansfeld fit avancer des troupes pour recouvrer la place et tirer une justice éclatante des rebelles. Melchior Reder, qui commandait les Impériaux après la mort de Schwartzbourg, fit donner plusieurs assauts, qui furent tous vigoureusement repoussés ; le siège fut alors changé en blocus, et la ville affamée était réduite à la dernière extrémité, lorsque Montclair, plutôt que de tomber dans les mains d'un vainqueur irrité, résolut de tenter un effort désespéré pour se sauver. Il avait remarqué qu'un point extérieur de la ville était négligé par les assiégeants, parce qu'un marais, qui la couvrait dans cette direction, semblait rendre de ce côté toute retraite impossible. Mais le marais, en partie desséché par les ardeurs de l'été, offrait assez de terrain ferme pour y passer avec

certaines précautions. Montclair envoya pendant la nuit un homme intelligent pour explorer les lieux, et son rapport ayant été favorable, la retraite fut résolue. La nuit suivante, les Français sortirent silencieusement de la place et s'engagèrent dans les marais.

» Ils venaient de franchir ce périlleux passage et se félicitaient déjà du succès de leur stratagème, lorsqu'ils se virent tout à coup enveloppés par un corps nombreux de soldats qui les chargèrent avec furie. Une partie de la troupe fugitive, Lamothe en tête, fut taillée en pièces ; l'autre, conduite par Montclair, se fit jour l'épée à la main, et, après avoir échappé à mille dangers, parvint au camp des Turcs. Un traître les avait vendus. Instruit à temps de leur dessein, il avait été en donner avis à l'armée impériale, dont une partie, marchant sur ses pas, fut introduite sans coup férir dans la place, où elle passa tout au fil de l'épée, tandis que l'autre se mit à la poursuite des fuyards.

» Les événements fournirent bientôt à l'officier français une nouvelle occasion de déployer son intelligence et son courage.

» Ce fut quand l'armée chrétienne fut contrainte de se retirer de devant Canise, où Montclair sut se poster si avantageusement, qu'il fit un carnage horrible de la cavalerie du duc de Mercœur, ce qui a donné lieu à l'auteur de l'histoire de Hongrie, qui mentionne cette action, de faire une sortie véhémement contre les Français qui eurent *la triste gloire* de cette journée.

» Montclair fut dès lors considéré comme un officier de premier ordre, non moins recommandable par son courage que par son habileté, et le Grand-Seigneur ne tarda pas à le récompenser en lui donnant la femme dont nous avons déjà parlé et en lui confiant le gouvernement de Sosna. Quelques années après, il fut envoyé en Arménie où nous avons vu que son frère le trouva. »

Nous allons accompagner Jean d'Isarn de Capdeville, dans son voyage de retour vers la France. Moins longtemps en route qu'à l'aller, il devait en revanche sur mer et sur terre être moins chanceux et moins fortuné, rentrant au logis plus pauvre que devant.





V

LE FRÈRE DU PACHA

Nous avons laissé Abraham d'Isarn de Montclair, Vice-Roi d'Arménie, traitant princièrement son frère, Jean d'Isarn de Capdeville, dans la ville de Taïssa, sa capitale de Roumélie. De là l'un et l'autre se rendirent à Constantinople. Ils y passèrent quelques mois. Je rends maintenant la parole à l'historiographe du Rouergue :

» Quand l'époque fixée pour le départ fut arrivée, Montclair présida aux préparatifs avec une prévoyante sollicitude, remit à son frère tous les passeports nécessaires pour ne pas être inquiété dans son voyage, le chargea d'objets précieux, et entre autres de seize petits barils, pleins de sequins d'or, ce qui faisait une somme énorme et devait assurer à jamais la fortune de la maison d'Isarn.

» Il fallut enfin se séparer ; après de touchants adieux M. de Capdeville s'embarqua sur un bâtiment qui mit à la voile, le 17 janvier 1617, dix-huit mois environ après son départ de France. La navigation fut d'abord favorable, mais à la hauteur de Zante, le vent, devenu contraire, les obligea de louvoyer. Ils espéraient pourtant entrer dans le port de Messine, lorsqu'ils aperçurent un gros vaisseau pirate qui manœuvrait pour les joindre. Cette fâcheuse rencontre les força de changer de direction, et bien que la mer devint de moment à l'autre plus périlleuse, ils se laissèrent aller au gré du vent, et reconnurent, à l'entrée de la nuit, qu'ils étaient engagés entre deux caps, sur la côte de Calabre, où ils couraient grand risque d'échouer. La tempête, augmentant de violence, rendit bientôt la position du navire des plus critiques. Le pilote avait perdu la tête, et n'obéissait plus qu'à un instinct machinal. Ce qui redoublait la frayeur de l'équipage était l'obscurité de la nuit, le bruit épouvantable de la mer et l'impétuosité des vagues, qui emportaient le vaisseau à la dérive, et menaçaient de le briser sur les rochers. Dans ce péril extrême, on essaya des ancres et comme le fond était bon, le vaisseau fut contenu. Cependant le danger ne diminuait point. Vers une heure du matin, un coup de mer emporta l'éperon du navire, qui, pendant le reste de la nuit, ne cessa d'être battu par les flots et menacé d'être englouti. Aux premiers rayons du jour, les passagers se virent tout près de la terre ;

mais l'horreur de leur situation ne fut que plus vivement sentie.

» La proue était toute dans l'eau ; la première ancre venait de se rompre ; le vaisseau allait sombrer ou se briser sur la côte. Il n'y avait plus à balancer, chacun chercha à se sauver comme il put. Les matelots s'élançèrent les premiers hors du navire et gagnèrent la terre à la nage. Jean d'Isarn, qui ne savait pas nager, se saisit d'une planche et s'aventura sur la mer avec ce frêle appui. Une vague le poussa sur la plage. A peine avait-il touché la terre que le bâtiment disparut abîmé dans les flots.

» Deux jésuites, un marchand nommé Cosme Turnebas et un Français appelé Brunel, qui était au service du sieur de Capdeville, eurent aussi le bonheur de se sauver. Les autres passagers périrent dans ce sinistre.

» Mais les malheureux naufragés n'étaient point au bout de leurs peines. Saisis presque immédiatement par les Terracins qui gardaient la côte, ils furent menés à Siderno, petite ville proche du lieu de leur naufrage, sur la côte de Calabre, entre le cap Bursano et le Cap de Stilo, et dans le trajet ils faillirent périr dans un torrent qu'on leur fit passer à gué. Jean d'Isarn n'avait rien sauvé que le portefeuille qu'il avait sur lui. Mais Turnebas, son compagnon d'infortune, qui était connu dans ce pays, lui fit trouver tout ce dont il avait besoin. Il alla de Siderno à Collensa, ville de la Calabre Citérieure, puis fut à Naples avec les

pères Jésuites qui s'étaient sauvés avec lui, et de là à Rome, d'où il rentra dans sa patrie.

» Dans ce malheureux voyage qui devait l'enrichir, il perdit non seulement le trésor qu'il apportait d'Orient mais encore il greva considérablement sa fortune, par suite des frais énormes qu'il fut obligé de faire.

» Montclair, instruit de ces revers, lui promit par plusieurs lettres de venir à son aide, et de le dédommager amplement de ses pertes, ce qu'il aurait fait sans aucun doute, si la mort ne l'eût prévenu. Il fut enlevé par la peste, le 4 août 1619, au moment où il partait pour une expédition contre les Perses.

» Il laissait plusieurs enfants, dont la famille française fut longtemps sans recevoir des nouvelles. Elle apprit, en 1650, qu'un d'entre eux était Pacha d'Alep. Ce dernier ayant vu qu'il y avait une galère de France sur la côte de Barbarie, fit venir le patron pour lui demander s'il ne connaissait pas des gens qui portaient le nom d'Isarn, que son père avait été chrétien et sortait de cette famille, et qu'il voudrait bien être renseigné sur son sort ; il fit même promettre à ce patron de s'en informer quand il serait en Chrétienté. Celui-ci, de retour à Marseille, en parla à un marchand de Castres, nommé Dutour, qui remplit fidèlement sa commission à son arrivée dans son pays ; mais Jean d'Isarn était alors à Paris et cette communication n'eut pas de suites.

» On sut seulement plus tard que les enfants de Mont-

clair continuaient à prospérer, et qu'ils étaient revêtus de hautes charges dans l'empire ottoman. »

*
* * *

Je ne sais si les enfants d'Abraham d'Isarn, sieur de Montclair et Vice-Roi d'Arménie, ont continué à prospérer jusqu'à nos jours au pays des Turcs. S'il existait une Ecole des Chartes à Constantinople, il serait curieux de consulter un archiviste de là-bas et de le charger d'élucider ce problème généalogique. Mais il est probable que le mot de ce secret d'Ali-Baba ne sera jamais retrouvé.

Et cependant il serait étrange que la bouture musulmane de la vieille souche huguenote se fût flétrie, transplantée dans le terreau prolifique des harems : la race des Isarn de Turquie a dû se continuer vivace comme celle de leurs cousins, les Isarn gascons.

Ces derniers ont conservé dans leurs veines le sang chaleureux du général qui avait couru l'Europe du Christ et de l'Islam, à la recherche de bons coups d'épée. Nos Isarn de France forment déjà, à eux seuls une escouade, et peut-être pourront-ils fournir toute une section de vaillants soldats de Gascogne, quand, enfin, viendra cette Guerre de Demain, guérisseuse des fièvres infectieuses d'Aujourd'hui.

IV

LA RENAISSANCE ROMANE

- I. — BÉLINE
- II. — PAGES DE BÉLINE
- III. — YAN PALAY
- IV. — LA VIE DES PASTEURS PYRÉNÉENS



I

BÉLINE

Je viens vous présenter Béline, la petite *montagnole* de la vallée d'Azun en Bigorre, une sœur cadette de Mireille, la magnanarelle des plaines de la Crau.

C'est un poème d'amour et c'est le premier des poèmes gascons depuis ceux de Jasmin. Avant Miquèu Camélat, l'auteur de *Beline*, la poésie romane du Sud-Ouest en ces temps-ci, à l'opposé de la poésie provençale, se confinait dans les petites pièces, dans les morceaux détachés. Avec une inspiration variée et un souffle soutenu, Camélat a conduit jusqu'au dernier vers le récit en trois chants des amours de ses bergers.

Ceux qui liront dans son texte, ou tout au moins dans sa traduction, cette œuvre, la rapprocheront du roman de Daphnis et Chloé, où deux enfants s'aiment

eux aussi en faisant, à travers champs, voisiner leurs troupeaux. La pastorale de Longus est d'un charme troublant, mais elle a été conçue par un lettré de l'époque de la décadence grecque. La naïveté y paraît artificielle. Ces scènes, où de jeunes ignorances qui s'inquiètent sont complaisamment déniées par de vieilles expériences gourmandes de fruit vert, devaient plaire à cette autre époque décadente du XVIII^e siècle, qui jouait avec les bergers fleuris et enrubanés. Le « Daphnis et Chloé » ne fut jamais mieux accommodé que dans cette édition libre du Régent, où, la loupe à la main, les bibliophiles recherchent la vignette rare dite des *petits pieds*.

Beline est un récit d'amours champêtres autrement chastes. Le pasteur et la pastoure vivent en pleine montagne : leur jeune imagination emprunte sa poésie à la grande et belle nature qui les enveloppe ; à l'abri des infiltrations malsaines, leurs pensées restent pures comme ces eaux de leurs cascades, que les argiles de la plaine ne sont pas encore venues jaunir et troubler.

On a écrit qu'à notre époque raffinée et byzantine, le temps était passé des poèmes brûlant de la ferveur des anciens jours. Cette affirmation ne contient que vérité relative. Si l'inspiration poétique ne coula de veine abondante qu'aux premiers temps de l'histoire des peuples, dans nos sociétés vieilles, ces sources de poésie se retrouvent encore en ces régions peu accessibles où l'humanité est restée primitive.

En vivant avec ses paysans, en revivant avec les ayeux, Mistral a découvert dans les coutumes, dans les mœurs de la Provence, une merveilleuse mine à exploiter, et il en a tiré les champêtres amours de *Mirvèio*, la légende colorée de *Nerto* et les scènes épiques de *la Rèino Jano*.

Miqueù Camélat, à l'exemple du maître de Maillane, a vécu la vie des montagnards du pays des Gaves, et il a pu, en idéalisant ses souvenirs, écrire la plus naïve et la plus sincère des bucoliques. L'écrivain s'est mêlé à ses héros, tout enfant il parla leur idiome ; depuis, pour mieux pénétrer leurs pensées, il s'est déshabitué de manier la langue française qu'il avait apprise au collège, et il s'est confiné exclusivement dans l'usage de la langue romane qu'il balbutia dans son berceau. Tout en restant lettré, il est redevenu paysan. Les amours qu'il nous raconte, il s'est presque identifié avec elles ; une enfant lui est venue pendant la gestation de son poème, et cette première-née du jeune mari, le poète a tenu à l'appeler Béline.

Et maintenant nous allons écouter les deux jeunes pâtres, que rapprochent leurs vingt ans dans le désert des hauts plateaux.

Après que ces enfants auront échangé leurs promesses, leurs parents les ratifieront dans des accor-dailles conformes aux rites et aux coutumes du temps passé. Ainsi que la nuit chasse le jour, la mort succédera à ces joies qui doivent renaître encore, et dans le lit de l'accouchée une vie va s'éteindre à côté d'une vie qui s'éveille dans un berceau.



Deux maisons voisines de la vallée d'Azun ont envoyé Béline et Jacoulet garder cet été les troupeaux dans les pâturages de la montagne de Ballaitouse. Pour la première fois, dans cet isolement à deux, l'amoureux se déclare. Mais avant de tout dire, il se complait à exposer à Béline les périls de cette solitude qui au fond l'enchantent encore plus qu'ils ne l'effraient.

La chanson de Magali épuise la série des transformations rêvées par les amoureux provençaux ; les couplets de Jacoulet parcourent la suite des dangers de la montagne : les fauves, les avalanches, les précipices, les nevés. Mais ces sombres discours ne font que préparer les brûlantes paroles. L'un est toute ardeur, l'autre est toute simplicité. Aux comparaisons passionnées en l'honneur de la beauté de Béline, l'amie répond à son ami sur un ton de douce moquerie qui n'a rien d'ironique et qui est prêt à s'attendrir :

« Le premier soir, j'ai rencontré ma Béline. Ta joue est rose comme la fleur du rhododendron. Les boucles tressées de tes cheveux, tes yeux brillant comme un louis d'or tout neuf, ton être tout entier m'enchantent ; ainsi me charme la vierge dans sa niche. Tes lèvres rieuses sont vermeilles, ta parole est une chanson, tes dents brillent comme le cristal.

— Non, mon ami, mes lèvres sont gercées par la bise, mon visage s'est amaigri au grand soleil et mon teint est hâlé comme la prunelle sauvage. »

Avec le soir qui tombe et les troupeaux qui rentrent au bercail, voilà que les amoureux se séparent et que reprennent les travaux des bergeries.

*
* *

Dans la maison de Jacoulet, les Artigau, les parents de Béline, sont venus passer la soirée des accordailles. En attendant la rédaction du contrat, les vieux causent entre eux des coutumes de l'ancien temps, de leurs excursions dans les plaines, de leurs travaux familiers.

Le grand-père Artigau remonte vers les souvenirs laborieux de ses jeunes années :

« En été, les champs et les prés burent tes sueurs. Avec pour soldats tes cinquante brebis à cheptel, tu bataillais contre les misères de la vie. En hiver, la crémaillère et les braises eurent avec toi de longues causeries. »

Puis les bergers vantent tour à tour, en racontant leurs pérégrinations, les beautés de la plaine de Tarbes et de la plaine de Pau :

« La *lane mourine*, quel labour chaud et brun. Là le froment dresse en mars ses tuyaux, et quand il n'est

chez nous que gazon, il pousse là ses grains laitoux. L'Adour farouche qui aboya à travers les précipices, apaise sa folie, la main de l'homme le conduit, et pour qu'il marche à travers les prés, on fait des saignées à ses bords. C'est là que les chevaux, aux pieds de cerf et au souffle de tempête, empruntent au sol herbeux le nerf et l'agilité.....

Quel territoire, Vierge mère, que la plaine béarnaise ! Au nord, les coteaux brisent les ailes de l'Autan, lorsque ce poulain fringant cassant son licol hennit à travers arbres et fenêtres. Au midi, quand le temps est au beau, la montagne dresse son blanc autel, la chaîne bleuâtre abrite dans son sein pics et glaciers, forêts et tertres. Au pied de Pau, la plaine s'est un peu resserrée afin que la ville fasse risette au Gave et se mire dans son eau. Et le Gave fatigué — il s'est tant diverti en route — ralentit à demi son courant avant de reprendre sa course..... »

Et lorsque le notaire a couché dans son contrat les apports et le trousseau de la future, les montagnards prolongent la veillée et ils partagent entre eux, suivant la tradition, le pain de froment que le couteau du père de Béline a d'abord marqué d'une croix. Au moment du départ, le grand-père Artigau fait entendre cette invocation qui est belle comme une prière de la Bible :

« O mon Dieu ! soutenez-nous de votre grâce, préservez nos bestiaux du malheur, arrachez-les à la morsure des bêtes sauvages. Gardez le blé de la gelée et le

foin coupé de l'orage. Quand nous serons vieux et décrépits, sauvez de la honte nos cheveux blancs. Eclairrez notre chemin et que le péché seul fasse crier notre conscience et pleurer nos yeux. »

*
* *

Pour endormir la petite fille qui vient de naître chez les Toucoulet, les voisines chantent leur berceuse :

« Si Dieu nous prête vie, nous te verrons devenir belle fille. — Alors, une épingle fermera ton mince corsage, sous la gorge. — Nous chanterons : qu'elle est gâtée la jeune fille que nous avons adoptée ! — Un peu plus grande, ton amoureux te fleurira d'un petit bouquet de marjolaine. — Marie-toi alors et qu'au bout de l'an — Toi toujours en mouvement, ainsi que le van du grain, — Tes sabots ne fassent plus leur cliquetis — Et qu'un autre enfant à son tour se suspende à ton cou. »

Cependant, Béline, la jeune mère, a pris froid en donnant le sein à son enfant, et Marie, la mère de Jacoulet, prie les saintes bergères d'avoir pitié de leur sœur endolorie : « Enfant née au terroir de Pibrac qui, toute la journée comme celle-ci, gardais tes brebis dans les pacages, vois-tu que la mort va briser la vie de notre pastoure ? Baisse les yeux sur ta sœur, viens

à notre aide, sainte Germaine. Et toi, dont les yeux ont vu la Vierge posée sur le rocher, pendant qu'en extase tu t'agenouillais devant la foule ébahie et que le rosier du miracle s'épanouissait en février à ta prière, pense à nous, Bernadette ! »

La mort vient à grands pas, malgré les « plantes dont se servait la sainte Vierge quand elle prit froid après ses couches » et malgré les soins du médecin qu'on est allé chercher.

Alors, après les prières, ce sont les gémissements de Marie, la belle-mère, qui, veuve, voit renaître les épreuves du passé :

« Nous n'en avons pas fini avec les aigres ressouvenances ; ouvrez portes et fenêtres à ces vieux pèlerins disparus. Souffrances, rouvrez une plaie à demi-fermée. L'orge à moitié mûre s'est couchée dans le champ, il grêle sur notre blé, notre lin s'est changé en chènevotte. Nos jambes entravées sur la pente du malheur perdent pied ! »

Le père de la mourante blasphème le bras menaçant :

« De ton haut volant aiguisé, ô Dieu ! tu rases les bourgeons de notre haie et tu en laisses debout les orties. C'est la fleur et l'honneur de notre prairie qu'aujourd'hui tu as fauchés. S'il ne te plaisait pas de te reposer, tu eusses mieux fait de t'attaquer à d'autres branches. Châtieur éternel, pourquoi n'as-tu pas brisé plutôt mon vieux cœur qui bouillonne encore ? »

Et la mort vient :

« Jacoulet s'affaissa dans un coin et on l'emporta évanoui au dehors. Le grand air le ranima bientôt pendant qu'au dedans toute une vie s'achevait.

Quand il rentra dans la chambre, tous marchaient sur la pointe des pieds. Les yeux vitreux et les mains jointes, un être mort vêtu de blanc était allongé sur son lit. A ses côtés, un être vivant, — tout le portrait de sa mère, — poussait un vagissement au balancement de son berceau. »

*
* *

Je reproduis ici les derniers vers du poème pour montrer le style de la langue et pour préciser le rythme de la poésie :

Quàn tourné ta la crampe, u cos mour ère en blanc,
 Lous oelhs bitrats é las mas yuntes.
 Touts qu'en anaben sus las puntas.
 A l'estrem, u cos biu, balalin-balalan,
 — De la mayote la semblénse —
 Qué yemicabe ue plagnénse.

Dans les trois chants, un vers de douze syllabes alterne avec deux vers de huit ; cette forme coupée pré-

sente moins de monotonie que la continuité de l'alexandrin, et il s'en dégage une allure chantante qui cadre avec cette poésie d'amour et de tristesse.

J'ai mêtré à dessein, par des longues, — suivant le mode du *Gradus*, — les troisièmes syllabes des alexandrins et les quatrièmes syllabes des vers de huit pieds. Dans le corps des mots, les autres syllabes sont indifférentes.

Bien qu'il n'ait jamais fait d'études classiques, Camélat est le premier des poètes romans qui eût l'idée de mêtrer ses vers.

Issue de la langue latine, la langue gasconne, avec ses syllabes d'appui, se prêtait à une expérience originale et musicale à la fois.

*
* *

Miqueù Camélat écrivit ses premières œuvres en ce patois de la vallée d'Azun, coloré et rude, mais par trop particulier à ce petit pays. Pour être mieux compris de tout notre Midi, le poète adopta ensuite le dialecte béarnais de la montagne qui, avec ses finales adoucies, est aussi clair et plus gracieux que le roman gascon. Du parler d'Azun il n'a conservé que les termes spéciaux à la vie des bergers de sa vallée.

La langue est très pure de toute infiltration française et les mots sont tous de bonne origine.

On peut juger de l'élevation et de la délicatesse des pensées par les citations qui précèdent et par les extraits qui suivent. Le style est caractérisé par la sobriété des termes et par l'originalité jamais banale des détails. Les épithètes sont rares, tant les mots choisis parlent par eux-mêmes. Il n'est pas une comparaison qui emprunte aux lieux communs, elles vont puiser leur variété dans le milieu ambiant et, dans ces paysages de la montagne, elles récoltent une agreste moisson.

Béline sera mieux qu'un succès chez les lettrés du Félibrige, elle sera, je l'espère, goûtée des lettrés de France. La traduction permettra, aux plus réfractaires à l'idiome méridional, de voir que ce patois si méprisé a pu chez nous aussi, et même après Mireille, produire un petit chef-d'œuvre.

Jusqu'ici les traducteurs des œuvres provençales, écrites en vers et en prose, s'étaient attachés à reproduire le texte par un rendu linéaire et mot par mot. L'interprète de Béline, sans jamais contredire le sens de l'ensemble et du détail, a préféré se rendre indépendant du mot lui-même. Et de même que le poème de Miquèu Camélat avait été conçu et pensé en gascon, la traduction a été conçue et pensée en français. Ce sera œuvre de vulgarisation plus profitable peut-être.

Les romanistes ont assez du texte ; un mot à mot risquait d'effaroucher le grand public.

*
* *

La collaboration du poète et du traducteur est venue resserrer les liens qui les unissaient depuis longtemps déjà. Nul plus que moi, dès ses premiers vers, ne s'est intéressé à la carrière poétique de Miqueù Camélat.

Un jour, dans un de mes *Propos gascons*, je crois, je le baptisai : MON FILLEUL. Ce parrainage accepté de grand cœur, je suis devenu pour lui : LOU PAYRI. Il m'arriva dans une réunion de félibres de raconter l'histoire de notre amitié ; un prêtre voulant sans doute faire un mot cruel, conclut à demi-voix : « Le filleul fera oublier le parrain. » Ces paroles dites pour être entendues de moi ne me blessèrent pas : mon affection pour Camélat n'est plus à fleur d'épiderme.

Je sais en effet que j'écris sur des feuilles volantes et j'ai beau m'essayer à les recoudre après en des livres, je prévois que le vent de l'oubli les balaiera bientôt.

Mais quand mes *Propos gascons* — feuilles mortes — seront emportés par leur automne hâtif, il en restera, je l'espère, un seul — fleur séchée — entre les pages durables de Béline : ainsi au fronton d'un petit temple antique qui a survécu au passé, peut-on parfois déchiffrer encore une inscription votive.



II

PAGES DE BÉLINE

I

LE CADET D'ARROUYA

Après avoir résumé l'œuvre, je vais traduire en français quelques passages du premier chant de Béline, le poème roman de Miqueù Camélat, notre Mistral gascon. « Notre Mistral ! allez-vous vous récrier, quelle gasconnade ! » Permettez, dans les *gasconnades* de chez nous il y a toujours moitié de vérité ; seules les *galéjades* provençales ne contiennent que mensonges. A travers les défaillances du *traduttore-traditore* écoutez d'abord cette légende pyrénéenne du cadet d'Arrouya enlisé dans les neiges de la vallée d'Azun, et vous conviendrez après qu'il n'est pas un de nos poètes français, prince ou grand seigneur de lettres,

qui ne serait fier de signer ces pages, écrites en patois par Miqueù Camélat, le paysan-poète d'Arrens en Lavedan.



« En cette année où la grande neige souffla sur les pics, les flocons descendaient du ciel gris comme des poignées de duvet.

Le cadet de la maison d'Arrouya, attardé sur les hauts plateaux, voulut faire l'entêté et mépriser le vent du sud toujours altéré de pluie et de frimas.

Le premier jour, du fond de la vallée, la plainte d'un cor, se répercutant de combe en combe, annonçait au pasteur de mauvais présages.

« Majoral, pleurait ce cor, les vents chassent des nuages noirs ; le Marmuré a une laide figure. Vite, vite, descends avec ton troupeau ! »

— « Descendre, disait-il, parce que sur les monts s'est égoutté un peu de rosée ? On en gloserait en Gascogne ! Dieu vivant, j'en aurais honte ! »

Le second jour, le cor gémit de nouveau : « Les tracés sont maintenant recouverts. Si tu tiens à la vie, seul, sans ton troupeau, tu peux descendre encore. »

Moqueur, le cadet d'Arrouya répondait : « Humides de neige, les racines feront mieux pousser leur herbe. »

Sur les hauteurs, les vaches beuglent, broutant les

branches de sapin et délaissant l'herbe recouverte ; au lieu de boire, elles aspirent la neige.

« Allons, vaches, ce n'est pas encore le temps de beugler, puisque le soleil lutte toujours contre les nuages. — Père, lui répond l'enfant en pleurant, voici le taureau qui rentre de la montagne. — Tais-toi, niais, chasse-le. »

Elles étaient là les vaches, groupées, le cou tendu et l'œil grand ouvert, et la porteuse de sonnette rappelait le taureau qui, chassé, s'en allait.

Dans les patus les brebis bêlaient, clignant leurs paupières aveuglées par la blancheur, le ventre et le mufle souillés de boue neigeuse.

« Allons, mes brebis, dit le pasteur, le soleil va balayer ce banc de neige. Si l'arc-en-ciel se tend là-haut, plus de danger sur notre tête. »

Mais la nuit suspendit aux mamelles du troupeau des chandelles de glace, et dans ces replis de la montagne beuglements et bêlements croisaient leurs échos.

Le troisième jour, sous les pluies qui tombaient en cascades et parmi les avalanches qui grondaient vagabondes, aucune voix ne monta de la vallée.

C'est par cette tempête que le cadet d'Arrouya se mit en chemin. Et tout en marchant il se lamentait : « Pas un chrétien ne viendra donc à notre aide ! » Et la neige, s'amoncelant comme de la laine cardée, marchait d'un pas plus rapide que le leur ; elle leur donna l'étreinte de son manteau neuf et les entrava avec ses

chaînes. Le troupeau, le long des chaussées, ne devait plus de nouveau brouter la mousse.

Au printemps, parmi les débris d'ossements amoncelés dans un bas-fond, grouillaient des volées d'oiseaux pillards. L'homme s'était agenouillé, son fils juché sur l'épaule ; ils étaient partis, sans sacrements, pour l'autre vie. »

II

LES DANGERS DE LA MONTAGNE

Dans les couplets de la chanson de Magali, Mistral rendit délicieusement la poursuite de l'Amour, qui, pourchassé comme la bête sauvage, fuit et se dérobe avant de se rendre. Quand la série des métamorphoses s'épuise, quand la nonne confessée par le chapelain se change en blanche morte, l'amoureux vainqueur lui répond : « Je me ferai la terre et je t'aurai ! » Dans ce beau et simple poème de Béline, où il nous raconte les joies et les tristesses des pasteurs pyrénéens, Miquèu Camélat s'est indirectement inspiré de la chanson de Magali. Ici il ne s'agit plus d'un amant qui court sans relâche après sa maîtresse, sans que les feintes fassent perdre la piste au limier ; c'est un ami qui, seul à seul avec son amie, déroule complaisamment

sous ses yeux le tableau des périls de la solitude. Jacoulet, le berger de la vallée d'Azun, est aussi épris mais moins pressant que Vincent, le tresseur d'osier de la Crau. Rencontrant Béline isolée sur les pâturages des hauts plateaux, avant de chercher à l'attendrir, il s'apitoie d'abord sur les dangers qui, dans la montagne, entourent une jeune fille. La bergère courageuse lui répondra sur un ton de raillerie qui cache mal l'émotion des premiers aveux, et son ami oubliera bientôt ses craintes pour le plaisir de ces heures d'isolement partagé.



« Dans les replis du pic, les pasteurs, dès le matin — joyeux essaim d'abeilles — trayaient leurs brebis en chantant, et leurs chansons allaient réveiller l'écho.

Un jeune garçon prenait le sentier de la cabane la plus rapprochée.

— Tiens, fit une voix de jeune fille, qui donc est là ? Pour bien faire certes, certes, ce Jacoulet ne perd pas son temps.

— C'est parce qu'il y a longue date qu'il distingue — promène-les où bon te semblera — les sonnailles de tes génisses.

— Viens t'asseoir sur le banc de bois, causons un peu si tu en as le loisir. Ton troupeau de vaches se

porte-t-il comme tu le désires? *Aricade* a-t-elle de lourdes mamelles?

— Ma vache a vélé aujourd'hui et elle a tant d'amour pour son nourrisson qu'elle le soulève avec son museau ; son œil brille comme l'éclair ; elle frappe du pied et ses narines bruissent. Oh ! il ne s'en tirerait pas sans blessures, celui qui caresserait ses cornes !

— Tes brebis vont-elles bien ?

— Au moment où je venais, je les ai vues mêlées avec les tiennes, et passant à côté du roc des Trois-Grottes. Mon troupeau, peu m'importe ! Quant au tien, t'en savoir la gardienne me fait grand peur. Si quelque agnelle d'un an, vagabonde, s'écarte en brouquant et grimpe sur un rocher à pic, iras-tu la chercher à travers les casse-cou de ces gouffres ? Et si tu perds pied et t'engloutis ?

— C'est bientôt dit ! Mais comme tu irais tout le premier à ma recherche, hasardant tes pieds aux fentes des rochers, cette expectative ne m'est pas pénible.

— Oui, je descendrais dans les précipices où l'arc-en-ciel ne pénètre pas. Et que Dieu permit alors que la jeune fille nous fût rendue sans égratignure. Oui, Dieu veuille encore que le loup l'épiant dans l'obscurité, ce brigand ne s'en empare pas sans façon en l'emportant sur son échine !

— Des loups ici ! Il y a longtemps qu'on leur signa leur congé. Franchissant le col d'Espagne, ils ont purgé la montagne.

— Il y a bien encore certains papillons qui volent en rond au haut ciel : les aigles. Un coup d'aile et tu es jetée à terre. Si quelqu'un te confondait avec l'agnelle fille du bélier, oh ! Dieu te garde qu'il ne t'emporte alors dans ses serres par ton mince corsage. Là haut, dans leurs aires, ses aiglons boiraient ton sang ! T'es-tu donc préparée, mon amie, à pareille fête ?

— Les agneaux de cette espèce ne vont jamais si haut, les revendeurs n'en achètent pas au marché, et l'œil de l'aigle ne s'y trompe pas.

— Tu ne le sais pas sans doute, l'ours brun, cette année, a pris ses quartiers d'été dans ces prairies ; il a la dent cruelle.

— Va, mon joli, ce brun-là n'est pas un soldat courageux ; il fuit l'éclat de la matinée et prise fort peu la chair baptisée !

— Ne t'y fie pas trop ! mon oncle Jean m'a raconté que ce poilu grimpe sur les pins et se cache sous le feuillage. Une fois, les vaches rumaient en s'émouchant ; dans un défilé mon oncle vit l'ours sauter sur la plus belle et lui sucer la trachée-artère jusqu'à ce qu'elle tombât sur le gazon. S'élançant en beuglant et en secouant leurs clochettes, les autres paraient affolées. Si l'ours bondissait comme un chat et se dressait debout sur ton sentier, ma belle, tu perdrais de ton assurance.

— Tais-toi donc ! Mais toi-même, si dans un défilé

étroit tu faisais la connaissance d'un tel galant conserverais-tu ton sang-froid ?

— Lorsque la brume traîne sur les pentes sa noirceur et que, traîtresse, elle gonfle ses voiles, lorsque l'orage détonne sec, la vache devine les fureurs du mauvais temps. Et quand la mouche l'a mordue que peuvent pour l'arrêter des robes de femmelettes ? Que dans sa course la première du troupeau butte et glisse sur le sol humide, adieu pauvre vache, tu ne toucheras plus au regain de la crèche. Conduit par la mort, le reste du troupeau dégringole après son guide trompeur et va s'écraser au pied de la montagne.

— Hé donc, jeune homme ! Ce matin tu es venu pour me faire peur ? Voilà assez longtemps que tu m'éprouves et que tu m'épouvantes avec tes sornettes.

— Et toi ? comment n'as-tu pas le vertige, en te voyant à la tête du troupeau, quand par monts et par vaux, tu vas chargée de ta banne de lait, et quand tu couches sur la planche de la cabane. »

*
**

Ce fragment de vie montagnarde associe ces deux sœurs ennemies, la poésie et l'exactitude. La rigoureuse observation n'enlève aucun charme à cette fraîche simplicité. Je vous montrerai maintenant l'amoureux discret, laissant parler son cœur en face de son amoureuse qui se trouble. Et j'achèverai de

vous prouver avec *Béline* — suivant l'aveu de Mistral — que *Mireille* a trouvé en elle une sœur cadette.

III

LES AMOUREUX D'AZUN

Jacoulet, le berger labedenais, cherche, dès sa première rencontre, à mettre en garde son amie contre les dangers de la solitude dans les hauts pâturages. Mais la vaillante pastoure n'a peur ni des loups, ni des aigles, ni des ours, elle écoute, sans trembler, l'histoire du montagnard qui, en coupant au plus court, perdit pied dans le gouffre de Malelit, et celle du gardien de bestiaux, qui, en s'attardant en automne sur les plateaux de la montagne, se vit, corps et biens, emporter par les premières avalanches. Confiante, elle répond simplement aux craintes de son ami : « Je n'ai pas le loisir de changer d'existence ; je fus dressée à la garde des troupeaux et le grand air me vivifie. Faut-il donc que mon père laisse se rouiller la faux et la faucille, tandis que je m'assiérais en maîtresse au logis et m'attiferais comme une demoiselle ?

« Est-ce à ma mère de venir ici tacher sa robe aux

baies de myrtille, en me confiant avec ses clefs la surveillance des nourrissons et de la volière ? Mon grand-père de son côté subit le poids de l'âge : vers le faite des hauteurs, les pentes sont rapides et son jarret n'est plus sûr. »

Devant cette énergie de Béline, Jacoulet oublie ses craintes et pour la première fois il se hasarde à lui parler d'amour.

*
* *

— Puisque Dieu a permis que nous nous trouvions seuls, commence-t-il, et qu'il nous ménage cet instant agréable, j'ajouterai encore autre chose. Sais-tu qu'au lever du soleil je vais épier le moment où tu livres au baiser de l'aube ton front pur de jeune fille ? Quelquefois un laboureur appelant son attelage, ou quelque berger sifflant sa chanson me surprend, passe et m'épouvante. Lorsque l'oisillon cache son bec sous son aile, à cette heure du crépuscule où les jeunes filles vont puiser de l'eau aux fontaines, j'erre le long des ruelles et si je te rencontre, c'est assez ! Oh ! tu ne te doutes pas des moments doux comme un baume que ta vue me fait passer. Le cœur serré, la bouche muette, retenant ma respiration, je ne sais plus alors te dire un mot.

D'avance, en automne, je l'ai béni ce temps conteur

où le maïs se dépouille, ce temps bruyant où l'on broie le lin. Pendant que j'attendais suspendu, la jambe raide, aux barreaux de ta fenêtre, ainsi qu'un écureuil sur la branche, maintes fois je vis mon béret se mouiller au serein. Les coups de minuit pouvaient sonner au clocher, ils me laissaient encore là.

— Tiens, tiens, mon jeune frère, le nez en l'air, s'en méfia ; tous les soirs, il nous montrait cette sorcière édentée et en capulet noir, qui, dansant au dehors son léger branle, s'amusait à faire pst ! pst ! et puis tout d'un coup s'enfuyait.

— Oui, oui, assez souvent, la nuit, j'abandonnais mon troupeau autour du *burquet*, sous la garde des étoiles protectrices ; assez souvent encore ton père sortait en criant : « Mon drôle, si j'y vais je te donnerai des jambes ! » et sous mes sabots le pavé jetait des étincelles !

Au mois d'août dernier, nous nous rencontrâmes par hasard à la cueillette des cerises, je m'en souviens, ta meilleure amie, Marguerite, était là. Me balançant dans le vide, je fis tomber de la branche la plus haute des bouquets de cerises dans ton sein.

Cette année-ci, mon oncle m'a dit : « L'été qui arrive, tu coucheras sur un lit épineux de genévriers. Dieu vivant ! Que sur les cimes du pic, pauvre petit, ton ange gardien te protège ! » Mais le premier soir, j'ai rencontré ma Béline. Ta joue rose comme la fleur du rhododendron, les boucles tressées de tes cheveux,

tes yeux brillant comme un louis d'or tout neuf, ton être entier m'enchanté, ainsi me charme la Vierge dans sa niche.

Tes lèvres rieuses sont vermeilles, ta parole est une chanson, tes dents brillent comme le cristal.

— Non, mon ami, mes lèvres sont toutes gercées par la bise, mon visage s'est amaigri au grand air et mon teint est hâlé comme la prunelle sauvage.

— M'as-tu pris pour un menteur, quand je disais le contraire ! Le parfum de ta bouche, ton haleine attiédie, je les boirais comme on respire l'odeur du basilic.

— Deviens-tu fou ? La fin de tes propos n'est-elle pas moquerie !

— Des moqueries ! oh ! depuis que, l'autre année, tu passas par tant d'heures malades il ne m'échappe plus de paroles folles. Des moqueries ? Non, va, j'ai tant et tant souffert lorsque, au temps où la feuille voltige à la cime des peupliers, tu te promenais, fondue, dans ta jupe trop large et que tu languissais comme les agneaux qui perdent la force et la voix dans les fermetures. Oh ! jeune fille, qui m'attaches comme la glu, tu étais sèche alors ainsi que la croix de bois du chemin. On t'avait déjà mis la robe des morts couleur de l'aube. Où s'étaient envolés tes airs de jeunesse ? Tu étais devenue blanche comme le lait caillé ; ta taille était amincie comme une barre de bois. Dans ton sein râlait ce sanglot, que les enfants exha-

lent quand la Faucheuse, menaçante, les talonne.

Mais lorsque les pomniers se sont vêtus de blanc, comme des mariées, bercée et ressuscitée par les soins de ta mère, tu as échappé au mal. La joie est revenue au foyer. Dans le voisinage, chante l'oiseau précurseur du printemps. Sur toi on s'exclame : « Quelle est belle ! Elle a été soudain revivifiée, comme repousse au mois de juin l'herbe que l'on arrose. Elle est fraîche et tendre comme la fraise des bois. Au réveil, son père a loué le Seigneur. La jambe alerte comme le pied de la chevrette, sa fille aînée est pleine de vie ! »

Jaloux de mon bonheur j'ai tu jusqu'ici mon secret, mais je t'ai suivie, ainsi que le chasseur pourchasse à l'aventure le coq de bruyère. Si tu veux un amoureux et si je suis à ton gré, me voici !

Et Béline, cédant à l'impulsion de son cœur pur, lui répond avec douceur : « Jacoulet compte sur moi. »

Dans leur confiance et dans leur joie commune, la parole se tait sur les lèvres des deux beaux amoureux. Joie sainte, heure délicieuse que le Paradis leur envoyait.

Les rayons du soleil auréolent leurs fronts. La chaleur lourde de midi épand en tons de cuivre ses flots blonds sur les rochers. La resplendissante coulée d'or monte rapide et du zénith elle va décliner. »

IV

FIANÇAILLES LABEDANAISES

Béline et Jacoulet, les jeunes Labedanais de la vallée d'Azun, ont balbutié leurs premiers propos d'amour, pendant que monte, brûlante comme leurs cœurs, la chaleur de midi. Avant le soir qui va tomber, dans la quiétude de leurs sentiments éprouvés, ils vont, se portant fort pour leurs parents, échanger la parole des fiançailles... Mais je préfère les citations aux commentaires, et en continuant cette vulgarisation d'une belle œuvre romane, traducteur, j'ai hâte de m'effacer devant mon filleul le poète Miqueù Camélat.

*
* *

« A l'ombre de la forêt, comme des œufs dans un nid, se groupent les brebis et les agnelles.

A l'affût de l'air frais, aux replis sablonneux des versants, le troupeau de vaches, aiguillonné par les mouches, menace de la corne et agite la queue.

Cri-cri du grillon, *zou-zou* du taon, *ziù-ziù* des cigales, toutes ces ailes d'insectes sont stridentes.

De l'aiguille des pics un vautour s'enlève et mire son cou rougeâtre au-dessus du miroir des lacs.

Sur le sol poussiéreux que dessèche le soleil, serpents et lézards bâillent, cherchant de tous côtés la fraîcheur. De la hauteur, on voit dans les plis de la vallée s'agiter en travail tout un peuple de nains. Là-bas, les Artigau ramassent leur foin.

Le jeune homme alors continue :

— Tu as sans doute, ma mie, supposé que je n'osais pas dire mon secret et que je le gardais au fond de mon âme ?

— Qu'en sais-je, répond Béliné. Le grand-père disait de toi : « Voici que ce Jacoulet devient robuste et élancé. Il ne faut pas que les privations le dessèchent ou qu'un désir inconscient s'empare de lui. C'est jeunes que ses génisses vont pacager sur les hauteurs ; elles procréent de bonne heure. »

Mon père ajoutait aussi : « Celui qui avance le plus dans la prairie et lance les plus rudes coups de faux en couchant les herbes, c'est bien Jacoulet. Le travail court devant lui. Si un rideau de nuages venait menacer la fenaison, dans moins de temps qu'on ne sonne un baptême, ce gaillard-là coucherait par terre un *journal* de foin, en un tour de bras. Certains essouffés, comme s'ils jouaient à la lutte, semblent vouloir tout briser à la fois ; le lutteur adroit n'agite point ses membres. En couchant sa jonchée de foin, le bon travailleur reste planté droit, les bras au

corps ; comme qui se moque et comme qui caresse, il balaie la plaine ainsi que fait le vent d'Espagne. »

— A celui qui regarde de se pâmer d'aise, fait Jacoulet. Le chasseur vaillant n'est pas habitué à voir le lièvre l'attendre au gîte. Aussi jarrets et jambes s'en ressentent.

— A l'été la fenaison, reprend Béline, l'hiver, lui, appartient aux fileuses. Ma mère n'a pas perdu le souvenir de la quencuille que tu lui as façonnée ce printemps : « Des fils tels que lui, m'avoua-t-elle, la coiffe du ciel n'en couvre plus. Je n'ai pas honte de le vanter ; ce que touche sa main est bien ouvré. » Un jour Françoise, notre voisine, vint nous dire :

« A l'occasion de la Saint-Pierre du mois des gerbes, il en est monté chez nous, depuis Tarbes, des garçons vigoureux et élégants : un, deux, trois, sur le pré, ils ont engagé la partie ; venez voir s'ils ont de l'entrain. »

La barre de fer pèse beaucoup. Voyons qui atteindra la raie du but. Allez, allez, crient-ils, qu'on s'écarte. Arrière ceux qui ont peur des contusions.

Le compère Bigourdan lance la barre au loin, le Barégeois la fait voler comme un nuage de fumée et dépasse le premier d'un travers de main. Un Ossalois se présente ; la barre, mon ami, roule comme un dévidoir et va plus loin encore d'une volée de semeur. A ton tour tu la prends en souriant, — et mon cœur en bat encore, — bien plus loin qu'eux

tous, tu la fixes plantée dans le gazon. Derrière nous, les étrangers murmuraient en disant : « Quel est donc ce garçon ? Avec lui la barre de fer a trouvé son maître. Il la fait pirouetter comme une branche d'osier ! » Tous les yeux étaient posés sur toi. Tes amis ne pouvaient s'en taire : « Ce soir sa mère oubliera ses deuils anciens. Pour tant que mugisse la colère du ciel, le soleil rayonne après l'orage. »

— Sais-tu, répond Jacoulet, avec quel amour ma mère Marie t'a choisie ? Elle t'a couvée dès le berceau et tu es l'éluc de son rêve. Parfois elle parle de toi : « Peut-on rencontrer une ouvrière aussi diligente que Béline pour broyer ou pour filer le lin ! Lorsque l'automne nous donne les loisirs des longues soirées, regardez cette vaillante tenant en main le fuseau et la quenouille. Si la maîtresse ne peine pas, les maisons tombent. A Bethléem, dame Marie berçait Jésus tout en filant. »

— Mon Jacoulet, ton sang vif est semblable au vin généreux qui pétille dans le verre. Il court sous ta peau comme un filet d'eau claire. Les jeunes filles ont dit de toi : « Quel est celui des jeunes gens qui l'égale ! » Et lorsque tu ramènes ton troupeau de brebis, au bruit des sonnailles, plus d'une s'arrête fascinée en te voyant.

— Ma Béline, ton charme s'exhale du fond de toi-même. Pour qui te regarde, l'hostie de l'ostensoir d'or ne paraît pas plus blanche. Dieu est à demeure dans

ton cœur. L'éclaboussure du fossé ne t'a pas souillée. Un rayon du ciel t'enjolive. Entre nous, il n'est pas d'obstacle, mais que feront les tiens ? Cette pensée me pèse, me tourmente et me met au front la sueur de la mort. Les tiens voudront-ils, ma chair et mon étoile, nous accompagner à l'église avec le pain et le cierge de cire ?

— J'en fais mon affaire. Je leur dirai : Père, mère, grand-père, voyez le poids qui m'opresse et m'enlève la gaiété. Je l'aime ! Que de votre bouche un non ne tombe pas ! Puisque vous l'estimez, il n'y a pas de honte pour vous à placer votre fille à son côté.

— Bijou d'écrin que nous chérirons le plus ! Ton changement de maison sera pour nous une joie pleine et entière.

Le Minicou, en sifflottant, poussait devant lui le bétail, et les deux amis, devisant toujours, voient l'enfant à côté d'eux avant d'avoir pris garde à sa venue. De monticule en combe, comme un ruban qui s'élargit, les bêtes à laine égrenées s'atroupaient peu à peu dans le *mulhédé*. De combe en monticule, la portesonnette à l'avant, les vaches se séparaient du troupeau pour se réunir dans le *couyala*, le poil lisse, la mamelle gonflée, revenant d'épointer le serpolet et le chiendent. Un petit vent frais mettait une vapeur à leur museau.

Maintenant, tous les bergers relèvent leurs manches jusqu'au coude. Le lait résonne dans les vases de bois,

le lait écumeux qui croît et se fond. Pendant ce temps, avec le vent du soir, s'envolent les sonores beuglements du taureau. Après, on va tremper les jattes débordantes dans la fontaine ; l'eau fraîche comme l'acier fera monter la crème de lait.

Et tandis que le soir épandait ses ombres obliques sur les pentes du Batlaïtouse, l'amoureux quitta son amoureuse. L'étoile du berger, comme un clou d'argent, se détachait sur les bords de la tenture du ciel ; la terre s'engourdissait sous la tombée du serein. »





III

YAN PALAY

Lors de la station à Tarbes des félibres et des cigaliers au mois d'août 1890, au sortir d'un banquet servi sur les pelouses du Jardin Massey, dans ce décor unique en Gascogne d'eaux vives, d'arbres rares et de gazons verts, nous nous réunîmes, toutes portes ouvertes et toutes barrières tombées, autour d'un buste de Théophile Gautier offert par nos visiteurs. Sur l'estrade, où Henry Fouquier, Armand Silvestre et tant d'autres s'étaient succédés, pour célébrer superbement, en prose ou en vers, au milieu d'une foule distraite, Gautier, ce Tarbais de hasard, on vit soudain apparaître — tel un diable noir surgissant du fond d'une boîte — un homme dégingandé, aux bras ballants et au nez paillard en bataille. D'une voix cuivrée, dont la trompette fut sonner aux oreilles les plus lointaines, l'inconnu déclama un conte en vers béarnais :

Qu'ere u cop, qu'ey atai que coumencen u counde.

Il était une fois, c'est ainsi que l'on commence un conte.

Les braves Bigourdans, que les éloges de leur compatriote d'occasion avaient laissés froids, écoutaient silencieusement d'abord, bruyamment ensuite, la joyeuse histoire qui leur était dite, à grand renfort de gestes drôles et d'intonations malicieuses. Toutes ces plaisanteries gauloises et salées à point secouaient l'auditoire d'un immense éclat de rire. Au premier rang de ce cercle profond de têtes pressées, Armand Silvestre, ce Gascon de Paris, les yeux pétillants de plaisir, donnait, aux bons endroits, le signal des applaudissements.

En descendant de la tribune, l'inconnu de tout à l'heure, le poète béarnais Yan Palay, était déjà populaire, et son récit des querelles du curé de Séron avec son paroissien Casaüssus allait, en traînée de poudre, conquérir de Tarbes à Pau la notoriété du *Bèt Ceù de Paù* et du *Me cal mourì*.



Dans ce mouvement de Renaissance romane et gasconne qui ne date que d'hier, et qui a ses racines dans le peuple, parmi ces jeunes : instituteurs, paysans, ouvriers, Yan Palay, ouvrier lui-même, devait être l'homme de transition entre les poètes anciens et les

poètes nouveaux. Pour lui, ce serait le cas de rééditer le cliché de Buffon sur le style : sa vie est aussi variée et aussi intéressante que l'est son œuvre.

Jasmin naquit un jour de Jeudi-Gras, derrière une porte, à l'heure où l'on fait sauter les crêpes, et au son d'un charivari dont son père avait composé les couplets. Rapprochement à signaler : Yan Palay est né, lui aussi, d'un père, tailleur et poète populaire, comme le père de Jasmin.

Tout en tirant son aiguille, dans les maisons de Lamayou et de Casteïde où il allait en journée pour vingt sous, le vieux Palay, par-dessus le marché, racontait à ses clients les vieilles légendes du Montanérez. A son domicile, sur commande et en partie double, il faisait des costumes à la façon et il confectionnait des complaintes d'*asouade*, des Pastorales béarnaises et des chansons.

Entre autres asouades, Palay le père, dans sa jeunesse, en commit une particulièrement pimentée ; le héros à rebours était un paysan de Bentayou-Sérée, nommé Bruscat. Bien des années après, Yan Palay et son frère allaient à pied de Casteïde à Lembeye. En passant devant la maison Bruscat, ils y entrèrent pour demander à boire. Les deux voyageurs étaient tout jeunes et le maître de la maison était déjà vieux :

— *D'oun ets, amigous ? — Deù Palay, de Casteïde. — Ah ! qu'èts deù Palay ! Bengats, qu'ep baù da aygue, é que diserats au boste pay, que, sounque per et, que p'aùri dat bi. »*

D'où êtes-vous, mes petits amis? — De chez Palay, de Casteide. — Ah! vous êtes de chez Palay! Venez, je vais vous donner de l'eau, et vous direz à votre père que, si ce n'était à cause de lui, je vous aurais donné du vin.

En bon Béarnais, le vieux Bruscat se montra courtois et spirituel, mais, après trente-cinq ans, sa rancune n'était pas encore apaisée.

C'est dans cet atelier paternel que Yan apprit, tout enfant, ces récits de la jeunesse du roi Henry et ces bons tours échangés entre les curés malins et les paroissiens retors. L'apprenti-poète se formait en même temps que l'apprenti-tailleur.

Mais pendant un grand nombre d'années, Yan Palay devait conserver ces matériaux bruts dans sa mémoire, et il avait depuis longtemps atteint l'âge d'homme quand il se décida à les ouvrir artistement. La guerre de 1870, durant laquelle il fit son devoir en brave Béarnais, l'arracha pour toujours à son village perdu dans ce canton ignoré de Montaner.

La ville de Vic-Bigorre, avec sa double ceinture d'eaux courantes et de platanes séculaires, a véritablement très joli air. On comprend l'affection qu'elle inspire à ses enfants (1) et l'attraction qu'elle exerce sur ses voisins. Pour les bourgs et les villages des alentours, Vic est une petite capitale; ce pays du

(1) *Qu'ey de Bic, qu'ey tout dit.* — Il est de Vic, tout est dit. (Proverbe bigourdan.)

Montanérez, séparé du reste du Béarn par d'abruptes chaînes de coteaux, débouche, au contraire, vers Vic-Bigorre par ses ruisseaux et ses vallées. Aussi les marchés du samedi y sont-ils courus par tous les paysans béarnais de ce canton comme enclavé en Bigorre.

Le père de Yan Palay était mort, le jeune homme quitta la maison vide et, suivant les tendances de son village, il vint s'installer à Vic. A partir de ce jour, sur le boulevard du Nord, s'étala l'enseigne achalandée du tailleur, devenu bientôt professeur de coupe.

..

Depuis la mort de Jasmin, la flamme de la langue romane semblait très vacillante ; le patois n'étant plus à la mode, c'était à peine si quelques fidèles s'attachaient encore à rimer des vers gascons sous le manteau de la cheminée. Piqué depuis longtemps par la tarentule poétique, Yan Palay, imprévoyant des justes retours de la vogue, ne voulut pas sans doute paraître rococo, et il composa des vers français. D'une facture un peu vieillie, dans un moule trop classique, ses premiers poèmes affirmèrent leur mérite, quand même, dans de nombreux concours. Les diplômes d'honneur affluèrent. Or, vermeil, argent ou bronze, dans les tiroirs du poète-tailleur, les prix poétiques voisinèrent

avec les prix de coupe professionnelle. Dès lors, l'atelier Palay devint une usine à médailles. Depuis vingt ans, il n'y a pas eu de chômage. Simin, le fils aîné, continue vaillamment la double spécialité paternelle, et voici que le fils cadet s'avise déjà de recueillir des prix à son tour. Ah ! ces médailles des Palay, si l'on voulait toutes les dénombrer, il faudrait aller bien des fois jusqu'à dix avant de faire une croix.



En même temps que Yan Palay écrivait d'honorables poésies françaises, il sentait bouillonner en lui la verve paternelle trop longtemps contenue. Ce furent d'abord, terre à terre, des essais en prose patoise qui s'ébattaient joyeusement en attendant que les ailes des rimes béarnaises prissent plus tard leur volée.

Au village, le père fabriquait des couplets satiriques et des scènes dialoguées pour la jeunesse des environs. A la mort du vieux tailleur, ces jeunes gens vinrent se faire habiller à Vic, chez Yan Palay, et lui continuant la double confiance qu'ils avaient donnée à son père, ils lui commandèrent, à lui aussi, des Pastorales.

La Pastorale est une spécialité du Béarn, comme les jambons salés et les cuisses d'oie confites. Dans cette pièce de théâtre par trop réaliste, comme au temps d'Aristophane, on fustige, sur une scène en plein air,

les vices ou les travers de gens du pays, au nom et à la figure à peine démarqués et travestis.

La *Pastorale de Bentayou-Sérée*, composée par Yan Palay, fut jouée dans ce village devant une foule de trois mille personnes accourue de quatre lieues à la ronde. La chanson de *Marquise* et de *Gratelard* — les noms des héros du poème — survécut au succès d'un jour de la pièce. Chantés sur un air populaire, ces couplets restèrent dans l'oreille des spectateurs, et, de village en village, ils furent bientôt renvoyés par tous les échos du Béarn. Cette chanson fit du tort à la vieille complainte d'*Aquères Mountines* ; les bergers la fredonnaient en gardant les vaches, les laboureurs en aiguisant leurs bœufs ; elle eut même les honneurs des vingt-huit jours. Dans les marches des manœuvres, pour s'entraîner entre deux étapes, les réservistes béarnais, négligeant le *Petit Navire* et l'*As de carreau*, n'avaient de voix et de jambes que pour *Marquise* et *Gratelard*.

La seconde des Pastorales de Yan était une vraie comédie en trois actes. Comme elle ne contenait pas de chanson, son succès très vif fut de moindre durée. On la joua, toujours en plein air, chez le maire de *Pontiacq-Viellepinte*, dans la vaste cour de la ferme. Il resta tant de gens au portail sans qu'ils aient pu trouver de place, qu'à la demande de ces tard venus, il fut donné, le dimanche d'après, une seconde représentation.

*
* *

Si les Gascons et les Béarnais n'étaient pas les cousins des Espagnols, on trouverait invraisemblables les avatars de la vie tourmentée de notre héros. Les *Gil Blas* de Santillane, les *Lazarille* de Tormès, les *Pablo de Ségovie* n'eurent pas d'existence plus picaresque.

Mais par contraste, notre *Gil Blas*, dans ses transformations successives, n'eut jamais — et pour cause d'honnêteté parfaite — maille à partir avec la maréchaulsée, à l'encontre de ses confrères d'au delà des monts.

Entraîné par son tempérament rabelaisien de beau parleur et de bon vivant à la fois, Yan se lança un jour, à corps perdu, dans les mêlées électorales. Toujours fidèle aux mêmes idées politiques, Palay, il est bon de le dire, ne travailla jamais pour la maison d'en face. Avec ce joyeux compère, les discussions ne parvenaient pas à s'aigrir. On l'envoyait en enfant perdu, dans les cantons les plus réfractaires, sonder le terrain, préparer la venue du candidat, organiser les réunions publiques.

« — Allons, Palay, lui dit un jour, dans un milieu hostile, un gros bonnet du village, tu dois avoir les poches bourrées de louis ; offre-nous donc une tournée en l'honneur de ton candidat.

« — Venez tous, mes amis », leur dit-il ; et l'au-

bergiste de servir plusieurs litres de vin blanc à la ronde.

Après avoir bu une rasade, l'un des assistants, s'adressant à Palay, lui dit en patois :

« *Toutu, Yan, si nou gagnats pas en loc mès de bouts qu'aci, en pagan bi, qu'emplegats pla màù lous dinès.* » Palay répondit ingénieusement : — « *Qu'ey yustamen enta mounde coum bous aùts que m'an dit d'eùs emplega, permou que la recounechense de l'estoumac que'p poudera cambia las idées ; en taùs deù me partit, n'ey pas la pène deùs hè bébe ; que bouteran de pla toutu.* »

Cependant, Jean, si vous ne gagnez pas ailleurs plus de voix qu'ici, en payant du vin, vous employez bien mal l'argent. — C'est justement avec des gens comme vous autres qu'on m'a dit de l'employer, parce que la reconnaissance de l'estomac pourra changer vos idées ; quant à ceux de mon parti, ce n'est pas la peine de les faire boire, ils voteront bien tout de même.

Et le loustic, qui avait lancé le trait, croyant mortifier son homme, fut le premier à crier en riant : « Bravo ! bien répondu ».

Une autre fois, Yan Palay avait organisé une réunion publique, pendant une élection mouvementée, dans une commune divisée en deux fractions très hostiles. Le maire tenait pour un des candidats, son gendre patronnait l'autre.

Après la réunion, qui eut lieu, cahin-caha, dans la

cour de l'auberge, personne ne songeait à s'asseoir le long des tables chargées de bouteilles de vin blanc ; tous les assistants étaient debout : les uns criaient, les autres gesticulaient ; un orage de coups de poing était dans l'air. Soudain on entend un grand bruit de verres qui tintent : c'est Palay qui escalade une table. D'une voix de tonnerre, au milieu du brouhaha qui se calme, il se met à déclamer les aventures du curé de Séron et de son paroissien Casaùssus.

Lous curès d'aquet tems qu'aymaben la ribote.

Les curés de ce temps aimaient la *ribote*.

A ce vers, les poings fermés s'ouvrirent ; tous ces gens debout s'assirent pour mieux écouter, et, à la fin du conte, oubliant leurs candidats ennemis, ils se mirent à boire et à trinquer en l'honneur de Palay.

*
* *

Jusqu'ici nous avons vu notre Maître Jacques tour à tour tailleur, poète français, Aristophane villageois, courtier électoral. Nous ne sommes pas au bout des métamorphoses ! Un beau jour, en place de foire, il se fit le barnum d'un dentiste. Mais ne croyez pas que l'ami Palay se soit résigné, comme un queue-rouge, à faire des *postiches* devant la voiture d'un vul-

gaire arracheur de dents ? Un chirurgien-dentiste des plus connus du Midi pour son honorabilité et sa réputation professionnelle, eut l'idée aventureuse de commander une roulotte, dorée sur panneaux et sur tranches, pour aller opérer à travers foires et marchés. « Tous les charlatans s'enrichissent à ce métier, pensait-il ; un homme versé dans sa profession devra encore gagner plus qu'eux. » L'opérateur s'assura le concours de son ami Yan Palay. Prêt à endosser un costume de consul romain, celui-ci se prépara consciencieusement à entrer dans la toge de son personnage, et il lut et relut, dans le *Bon Monsieur Rollin*, tous les discours renouvelés des grands hommes de Tite-Live.

Le matin de ses débuts, sans cette émotion qui en est pourtant inséparable, casqué d'or, cuirassé d'or, en jupon de pourpre, le consul Palay débita devant la foule ébaubie, en plein marché du Capitole de Toulouse, les plus beaux morceaux des harangues de Caton d'Utique et de Scipion l'Africain. Du coup, *Toulouso la poulido* en bougea ; les forts ténors du grand théâtre voisin ne firent plus recette, l'ombre jalouse de Mangin se voila la face, et le chirurgien arracha beaucoup de dents... sans douleur et sans tambour, ce qui, en plein air, ne s'était jamais vu.

Hélas ! les triomphes du Capitole toulousain con-
duisaient eux aussi à la Roche Tarpéienne.

Revenu des consulats et des grandeurs foraines, Yan

Palay, traînant ses ailes de poète, vint se refaire à Vic dans la prose nourrissante du foyer familial.

*
* *

Enfin, il trouva sa voie littéraire définitive lors de ce pèlerinage des félibres en 1890, et sur la tribune du Jardin Massey, il s'affirma comme un des meilleurs poètes béarnais par l'histoire du *curè de Serou et de Casauissus*.

Dans ce conte, l'auteur montra une maîtrise déjà mûrie, et s'il devait plus tard l'égaliser, il ne dépassa jamais ce petit chef-d'œuvre.

Toutes les mémoires gasconnes ont retenu cette merveilleuse description d'une matinée d'hiver, dans *Lou Chalibari*, de Jasmin :

*Quan l'auròro, fourrado en raïbo de sati
Desfaroulho sans brut las portos del mati,
Lou poul canto de fret, è l'hiber en coulèro
Gèlo dins soun camì la goûtò de l'ayguero.*

Quand l'Aurore, fourrée dans le satin de sa robe, de-verrouille sans bruit les portes du matin, le coq chante de froid, et l'hiver en fureur gèle dans son parcours la goutte d'eau de l'aiguière.

Eh bien ! dans *Lou Curè de Serou*, il est une peinture de nuit d'hiver en Béarn qui égale le pittoresque de ce lever d'aurore agenais.

Casaùssus, qui veut se venger d'un mauvais tour de son curé, l'envoie chercher, sous le prétexte d'un mal subit, à deux lieues de sa maison, par une nuit de gelée et de verglas. Le prêtre, transi, s'engage à pied à travers la campagne toute blanche :

*Lous camis, d'aquet tems, n'èren que carratières ;
Ent'ana taù curè que calè irabessa
Lanes, cams, prats è bos, bruchagas, castagnères,
Arriüs chence nad poun, saùta barats, ayguères ;
Qu'ère u cami de crouts, è qu'èu calè passa.*

Les chemins, en ce temps-là, n'étaient que charretières ; pour aller chez le curé, il fallait traverser landes, champs, prés et bois, taillis, châtaigneraies, ruisseaux sans aucun pont, il fallait sauter fossés, aiguières. C'était un chemin de croix et on devait le suivre.

Le prêtre arrive enfin par ces chemins de croix au chevet du prétendu mourant. Casaùssus se plaint à lui d'insomnie, et il lui demande de refaire un de ces sermons qui l'ont si souvent endormi le dimanche à l'église. Le curé, qui n'était pas en restes, se dit : à trompeur trompeur et demi...

E qu'es saùba capot à trabès la tourrade.

Et il se sauva, confus, à travers la gelée.

Dans ce récit s'est révélée la qualité primordiale de Palay : ainsi que Jasmin l'avait été, il est lui aussi conteur populaire. La langue gasconne doit à cet exemple parler au peuple ; en faire une langue d'art n'est qu'amusement de lettré.



IV

LA VIE DES PASTEURS PYRÉNÉENS

Après les vers, la prose romane. Je continuerai à faire œuvre de vulgarisation en traduisant les scènes de la *Vie des pasteurs pyrénéens* publiées récemment en béarnais par mon bon confrère M. Eyt, de Bizanos,

Il a raconté, avec un mélange savoureux de poésie et de réalisme, les migrations des bergers labedanais ou ossalois, qui quittent leurs montagnes à l'automne pour hiverner dans les pacages des plaines gasconnes et reviennent au printemps dans leurs *bordes* pour remonter bientôt après vers les pâturages des hauts sommets. M. Eyt reproduit fidèlement ce que ses yeux ont vu, mais aussi ce que ses oreilles ont entendu. Ce double tableau agreste, difficile à copier en français, rend les gammes des clochettes, les incursions des animaux, les appels des pâtres, les rabattages des

chiens *labrits* et même les tristesses du départ et les joies du retour. C'est une belle symphonie pastorale, où la souple langue béarnaise rivalise de nuances avec les variations orchestrées de la musique.

I

LES ADIEUX DU DÉPART

« Les grandes sonnailles au timbre clair et haut :
Tan et tan, tan, taralan, tan !

Les plus grosses, au son creux et bas : *Pim, pam, poum, potopom, poum !*

Les petites sonnailles et les clochettes au tintement mélangé : *Tirelan, tirelan, tan, tan ; tim, toum ; tirelin, tirelin, tirelirelirelin, tin, tin !*

Le berger de la tête : « *Prutchè ! Viens ! viens ! Pauvrettes !.. Pique-là !* » En sifflant. « *Pit ! pit ! pit ! pififififiù !* » En appelant : « *Viens Farou, viens ! viens, viens, viens, viens ! Soumise, derrière ! passes-tu ? Diùbiban hoù !* »

Le vieillard de l'arrière : « Allons, diables, allons ! Allons donc ! *Hep-ch ! Ph !* Le vilain bétail ! *Prutch-ch-ch.*

Les enfants et les femmes : « Allons, allons ! allons

donc, allons ! *Ho-hou* ! ohé ! parrain, ohé ! Les chèvres, tenez, là, dans le jardin de Badie ! »

Le berger : « Pauvres carognes ! Soumise, viens ! Passe là-bas ! Pique-la, pique-les ! Hep ! viens ici ! »

« En sifflant : « *Ficut-tt ! Prutché !* viens ! viens !

En passant : « Ohé ! Adieu ! Portez-vous bien ! Eh ! »

Des champs étant : « Oui, oui ! Sois hardi, va, adieu ! Tu écriras ! Eh ! — Oui, oui ! *Prutchè ! Fsstt !* »



« Ainsi font les bergers d'Ossau quand ils partent en automne pour les belles prairies des gentils châteaux du Médoc et du Bordelais ou pour les buissons et les landes des coteaux de la Chalosse et des ravins de l'Armagnac.

Le bourriquet portant le paquet des hardes du berger et tout le ramassis des pots et cruches à lait, chemine en avant le museau en l'air, hardi et content comme s'il partait pour une grande fête. De temps à autre, il broute sur les haies du chemin les ronces pendantes ou il s'abaisse pour décapiter quelques chardons au vol. Le labrit jappe au garrot de l'âne, il lui mord la queue ou lui saute aux naseaux ; ce chien va et vient d'avant en arrière et d'arrière en avant en aboyant de joie ; il nargue toutes choses et saute

comme un fou. Pour lui quel plaisir ! Il va voyager au loin, il le sent et se souvient du chemin.

Le grand Farou suit le troupeau tête baissée ; il paraît accablé de peine tant il regrette ses montagnes.

En avant de ses brebis, le berger endimanché marche droit et fier. Des boutons neufs, cousus de fil de lin, ferment jusqu'au menton sa chemise blanche ; en arrière de sa poche gauche pendent les cordons de la ceinture rouge ; derrière la poche droite bat le beau sachet à sel, tout barriolé de fils rouges, bleus, verts et jaunes. Les besaces neuves bien blanches sur l'épaule et le bâton noueux et brûlé de frais à la main droite : « *Prutchè ! viens, viens, pauvrettes !* »

Faisant bonne figure, il rit et bavarde très fort, mais tout de même, il n'a pas toute joie au cœur. Six mois, c'est un peu long, et Dieu sait comment sera l'hiver !

L'un pense à la belle amoureuse qui, hier soir, lui jurait encore de l'aimer toujours, en se penchant à son cou. L'autre va embrasser bientôt sur le chemin neuf, et pour de longs jours, — en lui recommandant surtout de ne penser qu'à lui tout seul, — sa pauvre petite femme. Ils sont mariés depuis quinze jours à peine ! Celui-là ne dit pas tout ce qu'il pense, ni ce qui, le plus, lui serre le cœur. Beaucoup laissent à la maison un troupeau d'enfants, grands et petits, avec les vieux affaiblis et languissants. Ensemble en jacassant, ils font un bout de chemin avec cette marmaille, qui veut les

suivre hors du village, un beau morceau, loin. Quelques-uns des partants paraissent très vieux ; ils sont hardis quand même, mais pliés par les douleurs, chargés de maux, accablés de peines, ils s'en vont, il le faut, avec plus de cœur que de joie, pour la dernière fois peut-être !

« *Prutchè ! Viens, viens, Pauvrettes !* »

Les pauvrettes suivent un peu engourdies au départ, mais affolées par la ferraille et les cris, sitôt en chemin. Elles sont rangées comme les gens aux processions des fêtes et habillées elles aussi de vêtements neufs. Le bélier, en tête, avec la grosse sonnaille ; les plus belles du troupeau, à côté ou à la suite, avec de belles sonnettes ; en arrière, tout le mélange confus des vieilles infécondes et des jeunes agnelles, avec des clochettes variées.

Quelle bagarre ! Quel tumulte ! Ecoutez-les un peu, *Bè ! bè ! Pim, pam, poum !*

Et, pour finir, tout à fait à l'arrière, la nichée de la maison, — « Canailles, vauriens », gourmandent les vieux — frappe à grands coups de bâton court le pauvre bétail retardataire, pieds malades, blessés ou boiteux. Et ces gamins de crier : « Hop, allons, hop ! *Prutch-ch-ch !* »

Quel vacarme ! C'est quand même un plaisir de voir et d'entendre.

Ainsi s'en vont sur le chemin neuf, tout blanc de poussière, quelquefois cinq ou six bergers, en queue-

leu-leu, jusqu'à l'Ayguelade de Beille. Là, ils se reposent un peu, font une prière à la Vierge Marie de la chapelle, et enlèvent leurs sonnailles au bétail, qui va paître dans le Saliga. Ce sont alors les derniers adieux aux gens du cortège ; puis chacun prend sa voie, les uns par Louvie et Sévignacq, les autres par Arudy et Buzy. »

II

LES JOIES DU RETOUR

« Ainsi qu'ils sont partis à l'automne, les bergers d'Ossau reviennent pareillement au printemps, accueillis au loin, et accompagnés au son des clochettes, depuis Louvie-Juzon ou Castet.

Quels éclats de rire fou jettent aux échos ces braves bergers et ces joyeuses bergères en se revoyant ! Ah ! les bonnes embrassades, les serrements étroits, et les beaux baisers joliment retentissants.

Les brebis bêlent de plaisir en aspirant le parfum des fleurettes, que leur envoie la montagne, encapuchonnée de son voile blanc de neige froide et vêtue de son manteau verdoyant et moiré.

Le grand Farou jappe d'amitié, en remuant joyeusement la queue, et le bourriquet dans une ivresse fière

brame d'amour en lançant, plein de folie, les grands éclats de ses braiements.

Quelle joie à la maison ! Est-il bon et frais le premier caillé du lendemain, est-il sucré le petit-lait, bu avidement à pleines terrines ou à grands pots ! Pour le dimanche d'après, quelles bonnes marmites de caillé cuit et de *greuil* savoureux.

*
* *

A peine reposés, les vaillants pasteurs, intrépides sous leur joli air nonchalant, repartent vers le sommet de leurs montagnes. Ils montent là-haut, bien là-haut, tout près du ciel, sous ce beau firmament tout bleu, au milieu des roches nues et pierreuses, des pics escarpés, caillouteux et profonds, à travers les précipices glissants et meurtriers, dans l'ombre des broussailles herbeuses, où gitent les bêtes sauvages et féroces, et sous les grands bois obscurs et refroidissants.

Les pasteurs vivent là, un peu en vagabonds, pendant cinq ou six mois ; ils courent d'un endroit à l'autre et franchissent les cols des montagnes lorsque les herbes des pâturages sont rasées par leurs troupeaux. De temps en temps, ils descendent du jour au lendemain, à leur village, pour voir où en est la vie de la maison. Là, les jeunes vont danser dans les fêtes du voisinage ou dans les soirées de broyage du lin ; les

vieux, en entendant la messe, disent deux *paters* pour la sauvegarde du bétail ; les conseillers municipaux se réunissent pour discuter leurs grandes affaires communales, les cantonnements du pâturage des montagnes et les taxes de *bacades* ; les autres se reposent en badinant et en jouant un peu ; tous sont descendus pour emporter les provisions de la quinzaine.

*
x *

Couchés avec le soleil et levés avec lui, les bergers font tous les jours le même travail et mènent tous les jours la même vie.

Dès qu'ils sont sur pied, ils traient les brebis et font le fromage, ce bon fromage vieux qui, nulle part, n'a son pareil. Ils mangent ensuite un peu de caillé et boivent leurs deux tasses de petit-lait : c'est là leur premier repas. Pour le dîner de midi, chacun à son tour fait cuire pour ses trois ou quatre camarades un grand chaudron de bouillie dure. Ils puisent ensemble dans la bouillie avec leurs cuillers de bois, en la trempant d'abord dans la graisse de lard, et en la mêlant ensuite avec du lait ou du bouillon. Sur leur tranche de pain de froment ou de maïs, — quelquefois du pain d'orge noir comme la suie, — ils étendent leur portion de viande ; c'est le plus souvent un morceau de salé cuit à l'eau, ou grillé au feu à la pointe du couteau ou d'une baguette.

Quand la rosée est séchée, les pasteurs donnent le large à leur bétail, vers le sommet des montagnes ; ils le suivent en sifflant quelque air dolent de danse ancienne ou en chantant ces nouveaux airs français rapportés de la plaine.

Les jeunes fument comme les désœuvrés de la ville.

Pendant le jour, ils tricotent des chausses à nœuds, font des sabots pour les enfants et des quenouilles ouvragées pour leurs amies, et quand ils sont las, ils se couchent à plat ventre sur leurs capuchons étendus et s'endorment le dos au soleil.

Après leur repas de midi, composé de petit-lait et de bouillie, quand revient l'appétit, un oignon salé ou une pomme tirée de la pochette font les frais du goûter.

Au fur et à mesure que le soleil se cache derrière les roches voisines, en deux coups de sifflet aigus, les troupeaux sont ramenés hors des endroits ombreux, et les brebis sont rassemblées par tas dans leur fermeture avant que le serein n'ait mouillé les mauvaises herbes qui empoisonnent le bétail.

Les bergers traient de nouveau les bêtes laitières et ils soupent ainsi qu'ils ont diné, avec un chaudron de bouillie et de lait, en se racontant des histoires de sorcellerie et des souvenirs du vieux temps, des aventures de tours de force et d'amourettes ; ils rient bien fort pour digérer plus vite.

Le soir venu ils allument de grands feux pour faire peur aux ours affamés et aux loups morts de faim ou gloutons.

Les cabanes basses et étroites, sous lesquelles ils s'accroupissent par douzaines, ressemblent aux étables des petits animaux de la borde ; elles sont couvertes de larges ardoises plates, qui la nuit laissent passer la pluie, le vent, le froid, et le jour les rayons brûlants du soleil. Là-dessous, bergers et bergères dorment ensemble, tout habillés, sous les mêmes capes pour couvertures — ainsi que des frères dans la même maison — sur une jonchée de branches sèches de sapin recouverte de peaux de mouton et de chèvre... Ah les bonnes pincées et les beaux éclats de rire, par moments ! Et quand les doigts se reposent, les puces entrent en danse.

*
* *

Cette vie vagabonde et au jour le jour des braves pasteurs est simple, grande, faite de patience, de bonté, de tourments, de besoins et de privations, d'amitié étroite et profonde. Bénie du ciel, elle rend les hommes bons, forts et honnêtes, serviables et pleins de cœur — s'il y en a, comme à Dieu plaît ! — et plus qu'ailleurs, les femmes vaillantes et aimables. »



Le Jurançon béarnais de mon bon confrère Eyt a perdu de sa saveur décanté dans mon verre. Mais à travers ma traduction, cette description de la vie ossaloise conserve une allure simple, comparable à un exode de pasteurs de la Bible. Ainsi que dans les littératures primitives, les épithètes sont nombreuses, et les phrases d'allure directe ; ce récit de coutumes immuables marche droit à son but, de même que les troupeaux migrants, contenus par leurs chiens, le long des grandes routes.

Et les lecteurs de mes *Propos gascons* éprouveront, je l'espère, à l'entendre, le même plaisir que j'ai eu à interpréter ce *Ranz des vaches* de nos Pyrénées.



V

PAR MER, PAR MONTS
ET PAR VAUX

- I. — LE BANDIT DE SOUBAIGNÉ
- II. — AU PAYS DE BÉLINE
- III. — LA FOIRE D'ARRENS
- IV. — LES COUYALAS D'AZUN
- V. — LES BERGERS DE CAMPAN



I

LE BANDIT DE SOUBAIGNÉ

« C'est là-haut, près du rocher du Chien, que j'ai fait tuer mon bandit », nous dit Soubaigné en arrêtant le vieux tilbury sur lequel nous descendions de Piana à Porto, la route en corniche de Calenques. Et du manche de son fouet, notre conducteur nous désignait un bloc énorme surplombant la falaise.

Soubaigné était un mécanicien dacquois, qu'une exploitation landaise de pins maritimes avait attiré sur cette côte occidentale de la Corse. Quand les chantiers de la forêt de Valdoniello furent fermés, ses camarades, scieurs de long et résiniers du Marensin, retournèrent en France ; mais lui, qui s'était plu dans ce pays nouveau, y prolongea son séjour et finit par s'y établir. Marié avec une jeune fille de Piana, il avait adopté les habitudes corses. Cependant, ses favoris continentaux tranchaient sur les hirsutes barbes insulaires ; vêtu

comme ses voisins de gros velours à côtes, il se distinguait encore d'eux par un monumental chapeau melon ; cette coiffure proéminente contribuait à maintenir la considération que lui témoignaient tous les chapeaux mous du village.

Soubaigné était le Michel Morin de toute cette région tourmentée, qui descend des hauteurs de Piana jusqu'au fond du golfe de Porto. Minotier, forgeron, planteur de cédratiers, notre Landais travaillait tour à tour le bois, le fer et la terre. « Rien ne me paraît impossible, nous disait-il plaisamment, si ce n'est ne pas mourir et... écrire l'orthographe ! » Et il est de fait que son français-gascon mâtiné de patois corse était de parler et d'écriture très fantaisistes.

Ce jour-là, Soubaigné faisait à des touristes, ses compatriotes, les honneurs des Calenques, falaises bizarres et déchiquetées qui flanquent la baie de Porto et dressent leurs parois à pic à quatre cents mètres au-dessus du bord de la mer.

Il n'était pas étonnant qu'à ce site sauvage se rattachât un souvenir tragique. Nous priâmes notre hôte de nous le faire connaître. Alors, laissant reposer son fouet, il mit au pas *Marquis* — un bidet petit et poilu comme les chevaux de la grande Lande, — et il nous raconta cette histoire, que je traduis fidèlement.

• •

Vous avez remarqué en quittant Piana, commença

Soubagné, trois mesures en pierres sèches, réunies par des auges de bois, et s'étageant sur le flanc de la montagne. C'étaient, il y a dix ans, des moulins à farine ; un filet d'eau de cascade suivait les conduits de bois aujourd'hui crevés, et, de rouet en rouet, allait faire tourner successivement trois petites meules. En ce temps-là, ces moulins travaillaient encore quelquefois, quand les pierres avaient assez d'eau pour marcher et quand Orso, le meunier, se laissait surprendre au logis par d'obstinées pratiques. Le plus souvent, l'homme mettait la clef sous la porte et il s'en allait chasser les perdrix et les merles dans le maquis.

Depuis quelques dimanches, Orso paraissait à la messe de Piana, contre son habitude ; mais au lieu de rester après, comme les autres, sur la place, à parler des élections passées ou des élections prochaines, au sortir de l'église, il suivait une jeune fille le long des rues.

Fior di Spina était une petite couturière de dix-huit ans, blanche, rosée et frêle comme la branche fleurie d'aubépine dont elle portait le nom. Elle habitait le bourg avec ses parents et avec son petit frère Tomaso. C'étaient de très pauvres et de très honnêtes gens.

Le meunier comprit vite qu'avec ses beaux discours il ne pourrait faire de la fillette sa maîtresse, et il se décida à tenter d'en faire sa femme.

Un dimanche donc, Orso accompagna sa prétendue

jusqu'à la maison de son père et il demanda au vieillard la main de sa fille. Celui-ci répondit nettement qu'il ne la donnerait jamais à un paresseux comme lui.

Trois semaines de suite, le jeune homme renouvela sa demande, et trois fois il se heurta au même refus. Le soir, dans la maison de Fior di Spina, la famille réunie autour de la table mangeait la *polenta* ; une détonation en bruit de tonnerre remplit la chambre de fumée, et le vieux père tomba de sa chaise, la tête fracassée par une balle.

Orso avait appuyé le canon de son fusil contre le carreau de la fenêtre, et, à bout portant, visant à la lueur de la lampe, il avait tué l'homme qui lui refusait sa fille.

Le lendemain, pendant que les pleureuses *voceraient* devant le lit de parade du mort, Maso, le fils de la victime, vint m'inviter aux funérailles.

Les doigts de l'enfant étaient rouges. Comme je lui demandais ce qu'il avait touché, il me répondit : « J'ai trempé mes mains dans le sang de mon père, et je ne les laverai qu'après la vendetta. »



Huit jours après, Orso, qui avait pris le maquis, revenait, à la tombée de la nuit, frapper à cette même fenêtre qu'il avait trouée d'un coup de fusil. Les deux

femmes en deuil, à la vue de l'assassin, reculèrent saisies d'horreur.

L'homme dit à la vieille : « Et maintenant veux-tu me donner Fioretta? — Non, répondit-elle, il y a du sang entre nous ! » Il se tourna alors vers la fille : « Demain matin, je t'attendrai au pied de la montagne des trois Signores ; si tu ne viens pas, et si tu m'envoies les gendarmes, je tuerai celle-ci comme j'ai tué l'autre. »

Dans la matinée, caché dans un bouquet d'arbousiers, Orso, qui surveillait le sentier, vit deux femmes en noir montant vers le lieu du rendez-vous. La mère n'avait pu retenir sa fille et elle avait voulu la suivre. Le bandit renouvela encore sa demande en mariage et, sur un dernier refus, il dénoua sa ceinture et attacha Fioretta à un arbre ; puis il la prit de force, évanouie, sous les yeux de la vieille qui hurlait.

Après avoir délié sa victime pantelante, il la secoua en lui disant : « Désormais tu es à moi, tous les jours tu viendras ici m'apporter à manger ; la vie de ta mère me répond de ton obéissance. »

Et Fioretta, partie en pleurant, revenait, triste, un panier au bras, le lendemain ; et elle revint de même les jours qui suivirent. Abrutie par le chagrin, domptée par la peur, elle remontait là-haut, comme une bête de somme, pour aller satisfaire les appétits du bourreau. Quand parfois elle éprouvait un sursaut de dégoût, dans ses velléités de résistance, elle revoyait

son père, la tête brisée, et pour sauver sa mère elle se sacrifiait encore.

*
* *

Cependant, continua Soubagné, Orso était le plus gueux des bandits. Comme il n'avait d'autres ressources que la vente de son gibier, confié le soir au conducteur de la diligence, et comme Fior di Spina, très pauvre, ne pouvait lui apporter qu'une maigre pitance, il descendait souvent pendant la nuit, au village, demander des secours dans les maisons, le fusil sur l'épaule ou dans la main.

Les bandits corses ne sont pas voleurs. Celui-ci faisait exception à la règle. Il venait parfois chez moi demander de la poudre et du plomb : une fois même il me réclama de l'argent. Je lui répondis brusquement que je n'en avais pas et il partit en grommelant.

Nous étions tous fatigués de ce voisin incommode et dangereux. Une somme de mille francs avait été promise à celui qui, mort ou vif, le livrerait à la justice. En Corse, ce sont les gendarmes seuls qui touchent ces primes. Poursuivre un pareil gibier n'est pas chose aisée. Et puis, ceux qui seraient tentés par le prix d'une semblable capture reculent moins devant le danger que devant l'expectative d'une vendetta nouvelle.

Maso, le frère de Fior di Spina, avait douze ans.

On ne le voyait plus sur la place gambader avec les autres gamins de l'école. Il entra mystérieusement un soir dans mon atelier. Dans ses mains, qu'il ne lavait plus, et qui de rouges étaient devenues noires, il portait un morceau de fer rouillé : « *Mossiou* Sou-baigné, me demanda-t-il, voudriez-vous me remettre cette arme en état ? » C'était un débris de pistolet à pierre, qui datait sans doute des guerres contre les Génois. « Tu veux tuer Orso ? » lui dis-je. Il ne me répondit pas, mais, dans un sourire crispé, ses lèvres découvrirent des dents pointues.

Je pris le pistolet, je le dérouillai, je refis la crosse et, comme un mécanicien est quelque peu armurier, je forgeai un chien de fer que les batteries huilées rattaient tant bien que mal sur la cheminée. Le canon était solide, je le bourrai, sans craindre qu'il éclatât, d'une double charge de poudre ; j'y forçai, au maillet, deux balles rondes, et je rendis l'arme tout amorcée à Maso ; il la cacha, en me remerciant, dans la doublure de sa veste.

*
* *

A partir de ce moment, Fioretta n'alla plus tous les jours porter des provisions à Orso. L'enfant avait décidé sa sœur à le laisser la remplacer. La première fois, le bandit voulut le battre. Cependant Maso lui parla, avec des yeux si brillants, du plaisir qu'il aurait

à l'accompagner dans ses courses à travers la montagne, que l'autre consentit à emmener souvent dans ses longues chasses ce petit rabatteur, qui débusquait les merles des fourrés de lentisques, et qui allait ramasser au fond des crevasses les pièces de gibier abattues.

Le bandit, méfiant, se gardait quand même contre toute embûche. Dans le maquis, qu'il dépassait de la tête, il voulait toujours, l'œil au guet, avoir son compagnon à portée de sa vue : quand ils s'engageaient dans les calenques pour descendre à la plage, il le faisait toujours marcher devant lui en longeant les passages dangereux.

Un soir, Orso et l'enfant s'acheminaient vers le fond du golfe ; des contrebandiers italiens leur avaient donné rendez-vous à Porto. Pour éviter les fâcheuses rencontres, ils suivaient un sentier rocailleux, entre le côté gauche de la route et le bord de la falaise. Arrivé au pied du rocher du Chien, Maso, qui marchait en avant, s'arrêta tout à coup. « J'entends, murmura-t-il d'une voix sourde, un galop de cheval : ce sont les gendarmes d'Evisa que les matelots italiens ont lancés à ta poursuite. »

Instinctivement, le bandit se jeta de côté et il obliqua vers le précipice pour se dissimuler dans une déchirure qui fendait la lèvre de la Calenque. Un bruit sec et métallique, frappant son oreille, l'arrêta sur le bord ; il n'eut pas le temps de se retourner : Maso appuya le canon de son pistolet entre les

épaules de l'assassin de son père et il pressa la détente.

Dans un nuage de fumée, l'homme battit l'air de ses bras à travers le vide, et, tombant en avant, la tête la première, il fut s'écraser au pied de la falaise. Couché à plat ventre sur le rebord, Maso pencha sa tête vers le fond de l'abîme et il jetait des cailloux sur une petite chose grise et immobile que la mer venait lécher.

En se relevant, l'enfant avisa une flaque d'eau de pluie dans le creux d'un rocher ; il y lava ses mains ; il pria ensuite pour l'âme de son père et se signa en trempant les doigts dans cette eau bénite de la vendetta.



Le jour s'achevait avec la fin du récit de Soubaigné. Devant nous, à la descente, le golfe de Porto, entre son demi-cercle de Calenques sombres, superposait la bande bleue de la mer et la bande rouge du crépuscule. Mais nos yeux s'arrachaient à l'éblouissement de ce spectacle pour regarder encore en arrière. Au plus haut sommet de la falaise, parmi les rochers qui l'entouraient, les contours estompés par la pénombre, un bloc énorme prenait, à travers l'éloignement, la forme d'un chien de berger accroupi, au milieu d'un troupeau de moutons. Et nous cherchions à retrouver la place où le petit Maso avait tué le bandit.



II

AU PAYS DE BÉLINE

Depuis plusieurs mois, je formais le projet, sans cesse retardé, d'aller faire mon pèlerinage au pays de Béline, dans la vallée d'Azun. Je voulais, en effet, visiter chez elles les deux filles de mon ami Miqueù Camelat, le félibre d'Arrens en Lavedan : l'une, *la Nénette*, l'enfant de sa chair et de son sang, celle qui naquit quand se parachevait le poème ; l'autre, la pastoure montagnarde, sortie, comme la déesse antique, d'un cerveau en gestation de poésie.

Un jour gris de septembre, alors que Miqueù avait perdu confiance à m'attendre vainement, je descends du train, sans m'annoncer, à Argelès-Gazost, que sa pittoresque vallée de *Dabant-Ayga* console de ses déboires thermaux.

Je fis là l'escale obligée, en cet hôtel Peyrafitte, qui dispute à l'hôtel Peytat, de Saint-Sauveur, cher à Ar-

mand Silvestre, la primauté pyrénéenne du riant accueil et de la savoureuse cuisine.

Fi, voilà qu'avant de faire l'ascension du val poétique d'Azun, mon estomac prosaïque sacrifie à la reconnaissance.

La calèche attelée de deux maigres chevaux tarbais, je la partageais avec deux *haciennderos* d'Aragon, arrivés de Penticosa, par Laruns, pour assister à Arrens à la foire annuelle du troisième lundi de septembre. Tandis que mes compagnons de route étaient venus d'au delà des monts, attirés par la circonstance, dans mon ignorance inexcusable de Bigourdan, le hasard seul avait fait coïncider mon voyage avec cette date si importante dans la vie de nos montagnes. Mes deux Aragonais ne rappelaient pas ces Espagnols déguenillés de la frontière, que mon ami le bon peintre Louis Capdevielle aime à reproduire avec leur mouchoir rouge au front et leur ceinture noire à la taille. De vrais *hidalgos*, deux parfaits gentlemens habillés à la Française. L'un était alcade de son *pueblo*, l'autre en était *juez*, c'est-à-dire suppléant de juge de paix. Ils n'avaient gardé des modes d'Aragon que cette *manta* pratique, à la fois cache-nez, pardessus et couverture de voyage. J'avais par bonne chance affaire à deux *aficionados* et nous nous trouvâmes vite en pays de connaissances tauromachiques. Je venais de voir Guerrita et Algabebño aux courses mouvementées de Dax, et eux s'apprêtaient à les admirer aux *corridos* de Notre-

Dame del Pilar, à Saragosse. Nous plaignîmes ensemble le par trop téméraire Reverte mis à mal dans son agenouillement des arènes de Bayonne, et nous célébrâmes de concert les gestes du grand Rafaël Guerra et de son élève andalou Algabeño. Pyrénéens tous les trois, et partisans d'un jeu plus classique et plus sobre, nous nous trouvions d'accord pour reprocher à nos trois espadas préférés toutes ces bagatelles périlleuses de l'arène, toutes ces fioritures d'Andalousie dont ils abusent sous le muffle et sous les cornes du taureau. J'eus un mouvement d'amour-propre gascon en constatant l'étonnement de mes compagnons à me voir aussi emballé qu'eux et presque aussi connaisseur dans le jeu de *tras los montès*.

Nous parlâmes ensuite de Cuba et des Philippines, et je fis léger mon doigt pour toucher cette plaie saignante de l'orgueil castillan. Mes deux Aragonais, avec une chaleur feinte peut-être, se félicitaient du sort malencontreux de la guerre hispano-américaine, qui, loin de réduire à la misère l'Espagne, allait l'enrichir. « Nous ne sommes pas plus colonisateurs que vous, ajoutaient-ils avec une pointe de malice ; laissons cette spécialité aux Anglais et aux Allemands, qui s'ennuient chez eux et vont chercher fortune au delà des mers. Cultivons notre jardin, colonisons nos terres. » Puis le couplet patriotique sur l'Espagne : « Nous avons dans la Péninsule presque tous les produits d'outre-mer. Les cigares de la Havane, nous nous en

passerons aisément : le tabac blond de Valence nous les fera oublier. Nous trouvons sur notre terre le blé, le vin, la viande ; pourquoi regretter de ne plus les importer d'ailleurs ? Puisant dans les greniers de nos colonies, nous laissons l'Espagne devenir stérile, et nous nous croisons les bras en attendant que les *tras marinos* de Manille et de Cuba nous tombassent dans la bouche. Travaillons nos champs ; maintenant qu'il nous faudra moins de soldats, il nous restera plus de laboureurs. »

Derrière la forfanterie un peu voulue de ce programme se cachait plus de vérité que de paradoxe. Et je pensais à mon ami Camélat, qui prêche le culte du foyer natal à ses montagnards, séduits par les mirages de l'émigration, et leur dit dans l'avant-propos de ses chansons : « Pour ceux qui travaillent les Amériques sont partout ! »

Pendant ce temps, nous avions, au pas de nos chevaux, franchi les premières croupes, et nous longions maintenant, au trot, la gorge du Gave, en pleine vallée d'Azun.

Cette route thermale, par Arrens et le col de Basen, conduit aux Eaux-Bonnes ; elle n'est sillonnée que par de rares touristes aimant la montagne pour elle-même. On ne rencontre pas sur ce parcours de station balnéaire ; hier encore il n'y avait pas trace d'industrie en Azun, et c'est à peine si une mine argentifère tente, près de Marsous, ses premières fouilles. Les habitants mènent encore cette vie pastorale, immuable depuis

des siècles. Le gave d'Arrens, descendu des glaciers du Batlaïtouse, se grossit à Bun du gave d'Estaing et descend en droite ligne vers Argelès. Au-dessous des terrasses d'Arras, il coulait à nos pieds à une effrayante profondeur. A cinq ou six kilomètres d'Argelès, la route coupe en corniche un promontoire qui descend à pic dans le précipice. « Le Saut du Procureur ! », nous dit le cocher, en nous montrant du bout de son fouet la plate-forme du haut. Il y a deux ou trois siècles, confinés dans leur vallée alors inaccessible, les montagnards azunais se refusaient à payer l'impôt. L'agent du fisc, qu'ils appelaient procureur, ne parvenant pas à remplir sa caisse, eut l'imprudence de menacer ses contribuables récalcitrants de recors et de saisies. L'ancienne route longeait l'extrémité de la crête ; la nouvelle coupe en tranchée et à mi-hauteur le précipice. On hissa le pauvre diable au sommet du rocher qui surplombait nos têtes et, de là, on le précipita dans le torrent, où il n'arriva qu'en morceaux.

Aujourd'hui les mœurs sont plus douces, et les Azunais, gens de dévotion et d'obéissance, rendent à Dieu et à César le tribut imposé.

Maintenant, nous ne montons plus ; la ligne des coteaux s'est peu à peu étagée en double chaîne de montagnes.

A notre gauche, dans un fouillis d'aulnes, le petit village de Bun domine, perché sur son cap, le confluent des gaves d'Estaing et d'Arrens.

La vallée s'est élargie et les villages se rapprochent. C'est, d'abord, le chef-lieu du canton, Aucun ; la vieille église romane a un porche si curieux que nous descendons de voiture pour le voir de plus près. Un kilomètre plus loin, nous traversons Marsous, dont l'église blanche renferme de chaudes peintures espagnoles. A travers la route ombragée courent des ruiseaux tombés des cascades voisines ; ils vont, en bruissant contre leurs cailloux, rejoindre le gave qui, bordé de peupliers et de hêtres, coule tranquille, effleurant les regains des prairies. Quelques centaines de mètres encore de grand trot, et notre voiture s'arrête sur la grande place d'Arrens, où je prends congé de mes aimables Aragonais.





III

LA FOIRE D'ARRENS

En descendant de la voiture, arrêtée sur la grande place d'Arrens, je me fis conduire à la maison Camélat, un vrai magasin universel, où, dans ces vieux pays de montagne, ainsi que dans les bazars des pays neufs d'Amérique, on vend toutes les choses utiles à la vie pastorale.

Me voyant enfin venu, moi qu'il attendit en vain si longtemps, mon cher poète n'en croit pas d'abord ses yeux troublés. J'embrasse sur les deux joues Béline, la petite blonde aux yeux bleus, qui ressemblera un jour à la pastoure que son père a chantée ; je m'installe au restaurant Baby, où, pendant dix jours, je devais confortablement camper, puis, bras dessus bras dessous, nous voilà partis, mon filleul Camélat et moi, pour le champ de foire. Je passai mon après-midi dans ce brouhaha de gens et d'animaux. Cette foire

d'Arrens est, pour les moutons et les vaches descendus des pâturages de la montagne vers la Notre-Dame de Septembre, ce que sont les foires de Maubourguet, aux premiers jours d'octobre, pour les chevaux qui ont fait la saison thermale dans les Pyrénées.

Les grandes vaches, au poil blanc, de cette race laberdanaise, que l'on nomme, je ne sais pourquoi, race de Lourdes, étaient attachées par les cornes, et elles ruminaient paisiblement l'herbe parfumée de hauts plateaux qu'elles venaient de quitter. Vêtus de laine de *casaheyte*, les bergers les gardaient, silencieux et résignés comme des Arabes, attendant pendant de longues heures le marchandage des rares acheteurs. Les moutons, au nez busqué et à la toison épaisse, marqués de bleu ou de rouge, étaient attroupés en rond. Tandis que les vieux pâtres, solitaires, tenaient une à une leurs vaches attachées, autour des troupeaux de moutons bergers et bergères voisinaient.

Ce qui me frappa au premier coup d'œil, en cette foire d'Arrens, c'est la différence profonde qui sépare les hommes des femmes. Les filles sont fraîches, robustes, de taille un peu courte et parfois trappue ; les garçons, au contraire, sont bruns, grands, d'épaules larges et hautes. On dirait des types appartenant à deux races différentes. Il faut chercher l'explication de ce contraste dans un différent genre de vie. Les femmes, pour la plupart, restent tout le temps au logis, occupées aux menus travaux de la borde et des champs. Les

hommes, au contraire, passent cinq ou six mois de l'année au grand soleil et à la belle étoile. Ils gardent, le jour, leurs troupeaux sur les contreforts des montagnes de la frontière ; la nuit, ils couchent tout habillés, dans leurs *couyalas*, sur les lits de camp de leurs cabanes en pierres sèches.

Dans cet air pur des hauteurs, vivant presque exclusivement de bouillies et de laitages, leurs muscles se fortifient avec cette nourriture saine, et leurs poumons s'élargissent au souffle des grandes altitudes. Les enfants, en devenant des hommes, poussent droits et fiers comme ces immenses sapins étagés sur les montagnes des sources du Gave.



Le soir, à l'auberge, après un bon souper, à une table où je coudoyais les marchands et les vendeurs attardés de cette foire d'un jour, je croyais que tout était fini et qu'Arrens allait rentrer dans le calme. Il était dix heures ; j'avais vaguement entendu parler d'un bal, mais je ne voyais rien venir. Je m'apprêtais à me mettre au lit, quand un bruit de pas ébranle mon escalier ; la petite pièce voisine de ma chambre est envahie par un cortège de garçons et de filles, marchant en cadence au rythme d'un accordéon. Le ménétrier monte sur une chaise, et le bal commence.

J'étais assis sur le seuil de ma chambre, en première loge, pour prendre ma part du spectacle improvisé. Sur son instrument, le musicien ne jouait que valse et polkas ; hélas ! les ménétriers d'autrefois jouaient des rondes et des gavottes avec leur flûte et leur tambourin.

Ce tambourin montagnard, dont mon filleul Camélat a recueilli un des derniers modèles de la vallée d'Azun, était une caisse de guitare droite et allongée, sur laquelle se tendaient des cordes de violon. Le tambourinaire labedanais, d'une main tenait une petite flûte, et de l'autre frappait les cordes, avec un marteau. Ces tambourins des Pyrénées se rencontrent encore, paraît-il, dans quelques petits villages de la vallée d'Aspe. A Laruns, le jour de la Notre-Dame d'Août, les sept villages d'Ossau, qui ont conservé leur ancien costume, se réunissent au son d'un violon et de deux tambourins.

Cependant, le bal continuait sous mes yeux ; ainsi que les instruments de musique, il avait perdu tout caractère local. Les jeunes soldats, depuis plusieurs années, ont importé jusqu'ici leurs danses de garnison qui ont détrôné les anciennes.

Ces braves montagnards trouvaient fort naturelle la présence au milieu d'eux d'un Monsieur de la ville ; il n'en serait pas ainsi dans quelques villages de la plaine de Tarbes. Certains des danseurs insistaient même pour me faire entrer dans le bal, mais je pré-

férais regarder. Entre deux contredanses, un jeune homme essoufflé se reposait en causant avec moi : « Voyez-vous toutes ces jeunes filles, me disait-il ; il est minuit ; elles rentreront tout à l'heure en bande dans leurs maisons et aucun de nous ne cherchera à leur faire perdre leur chemin. En Azun, les jeunes filles sont sages comme des premières communiantes, et elles sont saines comme de l'ail. » Et me reportant au poème de Béline, je croyais entendre Jacoulet disant à son amoureuse : « Mon amie, tu es toute blanche comme la Vierge dans sa niche. »

Pendant ce temps, le musicien jouait toujours. Très grand, très pâle, perché sur un escabeau, il dodelinait de la tête, et ses doigts au petit bonheur piquaient les notes et pressaient les soufflets de son accordéon. Il luttait dignement contre les fumées de vin rouge, mais le balancement de ses jambes marquait tout ensemble à contre-temps les mesures de la musique et les faux-pas de l'ivresse.

Fatigué de mon voyage, la tête tournant avec toutes ces valse, la gorge séchée par la poussière, je fermai les deux portes de ma chambre et je me couchai. Malgré les coups de talon de la danse, je fus bien vite pris par le sommeil, mais il me sembla plusieurs fois, dans des réveils brusques et courts, entendre soulever et secouer les loquets de mes portes. Des amoureux, sans doute, cherchaient loin de la foule un asile soli-

taire, et ils venaient se heurter aux portes de bois maintenues par mes verrous.

Tout d'un coup, je me sens emporté par un rêve étrange, je suis hissé au sommet d'un rocher et je reconnais le saut du Procureur. Une cohue hurlante me pousse peu à peu vers le gouffre. Je perds pied et m'écroule sur la pente de l'abîme. Je me réveillai en poussant un cri. Mon lit, le plancher, la maison tout entière tremblaient sous le dernier galop des danseurs, qu'on se décidait enfin à mettre à la porte.





IV

LES COUYALAS D'AZUN

Un braiement sonore comme la voix de l'ânesse de Balaam me réveilla en sursaut. Au pied de ma fenêtre, dans le cliquetis des fers sur les lavasses plates, j'entendis la voix de Miqueù Camelat me criant : « Allons, dormeur, en route pour les plateaux des *Couyalas* ! » Dix minutes après, j'enfourchais mon baudet harnaché avec un fourniment réformé de gendarme. Cet animal payait de mine ; de grande taille et d'épaisse encolure, il semblait devoir me porter, en se jouant, le long des sentiers de la vallée. Hélas, dès les premiers faux pas, je dus en rabattre. Avec ses genoux flexibles comme l'osier, mon âne trébuchait à tous les cailloux du chemin ; il n'avait certes pas le pied montagnard. C'était une bête des coteaux de Tournay, dépaysée dans la vallée d'Azun : un vulgaire article d'importation. Aussi traînant au lieu d'être porté,

je dus faire les trois quarts du trajet pied à terre et la bride tendue à la main.

Les Couyals, vers lesquels nous nous acheminions ce matin de septembre, sont les cabanes sous lesquelles les bergers s'abritent, pendant l'été, à la saison des dépaissances. En patois gascon, *Couyo* ou *Coujo* signifie une citrouille. La *Cujole* ou *Cuyole*, c'est le panier à jour, demi-sphérique et à côtes de melon, sous lequel les ménagères de chez nous enferment les poules mères et leurs petits poulets. Dans leurs *Couyals* ou leurs *Cuyeüs*, les bergers Labedanais se groupent eux aussi en commun sous le même toit, comme une nichée de poussins. *Coujo*, *Cujole* *Couyala*, c'est donc là du symbolisme à la deuxième puissance. Notre vieille langue romane mêle ainsi la poésie des mots et des choses avec plus de clarté que n'en montre dans ses symboles notre jeune école décadente.



En traversant les prairies, qui s'étendent aplanies au midi d'Arrens, nous longeons le pied d'un mamelon isolé, qui, semblable au rocher du fort de Lourdes, barre la gorge du Gave. Ce n'est pas un château fort qui le surmonte mais bien la chapelle de Notre-Dame de Poueylaün. Poueylaün, *Poueylahoun*, le pic de la fontaine. La dévotion des Azunais est restée fidèle au

pèlerinage, mais, dérangée par des fouilles, la source miraculeuse a disparu, se frayant un autre cours.

A notre droite, premier contrefort du massif du Gabizos, se dresse le bizarre pic de Caubarole ; c'est une arête rocheuse, qui s'élève en saillie à flanc du coteau, semblable à une corne recourbée. Cette appellation est encore une image : les Labedanais désignent sous le nom de *Caubaroles* les vaches dont les cornes sont repliées en dehors.

La route qui conduit au lac de Suyen remonte le Gave et coupe en corniche le flanc de la montagne. Sur cette rive gauche, les croupes perpendiculaires au torrent descendent à pic et y déversent leurs ruisseaux en cascades ; la rive droite boisée s'élève en pentes moins rapides.

Près de nous, le rocher entaillé par la mine renvoie comme un prisme les rayons du soleil. A coups de bâton ferré nous détachons des fragments de cristal de roche et en les ramassant, je me redisais ce vers du poème de Béline : *La tue dentie cristalleye*, tes dents ont l'éclat du cristal.

Tandis que le Gave descend désordonné, la route monte toujours, et bientôt elle surplombe un précipice que les herbes et les branchages voilent de vert. Semblables à des détonations successives d'artillerie, des grondements d'eaux bouillonnantes se répercutent dans la gorge : « *Les Escalas!* », me dit Camelat penché vers le vide. Des nuages de vapeur semblent être les flocons

de fumée de ces batteries qui tonnent ; le Gave bruit au-dessous de nous sur une succession de larges assiettes rocheuses, en dégringolant ces marches gigantesques d'escalier.

Le long des pentes moins abruptes s'étagent maintenant des pacages reverdis par les pluies de septembre ; toutes grises, de leur pied en pierres sèches jusqu'à leur faite d'ardoise, des granges s'élèvent au milieu des prés. « Anne, ma sœur Anne, dis-je à Miqueù, n'est-ce pas les Couyalas ? »

— Oh, non, pas encore, nous sommes en pays cultivé ; ces constructions sont des bordes où les propriétaires de ces quartiers emmagasinent pour l'hiver les trois coupes de leurs fourrages. »

En descendant vers le niveau du Gave, nous croisons deux douaniers au bizarre accoutrement. Caparaçonnés comme des tortues, si ce n'est leur maison, c'est du moins leur lit de camp qu'ils portent ployé sur leurs reins, tel un immense sac de troupiers. Marchant courbés sous ce poids énorme, ils retournent, leur garde achevée, à la caserne d'Arrens.

Nous débouchons dans le Val de Grogne-Pouret d'où ils viennent, et Miqueù me montre sur l'autre rive leur cabane d'observation. Les deux douaniers de relève sont déjà installés à leur poste. Ils fument leur pipe philosophiquement, en surveillant pour l'acquit de leur consigne cette route impraticable d'Espagne. Il n'y passe pas deux douzaines d'Aragonais par an. La

contrebande ne se fait plus par là, il ne s'y perçoit pas de droits, et ne se dresse jamais de procès-verbaux, et cependant les douaniers veillent ! C'est toujours la vieille histoire de la sentinelle de faction sur l'emplacement de la guérite depuis longtemps supprimée. Ça et là, dans le vallon de Grogne-Pouret, des tertres arrondis bossuent le sol pierreux. « Les tombeaux des bandouliers ! », me dit Miqueù. Des guerrillas de miquellets espagnols venaient autrefois mettre le pays d'Azun au pillage. Ils prélevaient un tribut sur tous les troupeaux. Fatigués d'exactions, les bergers se groupèrent de nuit ; à un signal convenu, ils surprirent ces bandits dans leur sommeil et les assommèrent jusqu'au dernier à coups de bâton ferré. Ils les enfouirent ensuite dans ces fosses, comme des bêtes crevées, sans prêtres et sans prières.

*
* *

Les flancs des montagnes se rapprochent des deux rives du Gave ; à notre droite des rochers pelés, de l'autre côté du torrent, les premières sapinières de Pourtau. La gorge s'élargit bientôt et contourne un cirque sauvage. « Voilà les couyals d'Asté ! », me dit Camelat. Dans ces pâturages caillouteux, je ne distingue d'abord que des amas de pierres informes, qui finissent, vus de près, par ressembler vaguement à des cabanes.

Les Couyalas d'Azun sont tous bâtis sur le même modèle. Ils comprennent, en partie double, le logis des bêtes et le logis des gens. Dans cette enceinte circulaire à hauteur d'appui, on parque pendant la nuit les troupeaux. A côté, la maison des maîtres. La cabane, en pierre sèche, comme le bercail, mesure deux mètres cinquante de long sur deux mètres de large. Le toit est fait en planches de sapin recouvertes de mottes de gazon. Une claie en bois tressé sert de porte. Le logis est vide mais non pas abandonné. Tout autour paissent quelques vaches en liberté. Aux murs de l'intérieur sont accrochés les ustensiles rustiques de la vie pastorale : les seaux de bois cerclés de cuivre pour traire le lait, les grands vases de fer-blanc pour faire le beurre, la marmite de fonte pour la cuisson de la bouillie de maïs. Dans le couyala, le lit tient toute la place, il s'adosse au fond de la cabane et appuie son pied sur une barre de bois ; sur cette traverse s'assoient pendant le jour les locataires, pour leur repas et pour leur travail. Les habitants sont en effet des locataires, car dans ces vallées communes à tous, au commencement de chaque saison, les couyalas appartiennent pour l'été au premier occupant. Beaucoup d'entre eux aussi tombent en ruines, et personne ne songe à les relever. Le lit de camp est fait avec une couche épaisse de branches de genévrier et de rhododendron. Sur cette jonchée parfumée qui les préserve de l'humidité du sol, les bergers étendent leurs capes de bure rousse,

et ils dorment là, coude à coude, étendus comme les troupiers au corps de garde. Autrefois filles et garçons couchaient côte à côte dans les couyals d'Azun. Maintenant les femmes restent pendant l'été au logis et les hommes seuls vont garder les troupeaux sur les hauteurs.

*
* * *

Voilà que sur la frontière d'Espagne le Batlaïtouse s'encapuchonne et prend mauvaise figure. Vite, en route, vers le lac de Suyen. A notre droite, un ruisseau descend presque à pic d'une montagne pelée : c'est le *Riùgran*, le déversoir du lac de Miguelou. Sur ces hauteurs, dures à escalader, s'étagent au-dessus du lac les précipices de *Malelit* : la mauvaise avalanche. Et Miqueù me redit d'après son poème de Béline l'histoire du berger qui se perdit dans les gouffres de Malelit.

« Son compagnon lui criait : « Pourquoi t'en vas-tu par les raccourcis. Et si le sentier s'éboule et te projette comme un peloton de fil dans le vide où tu t'anéantiras ? Les névés de la montagne ont l'assiette mouvante des passerelles. Par ailleurs, nous arrivons aussi vite. — Mes yeux, répondit-il, ne sont pas voilés par des toiles d'araignée ; ces raccourcis, j'y passe tous les jours. » L'autre tourne la tête et ne le voit plus. « Quel fléau, quelle disgrâce ont fondu sur nous, s'écrie-t-il. Apprenez, pasteurs, la cause de ma désolation. Je

criais à mon camarade : Nos anciens n'ont jamais traversé Malelit, prends la bonne et la longue voie. Mais lui suivit la route qu'il prenait tous les jours. — Ami, ami, lui répondent les bergers atterrés, perdit-il le sentiment dans la montée ? Son mauvais sort l'entraînait-il ? — Qui le sait ?... Son bâton buta peut-être et tout d'un coup l'homme disparut !... Qu'en restait-il ? Deux couvercles de vases surnageant dans l'eau du précipice. »

*
* *

A la tristesse de cette légende se joint pour nous assombrir la brume qui descend. Sur les bords du Gave, les sapins centenaires sont déjà poudrés de brouillard. Le sentier a disparu, le torrent fait un coude dans la forêt, et le lac de Suyen est là-haut. En suivant la rive sinueuse, nous nous perdons sous les grands arbres, et trébuchons à chaque pas contre les rochers à fleur de sol, ou contre les nids de grosses fourmis, dont sont friands les coqs de bruyère. Pour couper au plus court, nous escaladons la pente rocheuse que domine le plateau du lac. Le brouillard nous enveloppe sur la crête. Je sens sous mes pieds un lit de sable fin. Miqueù me retient par le bras, et nous écoutons le clapotis du lac de Suyen agité par le vent. Nous touchions l'eau sans la voir, en marchant comme des ombres dans ces vapeurs laiteuses. Au retour, les brumes descendaient

plus vite que nous. Et ce long chemin, il fallut le refaire à pied, dans la pluie, dans le vent et dans le noir, traînant après nous, à bout de bras, des ânes trébuchants et rétifs.

En traversant le vallon de Grogne-Pouret, nous entendîmes des voix lointaines chanter : *La-haït sus las mountagnes !* Bientôt après nous croisions une bande joyeuse de jeunes bergers, qui venaient passer la nuit dans les couyals d'Asté.

Tandis que nous revenions la chair transie et l'esprit attristé de notre plaisir, ces braves gens, à travers les rafales, marchaient au travail en chantant.





V

LES BERGERS DE CAMPAN

La vallée de Campan, en Bigorre, fut célébrée en prose et en vers par les écrivains bucoliques du siècle dernier. En un dernier écho de la lutte littéraire entre les modernes et les classiques, notre vallée pyrénéenne était opposée et préférée parfois à la vallée grecque de Tempé. L'honneur, qui lui fut fait alors, ne nous paraît pas excessif aujourd'hui.

La gorge de Pierrefitte se rétrécit à perte de vue entre les murailles à pic de ses rochers, et elle se creuse sous les pieds en un gouffre profond où mugit le Gave. La vallée de Luz arrondit en un cercle de montagnes la surface aplanie de ses prairies.

Moins uniforme, la vallée de Campan se distingue par l'opposition de ses versants et cette diversité d'aspect charme surtout les voyageurs artistes. Sur la rive droite de l'Adour, un peu avant son débouché

à Bagnères-de-Bigorre, une chaîne dentelée de montagnes grises et pelées remonte vers les forêts du Midi ; sur la rive gauche s'étendent en pentes douces les collines vertes et boisées qui limitent le bassin de la vallée tribulaire de Lesponne ; le long des deux bords de la rivière se succèdent, en damiers verts et jaunes, les prairies que l'on fauche trois fois, et les champs de blé où nichent les cailles. Dans le fond s'étale, sur les croupes du col d'Aspin, la verdure sombre de la forêt de sapins des Quatre-Véziaux.

∴

Un procès célèbre, qui, d'après la tradition, aurait duré plus d'un siècle, enleva jadis à Campan cette forêt des *Quatre-Véziaux* — des quatre voisins —, pour en transférer la propriété à des communes de la vallée d'Aure. La privation de ce Paradis-Perdu est toujours sensible, paraît-il, au cœur des habitants de Campan. Eclairée par le soleil de midi, elle blesse leurs yeux, cette forêt que leur arracha la justice de l'Ancien Régime. Et cependant ils ont, pour se consoler, de gras pâturages, où, pendant la saison d'été, ils envoient leurs troupeaux de vaches et de moutons se refaire sur les hauteurs. Les parcs à bestiaux établis dans ces pacages portent le nom de *courtaüs* ; ce vieux mot gascon semble frère du vieux mot français *courtil*.

Les plus fréquentés de ces courtaüs, sont ceux de Lartigue, de Tramesaygues, de Benque, d'Empéage, de la Horgue-du-Sarrat, de Bon, d'Ordincède, du Tourmalet et des Arrens.

Dans les montagnes du Lavedan, les pasteurs, qui pendant l'hiver descendront dans les plaines de Tarbes et de Pau, viennent camper pendant l'été, avec leurs vaches et leurs brebis, dans leurs cabanes de pierres sèches, les *couyalas* ou *cuyeüs* des hauts plateaux de la chaîne méridionale. Les gens de Campan, plus casaniers, ne quittent guère le bourg pendant la journée. Leurs animaux sont, du matin au soir, le plus souvent livrés à eux-mêmes. Après avoir vagabondé, au hasard de l'herbe tendre, dans les recoins des pâturages, quand tombe le jour, toutes ces bêtes se rassemblent d'elles-mêmes, sous un abri dressé au centre du *courtaü*. Vers les quatre ou cinq heures, alors que le soleil tourne derrière les coteaux de Lesponne, des groupes de jeunes gens et de jeunes filles s'acheminent de compagnie, vers leurs *parcages*. Dans les *sarpettes* de toile grise, portées en bandoulière comme les musettes de nos soldats, voisinent, avec les provisions pour le repas de la soirée, ces grandes bannes en fer-blanc qu'on rapportera pleines de lait le lendemain matin. Arrivés là-haut, chacun se met à la besogne accoutumée ; l'une traite les vaches, cet autre compte le bétail. La tâche de la soirée achevée, après des causeries et des chansons assaisonnant le maigre

souper, jeunes et vieux, filles et garçons, s'endorment, groupés à la belle étoile, sous leurs abris de pierre sèche.

A deux ou trois lieues du toit familial, loin des yeux sévères de la maman, dans ces nuits de plein air, les Campanoises au cœur et aux bras solides défendent vaillamment leur vertu. Bon nombre de romans s'ébauchent sans doute là-haut, mais il est très rare qu'ils s'y achèvent; les amoureux et les amoureuses attendent sagement de redescendre vers la mairie et vers l'église. Une bonne vieille de quatre-vingts ans, rappelant ses souvenirs de jeune fille, racontait un jour que pendant ces soirées, dormies en commun, elle avait, en trente nuits, reçu les aveux de vingt-cinq galants, sans que sa vertu ait eu à en souffrir et sans que personne ait trouvé à y redire.

..

Vers la mi-octobre, les neiges qui descendent des sommets forcent, les uns après les autres, les troupeaux à retourner à Campan. Dans les prairies qui entourent le bourg, avant d'enfermer leurs vaches et leurs moutons dans les écuries de l'hivernage, bergers et bergères les parquent en plein air, à quelques pas d'habitations.

Ce retour de la montagne est l'occasion d'une

grande fête pastorale. Dans chaque famille, la veille de ce dimanche, on fait cuire au four de la maison la *moundetto*, un gâteau pétri avec la fleur de farine des moulins de Bagnères et avec le beurre encore parfumé par les herbes des hauteurs. Le matin venu, tous se rendent pour la messe solennelle à l'église Sainte-Marie-de-Campan. Les *moundettos*, parées de linges bien blancs, sont étalées sur des chaises ; après la messe, ainsi que pour les *tourteaux* du dimanche avant Pâques, le prêtre qui officie procède à la bénédiction. Au sortir de l'église, hommes et femmes, leur gâteau sous le bras, se rendent en masse à l'auberge. Les amitiés qui se sont nouées sur les hauteurs s'affirment autour des tables. Les femmes ne sont pas toujours assises à côté de leur mari, mais les filles sont toujours placées à côté des garçons. L'après-midi se passe à manger, à boire, à chanter ; les plus vieux, égoïstes, ne causent qu'avec leur verre et leur assiette ; les plus jeunes laissent leur cœur voisiner comme leurs mains ; tandis que les vieilles content des histoires de leur bon temps, les jeunes filles préfèrent se laisser conter fleurette.

Le soir même de la fête, tous retournent à la garde des troupeaux en plein air.



Avec les froids qui approchent, et avec les bêtes

qui tondent, par parcage, les seconds regains des prairies, il faut à leurs gardiens des abris pour la nuit et des abris qui se déplacent. Aussi les bergers de Campan disposent, pour la couchée, leur *burguet*.

Vous rappelez-vous les arches de Noé de notre enfance, ces boîtes de bois, moitié bateau et moitié maison, dans lesquelles s'empilaient tous les animaux du déluge taillés au couteau et peinturlurés par les bûche-rons de la Forêt-Noire.

Eh bien, le *burguet* ressemble exactement à une arche de Noé plus haute que large et longue de deux mètres et demi. Dans cette maisonnette de bois, le berger de garde s'introduit le soir, pour y dormir, par une ouverture latérale se rabattant en couvercle de tabatière.

Les jeunes filles n'ont plus ici la liberté des nuits en commun dans les hauts pâturages. Alors, sans inconvénient, elles pouvaient se grouper ensemble avec les jeunes gens, mais il ne serait pas bon que, maintenant, elles s'approchassent trop des *burguets* où l'on dirait que niche le diable. Quelques-unes, les plus braves, s'accouident sur le rebord des fermetures, et causent derrière la barrière avec leurs amoureux ; malgré les instances, elles ne se hasardent guère à franchir la claie et à pénétrer dans l'enclos. Là, les labrits à quatre pattes veillent sur leurs troupeaux, plus loin, des gardiens à deux pieds, de *burguet* à

burguet, se surveillent jalousement, à travers la plaine sombre.

Cependant la nuit est obscure, la lune ne se lèvera pas de si tôt, sous les étoiles rieuses les deux amoureux se sont attardés accoudés sur la claie d'osier. Rentrer à Campan à cette heure, dit le jeune homme tentateur, les vieux dorment, couchés depuis longtemps. Il attire peu à peu son amie vers le burguet, et à demi consentante lui fait franchir à sa suite la trappe de bois, qui retombe. Au battement sourd du couvercle répond un coup de sifflet strident ; le burguet s'ébranle sur ses fondements de planches, le pauvre bateau semble un instant ballotté par des vagues houleuses, et dans une dernière secousse il se renverse et sombre dans le noir.

Le burguet est tombé lourdement sur sa porte à couvercle, emprisonnant dans sa caisse, maintenant plus large que haute, les deux oiseaux pris au trébuchet. Les oiseleurs, après un éclat de rire, s'en vont dormir dans leurs couchettes voisines, sûrs que leur gibier ne pourra redresser sa cage.

Le lendemain matin à l'aurore, à travers tous les pacages de Campan, s'est répandue, en trainée de poudre, la nouvelle qu'on a renversé cette nuit un burguet. Alors tous arrivent à la curée, les uns armés de fourches comme pour une chasse au chien enragé, les autres porteurs de casseroles comme pour une conduite de charivari.

Le burguet est redressé en grand effort et en grande pompe. Le jeu cruel est poussé jusqu'au bout. Il s'agit de débusquer la bête de sa tanière. C'est un ours, crie l'un, prenez garde au coup de griffe ! La porte est soulevée avec précaution. Le jeune homme en sort le premier, la tête en avant, les poings fermés, cherchant à sauter à la gorge des méchants qui le tiennent à bout de fourche. Au bruit des casseroles, la jeune fille sort à son tour en pleurant, et en cachant sa figure rouge dans son tablier. Certaines — celles qui n'en sont plus à leur première nuit de burguet — ont un front qui ne rougit plus et se louent hautement du jeune homme qui, dans cette nuit d'accident, sut les respecter.

Toutes ces histoires ne finissent pas, hélas, devant M. le maire et devant M. le curé. Aussi quand les touristes remarquent dans les rues de Campan une jeune fille qui passe, la tête couronnée par la cruche en terre posée sur le coussinet de linge et qu'ils disent : « Quelle belle fille ! » parfois une voix narquoise d'indigène leur répond : « Oui, mais elle est allée au burguet ! »



VI

L'ART GASCON

- I. — L'ART ARABE EN LAVEDAN
- II. — LE MAKILLA



I

L'ART ARABE EN LAVEDAN

Tous les habitués de Barèges, cette station la plus élevée des hautes montagnes de la Bigorre, ont fait les classiques excursions du lac d'Escoubous, du col du Tourmalet et du Pic du Midi. Les cavaliers de profession ou d'amour-propre enfourchent les petits chevaux labedanais, bien harnachés par les guides. Mais les gens tranquilles, qui aiment à marcher lentement et sûrement, accueillent les offres de service d'une vieille Barégeoise qui répond au pittoresque sobriquet de Mère aux ânes. Elle place, dans les prix doux, sa marchandise à longues oreilles, et quand il y a des enfants dans la caravane, elle escorte les ânes qu'elle a loués. Le passage devient-il un peu difficile, les baudets hésitent-ils à poser leurs pieds sur les cailloux détremés par les ruisseaux de cascade, la bonne femme pique vigoureusement ses bêtes avec un bâton pointu, et, joi-

gnant la parole au geste, elle prononce la phrase consacrée : *Harri, qué té pounchi !*

Qué té pounchi, je te pince, la traduction de ces derniers mots est, pour nous Gascons, très facile, mais le *Harri*, combien ce premier mot, depuis mon enfance, a surexcité mon imagination en mal d'étymologie. En langue romane, *harri* signifie crapaud. Pourquoi appliquer ainsi à une si grosse bête le nom d'une si petite ? Depuis longtemps, j'avais perdu tout mon patois à deviner l'énigme. Un beau jour, j'eus l'explication sans la chercher ; pour cela j'avais dû aller bien loin de mes Pyrénées, et traverser les terres et les mers. Une après-midi de printemps, à Tanger — oui, au Maroc, s'il vous plaît — sous une porte dentelée de créneaux arabes, à l'entrée du port, je croisais un ânier Kabyle, qui conduisait à grand renfort de matraque son bourriquet surchargé de fagots de bois. Comme l'animal regimbait, après avoir glissé des quatre sabots sur les pierres plates de l'entrée, son maître l'encouragea de la pointe du bâton en criant : *Arrh, arrh*, et l'âne pressa le pas, en sentant le coup et en entendant la parole.

Arrh, malgré la suppression de l'i et malgré le déplacement de cette aspiration qui précédait le *harri* de Barèges, mais ces deux mots, proférés dans les mêmes circonstances, me parurent frères. Je ne me trompais pas. *Arrh*, m'expliqua notre interprète, signifie : en avant. En disant *harri* à sa monture, la

Mère aux ânes du lac d'Escoubous lui parlait donc arabe sans s'en douter.

J'avais dû voyager *tras los montès* et même franchir les portes d'Hercule, pour me convaincre que, sous la légende du séjour des Arabes dans nos Pyrénées se cachait un fond de vérité historique.

Le *Harri*, en avant, du roman Labedanais dérive directement de *Arrh*, l'en avant de la langue arabe. Pour dire en avant, les Espagnols emploient le plus souvent le mot. *Anda* Ils ont bien conservé l'*Arrh* arabe dans *Arre*, en avant, et *Arriero*, muletier, mais en oubliant l'h aspirée si caractéristique. La Provence, où les Sarrazins s'étaient taillé un royaume, emploie ce mot ainsi que la Gascogne et les dompteurs de chevaux du pays de Mireille excitent leurs cavales au cri de *Harri*, en avant, ainsi que le font les meneuses d'ânes du pays de Barèges.

*
* *

Après leur défaite par Charles Martel, sur le champ de bataille de Poitiers, les Sarrazins, nous rapporte la tradition méridionale, se réfugièrent dans les vallées de la Bigorre.

Un jour vint où, lassées d'exactions, les populations gasconnes se soulevèrent, et, conduites par un diacre de Tarbes nommé Mesclin ou Missolin, elles taillèrent

en pièces leurs envahisseurs sur le vaste plateau d'Ossun situé entre Tarbes et Lourdes.

Le lieu de la déroute porte encore le nom significatif de *Lane Mourine*, la lande des Maures. Mesclin, le diacre-général, fut, après sa mort, vénéré en Bigorre comme un Saint. Son tombeau, profané lors des guerres de Religion, est conservé, à Tarbes, derrière le maître-autel de l'Eglise Saint-Jean. Tous les ans, jusqu'à la Révolution, — ainsi que le font encore les Espagnols pour commémorer leurs victoires, — le souvenir de cette défaite des Maures était perpétué à Arcizac-Adour, dans la plaine de Tarbes, par une procession où l'on portait triomphalement la statue équestre de saint Mesclin.

Tout ceci n'est déjà plus de la légende. Mais la réalité du passage et du séjour des Arabes en Bigorre est attestée par une autre source historique : les lieux-dits du plan cadastral. *La lane Mourine*, ce nom n'est pas isolé, et l'on retrouve un peu partout dans le département des Hautes-Pyrénées : *lous turouns dous Mourous*, *las houns dous Mourous*, les tertres et les fontaines des Maures.

Les visages comme les lieux semblent conserver chez nous la trace de l'invasion. La petite ville d'Ossun, qui domine la lane Mourine, par les types et par les mœurs de ses habitants rappelle, tout autant que les villes de l'Andalousie, le souvenir des Sarrazins. Les femmes très pieuses de ce bourg avec leurs lèvres

épaisses, leurs yeux noirs, leur teint basané et la modestie cloîtrée de leur vie, offrent l'apparence du visage et des habitudes des Moresques. Autrefois, les rouliers d'Ossun étaient de véritables nomades ; ainsi que ces autres descendants des Maures, les colporteurs Commingeois du pays de Rivière, les Ossunois avaient l'habitude de courir la France avec leurs charrettes, exportant du Midi au Nord les beurres et les fromages de nos montagnes.

*
* *

Si ces traces du séjour des Sarrazins se sont conservées dans les plaines et sur les coteaux du nord de la Bigorre, combien plus profonde a été l'empreinte laissée par eux dans les montagnes du Lavedan qu'ils occupèrent pendant plus d'un siècle peut-être.

Ce pays de Lavedan, qui va de Lourdes, du midi au nord, jusqu'aux Pyrénées Espagnoles, comprend les trois cantons d'Argelès, d'Aucun et de Luz, et une partie de celui de Lourdes. Au nord, la superbe vallée d'Argelès, où débouchent, entre autres, les vallées tributaires de Cauterets et d'Azun ; au midi, en amont de la longue et profonde gorge du Gave, la verte vallée de Luz où se rejoignent les Gaves de Barèges et de Gavarnie.

C'est dans les vallées de Luz et d'Azun que j'ai re-

cueilli les plus nombreux vestiges de l'occupation Arabe.

Là, dans les maisons, dans les fermes, dans les chapelles, dans les églises, depuis les objets modestes de l'industrie pastorale et de la vie de tous les jours, jusqu'aux ornements des bénitiers et aux sculptures des porches, le bois, le fer, la pierre et le marbre sont taillés, gravés ou sculptés, suivant les traditions d'un style inconnu tant dans la France du Nord que dans notre France méridionale.

L'exposé de mes observations, que je vais résumer ici, justifiera amplement l'exactitude du titre de cette étude : *L'Art Arabe en Lavedan*.

*
* *

J'ai relevé dans cette partie du Lavedan qui porte le nom de pays de Barèges, et qui correspond exactement au canton de Luz, une douzaine de marteaux de porte d'une forme et d'une décoration toutes particulières. Combien en reste-t-il en place aujourd'hui depuis mes investigations datant de quelques années déjà. Pour ma part, je possède deux de ces objets, et je suis excusable de cet enlèvement puisque je cétais à un désir de documentation, et non à un caprice de collectionneur. Mais les touristes et les baigneurs qui sont passés jusqu'ici avant et après moi ? Quoi qu'il en soit

et quoi qu'il en reste, les plus nombreux échantillons de ces marteaux caractéristiques se rencontraient en ces dernières années à Sazos, près de Saint-Sauveur, et à Villenave, près de Luz.

La forme de ces instruments est partout la même, seule la décoration présente quelques légères différences ; ils se composent invariablement d'un heurtoir circulaire en forme de lourd bracelet hexagonal, attaché par une bague à une plaque de fer dentelée en étoile, et venant frapper sur un buttoir planté comme un clou dans le disque d'une seconde étoile dentelée. En résumé : un anneau rond, en fer, portant en haut et en bas sur deux rondelles de fer découpées.

Sur les faces du heurtoir et de sa bague court un dessin fait en général de fines lignes brisées ou pointillées qui se croisent, suivant des formes géométriques, en trapèzes ou en losanges. Seuls, le buttoir cubique et les deux plaques dentelées sont lisses et sans striures.

L'un des marteaux que je possède, et que j'ai acquis par correspondance, répond absolument, d'après mes notes et mes croquis, à celui que j'ai observé sur la porte de la maison Soubies, sise à l'ouest de l'église de Villenave, près de Luz. La décoration particulière de mon modèle et de celui de Villenave est constituée par des points creux, gravés au centre de losanges aux lignes brisées. La maison Cazalis, à Sazos, portait, lors de ma visite, un heurtoir sur ses deux roues dentelées,

décoré de trapèzes aux lignes brisées, sur lesquels était jeté comme un semis de petits cercles, tracés à l'emporte-pièce. Ces dessins semblent partout avoir été gravés à la pointe et au marteau. Les dimensions des étoiles de pivot varient entre huit et dix centimètres, et celles des anneaux du heurtoir entre quatorze et seize centimètres, en prenant le diamètre extérieur.

J'étais convaincu à l'avance que mes marteaux labradanais étaient, sinon de forme, du moins de style arabe. Dans un voyage en Espagne, j'ai vainement cherché sur les vieilles portes de l'Alhambra, du Généralife et de la *Mezquita*, des modèles semblables. A Tolède uniquement, à l'exclusion de Grenade et de Cordoue, j'ai rencontré un seul exemplaire, non décoré et plus grand, offrant avec ceux de Luz une vague analogie. Mais au Maroc, en ce Tanger où j'allais entendre le *Arrh : en avant* arabe, frère du *Harri : en avant* barégeois, je devais en outre retrouver sur vingt portes différentes des marteaux identiques à ceux de Villenave et de Sazos. Ils ne leur ressemblent pas seulement ; ce sont les mêmes. C'est là-bas comme chez nous, le bracelet rond de fer à la bordure hexagonale, suspendu par une bague à une roue dentelée et frappant sur un buttoir maintenant, lui aussi, une plaque en étoile. La décoration de ces marteaux est faite encore de lignes brisées ou pointillées. Le type observé par moi à Sazos portait un semis de petits cercles dans des trapèzes dentelés.

J'ai sous les yeux un croquis de heurtoir arabe de

Tanger, dessiné pour moi par mon correspondant en cette ville, M. Joseph Durand, chef de comptabilité dans l'importante maison française de commerce au Maroc : Irénée Brun. Le *fondac* marocain, sur la porte duquel se trouve ce marteau de fer, appartient à un ancien Pacha nommé Mohammed ben Abdel Salek. Comme les rues n'ont pas de désignation à Tanger, on détermine les fondacs ou maisons arabes soit d'après leur situation, soit par le nom de ceux qui les occupent ; celui-ci s'appelle *fondac de la porte du Socco* parce qu'il se trouve près de la première porte du grand Socco, la place du marché.

Dans la ville de Tanger ainsi que dans la vallée de Luz, ces heurtoirs sont striés également de pointillés et de brisures. Le modèle dessiné par M. Joseph Durand montre un semis de petits cercles dentelés, d'un diamètre alterné de quatre et de huit millimètres en moyenne. A Sazos, près de Saint-Sauveur, nous venons de le constater, le dessin se compose également de petits cercles inclus dans des trapèzes. Sur d'autres types de heurtoirs, à Tanger, j'ai relevé soit des hachures ou des lignes parallèles ondées, soit encore des demi-cercles en lignes pointillées ou brisées ; ces grands demi-cercles adossés renferment entre eux des groupes de demi-cercles plus petits, adossés et disposés par quatre.

De cette étude de comparaison il résulte que l'identification est si complète qu'on pourrait substituer les

marteaux du pays de Luz à ceux de la ville de Tanger, sans que l'œil d'un Barégeois ou d'un Marocain puisse reconnaître ce changement.

J'étais un jour arrêté près de l'église de Sazos en Barèges, et, soulevant le heurtoir de la maison Cazalis, je formulais au milieu d'un cercle d'archéologues ma théorie sur l'art arabe dans le pays de Lavedan. C'était un dimanche, au sortir de la grand'messe, et des paysans curieux s'étaient rapprochés de nous. Un jeune homme s'avança jusqu'à moi pour mieux saisir mes explications et pour me questionner. Je m'interrompis un instant pour faire remarquer à mes compagnons d'excursion la physionomie de ce Labedanais. Les yeux bruns étaient surmontés de sourcils arqués noirs, le nez mince et busqué surmontait une bouche fine, meublée de dents blanches et pointues. En drapant un turban sur cette tête fière de montagnard, Horace Vernet eût retrouvé un de ces réguliers de la Smalah d'Abd el Kader ; nous autres, nous crûmes revoir un cavalier d'Abderame. « Alors, Monsieur, me dit mon interlocuteur de Sazos, vous pensez que le marteau de porte que vous tenez a été forgé autrefois, chez nous, par un ouvrier arabe ? — Non, mon ami, lui répondis-je. Il y a mille ans peut-être, un ouvrier arabe fabriqua en effet à Sazos ou dans le voisinage un heurtoir semblable à celui-ci. Après le départ des Sarrazins, un forgeron de la vallée copia l'objet qui était sous ses yeux, et depuis, ce même modèle s'est

reproduit jusqu'à aujourd'hui à travers les générations successives ».

*
* *

Sur le bois comme sur le fer, l'art arabe a laissé en Lavedan de semblables empreintes. Toutes les collections de bibelots algériens renferment ces vases de bois à une anse dont les bords et le pied sont cerclés d'une bande de cuivre. Ces petits vases, en forme de cuve, sont destinés à contenir de l'eau ; le corps est fait d'un bloc de bois évidé et la base d'une rondelle du même bois rapportée. On pourrait rapprocher de ce récipient les *herras* béarnais et basques, fabriqués à Orthez ou à Saint-Palais, et servant aux femmes qui les portent sur la tête à aller puiser de l'eau aux fontaines. Le *herras*, en forme de tronc de cône et haut de trente à cinquante centimètres, est fait comme les barriques, avec des douves de châtaignier ; trois cercles de cuivre décorés à la pointe et au marteau entourent le fût. Mais entre ces deux sortes d'objets, *herras pyrénéens* et tasses algériennes, il n'existe qu'une étroite ressemblance peut-être.

Dans les bordes de la vallée d'Azun en Lavedan, j'ai vu les bergers d'Aucun ou d'Arrens traire le lait de leurs vaches dans des vases de bois à une anse, en forme de cuve, faits d'un bloc de bois creusé et renforcés au pied et au pourtour par une bande de cuivre.

Ainsi que les heurtoirs en fer de Luz et de Tanger, les coupes en bois de l'Algérie et du Lavedan sont absolument de même origine.

Dans les loisirs de leurs pâturages, les gardiens de bestiaux ont de tout temps sculpté le bois à la pointe du couteau.

Les bergers barégeois fabriquent des fuseaux et des quenouilles, les bergers kabyles entaillent des cannes ou des tuyaux de pipe.

La quenouille dans la vie des femmes de Gascogne n'est pas seulement un objet d'utilité journalière, cette compagne des après-midi de pacage et des soirées de coin de feu est encore un symbole nuptial. Dans tout mariage gascon de la plaine et de la montagne, célébré suivant les anciens rites, *le nobi*, le fiancé, offre une quenouille ouvragée à la *nobio*, la fiancée. Dans les montagnes, les vieux usages se sont conservés plus vivaces encore que dans la plaine. Non seulement, la coutume de la remise de la quenouille est observée en Lavedan pour tous les mariages, mais les quenouilles là-haut, à Luz comme à Aucun, ont une forme toute particulière. En Bigorre, dans les Landes, en Armagnac, ces objets sont fabriqués avec une tige de roseau, une *canabero*. En Lavedan, ils sont faits en bois dur, en buis le plus souvent. La quenouille labedanaise, figuée et coloriée, représente plusieurs journées de travail, elle est commandée à l'avance à des spécialistes de la vallée d'Azun et se vend en général de cinq à six francs.

Il n'est pas étonnant, m'objectera-t-on, que ces naïves sculptures des bergers pyrénéens offrent quelque rapprochement avec le bois décoré des cannes et des tuyaux de pipe de l'Algérie ou du Maroc. Tous les peuples pasteurs, en effet, l'hiver, dans l'isolement de leurs étables, ouvrent leur couteau, prennent un bout de bois et s'improvisent sculpteurs. Les Suisses dans leurs chalets se sont fait une spécialité d'objets d'art en bois qui ne rappellent en rien l'art arabe. Je répondrai qu'il ne s'agit pas ici de vague ressemblance, mais encore d'assimilation absolue. Les bouts de bois labé-danais sont décorés et coloriés comme les bouts de bois kabyles. J'ai sous les yeux quatre éléments de comparaison : une quenouille qui a été commandée pour moi par le poète roman Miquèu Camélat, d'Arrens, à un paysan de la vallée d'Azun ; une autre quenouille hors d'usage, donnée par une vieille personne de la vallée d'Argelès ; un tuyau de pipe à kief, acheté par moi à Tanger et une canne kabyle que mon frère, le baron de Cardaillac, m'a rapportée d'Algérie. Je vais, en premier lieu, comparer l'un à l'autre, quenouille et tuyau de pipe. Ces deux objets se rapprochent d'abord par une caractéristique commune ; ils sont coloriés en bleu et en rouge, à la façon des émaux champlevés, par des couches de cire garnissant des trous ménagés dans le bois. Tout le monde a remarqué, sur les grossières poteries modernes de l'Algérie, ces taches de couleur vive, en forme de pains à cacheter, jetées sur

la panse des vases comme des éclaboussures. Ces ronds irréguliers, de couleur rouge et bleue, et d'un certain effet éclatant, sont produits par des gouttes de cire à cacheter. De même, en Algérie comme au Maroc, les Arabes et les Kabyles garnissent de cires colorées et surtout de cire à cacheter les trous ménagés dans leurs objets en bois. L'art arabe a toujours été polychrome.

En dehors de ce procédé commun de coloriage dans la quenouille labedanaise et dans le tuyau de pipe marocain, je signalerai les points de contact du dessin. Le tuyau est beaucoup plus sobre d'ornementation que la quenouille ; question de bon marché sans doute ; le mode dans les entailles est le même ; les deux baguettes sont entourées d'anneaux qui les sectionnent en cartouches cylindriques décorés. Sur le tuyau arabe, je relève un petit semis de carreaux creux et remplis de cire colorée ; sur la quenouille labedanaise, les petits carreaux juxtaposés, au lieu d'être en creux, sont en relief, et ils se détachent en blanc sur la couche de cire rouge des évidements intermédiaires.

La canne kabyle d'Algérie ne porte pas d'incrustations de cires de couleur, mais sur son pourtour et sur ses côtés, elle montre plusieurs fois répétées, comme type principal de décoration, des chaînes de barrettes disposées en arête de poisson. De semblables guirlandes d'arêtes de poisson, saillant sur un fond de cire colorée comme motif dominant, courent le long ou

autour des cartouches de la quenouille labedanaise.

En dehors de ces rapprochements de détail entre ces objets de bois, tous ceux qui ont examiné en Andalousie les restes éclatants des carreaux de faïence arabe, retrouveraient, entre l'émail de ces terres cuites et le coloriage de la quenouille labedanaise, un air de famille. Sur les panneaux des *azulejos* hispano-moresques, ce sont des combinaisons géométriques ménageant entre des rosaces, en forme de cercle, des croix ou des losanges dentelés ; sur les cartouches de notre quenouille, entre des étoiles à quatre lobes, en forme d'X manuscrit, sont ménagés des carrés et des losanges d'un effet semblablement décoratif. Les Labedanaï d'Azun et de Barèges sont d'humbles potiers en bois, ils n'ont pas d'art céramique, mais sur le fer ciselé et sur le bois figolé et peint ils ont conservé, à travers les âges, les lointaines leçons de leurs maîtres en décoration, les Sarrazins de l'invasion.

*
**

Notre Gascogne est très pauvre en monuments d'art religieux ancien. En Bigorre, en Béarn, en Armagnac, pendant les guerres de Religion, les routiers huguenots de Montgomery vinrent en traînée de poudre dévaster et brûler sur leur passage les églises catholiques. Seules, les cathédrales, grâce aux remparts de leurs

bonnes villes, restèrent debout après le passage de cette nouvelle horde de Vandales.

Les vallées du Lavedan étaient éloignées de la route suivie par les partis protestants du xvi^e siècle ; en outre, dans ces pays si pauvres, ils n'auraient pas trouvé grand'chose à piller. Aussi, dans ces vallées, aux pays de Barèges, d'Argelès ou d'Azun, les églises anciennes sont encore intactes. Construites en un style roman primitif, avec des voûtes épaisses d'un mètre, qui faisaient corps avec les murs, elles ont traversé les siècles sans trop de lézardes. On pourrait recueillir sur les tympans de ces chapelles une collection, unique sans doute en France, de Christmes fleuris de lettres grecques. Mais je ne m'arrêterai aujourd'hui qu'aux traces que l'art arabe a laissées sur ces porches et dans ces intérieurs.

Il aurait été surprenant que la décoration des marteaux de portes arabes du Lavedan n'ait pas eu d'influence sur la ferronnerie des églises. Le seul objet de cette nature que j'ai relevé est un grand verrou qui est attaché à la porte à deux battants de l'église de Sassies, près de Saint-Sauveur. Ce verrou, dont les deux bras mesurent soixante centimètres de long et la poignée vingt-cinq centimètres, est strié de lignes géométriques : c'est un réseau de hachures à angle droit, tracées à la pointe et au marteau, ce sont des zigzags de lignes brisées et pointillées ; c'est toujours la décoration des heurtoirs des villages voisins de Sazos et de Villenave et des marteaux de porte des maisons de Tanger. Ce qui

rend particulièrement intéressante cette église de Sassies, c'est que le fer et la pierre, ornés à la mode arabe, y voisinent en deux monuments uniques dans ces vallées. A côté de la porte au verrou, se dresse près de l'entrée de la nef, un fût de colonne à hauteur d'appui, qui supporte, sur un chapiteau carré, un bénitier semi-sphérique. La coupe du bénitier est cantonnée par quatre petites colonnettes de renfort. La surface supérieure de ces colonnettes est creusée d'étoiles aux branches en ovales et en triangles. Nous approchons déjà du style arabe, mais nous le retrouvons dans son intégrité et sans plus d'analogie avec le style roman, dans la décoration des rebords de la coupe du bénitier. Sur cette bordure circulaire court une double guirlande de triangles creux, alternés et opposés par les pointes ; cette double chaîne de triangles est séparée et accusée par une ligne brisée intermédiaire, faisant elle aussi le tour des lèvres du bénitier.

J'ai sous les yeux un de ces petits meubles de bois algériens, véritables travaux de patience que les Arabes tirent du même morceau de bois. C'est une liseuse, en forme de pupitre de missel ; les deux panneaux jouant dans une charnière, ainsi que des doigts croisés, ont été découpés à la scie et au ciseau dans la même planche. Sur les deux faces sont creusés de petits triangles alternés et séparés par des réseaux de lignes brisées. C'est absolument la décoration des rebords du bénitier de Sassies.

D'autre part, sur l'anneau de bois de la plus ancienne de mes quenouilles labedanaises courent en guirlande ces petits triangles arabes, creusés et juxtaposés.



L'art roman aime à tapisser les archivoltés de ses porches et les tailloirs de ses pilastres et de ses chapiteaux avec des rinceaux de palmettes. Ces palmettes, le plus souvent, reproduisent, épanouies ou recourbées en crochet, des feuilles de marronnier. Sur les porches des vallées de Luz et d'Azun, à Aucun, à Luz, à Esterre, à Serres notamment, nous trouvons ces feuillages, mais traités à la mode arabe.

Les filioles des palmettes romanes sont toujours en plein relief, les folioles des palmettes labedanaises sont évidées et ne présentent qu'un pourtour linéaire en saillie. C'est ainsi que les Arabes, qui préfèrent les lignes aux pleins, représentent sur leurs monuments leur flore décorative. Par une sorte de haine religieuse du modelé de la nature vivante, ils se contentent de l'esquisse tourmentée des silhouettes. Sur leurs tapis mêmes, quand ils dessinent des folioles, ils brodent les contours en évidant le milieu. J'en ai relevé un exemple dans un dessin de tenture du *xvii^e* siècle, donné par Charles Goutzwiller, et reproduit dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1)

(1) Année 1875, tome II, p. 109.

L'évidement à la manière arabe des folioles labedanaises n'est pas une coïncidence accidentelle ; cette habitude constante, suivie dans la forme de ces rinceaux, dérive sûrement d'une influence moresque.

Contraints de renoncer à peindre en général la figure humaine, et le plus souvent les figures des animaux, les sculpteurs arabes devinrent des ornemanistes aussi remarquables qu'exclusifs, et ils furent très vite amenés à trouver dans les lettres si contournées de leur alphabet des motifs de décoration. Les versets du Coran serpentent le long des vases hispano-moresques, ils tapissent les meubles et sont en relief sur les coffrets, ils bordent, saillants comme des festons, l'archivolte des portes des casbahs et des mosquées.

Les rinceaux des églises de la vallée de Luz et de la vallée d'Azun ne se composent pas simplement de palmettes linéaires évidées, mais encore de folioles déformées et affectant le contour de lettres moresques. Dans les inscriptions arabes courantes, on relève des lignes contournées rappelant tour à tour les formes de notre *a* minuscule d'imprimerie et de la double boucle de notre chiffre huit ; puis on y retrouve des lignes brisées, des angles et des triangles. Le long des tailloirs et des archivolttes de Luz, d'Esterre, de Serres et d'Aucun, nous voyons les palmettes labedanaises se déformer, elles aussi, en figure de triangles, de lettres et de chiffres.

Ces guirlandes du Lavedan rappellent absolument les inscriptions arabes. Il est certain que ce semblant de lettres n'a aucun sens, et qu'elles sont purement ornementales, mais il est tout aussi certain que le sculpteur chrétien du Lavedan, qui creusa au XII^e ou au XIII^e siècle les frontons de ces porches, avait travaillé soit avec des ouvriers arabes, soit en ayant sous les yeux des incrustations des versets du Coran.

Il ne comprenait pas la signification de ces grimoires, mais il cherchait simplement à en dégager et à en reproduire le caractère décoratif.



Tous ces vestiges d'art exotique que je viens de noter proviennent de l'influence stable d'une occupation arabe, et non pas d'une infiltration espagnole venue d'au delà des monts. Ce que l'Espagne a conservé du style moresque est de provenance directe et ne dérive pas d'imitation. Les Chrétiens de là-bas étaient trop fiers pour copier les Mores qu'ils avaient enfin vaincus et chassés.

Parfois même, ils démolissaient une partie de l'Alhambra pour y substituer un lourd palais resté inachevé, ou ils écrasaient le centre de la Mosquée de Cordoue sous le dôme en champignon d'une église barbare. Non, les Labedanais n'ont pas reçu des Espa-

gnols ces épaves arabes, ils les ont conservées de première main, dans l'isolement de leurs montagnes. Je soumetts aux savants, aux artistes et aux lettrés les justifications que j'apporte à l'appui d'une thèse originale.

Désormais, pendant leurs excursions dans les Pyrénées, mes lecteurs ne négligeront plus, en allant au Pic du Midi ou à la cascade de Gavarnie, de monter jusqu'à ces petits villages échafaudés sur les contreforts de nos routes thermales. Là-haut, à Sazos, à Sassies, à Sère ou à Esterre, en visitant les chapelles romanes, en fouillant dans les lieux-dits du cadastre, en examinant le mobilier rustique des bordes et les quenouilles des jeunes mariées ou des vieilles fileuses, ils reconnaîtront que j'avais raison dans mes dires, et qu'il a existé et qu'il existe encore un véritable art arabe en Lavedan.





II

LE MAKILLA

La Voz de Guipuzcoa de Saint-Sébastien est surtout un journal d'informations télégraphiques et de nouvelles locales. J'y ai cependant, un jour d'été, découpé une chronique très documentée portant pour titre, *Cosas de Guipuzcoa, Malkilkaria*, et pour signature, *Mendiz-Mendi*. En reproduisant en partie cette excellente page de folk-lore basque, je la compléterai avec quelques observations personnelles.

*
* *

« *Makilla* : bâton ; *malkilkaria* : celui qui manie le bâton.

» Est-ce parce que, en Guipuzcoa, le sol est accidenté et que pour gravir les hauteurs l'aide du makilla est

utile, est-ce plutôt, en matière d'armes, à cause de la répugnance qu'éprouvèrent toujours les habitants du pays pour le couteau, la *navaja*, quoi qu'il en soit, le Guipuzcoan a toujours eu un goût marqué pour son *makilla*.

» Un peintre espagnol voulut un jour étudier une cidrerie basque en temps de fête. Ayant pénétré dans l'intérieur de la salle, il lia conversation avec les uns et avec les autres et il finit par inviter une vingtaine de jeunes gens à manger un morceau et à boire un verre de cidre. Au grand étonnement du peintre, ses convives partagèrent avec leurs mains les pains qu'on venait de leur servir ; entre eux tous, et ils avaient de seize à vingt ans, ils ne possédaient pas le moindre couteau. »

Ce ne sont pas donc les Basques d'Espagne qui, à l'exemple des Aragonais, cacheraient une *navaja* dans leur ceinture.

J'ai moi-même, un soir de fête, dans la *calle mayor* de Fontarabie, assisté à une petite scène qui indiquait bien l'horreur des Basques pour le couteau. Après le *fundango* dansé devant la *casa consistorial*, une dispute s'éleva entre deux hommes. L'un, étranger au pays, grommela une menace : « Qu'est-ce qu'il vient faire ici, ce Castillan de malheur, — s'écria son adversaire, un pêcheur de six pieds de haut, — il parle de m'ouvrir le ventre, ici nous ne savons pas jouer du couteau, nous ne nous servons que du *makilla*. Mais avec toi, mes mains me suffiront. » Et au milieu des bravos de

la foule, il administra à son adversaire une telle frottée, que le pauvre Castillan fut hors de combat, avant d'avoir pu ouvrir sa navaja malencontreuse.

Voici maintenant quelques anecdotes, que raconte don Mendiz-Mendi, sur de beaux coups de makilla donnés par les Guipuzcoans.

« Pendant la guerre de l'Indépendance, don Gaspard de Jaurégui (El Pastor), n'ayant pas assez d'armes militaires à donner aux hommes de sa première guérilla, pourvut ceux qui en manquaient de makillas ; les chroniques racontent que ce mélange de bâtons et de fusils donna des résultats frappants et avantageux.

» Lors de la première guerre carliste, il y eut des *partidas* du prétendant uniquement armées de makillas, et le triste héros de la dernière guerre civile, le curé Santa Cruz, ne marchait jamais au feu sans son inséparable bâton basque.

» En 1823, vivait, dans un *caserio* des environs de Ernialde, un paysan nommé Baptiste, qui était un *makilkari* consommé. Un jour, deux soldats français, faisant partie de cette armée des *100.000 fils de saint Louis*, qui était venue tailler des croupières aux libéraux espagnols, rôdaient autour de la maison du dit Baptiste dans l'intention de lui voler une paire de poulets. Mais ils avaient compté sans le makilla de leur homme. Celui-ci aborda ses deux visiteurs à coups de bâton. Les deux soldats dégainèrent, et ils s'escrimaient avec leur sabre, tandis que leur adversaire parait les

coups avec une adresse sans égale. Comprenant que la lutte devenait sérieuse et que son bâton était par trop faible et par trop petit, Baptiste poussa un cri d'appel. Sa femme lui passa par la fenêtre le makilla le plus grand qu'il y avait à la maison. Baptiste, sans perdre un doigt de terrain, saisit adroitement le nouveau gourdin, et il ne fut pas long à en terminer avec ce duel d'un nouveau genre. D'un coup de pointe à l'œil droit il mit l'un des soldats hors de combat, et quant à l'autre, d'un coup de revers il le laissa dans un état plus pitoyable encore. Il paraît que pendant tout le temps de l'occupation française, le brave Baptiste dut quitter sa ferme avec sa famille et se cacher pour éviter les représailles des camarades des deux blessés. »

Don Mendiz-Mendi, pour terminer, suivant son expression humoristique, avec des fleurs pacifiques, un article commencé avec des coups de bâton, nous raconte qu'en 1823 les Français en résidence à Hernani firent la conquête de la population par leur amabilité.

Le jour du départ, les soldats, en bons Français toujours galants, constate le publiciste espagnol, sortirent de la ville en chantant.

Las neskachas (les filles) d'Hernani

Toujours, toujours

Bon ami.

La rime n'est pas riche, mais c'est bien le style troupiér, et pour ce couplet seul de vieille chanson de route,

en dehors des anecdotes pittoresques qu'il cite, je suis heureux d'avoir par hasard recueilli en Espagne la chronique de don Mendiz-Mendi.

*
* *

Mais ce ne sont pas les Guipuzcoans seuls, comme semble l'indiquer le publiciste de Saint-Sébastien, qui affectionnent l'usage du makilla; tous les Basques, des deux côtés de la Bidassoa, usent du même genre de bâton. Peut-être même que les Basques français, très batailleurs, s'en servent plus souvent, et je gagerais que les archives du greffe de Saint-Palais prouveraient que c'est en France que se portent, sinon les coups les meilleurs, du moins les coups les plus nombreux.

Et même, tandis que les Basques d'Espagne se battent entre eux à armes franches, parfois ceux de France dévissent la poignée de leur makilla et s'escriment avec l'aiguillon mis à découvert. Il y a une quinzaine d'années, les Cours d'Assises des Basses et des Hautes-Pyrénées eurent successivement à connaître d'une cause célèbre : le crime d'Ascain. Le meunier Soucarret fut condamné, à Tarbes comme à Pau, aux travaux forcés, pour avoir assassiné sa femme de complicité avec sa maîtresse, la fille Marie Noblia. En revanche, il fut relaxé du chef du meurtre d'un sieur Haranader de Jolimont, qui avait été trouvé dans un fossé,

mort, la gorge traversée par un coup de pointe de makkilla. Cette pointe, plutôt lance qu'aiguillon, longue d'environ dix centimètres et épaisse de cinq ou six millimètres, est enchâssée dans un tronc de cône de cuivre qui termine l'extrémité du bâton, et s'emboîte, avec un pas de vis, dans la poignée revêtue d'un treillis de cordelettes de cuir. Le pommeau, reposant sur une bague de cuivre, est en corne ronde et aplatie. Le bois, qui va en s'évasant, est solidement ajusté à son extrémité inférieure avec une tête de cuivre longue de dix centimètres et terminée par une pointe de fer, dont les trois dents sont figées dans du plomb. Le bois de la tige et le cuivre des cylindres sont travaillés curieusement.

Les paysans basques soignent avec des précautions intéressées ces néfliers de leurs haies, qui, en Béarn et en Gascogne, poussent à l'aventure. Ils émondent chaque année les branches et ne conservent que celles qui poussent droites. Lorsqu'un rameau est suffisamment gros pour faire à la saison prochaine une canne, ils tracent au couteau, dans la partie la plus grosse de la tige, trois lignes ondulées, sur une longueur d'environ quarante centimètres, et entre ces trois lignes et sur la même longueur, ils piquent une rangée droite de points distants de quelques millimètres. A la poussée de la sève, le bois gonfle, ondulé et pointillé, à travers les rainures et les trous faits par le couteau dans l'écorce. La branche coupée, séchée au four, est alors vendue

aux fabricants de makillas, pour un prix qui varie suivant la beauté du bois et la régularité des dessins en relief. Un bon makilla, bien travaillé et bien en main, se vend au pays d'origine entre cinq et dix francs. Mais par ces temps de surproduction, il faut se méfier des bâtons basques, vendus dans les bazars. Sur la plupart de ceux-là, pour aller plus vite, les dessins n'ont pas été faits au couteau mais au fer rouge. C'est le makilla acheté pour cent sous dans les magasins des villes, l'article de camelote au rabais.

Les morceaux de cuivre des deux extrémités sont revêtus de dessins à allure arabe. Sur un fin treillis de lignes brisées ou carrelées, se détachent, creusés en plein cuivre, des étoiles, des arêtes de poisson, des torsades, des points creux pris dans des carrés.

En dehors de ces makillas soignés comme bois et comme monture, il en est d'autres, valant de quinze à vingt francs, qui sont de véritables objets d'art.

Un fabricant, à Larressore près Cambo, B. P. Ainciart, s'est fait une spécialité avec ses bâtons de luxe.

Les bois sont irréprochables comme forme et comme dessins.

Les cuivres portent des gravures en creux plus régulières, où s'étagent les points, les lignes brisées, ondulées, en arêtes de poisson, les étoiles, les carrés et les croix.

La poignée très artistique, au lieu d'être en tôle creuse revêtue de cuir, est en cuivre massif ; tout au-

tour se croisent les mêmes motifs de décoration plus variés et plus soignés encore. Cette poignée se dévisse, elle aussi, et contient l'inévitable lance-aiguillon, également propre à toucher les bœufs et les hommes.

Les makillas d'Ainciart sont tous signés et datés par lui. Quand vous en tenez un en main, les connaisseurs l'examinent en disant : « A-t-il le sou ? ». Ce sou caractéristique recouvre l'extrémité inférieure de la tige, et il sert de base à la pointe de fer à quatre ailettes qui va, au travers, s'enchâsser dans le bain de plomb garnissant la fusée de cuivre du bas.

Et quand, à propos des dessins de ces anneaux de cuivre, — et j'oubliais de citer les croissants, — je parlais tout à l'heure de style arabe, je ne faisais pas allusion à une simple ressemblance.

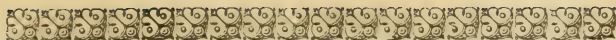
Dans une étude d'art méridional ancien, j'ai prouvé, ici même, que nos populations des montagnes travaillent, depuis des siècles, le bois, la pierre et le métal, suivant un mode de décoration qu'ils ont emprunté sûrement aux Mores d'Espagne, qui occupèrent si longtemps nos Pyrénées.



VII

CHOSSES ET GENS DE CHEZ NOUS

- I. — LES DACQUOISES
- II. — LA MORT DE MARICHETTE
- III. — HORS DU SILLON
- IV. — LA VIGNE DE MINIQUE
- V. — RUTH
- VI. — LE CAFÉ DAROLLES
- VII. — LES DEUX GENDARMES
- VIII. — LES PROSES DU POÈTE
- IX. — LA MÈRE AUX FICELLES
- X. — HEURES DACQUOISES
- XI. — LA FONTAINE DE DUHORT-BACHEN



I

LES DACQUOISES

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date mon platonique attachement pour les Dacquoises. Mais je tiens, en ce moment, à fixer, dans une forme plus complète, l'admiration que j'ai pour ces femmes, qui incarnent en elles la beauté de la Gascogne.

Oui, voici déjà des années que je romps des lances courtoises, dans les tournois littéraires, en l'honneur des belles dames de Dax. En octobre 1896, — tout au début de ma première campagne de *Propos Gascons*, — après avoir payé d'abord un tribut de reconnaissance à ma ville aimée, Fontarabie ; — dans une seconde chronique : *les deux Midi*, où j'opposais à la Provence trop vantée et trop vantarde notre Gascogne hier encore si méconnue, au premier plan, en face des Arlésiennes, je campais victorieusement les Dacquoises.

Voici ce que je disais dans ce *Propos* que j'aurais

voulu pouvoir buriner avec la plume que tenait Alphonse Daudet, quand il publiait les *Lettres de son Moulin provençal* : « Si nos coups d'épée nous ont poussés en avant de vous, est-ce que les beautés de votre ciel et de votre art font pâlir les nôtres? Non, vous ne pouvez même pas opposer Athènes à Sparte. C'est vrai, la fleur grasse du sang latin s'épanouit sur les visages pâles de vos Arlésiennes ; leurs cheveux lourds et la courbe de leur menton se découpent en profil de médaille impériale. Mais, sur les bords de l'Adour, le long de la source bouillonnante de la Nèhe, les sveltes filles de Dax, le sang aux joues, semblent, le matin, en ployant leur taille, adorer la nymphe celtibérienne, avant de disposer sur leur front, avec le geste héréditaire, la cruche maintenue par les anses d'amphore de leurs bras blancs ».

*
*
*

Maintenant je vais prouver la vérité du parallèle que j'affirmais alors.

Alphonse Daudet, dont je parlais tout à l'heure, sentit sur le tard le besoin de commenter ses livres ; je veux, à son exemple, commenter un de mes *Propos Gascons*.

Les Arlésiennes, je les ai dépeintes en connaissance de cause et de modèle. J'étais allé les voir et les étudier chez elles. Par deux fois, j'ai visité leur ville, et j'ai

séjourné dans leur grand hôtel de la place du Forum. Accroupie autour des foyers ronds et clairs de ses splendides monuments antiques, Arles n'est qu'une petite ville, noire, sale et triste : ses rues tortueuses se replient l'une sur l'autre, en labyrinthe sans écheveau de Dédale, pour se garer sans doute contre les courants d'air du mistral. Ah ! ce vent froid à décorner les bœufs de la Camargue, je laisse à Tartarin et à ses frères le privilège d'en goûter la prétendue poésie. J'aime mieux encore notre chaud vent d'autan de Toulouse, mais je lui préfère surtout le vent du large chanté par Isidore Salles, ce vent landais soufflant dans les grands pins et trainant après lui les senteurs marines et les parfums des gemmes résineuses.

Et les Arlésiennes, en dépit du mistral ? Que voulez-vous, dans leur ville, à Saint-Trophyme comme aux Aliscamps, j'ai contemplé de belles statues romanes et de beaux tombeaux romains, mais je n'ai pas admiré d'Arlésiennes. Sans doute que pour un touriste d'aussi petite marque elles avaient laissé leurs affiquets reposer dans l'armoire, réservant la coiffe blanche, sertie de noirs rubans et de noirs cheveux, pour les courses des arènes romaines et pour les ferrades de la plaine de la Craü. Et cependant, il en est de très belles. Ce type au teint mat et au menton empâté de médaille latine, je l'ai croqué très réellement au passage. A Arles ? Non pas. Savez-vous où ? Réjouis-toi dans ta tombe, ombre de Tartarin ! J'ai pris mon instantané d'Arlésienne à

Tarascon. Ceux de vous, qui sont descendus, entre deux trains, en cette immense gare cosmopolite, triangle dont on fait le tour sans fin, ont remarqué, comme moi, ces belles filles de Beaucaire, de Tarascon, d'Arles aussi peut-être, qui, massives, pâles et superbes, circulent le long des trottoirs ou à travers les salles d'attente.

Oui, là-bas, il en est de très belles et de bonnes à admirer. Mais ici, à Dax, il est des femmes très jolies et bonnes à vous charmer ; et celles-ci valent mieux que les autres. Si c'est à Tarascon que je fus réduit à poursuivre mon type d'Arlésienne, où voulez-vous que j'aie noté le geste héréditaire de ma canéphore dacquoise ? En ce *bagn bouren* dont Isidore Salles chanta les mirifiques vertus ; en ce coin de place unique en Gascogne, où, dans un cadre de colonnades de grand style, au milieu des vapeurs sulfureuses, de belles filles, dans une des poses de la Vénus antique, remplissent à la source gauloise leur cruche d'eau bouillante.

Je me vois encore, un matin d'audience d'été, avant l'ouverture des portes du Palais, m'occupant, dans ma flânerie le long des rues, à ressasser les arguments de ma cause. Je ne sais si ma plaidoirie d'après s'en ressentit, mais, arrêté aux abords du *bagn bouren*, je fermai mon esprit aux sérénités du droit, et je baignai mes yeux d'archéologue et d'esthéticien dans ce tableau matutinal de la Fontaine Chaude.

Et maintenant, voulez-vous que je complète les confidences du prosateur, passé poète? C'est le cas de dire que la prose du jour vint casser les ailes de la poésie du matin. L'après-midi, je faisais une visite ; en montant l'escalier, je me heurtai à ma nymphe de la fontaine, vulgairement occupée, en costume de cuisine, à frotter, à *cropeton*, avec une serpillière, les marches et le palier boueux.

*
* *

Ce n'est pas le long des arcades seules de la Fontaine Chaude que la Beauté court les rues de Dax, sous les formes un peu frustes encore de jeunes servantes. Mais, vraiment, est-ce que j'aurais la prétention de révéler aux Dacquois quel est, dans leur bonne ville, le poste de prédilection de ceux qui aiment, pour le plaisir des yeux, à regarder les jolies filles qui passent ?

Etendu, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, devant ses anciens palais regorgeant de richesses, don César de Bazan se consolait de ses bonnes fortunes éventées comme sa bourse, en voyant entrer et sortir des duchesses madrilènes.

Tous les jours, — l'hiver, embossés dans leur cape taillée à l'espagnole, l'été, coiffés du feutre plat des toreros, — les jeunes gens de Dax ne font-ils pas les cent pas sur le pont de pierre, à l'heure de la sortie des ateliers, pour regarder, sous un nez rieur, les ou-

vrières venant de Saint-Paul ou rentrant au Sablar ?

Ici, je veux céder la parole à un dacquois pur-sang, au charmant écrivain Serge BARRANX, qui, dans ses *Caprices* de jeunesse, chanta les allées et les venues du vieux pont de pierre. Pour lui : « la Dacquoise est la sœur de la Carmencita ; coiffée du traditionnel foulard, elle garde son air de petite princesse. C'est pourquoi, conclut-il, mieux que l'Andalouse de Musset, ou que la Parisienne de Louise Abbéma, me plaît infiniment la Dacquoise à l'œil noir, fleur rare qui ne croît que sur les rives éternellement vertes du fleuve Adour. »

Laissez-moi faire passer sous vos yeux le délicieux croquis de *Toutes caütotes*, qu'a dessiné Serge Barranx, sur le pont de Dax, alors que sept heures du soir sonnaient au vieux château s'effritant sous la pioche des démolisseurs :

« Adossée au parapet du pont, la vieille marchande de marrons a installé le fourneau tout pétillant, vers lequel elle tend ses longues mains osseuses. Et dans l'épais brouillard qui monte du fleuve, sous la bise cinglante qui mord les visages et les mains, elle pousse son cri tremblottant : *toutes caütotes*, toutes chaudes. Bien mignonnes sous leur capeline blanche ou dans leurs cols de fourrure, trottant menu le long des trottoirs, les petites couturières défilent devant elle. Toutes sont belles de cette beauté du diable, qui met dans leurs grands yeux noirs une flamme malicieuse, et, au coin de leurs lèvres, quand, dans un éclat de rire, elles font

voir leurs quenottes de souris grignoteuses, je ne sais quel air drôle de gamin gouailleur.

»... Quand le défilé a cessé, tandis que dans le brouillard du fond les sveltes silhouettes s'estompent avant de disparaître, la vieille marchande, les regardant encore, toutes vagues dans le lointain, les salue d'un narquois : *toutes caütotes*.

» Et elle, qui en a vu bien d'autres, tout en pliant à la hâte sa cahute, pense aux temps lointains où, par ces froides soirées de novembre, elle s'en allait, tout aussi pimpante et non moins coquette que les mauviettes de tout à l'heure, tandis que la vieille Mardidon, une de celles qui l'ont précédée à cette place, lui criait, ainsi qu'à ses compagnes : *Toutes caütotes*.

» Hélas ! plus *caütote*, à cette heure ! La bise glaciale de la soixantaine a depuis longtemps soufflé dans ses veines, avec le froid qui saisit et qui tue, l'amer regret des choses défuntes. »

Après ce tableautin du bon confrère Serge Barranx, — morceau joyeux et triste à la fois comme une page de Loti, en sa chaîne sans fin de jeunesse s'envieillissant, — laissez-moi glisser, dans mon cadre à projections, un cliché, qu'aucun voile de mélancolie ne vient ombrer.

Vers la fin d'une après-midi de Dimanche gras, un de mes amis avait escaladé le rebord de l'abside extérieure de l'église Saint-Paul-lès-Dax, pour étudier à la loupe ces curieuses sculptures encore plus romaines

que romanes. Un clair éclat de rire vint le troubler dans ses sévères explorations archéologiques. Il retourna la tête du haut de son perchoir, et il vit, groupées à ses pieds, de belles filles qui riaient de cet amoureux des pierres s'absorbant dans les choses du passé, alors qu'aux premiers rayons du soleil de mars, la jeunesse courait en chantant le long des chemins déjà fleuris de violettes. Et l'étranger pensa à la cantilène garonnaise de Jasmin, qu'il déformait ainsi :

*Las carrèros deuren flouri,
Tan bèlo drolo ba sourti.
Deuren flouri, deuren grana,
Tan bèlo drolo ba passa.*

Faisant infidélité à ses froides figures antiques, il suivit le sillage de ces figures animées et prit l'arrière-garde dans le cortège des donzelles et des donzelons du *nobi Carnabal*. Peut-être ne saurait-il retrouver sans guide — mais tout Dax pourrait lui en servir — la maison bruyantè où le conduisit, bras-dessus, bras-dessous, la joyeuse farandole. C'était une auberge de banlieue où l'on donnait à boire et à danser. Il gravit un escalier branlant en échelle de moulin, et se trouva, à la lueur douteuse de quelques lampes à pétrole, sur une large galerie qui faisait le tour d'une salle enfumée.

Le plancher de ce premier étage était encombré de tables nues et de chaises vides. Pendant qu'un garçon

empressé servait à mon ami la boisson populaire gasconne. — le *panaché* de limonade et de bière. — au-dessous de lui, dans un vague méli-mélo, rappelant un *capricho* de Goya, une foule obscure se trémoussait aux sons d'un orchestre cahoteux. Les nuages de poussière envolés sous les pieds des danseurs remontaient et le prenaient à la gorge ; il se disposait déjà à abandonner son fauteuil de balcon, rebord d'une margelle de puits sonore dont il ne distinguait plus le fond brumeux. L'orchestre s'arrêta tout à coup, sur un point d'orgue ponctué de cymbales. Un trottement de talons martela l'escalier que l'artiste allait redescendre et il se trouva en face de son cortège de Saint-Paul-lès-Dax.

Roses du menton aux oreilles, essoufflées, en nage, les belles filles s'éventaient avec le mouchoir qui préservait tout à l'heure leur taille claire enserrée par les mains nues de leurs danseurs.

Toutes prirent d'assaut les tables vides. La poussière était retombée, les quinquets remontés brillaient un peu plus, le puits du bas était maintenant noir et vide. Ce fut une succession de jolis gestes, de rires aux dents blanches et de lestes propos.

A côté de mon ami, s'était assise une blonde fille en cheveux ; sa taille longue, élargie aux épaules, se ployait sur des hanches arrondies comme les vases antiques sculptés contre l'abside de Saint-Paul. Le jeune homme l'observa du coin de l'œil, elle le regarda

franchement ; il sourit, elle rit à belles dents. Et déjà, il me l'a avoué, il était en train de héler le garçon pour qu'on leur servît de plus nobles boissons que la gazeuze. Boum ! boum ! un appel de trombone remonta du bas. Aussitôt, au bras d'un cavalier qui venait réclamer son tour de valse, la Dacquoise s'envola dans un frou-frou de jupes, en lançant à l'inconnu la flèche de Parthe d'une dernière œillade. Il redescendit pour de bon l'escalier et s'en fut, tout seul, par les *carreros* dont on ne voyait plus les violettes. Oui, Mesdames, voilà la confession sincère qui m'a été faite d'un petit roman dacquois. Elle est moins poétique que la *Bonne Fortune* de Musset, sans doute. Comme vous le voyez, ainsi d'ailleurs que les meilleures aventures, cette histoire fut toute en préface.

*
**

Je vous ai parlé jusqu'ici de servantes aux poses bibliques et de grisettes aux talons frétilants ; vous le comprenez sans peine, j'ai gardé pour la bonne bouche les femmes du monde.

Je voudrais rendre, en une phrase, la distinction de ces mondaines. Quand les bourgeoises de Dax trouvent au fond d'une corbeille de mariage une couronne héraldique, elles la portent avec tant de noblesse innée et tant de grâce souveraine, qu'avec plus

d'orthographe et autant de beauté que M^{me} Sans-Gêne, elles peuvent, après la maréchale Lefebvre, répéter : « C'est nous qui *sommes* les princesses ! » Voulez-vous qu'avec une *indiscrecion grande*, comme disent nos voisins et nos amis les Espagnols, nous pénétrions, grâce à la baguette retrouvée du Diable Boîteux, dans la chambre d'une jeune fille dacquoise ? Faisons donc ensemble, — oh de jour ! — un voyage autour de cette chambre à coucher.

Au chevet de ce lit tout blanc de fiancée est adossée à la muraille, sous un vert dôme de laurier bénit, la statuette de la Vierge Marie. Et c'est notre Vierge de Gascogne, celle qui porte l'écharpe bleue sur la robe blanche, celle qu'avant le miracle de Lourdes, le beau Phébus invoquait déjà, quitte à inscrire sur les écussons de ses châteaux : « *J'ay belle dame !* », quand il criait dans le fracas des batailles : « *Notre-Dame ! Bigorre !* »

L'image pieuse, la jeune fille l'invoque le matin et le soir. Mais, qu'est-ce qui brille, accroché à la tapisserie des murs, pour le plaisir de ses yeux dans la journée ? Des souvenirs de cotillon, sans doute ? Erreur, ce sont des *recuerdos de corrida*. Les vastes *abanicos*, rapportés un soir de grande semaine de Saint-Sébastien, se déploient largement et déroulent leurs scènes de courses sur leur fond jaune et orangé.

Dans les cadres des glaces, sont glissés des trophées de photographies. Et ce ne sont pas les fracs moirés

des cousins danseurs de l'hiver. L'Elu seul s'est casé dans une petite place. Ne vous étonnez pas : les beaux seigneurs qui se carrent dans ces cadres dorés sont des *toreros* d'au delà des Monts.

A tout *señor* tout *honor* : En tête de ce *paseo* figure le grand Rafaël Guerrita ; renfrogné, il semble pleurer les cheveux qui, un à un, désertent sa *coleta*. Au-dessous, les deux frères Siamois du toreo andalou, Reverte et Algabeño : Reverte, ce ressuscité qui ne relève plus d'aucune école et qui se complait à faire agenouiller son taureau expirant sous l'éventail de la belle dame, penchée, le *regalo* dans l'autre main, contre la corde de la *barrera* ; Algabeño, cet élève préféré du Kalife de Cordoue, qui aime, à l'exemple de son maître, à caresser le muffle du *bicho* et à lui parler à l'oreille, s'en amusant comme un petit chat ferait d'une monstrueuse souris, avant de lui porter la foudroyante estocade aux doigts mouillés. C'est, enfin, pèle-mêle, la théorie des célébrités d'hier et d'aujourd'hui : le toujours beau et toujours grand don Luis Mazzantini ; Bombita, l'aimé des belles Madrilènes, et tous ces jeunes qui s'empressent à prendre le pas sur leurs anciens. Voilà la chambre de notre jeune fille : La Vierge et les toreros. Mais, n'est-ce pas là l'Espagnole ? Non, c'est mieux qu'elle encore, c'est la Dacquoise !

*
* *

Je disais que les femmes de Dax sont préférables même aux femmes d'Espagne. Quand on les contemple groupées aux arènes, au hasard de la lorgnette, on peut constater que la corbeille fleurie de leurs loges est plus riante que toute une cour de grandesses castillanes.

Un dimanche des Rameaux, j'ai suivi et remonté, de bout à fond, cette artère du Tout-Madrid, *la calle de Alcalá*. La chaussée était sillonnée par des carrosses tout échevelés de palmes ; les chevaux andalous étaient eux aussi, *floqués* aux oreilles de touffes de palmiers. Sur les larges trottoirs, les *señoras* se suivaient en rangs serrés, le teint mat, l'œil brillant, le visage ovale, la taille lourde. De toutes ces mondaines, étrangères l'une à l'autre, ont eût dit des cousines, des sœurs, tant elles se ressemblaient. Leur figure était frappée au coin du même type de famille. Les Espagnoles sont belles d'une uniforme beauté. Et ce que je viens de dire d'elles, je pourrais l'appliquer à leurs sosies, les Arlésiennes, qui, elles encore, se ressemblent si étonnamment. Les Dacquoises, je le répète, sont jolies ; dans leurs cheveux si ondoyants, dans leurs bouches si fraîches, dans leur teint si rosé, dans leurs traits si délicats, on retrouve, mêlées, la gracilité des Landes, la noblesse basquaise, la fleur du sang béarnais, fécond levain, pétri avec la chair de femmes qui diffèrent en charme, et qui ne se ressemblent pas.



II

LA MORT DE MARICHETTE

Vous rappelez-vous Marichette, la vieille servante de métairie de Duhort-Bachen ? Dans mes premiers *Propos Gascons*, je vous racontai, il y a longtemps déjà, la triste histoire de cette pauvre fille des champs. Affublée par moi, au petit bonheur, du nom de Marichette, elle s'appelait en réalité *Marichou*, corruption villageoise de Marie ; j'appris cela plus tard, le hasard a de ces coïncidences. Ses maîtres ne voulaient plus garder à leur service cette domestique, âgée de soixantedix ans, tombée en enfance, et comme les économies de leur tante furent détournées, on ne saura jamais par quelles mains, ses neveux ne se décidaient pas à la reprendre. Un matin d'été, je rencontrai sur la route d'Eugénie-les-Bains, traînée dans une carriole à âne, Marichette, qui revenait de Bahus-en-Tursan, où ses parents n'avaient pas voulu la recevoir. Fatigué de ces

charrois, le vieux métayer qui la conduisait me déclara tout net que si M. le Maire ne voulait pas nourrir cette bouche inutile, il allait laisser à l'abandon la vieille sur le bord du chemin. Pour trancher ce conflit entre le maître et les neveux, le maire de Duhort-Bachen, qui n'en pouvait mais, prit à sa charge Marichette.

*
* *

En cette circonstance critique, j'eus recours à l'Asile de vieillards tenu à Vic-Bigorre par mes amies, les Petites Sœurs des Pauvres. Je savais que leur porte s'ouvrirait à ma demande.

Ces bonnes Sœurs ! Entre leur hospice et ma maison familiale de Vic, ce fut toujours échange de prières et d'aumônes. En août, au moment de la maturité des fruits, traîné par un vieux bourriquet, conduit par un vieux bonhomme, le vieux charreton de la communauté pénétrait à vide dans notre verger, la *poumardéro*. Alors, pendant que le cocher paresseux et grognon fumait sa pipe sur sa banquette, les poires et les pommes qui, tombées des branches, s'écrasaient à terre, étaient glanées par un essaim de Petites Sœurs butineuses.

Dans la caisse de la voiture s'amoncelait la récolte sucrée, espoir des confitures et du raisiné de l'hiver, et comme l'a dit dans un vers exquis mon ami Francis Jammes :

La pulpe des fruits lourds pleurait ses larmes d'or.

L'automne venu, en septembre ou en octobre, la même charrette entraît; après les vendanges, dans nos pressoirs, hélas ! si appauvris. Du pied des grandes vis, les vigneronns détachaient à coups de hache les grappes séchées, et ils chargeaient à pelletées ces copeaux rougeâtres et odorants. Enivré par les fumées du vin nouveau, le vieux conducteur, en dodelinant de la tête, emportait pour la piquette de l'asile sa provision de vendange pressée.

Un triste soir, dans la maison aux contrevents fermés, les Petites Sœurs revinrent, à pied cette fois, recueillir une dernière récolte. C'était une âme dont elles voulaient guider l'essor dans l'envolée de leurs prières. Noires et blanches, semblables à deux hirondelles voyageuses, elles se tenaient debout, pleurant avec nous, au chevet de leur vieille amie. Alors, avant le râle des derniers souffles, le suprême éclair de raison de l'être qui agonisait s'éteignit, les mains réunies à leurs mains, en une communion de prières avec les saintes filles. Et nous fûmes presque jaloux, les deux fils aimants, de ces pensées déjà supra-terrestres et qui n'étaient plus pour nous !

*
* *

Je reçus donc de la supérieure de l'hospice une lettre m'avisant que Marichette serait la bienvenue à Vic. De

bons parents pauvres avaient recueilli provisoirement ma protégée après son abandon. C'étaient les humbles métayers à qui elle avait confié, pour faire dire des messes après sa mort, les quatre-vingts francs, épaves de ses gages. Ils se chargèrent de la conduire à l'asile. Marichette tombait mal le soir de son arrivée : dans le brouhaha d'une exécution de saint Joseph. Saint Joseph est le patron bien-aimé et bien châtié des Petites Sœurs des Pauvres. Tour à tour gagne-pain et souffredouleurs, le Saint est l'objet de toutes les gâteries et la victime de toutes les pénitences. Ses mésaventures de patient ont inspiré ce charmant récit de la *Neuwaine de Colette*, renouvelé de celles des Petites Sœurs.

Dans ces asiles, où l'on ne vit que d'aumônes, les religieuses, qui ne boivent et ne mangent qu'après leurs petits vieux et leurs petites vieilles, ne savent pas toujours, le soir, avec quoi elles feront bouillir le pot-au-feu du lendemain. Le premier jour de misère grise, fleurs et prières entourent l'autel du saint protecteur. Si les demandes tardent à être exaucées, viennent les froideurs, puis les réprimandes. Son socle est peu à peu dépouillé de ses guirlandes et de ses dentelles de papier. S'il reste sourd encore, on le met à boudier le front contre la muraille. S'il s'obstine à ne pas venir au secours de ses petites amies, ce sont les grands châtimens qui commencent. Et la charité sainte rend charmantes, quand même, ces puériles religiosités.

Ce jour-là, les cinq cents francs de la note du bou-

langer restaient en souffrance depuis plus d'une neu-vaine. Aussi, la communauté outrée s'était portée aux excès les plus révolutionnaires. Ainsi qu'un condamné à la potence qui se refuse à l'amende honorable, saint Joseph avait le cou pris dans un cordon de tertiaire de saint François ; il fut ensuite enseveli dans un sac à linge sale, et muré, en attendant pis, dans l'*in-pace* d'un cabinet noir.

Survenue dans la fièvre de l'exécution, Marichette est abandonnée à ses camarades de chambrée. A peine est-elle conduite au dortoir qu'un nouveau coup de sonnette retentit à la porte de l'hospice.

Dérangé dans son premier sommeil, le concierge bougonnait de n'avoir trouvé personne à l'entrée. La sœur tourière arriva aux nouvelles ; dans un pressentiment, elle ouvrit la boîte aux lettres et en retira un pli cacheté à l'adresse de la supérieure. Dans cette enveloppe, un bienfaiteur anonyme avait inséré un billet bleu de cinq cents francs, juste le montant de la facture du boulanger.

Marichette, qui ne comprenait rien à cet excès d'honneur, se vit amener à la chapelle et associer au premier rang à la réparation solennelle faite à saint Joseph, victime d'une erreur judiciaire. *Désensaqué*, le bienheureux de plâtre fut réinstallé, triomphalement, sur son piédestal fleuri de guirlandes fraîches, et enluminé de lampes bleues et roses.

Après cette première soirée mouvementée, Marichette

dormit mal, dépaysée dans les draps blancs de sa petite couchette. Dès que les premiers rayons pointèrent aux vitres claires du dortoir, poursuivant une familière besogne, elle se précipita vers les fenêtres, qu'elle ouvrit en criant : « *Ho ! Mascaret, ho ! Marti boueou, ho, hoo !* » La pauvre fille se croyait encore dans sa métairie de Duhort-Bachen, et ainsi qu'autrefois, à l'aube, elle se pressait pour donner à manger à ses bœufs.

Réveillées en sursaut, les petites vieilles riaient, grognaient, toussotaient : elles firent tant de tapage, qu'on entendit, dans l'autre aile, les voies cassées des petits vieux, réveillés par contre-coup. Et Marichette de répéter plus fort, pensant être en retard, au milieu de cet éveil de la métairie de son rêve : *Ho ! Mascaret, ho ! Marti boueou, ho, hoo !*

Les bonnes Sœurs, accourues au tapage, eurent grand'peine à faire rentrer vieux et vieilles dans le calme ou dans le sommeil.

Le jour venu, il y eut, au quartier des femmes, une reconnaissance touchante. Une paralytique originaire de Duhort-Bachen, et placée à l'asile depuis quelques mois, retrouva dans Marichette une de ses compagnes de village. Par camaraderie, et pour se donner de l'importance, elle accapara la nouvelle. Et l'infirmes jouait, avec la folle, à la maman, comme une petite fille joue à la poupée. Au réfectoire, elle voulut faire asseoir sa payse à côté d'elle, et elle gourmandait la maladroite, qui, en portant la cuillère à sa bouche, laissait tomber

la soupe sur ses vêtements. De ses yeux bleus, toujours jeunes dans sa figure ratatinée, Marichette fixait son amie d'enfance, et elle semblait poursuivre dans son cerveau trouble un souvenir effacé.

La journée se passa bien. Ainsi que fait un bébé à côté de sa bonne, Marichette, s'amusant avec des chiffons, tournait et retournait autour du fauteuil de bois où la paralytique reposait ses jambes mortes. Mais pendant la nuit, la folle se leva de nouveau, à l'aurore, et à travers le dortoir en rumeur, elle se remit à appeler ses bœufs à la provende. Elle avait tout oublié : les vols des uns, les ingratitude des autres ; mais si elle ne se rappelait plus les hommes méchants, elle revoyait les grands bœufs roux, ses amis de là-bas. Eux ne la malmenaient pas comme ses parents ou ses maîtres, et, de leur langue rude, ils lui râpaient les mains en une léchée caressante, quand elle leur présentait, à la lucarne du foyer, la poignée de paille entourée d'une feuille de maïs.

Cependant les nuits de l'hospice avaient perdu tout repos. En désespoir de guérison, la Mère supérieure m'écrivit que, malgré tout son désir de m'obliger, elle ne pouvait garder plus longtemps la folle qui, tous les matins, troublait le sommeil de la communauté.

Pour la seconde fois de sa vie, il fallut faire remonter Marichette en chemin de fer et la ramener à Durhort-Bachen, chez des parents, qui la logèrent pendant que s'accomplissaient les formalités administratives. Enfin, voyageant de ville en ville, ainsi qu'un

malfaiteur, ma folle fut hospitalisée tour à tour à l'hôpital de Mont-de-Marsan et à l'asile Saint-Luc de Pau.

Désormais, nous n'eûmes plus de ses nouvelles. Parmi les aliénés de la maison de santé, elle n'était plus qu'un numéro, une bête humaine, à laquelle on distribuait, comme aux bêtes fauves en cage, sa part de pitance et sa part de douches.

Quelque temps après, l'administration nous avisa du décès de la folle de Duhort-Bachen. J'eus alors une grande pitié pour ma pauvre Marichette. A l'asile des vieillards de Vic, me disais-je, elle serait morte dans les bras des Petites Sœurs consolatrices des mourants. Cette âme troublée, qui eut un jour devant moi un éclair de raison, en me recommandant de lui faire dire des messes, aurait eu peut-être, avant de rendre le souffle, un dernier rayon de pensée croyante au bruit familier des prières.

Dans son lit de la maison des fous, elle s'est desséchée comme une plante qu'on n'arrose plus, et dont on laisse tarir la sève. A sa mort, peut-être même que la folle n'a pas eu le repos du linceuil. Cette chair vierge de vicille fille a été sans doute brutalement violée par un scalpel ; ces flancs qui ne connurent pas l'enfantement, la lame d'acier est venue les ouvrir ; un ciseau a fait sauter ce crâne pour rechercher le rouge cassé du cerveau trouble. Où dorment ces restes profanés ? Sur son cercueil de bois blanc, a-t-on planté la croix noire du cimetière de son village ?

Mais oubliant ce corps, retourné à une poussière inconnue, je me suis souvenu que j'avais accepté charge d'âme. Quand sur le grand chemin, hagarde, Marichette me criait : *las misses, las misses*, ces messes, je lui promis de les faire dire.

Un dimanche d'avril, M. le Curé de Duhort-Bachen a annoncé au prône : « Jeudi prochain, je célébrerai un service pour le repos de l'âme de Marichou, de son vivant, servante à la métairie de Laborde, et morte à l'asile Saint-Luc de Pau. »

Je fus distrait pendant cette messe, et, loin de cette église et du cimetière voisin, ma pensée s'en fut vers la terre où reposent mes morts ; dans le rêve de ce voyage, il me sembla qu'une voix chère murmurait à mon oreille : « La prière est une aumône ; c'est bien de faire prier pour Marichette ! »





III

HORS DU SILLON

Ceux qui ont lu mes « *Dacquoises* » se rappellent combien brille à travers, — perle fine au milieu de mes paillettes espagnoles — ce joli tableau croqué sur le pont de Dax au crépuscule : la vieille marchande de marrons saluant les petites ouvrières, du Sablar de son cri, mélangé de sourire et de regret, *toutes caütotes*.

En ornant ma prose de la sienne, j'ai fait échange de sympathie avec mon bon confrère landais, Serge Barranx, et je viens aujourd'hui lui payer une dette littéraire en parlant de son roman, *Hors du sillon*. C'est un livre attachant et c'est un bon livre, double qualité que bien peu d'ouvrages réunissent aujourd'hui. Celui-ci ne gratte pas les gens inquiets de chez nous où ça les démange, au contraire, il veut les guérir du prurit de l'émigration.

Hors du sillon, le symbolisme clair de ce titre résume en sa saveur toute cette histoire.

Cadet Birade est un brave petit paysan de Chalosse ; avant de labourer droit ses sillons, il était la gloire de l'école primaire de Saint-Martin. Un déclassé lui persuade, en un mauvais jour, que c'est dommage de voir des doigts, qui tenaient si bien la plume, devenir gourds sur le mancheron de la charrue.

Avec ses trentes pistoles d'économies, Cadet part pour Paris, léger de bagages et lourd d'illusions. Mais sous les mirages des premiers jours percent vite les réalité tristes.

Dans les études d'avoué où il se présente avec ses modèles d'anglaise et de ronde, on lui répond que ces places de clerc à quatre-vingts francs par mois, les licenciés en droit se les disputent.

Chez un industriel, où il voudrait tenir les livres ou faire la correspondance, on lui demande s'il parle l'anglais ou l'allemand et s'il sait manier la machine à écrire.

Peu à peu les pistoles du pécule s'éclaircissent.

Désillusionné sur la valeur marchande de sa calligraphie de village, Cadet en est réduit à chercher l'emploi de ses bras vigoureux de paysan. C'est alors qu'il éprouva à ses dépens la vérité du proverbe de Gascogne : *Trento mestiès, trento misèros*.

Cherchant à gagner son pain dans l'agitation des Halles Centrales, il essaye des petits métiers parisiens

inconnus ; tantôt à l'aube il aide les maraîchers à décharger leurs voitures de légumes, tantôt dans les sous-sols, ainsi que font les ménagères de son village, il gave les volailles de pâtée. Et c'est à peine si, les dix francs de son loyer mensuel assurés, il lui reste quelques sous, pour payer, dans les cuisines en plein vent, les bols de soupe et les portions de rata.

Un soir, ce pauvre rencontre une plus pauvre que lui. Asphyxié jusque sur le palier de sa chambre par les émanations d'un réchaud de charbon, il enfonce une porte et réveille du sommeil du suicide une vieille fille désespérée. C'est une ancienne élève de Saint-Denis, qui, après avoir péniblement professé le dessin et le piano, tombe malade, et, convalescente, se heurte à des portes fermées et à des leçons prises. Les essais de peinture et de broderie ne trouvent pas pre-neurs et les sacs d'emballage sur lesquels elle brise ses doigts ne lui donnent que quelques centimes par douzaine. La faim, qui anémie la pauvre fille, obscurcit un soir son cerveau et pousse sa main inconsciente à allumer le réchaud de charbon.

Dans le livre, c'est maintenant une accalmie pour ces deux vies ballottées par la misère, c'est une oasis au milieu de ce désert des abandonnés ; Cadet reconforte sa nouvelle amie et, pour lui rendre du courage, il en reprend lui-même. En ces jours d'été, les entrepreneurs embauchent des manœuvres ; le Landais trouve à s'employer avec des Limousins pour servir

les maçons. L'argent économisé sur les quinzaines passe gaiement à soigner la malade. Cette affection fraternelle du jeune homme de vingt ans et de la vieille fille de trente-cinq est d'un charme qui n'a rien de troublant.

Un soir d'automne, Cadet a le cœur un peu gros, les entreprises sont finies, le chantier est fermé et le manœuvre congédié rapporte à son amie l'argent de la dernière quinzaine. La vue d'un cercueil vient convertir sa mélancolie en chagrin. La malade est morte, la veille, emportée par une crise d'épuisement, presque en regrettant la vie, qui, enfin, grâce à ce petit paysan, avait fini par lui devenir bonne.

Cadet accompagne la morte jusqu'à la fosse des pauvres, et dans ce trou banal et béant, avec cette bière si légère, il enfouit ses dernières illusions. Malgré le froid de l'hiver, le jeune homme a dû donner congé de la chambre qu'il ne peut plus payer. Quand il a gagné quelques sous dans sa journée, il couche entre les cordes ou sur les planches des refuges de bas étage ; quand sa poche est vide et que l'hospitalité de nuit encombrée le repousse, Cadet s'en va coucher sous les ponts. Là, dans la compagnie des misérables, le suicide moral le tente, avec les offres de complicité des rôdeurs et des escarpes ; là, dans la solitude des arches, le manteau sombre de la rivière, brodé de lumières et d'étoiles, déroule à ses pieds son lit attirant et endormeur.

Le matin vient secouer les tentations de ce mauvais sommeil.

C'est le retour des villégiatures. Cadet, dans les gares, guette les fiacres surchargés de bagages. Sous la pluie de décembre, il a suivi à la course une voiture encombrée de paquets, il est trempé jusqu'aux os, sa poitrine bat comme un soufflet de forge, enfin, à bout d'haleine et de jambes, son trot s'arrête avec celui du cheval, et le jeune homme se précipite au loquet de la portière. Mais d'un claquement de fouet en plein visage, le cocher, abrité sous son mac-farlane, chasse cet intrus ainsi qu'un chien crotté. Et le pauvre Cadet s'en revient, glacé par la pluie qui tombe, brûlé par la fièvre qui monte, indifférent au coudoirement des passants et au frôlement des voitures. Un timon le renverse, une roue l'écrase, on porte dans une pharmacie ce blessé de la rue qui meurt de faim.

Un matin, sur le lit d'hôpital du convalescent, une belle dame dépose avec bonté des billets bleus, qui ne sont pas une aumône, mais la réparation de l'involontaire accident. En palpant avec joie cette petite fortune, à travers les grandes croisées de l'Hôtel-Dieu, le paysan entrevoit le toit familial, où cet argent sauveur va le reconduire.

« Il arriva à Bastore, comme huit heures sonnaient à l'horloge du vieux clocher.

» A peine eut-il soulevé le loquet de la claie que le chien aboya très fort.

» Cadet eut beau l'appeler par son nom : Soumis ! Soumis ! La bête furieuse, le prenant pour un routier, effrangea sans pitié de ses crocs le bas de son pardessus, tirant si bien qu'elle n'en fit que loques.

» Le portillon de la métairie alors s'ouvrit ; une femme, sa mère, tenant une torche de résine pour s'éclairer, lui cria du seuil en patois :

» — Passez votre chemin, nous ne donnons pas l'aumône à pareille heure ; allez au bourg, la mairie vous logera.

» Mais Cadet, tout bouleversé par cette méprise, répondit presque défaillant, dans la langue maternelle :

» — *Maï ! Maï !*

» Cet appel suffit ; elle se précipita tout émue vers l'enfant et lui tendant les bras.

» — Ah ! mon pauvre *fillot* ! Comme Paris t'a changé !

» Le père accouru, les embrassades durèrent un moment.

» Quelques instants après, devant le feu qui pétillait en une flambée joyeuse, Cadet, remettant à son père deux billets de cent francs, disait :

» — Non, je ne repars plus, et je vous reste paysan, toujours, toujours ! »

Hors du sillon est conçu dans un esprit qui est celui de tous les fidèles à la terre natale. La variété des tableaux, la précision des scènes vues, la souplesse

du style contribuent à mettre en valeur cette thèse contre l'émigration. Ce roman vécu profiterait à nos écoliers, on devrait le leur donner en prix aux jours de distribution.

En terminant, je ne résiste pas au plaisir de reproduire les vigoureux conseils que donnait un jour mon filleul Camélat à ses montagnards d'Azun : « Si nous ne voulons pas être des morts-nés, fêlibres, allons au peuple, n'écrivons que pour lui. Apprenons-lui que dans ces pays, où la vie semble d'ici tissée de fils d'or, on y crève de faim. Terres lointaines, lointains mensonges ! Pour celui qui travaille, les Amériques sont partout ! Au garçon qui veut fuir le foyer, crions-lui : « Demeure sous le toit de ton père et de ta mère ». A la fillette : « Veux-tu aller te vendre comme de la chair à l'étal, par les villes ou par les colonies ? » Aux deux : « Mariez-vous, et faites-en beaucoup de ces enfants qui vous perpétuent et cultivent, après vous, votre enclos avec amour ! »

Ces paroles fières, le roman *Hors du sillon* est venu très littérairement les paraphraser.





IV

LA VIGNE DE MINIQUE

Le terroir de Bahus-en-Tursan était, il y a une cinquantaine d'années, plus boisé qu'aujourd'hui. Un paysan de ce village, Minique Labrouche, possédait sur le versant du coteau, qui domine la route d'Aire à Geaune, une échalassière de châtaigniers. Quand les tiges vinrent à maturité, il en vendit la coupe à un propriétaire de l'Armagnac. Conformément au marché, Minique fit avec ses bœufs le charroi des *espares*, et les transporta à Nogaro dans la grange de son acheteur. C'était la saison des vendanges. La ferme entière retentissait du bruit des marteaux tapant sur les futailles, et les tonneliers chantaient, en le scandant avec leurs maillets de bois, le vieux couplet gascon :

Anem, campagnars, campagnardos
Tustem assemals et pipardos,

Tustem, car lou bourrou de May
Pleno lou cabot et lou chay.

Allons, campagnards, campagnardes, frappons les comportes et les pipes, car le bourgeon de mai va remplir le caveau et le chai.

Déjà dans les *piquepoults*, les plus précoces, l'essaim des vendangeurs butinait sa cueillette. Partout on faisait fête au vin nouveau, que les pressoirs remis à neuf s'apprêtaient à dégorger dans leur cuve. Avant son départ, Minique vit ses échaldas, au fur et à mesure qu'il les déchargeait, se convertir en cercles de barrique.

En rentrant chez lui, le paysan rapportait un grand projet dans sa tête. A l'étonnement de ses voisins routiniers, il arracha les vieilles souches ébranchées, qui ne lui donnaient de récolte que tous les sept ans. Puis avec deux paires de bœufs, il défonça profondément ce sol vierge, sur lequel, depuis des siècles, peut-être, n'avaient poussé que des tiges de châtaignier. Le sol ameubli, il se mit, la brouette à la main, à épierrier ces pentes raides, où foisonnaient les gros cailloux roulés. Du matin au soir, pendant des semaines, il charria dans le ravin d'à côté de pleines charges de pierres.

Au printemps, il planta lui-même les jeunes sarments de folle-blanche, que lui avait vendus, au marché d'Aire, un vigneron du Houga. Pendant trois ou quatre ans, cette plantation reçut de Minique des soins

méticuleux comme ceux qu'une mère donne à son enfant nouveau-né. Il avait adapté un cadenas à la claie de bois, afin que personne, en dehors du maître, ne pût fouler un sol sacré à ses yeux. Il devenait jaloux de sa vigne nouvelle autant qu'un vieux mari peut l'être de sa jeune femme. C'est lui seul qui la travaillait, qui la fumait, qui la taillait, et, tout cela, il s'obstinait à le faire sans aucun aide.

Veuf depuis plusieurs années, Minique n'avait qu'un fils. Lorsque l'enfant devint trop grand pour aller encore à l'école, il le mit en apprentissage chez un drapier de Geaune, s'en débarrassant ainsi pour consacrer tout son temps à la jeune vigne qui absorbait ses affections.

*
* * *

Après quelques années de culture intensive, les sarments bien nourris commencèrent à porter des raisins. Bientôt vinrent les récoltes abondantes. Minique dut, lui aussi, acheter de pleines charretées d'échalas pour les transformer en cercles de barriques, mais certes il ne regrettait pas les souches de châtaignier qu'il avait arrachées dans son enclos. Et des barriques, à chaque saison de vendanges, il en fallait encore de nouvelles. Ses quatre hectares donnaient à eux seuls plus de vin que tous les vignobles du village réunis.

La fortune avait eu beau franchir sa porte et s'ins-

taller dans sa maison, Minique continuait à y vivre sans vouloir rien changer autour de lui. Toujours chaussé de sabots et coiffé d'un béret fané, le paysan se trouvait bien sous cet immense toit de tuiles, qui écrasait de son poids les minces cloisons faites de bois et de torchis.

Là-dessous, le taudis où il couchait voisinait avec l'étable de ses bœufs de labour. Si jamais il ne songea à rebâtir la vieille borde, en revanche, c'est à chaux et à sable qu'il avait fait construire le chai où il emmagasinait le bon vin blanc de son coteau.

Son fils était devenu un Monsieur, grâce aux revenus de la vigne ; sans que son père s'en occupât, l'apprenti avait épousé la fille de son patron, le marchand drapier de Geaune. Minique avait donné la dot que demandait le nouveau ménage pour élargir son commerce. Que lui importait l'argent dont il ne profitait pas, pourvu qu'on le laissât, seul à seule, avec sa terre qu'il aimait.

Lorsque, pour la fête locale, sa belle-fille et son fils venaient le voir, avec leurs beaux habits neufs ils se sentaient mal à l'aise auprès de ce riche en guenilles, et ils repartaient bien vite pour Geaune après quelques maussades heures de villégiature à Bahus.

Minique était cependant heureux quand, pendant les vacances d'août, on lui envoyait sa petite fille Marie. Avec elle, le paysan grognon s'attendrissait. Il ne critiquait plus chez l'enfant, comme chez les autres, le

linge brodé et les toilettes à la mode. Lui qui traitait le père et la mère de déclassés, par une contradiction singulière, il trouvait très bon que leur fille fût élevée en demoiselle. En septembre, il faisait à Marie les honneurs de son vignoble fermé à tous, et il s'oubliait jusqu'à couper pour elle les premières grappes mûres.

*
* *

Minique Labrouche vivait donc de la vie de sa vigne ; vieillissant avec elle, comme elle, il était resté vigoureux. Il ressentait, en malaises de son corps, les contretemps qui de loin en loin atteignaient ses ceps. Quand l'oïdium fit éclater avant leur maturité les grains de raisin, il dut s'aliter, anémié par une maladie de langueur. Les remèdes ne pouvaient le remettre sur pied. Un jour, on lui dit que le soufre avait raison du fléau inconnu ; il se fit apporter une poignée de la poudre jaune, il la flaira longuement, puis il fit jeter toutes ses potions inutiles, et il se leva ; il était guéri. A la saison d'après, l'appareil à la main, Minique voulut expérimenter lui-même le soufrage, et en constatant que la récolte était préservée, le vieux vigneron se sentit rajeunir. Les belles années succédèrent de nouveau aux belles années. Après cette longue succession de grasses vendanges, un jour, en été, les feuilles vertes se tachèrent de rouille, puis elles tombèrent rongées par

cette lèpre ; les raisins découverts se desséchèrent et n'arrivèrent pas à maturité. C'était le mildew. Quoique sous la menace d'une congestion cérébrale, Minique eut la force de réagir, et il chercha à combattre le mal nouveau comme il avait jadis combattu l'oïdium. La tâche était moins facile. Cette bouillie de cuivre dont il fallait asperger les feuilles, ses yeux affaiblis n'en guidaient pas bien les jets : sur ses jambes alourdies, ses reins se cassaient sous le poids du récipient plein de liquide. Lorsqu'enfin le vieux travailleur fut parvenu à préserver les feuilles, les grappes tombèrent malades à leur tour. Le black-root, grain par grain, pourrissait les raisins en quelques heures. Le ver de la cochyliis vint ensuite ronger les tiges, et les grappes noires jonchaient le pied des ceps.

Les rhumatismes avaient beau ankyloser ses jointures et le sang affluer à son cerveau, Minique, réduit à employer des ouvriers, luttait toujours à leur tête contre ces maux successifs et renaissants.

Ce n'étaient plus les temps d'autrefois où de bons labours et une taille intelligente suffisaient, quand il n'arrivait pas de sinistres, à couvrir la vigne de raisins. Il fallait combattre maintenant tous les jours, et avec des armes sans cesse renouvelées, pour préserver en faible partie une récolte sur laquelle toutes les plaies d'Égypte semblaient s'être abattues. Et que sauvait-on encore : une vendange toute salie par la pourriture et toute empoisonnée par les drogues ! Désormais, le vaste

chai était tout en façade. Les longues rangées de fûts sonnaient creux et sentaient le moisi.

*
* *

Minique Labrouche se traînait tous les jours à travers ces ruines. Il était devenu sec comme ses échaldas ; ses mains tremblantes paraissaient aussi noueuses et aussi tordues que les sarments morts, sa figure jaunissait comme les mottes des sillons. Et voilà que, jusque dans ce coin perdu de Bahus, il entendit parler d'un fléau nouveau, qui, au lieu de s'attaquer à la feuille ou au fruit, tuait l'arbre lui-même. Parmi tous ces maux anciens et récents, qu'on ne parvenait à neutraliser qu'à grand'peine, il voulut boucher ses oreilles à l'annonce d'un dernier, plus implacable encore.

Quand le mois d'avril vint faire éclater les bourgeons, il sembla au vieillard, pendant sa visite journalière à l'enclos, que sur certains points les jeunes pousses tardaient à sortir. Le lendemain et les jours suivants, au milieu de la verdure qui se développait sur les ceps, il constata comme des taches, qui s'élargissaient en cercle dans le vignoble. Là, les pampres restaient rabougris, et se flétrissaient, rongés, aurait-on dit, jusque dans les racines.

Alors frappé au cœur, Minique voulut, le regard

éteint, et la tête branlante, essayer de voir la bête malfaisante et mystérieuse. Sur la pente abrupte, il se pencha trop en avant ; il perdit pied et il tomba à terre. Sa poitrine heurta une grosse souche et se brisa en un bruit sec. Le vieux bois de ses côtes s'était cassé contre le bois mort de sa vigne phylloxérée.

On le rapporta chez lui dans la brouette qui lui avait servi à épierrier ses sillons. Marie, sa petite fille, accourut de Geaune pour s'installer au chevet du moribond. Minique, à sa vue, sourit tristement ; avant d'entrer en agonie, il remit à la jeune fille la ceinture de cuir, où il avait gardé pour elle les pièces d'or des dernières bonnes récoltes, et il lui fit cette recommandation suprême : « Marie, prie le curé de bénir un morceau de ma terre, là-haut. Après vous m'enterrez là, dans ma vigne. Elle meurt comme moi. Je veux reposer près d'elle. »





V

RUTH

Ruth, un roman biblique ? Sans doute, mais encore un roman gascon. Avec ces titres des trois divisions de l'œuvre : *Chez les Moabites, les vendanges, la terre promise*, nous devons revoir des scènes de la Bible, oui, seulement ce pays des Moabites s'étend dans la vallée de Salies en Béarn, ces vendanges se déroulent dans les vignobles du Médoc, et cette terre promise borde, non les rives du Jourdain, mais la rive gauche de la Garonne.

Avec *Ruth*, Fernand-Lafargue a mérité de retrouver le succès des *Ouailles du curé Fargeas*. Genre différent et talent égal. Successivement, l'auteur a montré, à peu d'intervalle, sa variété d'observation et sa souplesse de style. Certains écrivains et certains peintres, quand ils ont obtenu du succès dans un genre, passent leur vie à réécrire le même livre et à repeindre le

même tableau. Cela c'est du métier, et le métier rapporte souvent plus que l'art. Fernand-Lafargue, qui est un artiste de lettres, préfère ne pas se répéter. C'est bon pour les médecins de se claquemurer spécialistes. Après avoir raconté, avec cette honnêteté de rendu et cette légèreté de touche que récompensait l'Académie française, la vie de nos prêtres de campagne, il a étudié ici sous leur bon et sous leur mauvais jour, les bourgeois et les paysans de chez nous.

La trame de *Ruth* est des plus simples.

M. Janson, riche propriétaire du Bordelais, a consenti, par bonté d'âme, une importante donation à son demi-frère, M. Duclaux, qui lui, est pauvre. Survient la crise viticole dans le Médoc. Le mauvais frère fait exproprier son bienfaiteur, qui n'a pas pu le payer à l'échéance, et il s'installe à sa place dans le domaine. M. Janson meurt de chagrin, et sa veuve se réfugie à Salies-de-Béarn, avec ses deux fils, dont elle fait des ouvriers. Les malheurs trop souvent se suivent. Mariés depuis peu, les jeunes gens meurent tour à tour. Accablée par la perte de son mari et de ses enfants, la pauvre veuve et la pauvre mère cherche un appui auprès de ses deux belles-filles. L'une d'elles a le cœur oublieux et léger, elle se dérobe, mais l'autre, en revanche, a le cœur bon et tendre et, nouvelle Ruth, Eva est prête à quitter son pays de Béarn pour suivre sa belle-mère vers la Terre Promise.

Appauvries par la maladie et par la mort, les deux

femmes emploient leurs dernières ressources à s'installer dans le Médoc, auprès de l'ancien domaine Janson, afin de vendre un lopin de terre, épave du patrimoine.

Dans les vignobles du Bordelais, c'est la saison des vendanges. Au temps de la moisson en Israël, Ruth allait glaner quelques épis à travers les champs fauchés de son vieux parent Booz. Éva, elle, se loue comme vendangeuse et elle va, pour quelques sous par jour, ramasser les raisins d'un oncle qu'elle ne connaît pas. Le terrain en vente n'a pas encore trouvé d'acquéreur, le restant des économies s'épuise et il faut ramasser un petit pécule pour l'hiver. Dès le premier jour, le long des ceps de vigne, la jeune femme est reconnue par deux petits enfants, dont elle soigna la mère phtisique aux Thermes de Salies.

Un jeune homme s'approche ému, c'est le père ; il la prie de venir au château Duclaux donner aux deux bébés les soins dont ils sont privés depuis la mort de leur mère.

Voilà donc Eva pénétrant dans la Terre Promise. Et certes, ce n'est pas Noémi, restée en deçà, qui poussera Ruth dans les bras d'un Booz plus jeune.

Pour un bois de pins de quelques hectares, M^{me} Janson reçoit de son beau-frère, après une première proposition d'achat, une offre de cent mille francs. Aveuglée par son ressentiment, elle ne reconnaît pas dans cette offre une tentative déguisée de réparation

émagée de Jacques Duclaux, et elle croit y voir le désir affolé d'un paralytique ; aussi, dans sa misère, s'obstine-t-elle, vindicative, à dire non. Cependant, elle désarmera devant la mort repentante du coupable, et devant l'amour de ceux qui restent. Et quand M^{me} Janson rentre dans le domaine, où le spoliateur se meurt et où sa belle-fille va continuer la race, cette femme, qui a pardonné sans oublier, croit entendre sonner, par la cloche au glas funèbre, l'heure tant attendue de la réparation.



Il est trois choses que je tiens à signaler dans cette œuvre de Fernand-Lafargue, son honnêteté littéraire, la précision sobre et pittoresque des descriptions, et la puissance de l'un des caractères. C'est d'honnêteté morale et littéraire à la fois que j'entends parler. Les romans de Fernand-Lafargue, que j'ai lus, contiennent des situations délicates ; ils sont passionnés, mais ils restent chastes. Chez lui, c'est tendance naturelle et non pas artifice. J'ai plaint souvent, en revanche, un poétique et délicieux écrivain, pour tout le mal qu'il se donne à noircir, à contre-cœur, avec des touches de vice, les héroïnes qu'il laisserait fraîches et saines comme la fée verte de ses forêts, s'il ne croyait devoir sacrifier parfois au goût épicé de la clientèle des lecteurs de romans.

Ruth, entre tous les autres, est un livre à mettre entre les mains des jeunes femmes et des grandes jeunes filles.

Mais pour être chaste, l'œuvre n'en est certes pas ennuyeuse. C'est la vie dans notre Midi du Sud-Ouest, avec des cadres variés, sous des aspects successifs de joies courtes et de plus longues tristesses. La langue est d'une simplicité parfaite. A la barbe des plumes de ces tenants de l'écriture artiste, on peut prôner la simplicité du style maintenant qu'Anatole France nous impose l'anarchie bon-enfant de ses idées, grâce à la clarté, à la limpidité, à la légèreté de ses phrases.



J'ai parlé de la sobriété pittoresque des descriptions ; voici quelques scènes successives de vendanges.

La cueillette : « Accrochés aux souches, les dos courbés, comme attentifs à une proie, la troupe des travailleurs semblait un troupeau. Et sous le soleil ardent, les ceps se laissaient piller un à un, dénudés bientôt de feuilles et de fruits. Ah ! la pauvre vigne, comme ils la soulevaient, la remuaient, la tordaient, s'accrochaient à elle pour la traire ainsi que des nourrissons avides.

» La bonne odeur du jus écrasé montait déjà des baillottes. Les vide-paniers passaient dans les rangs,

prenaient les paniers des coupeurs, les vidaient dans les bastes. Au bout du carré, une charrette attendait, et les porte-baste, pliant sous le faix, allaient vers les cuves pour y verser leur charge odorante de grappe en purée — et comme une auréole autour de leur front en sueur, — des nuées de mouchérons, follement, dansaient ivres de vin et de soleil. »

Le transport des cuves : « De toutes parts des véhicules se mettaient en route pour le vendangeoir. Les cris des charretiers excitant les chevaux, le bruit sourd des sabots sur le terrain mou, le craquement rythmé du joug des bœufs, les rires des équipes, le cahot des chariots, comme un bourdonnement, se perdait dans les vagues échos de la campagne plate.

» Une odeur sucrée et chaude flottait sur les routes, une odeur capiteuse qui montait en vapeurs du rouge sang des grappes écrasées.

» Et le blond soleil, plongeant dans les cuiviers ouverts, buvait ce sang qu'il avait créé. »

Les vendangeurs : « Eva à genoux maintenant suivait son sillon, emplissait son panier.

» Elle s'étonnait d'être là, au milieu de ses compagnes qu'elle ne connaissait pas, parmi ces hommes frustes, ni paysans qui fleurent bon la terre, ni ouvriers dont les manières font deviner le métier, travailleurs de rencontre comme elle, attachés par la misère à ce champ de hasard où il fallait brouter pour calmer sa faim. »

La fête du vin : « Tous ensemble, en bande, riant, chantant, les vendangeurs affluèrent et se placèrent ; une grande flambée de joie pétilla dans les cœurs.

» — Au vin ! au vin !

» On buvait au vin.

» A la lueur des lanternes et des torches, le vin rutilait, les yeux s'incendiaient d'amour. Les glouglous des bouteilles qu'on vide, le choc des verres qu'on emplit, les chansons fredonnées et les baisers volés faisaient un bourdonnement de kermesse autour du château en fête.

» C'était l'hosanna du vin.

» Des hommes accoururent, porteurs de hautes échelles qu'ils appliquèrent contre les murs du pressoir ; ils grimperent sur la toiture le verre en main, formant, sous le ciel constellé, un groupe magique d'où partait le cri puissant : Au vin ! au vin !

» Seule, alors, une voix s'éleva, chantant des paroles qui divinisait le vin.

» Et sur toutes les tables, les manches des couteaux rythmant sur le bois l'élan de la chanson à boire, le refrain partit et s'envola jusqu'aux échos du fleuve, au fond des brouillards.

» — Au vin ! au vin ! Buons au vin ! Puis ils se turent, et, lentement, les vendangeurs qui avaient envahi le toit eurent un geste sublime.

» Les bras immobiles restaient levés au ciel comme les yeux.

» Ils offraient le vin aux étoiles. »

Comme elle est chaudement méridionale cette description qu'éclairent tour à tour les torches de la table de vendange et les torches du ciel étoilé. Et à ceux qui reprocheraient à ces vigneronns du Médoc un peu de grandiloquence, je répondrais simplement que notre Gascogne est la cousine germaine de sa voisine l'Espagne.



Ruth et Noémi, les caractères des deux femmes devaient surtout être poussés par l'auteur. La jeune Eva, c'est cette bonté béarnaise, sereine et douce, qui ne s'affole pas dans la douleur et ne s'exalte pas dans la joie. Voyez-la, femme sans mari et sans enfants, dépenser son trop-plein de tendresse :

« Ce furent tous les jours de douces promenades à pied avec le petit garçon et la petite fille.

» Eva, charmée, écoutait leur babil incessant, répondait à leurs interrogations éveillées par les plus infimes et les plus grandioses détails de la campagne.

» Son âme suivait ces âmes.

» Elle se faisait maternelle pour ces petits, comme autrefois pour ses poupées, mais avec plus d'entente de la vie, puisqu'elle était femme maintenant, femme sans mari et sans enfants, ce qui est la plus triste déchéance du bonheur. »

A côté de la femme douce, la femme forte de la Bible. Son mari et ses fils meurent successivement dans l'éroulement de la fortune familiale, sans que M^{me} Janson laisse briser sa volonté. La Providence doit une compensation à ses malheurs immérités ! Et quand elle rentre, le front haut, dans la maison d'où on l'avait chassée, la mort de l'un, le bonheur des autres ne peuvent détourner la fixité de sa pensée.

« Maman Clémentine se trouva juste en face du cadavre aux yeux ouverts... où la campagne se mirait.

» S'agenouillant aussi, elle revit dans ce miroir lugubre les vignes, les coteaux, le fleuve, le ciel, tout l'horizon, un peu voilé, plus doux, plus triste et plus profond. Servadac pleurait. Les enfants, effrayés, parlaient à voix basse.

» Même dans les yeux du mort, maman Clémentine explora longtemps le domaine de Parempuyre, et tout en priant, pendant que les cœurs des amoureux s'unissaient dans une triste et passionnée quiétude, elle vit passer, sur ces terres enfin reconquises, l'ombre maîtresse, la grande ombre de son mari défunt... et elle sentit son règne recommencer. »

Les jeunes littérateurs de notre époque — et parmi ces jeunes combien de vieux à des points de vue divers — ne savent pas pardonner à leurs confrères les succès d'argent.

A-t-on assez cruellement reproché à Georges Ohnet, piètre écrivain d'ailleurs, son manque d'écriture. Mais

on oubliait systématiquement que le romancier, qui banalisait par trop la forme, mettait sur pied des caractères vivants et agençait des scènes très dramatiques. Aussi Fernand-Lafargue, lui, comprendra que j'entends vanter ce caractère de M^{me} Janson, en le plaçant de pair à côté du caractère de cette M^{me} Desvarenes, la boulangère millionnaire, qui abat d'un coup de pistolet, comme une bête enragée, son gendre Serge Pannine, afin de sauver l'honneur de sa maison.

Mais puisque j'en suis aux comparaisons, une dernière pour finir.

Au temps où les hommes de lettres valaient peut-être mieux que ceux d'aujourd'hui, on qualifia Octave Feuillet de Musset des familles ; et pourtant que de dissemblances pour de rares points de contact. — Allons bon, après Ohnet, voilà qu'il va nous vanter Feuillet, maintenant ! — Parfaitement. Et qu'on me montre un romancier à la mode, capable d'écrire *M. de Camors* ou la *Petite Comtesse* ! Aussi, du fond du cœur, je crois faire un compliment à Fernand-Lafargue en le qualifiant : le *Feuillet* des Familles.





VI

LE CAFÉ DAROLLES

Le café Darolles, à Auch, un peu le café Procope de notre Gascogne. Et il est si bien situé, sur la grande place, au pied de cette superbe cathédrale, que ce mécréant de café libre-penseur a, du matin au soir, l'air de vouloir narguer. Il ne faut pas demander au café Darolles de faire, ainsi que l'*Albrighi* ou les *Ambassadeurs* de Toulouse, déborder ses chaises, en terrasse, sur la chaussée. C'est question d'emplacement d'abord, de soleil ensuite. A Toulouse, à la fin de décembre et au commencement de janvier, les consommateurs noctambules s'assoient en plein air ; les quinconces de réchauds bourrés de coke semblent, sous ce ciel toujours printanier, n'être là que pour faire une concession au calendrier d'hiver. A Auch, il faut tenir compte de la proximité des Pyrénées barrant l'horizon, et de l'exiguïté des places en cette vieille ville forte ra-

massée sur son promontoire. La terrasse du café Darolles s'étend à l'intérieur, derrière de grandes glaces claires. Dans cette avant-salle où pénètre le soleil, se pressent, autour des tables de marbre, les voyageurs, les étrangers, les touristes, toute cette clientèle de passage, qui lit, boit, écrit sa correspondance avec cette hâte fiévreuse talonnée par le souci des affaires et l'heure du départ des trains.

La clientèle stable d'Auscitains qui donna son caractère et valut sa célébrité au café Darolles, c'est à l'intérieur, derrière la balustrade de bois, qu'il faut la chercher. La grande salle s'étend profonde et sombre dans son aspect mystérieux de temple maçonnique. Mais dans notre Midi est-ce qu'on saurait conspirer à visage couvert et à voix basse? C'est ouvertement que, depuis le second Empire, des générations de conjurés ont défilé là, s'apant les gouvernements d'autorité et préconisant les régimes démocratiques.

Pour la forme, en s'asseyant côte à côte, le long des banquettes, ils sacrifient à la mode italienne. Jadis, quand la Péninsule, avant les temps de l'Unité, était partagée entre les Autrichiens du Nord et les Bourbons principicules du Centre et du Midi, les Italiens, presque tous carbonari, évitaient de s'asseoir dans leurs cafés les uns devant les autres, afin de déjouer l'espionnage des sbires. Adossés aux murs, la bouche près des oreilles des voisins, ces éternels conspirateurs diffamaient leurs rois de droit divin en un semblant

de sécurité. A Auch, si l'on s'assied de même façon, on a toujours conspiré à la mode gasconne, le verbe clair et haut. C'est sur ces banquettes vénérables du café Darolles qu'ont été élaborées les campagnes forcées contre les préfets à poigne, et rédigés les ordres du jour de confiance à l'adresse des gouvernements radicaux.

Les violents et les passionnés sont rarement sympathiques, et cependant il suffit de passer une soirée au café Darolles pour se réconcilier avec ceux d'ici. Ces enragés sont de très braves gens. Ce sont des rouges sans doute, mais des rouges du Midi de Gascogne, et avec ces jacobins-là, en les pratiquant, on finirait par s'entendre.



Il y a quelques années, je séjournai pendant quarante-huit heures à Auch, pour plaider, comme avocat, une affaire en Conseil de préfecture. L'après-midi, j'avais vu le café Darolles — celui de l'avant-scène de la terrasse intérieure — dans son affaïrement de commerçants et d'étrangers ; je devais, la nuit, le revoir sous son deuxième aspect, en plein cercle de politiciens, dans la salle du fond.

J'étais allé passer ma soirée au théâtre ; on y jouait, assez mal d'ailleurs, devant un public clairsemé d'officiers de chasseurs et de commis de magasin, je

ne sais plus quelle opérette de Lecoq ou d'Audran. Pendant un entr'acte, je croise dans les couloirs déserts une figure de connaissance : de grands cheveux et une barbe d'apôtre embroussaillant en auréole une tête émaciée et intelligente. C'était M^e Saint-Martin, mon excellent confrère d'Auch, qui comme moi travaille en partie double. S'il perd ses loisirs professionnels dans la politique, ce dont je le plains, sorti d'en prendre, il les charme d'autre part avec la littérature et l'art, ce dont je le félicite cordialement. L'aimable adjoint au maire d'alors me fit les honneurs de l'intéressant musée du théâtre, et à l'acte suivant il m'introduisit dans la loge municipale. En face de nous, dans l'avant-scène préfectorale, siégeaient au premier rang, secrétaire général et conseillers de préfecture, tout mon tribunal administratif. En cette année-là, municipalité et préfecture se faisaient, à coups d'arrêtés et de suspensions, une guerre de peaux-rouges. Diable ! me disais-je, *in petto*, vérité en deçà, erreur au delà de la rivière... du parterre ; l'excellente compagnie dans laquelle je me trouve, doit être bien compromettante, aux yeux de mes juges. Mais ces juges d'Auch devaient le lendemain me prouver qu'ils valaient bien ceux de Berlin.

Au milieu d'un maigre couplet, une porte s'ouvre et un homme tout noir et tout de noir vêtu entre dans notre loge, la barbe et les cheveux à peine filetés de gris, le torse vigoureux, un air d'ours bien léché :

c'était le nouveau sénateur Destieux-Junca. L'ami Saint-Martin présenta l'affreux libéral au farouche démocrate. Nous commençâmes à causer, indifférents aux chuts de l'orchestre, puis, trouvant nos propos plus intéressants que ces flons-flons d'opérette, nous sortîmes tous les trois, et fûmes naturellement terminer notre soirée au café Darolles.

*
* *

Notre soirée, notre nuit, devrais-je dire, car il était bien trois heures du matin, quand je rentrai dans mon hôtel en réveillant le gardien endormi. A mon entrée dans le café, avec MM. Destieux-Junca et Saint-Martin, joueurs de manilles et politiciens en salle, tout en saluant leurs deux amis, me dévisagèrent d'un air intrigué. Nous nous installâmes tout au fond, devant des rangées de bocks, et nous causâmes. Nous parlions de politique évidemment, car de quoi pourrait-on parler, à minuit, au café Darolles ?

A un moment donné, la discussion s'échauffa entre nous : entre Gascons d'Auch et de Tarbes, elle ne devait jamais s'envenimer. « Ah ! ce Méline, clamait Destieux-Junca, — l'honorable député était alors président du Conseil, — ah ! ce Méline, quel misérable. — C'est un grand Français, répondais-je, et même mieux que l'Autre, c'est le grand Français ! — Allons

donc, il veut étrangler la République. — Non, il veut la rendre hospitalière à tous. » Et pendant que, rouge-clair et rouge-ponceau, nous choquions ainsi nos couleurs, les heures s'écoulaient rapidement ; j'écoutais fulminer mon interlocuteur avec un calme dont je m'étonnais moi-même. Je ponctuais, sans doute de protestations, par un reste de conscience, les paroles fiévreuse de Destieux-Junca. mais je confesse que, moi, le professionnel de la parole, je prenais plaisir à me taire et à le laisser parler. Ses périodes sans apprêts éclataient de conviction. La tête pouvait bruire d'idées fausses, mais le cœur débordait de générosité.

Avec les hommes de sentiment, il y a toujours moyen de se comprendre.

Après avoir accompagné avec moi le tribun d'Auch chez lui, mon confrère Saint-Martin me ramena à mon hôtel. Et pendant nos allées et nos venues, il me racontait l'homme. Ce n'est pas celui-là qu'on pourra soupçonner d'attaches avec les manieurs d'argent. Il a plus qu'ébréché sa fortune en campagnes politiques. Son traitement de sénateur passe en grande partie à des œuvres de propagande. A Paris, il mène la vie d'un étudiant besogneux. Quand il revient à Auch se retremper dans la bonne terre gasconne, il sort de chez lui le bâton à la main, et, *pedibus cum jambis*, comme le Tartarin de Daudet, dont il n'a en rien le grotesque, il court les chemins montueux du Gers. Il s'en va, à pied, par les villages, semblable à ces capucins qu'il

exècre, prêcher sa bonne parole à lui. Il n'est pas étonnant que les cœurs chauds de l'Armagnac battent à l'unisson de ce cœur de vrai démocrate. Moi qui suis un modéré, mais un Gascon, j'avais plaisir à me dire, en écoutant Saint-Martin, que des hommes d'âme robuste comme Destieux-Junca, ils n'en ont pas en Provence. Les Maurice Faure, de la Drôme, les Flaissières, de Marseille, agrémentés des Pourquery de Boisserin, d'Avignon, et des Vigné d'Octon, de je ne sais plus où, tous ceux-là ne font pas la monnaie de notre Destieux-Junca, d'Auch.

*
* *

Le lendemain soir, au moment de mon départ, je rencontraï, sur le trottoir de la gare, M. Destieux-Junca en pourparlers avec des hommes politiques. La session du Conseil général du Gers touchait à sa fin. « Vous ne savez pas, me dit le sénateur, en venant à moi la main tendue ? Hier soir, mes amis du café Darrolles, en vous voyant entrer avec moi dans la salle, vous ont pris pour Jean Jaurès. Ce matin, au marché, toute la ville parlait de la conférence que Jaurès devait faire sur la verrerie d'Albi et la grève de Carmaux. J'ai dû détromper tous ces enragés en leur disant qu'ami de Méline vous ne sauriez leur dire, en politique, que des sornettes protectionnistes : mais j'ai ajouté, qu'avec votre amour de la Gascogne, vous leur feriez quand ils

le voudraient une conférence méridionale aussi intéressante que les histoires de Jaurès sur Albi et sur Carmaux.

Pendant que nous riions ensemble de la méprise, je demandai au sénateur le nom d'un homme grand, brun et distingué, qu'il toisait sur le trottoir, au passage : « Ça, répondit-il dédaigneusement, c'est Bibal, un libéral rétrograde, pire que vous-même, peut-être ! »

M. Bibal, me disais-je, le président du Conseil général du Gers, le vaillant républicain, qui lutte entre les feux croisés des radicaux et des bonapartistes, et de plus, un Gascon ami de Jasmin et des félibres ! J'allais me diriger vers lui pour lui serrer la main, mais sous l'œil terrible du sénateur radical-socialiste, j'avoue que j'eus peur ; Gascon, je fus lâche pour la première fois de ma vie, et prenant congé, j'allai enfouir ma honte au fond d'un wagon.

C'est égal, il faut que je me venge de cette reculade : « Vive Méline quand même, vous savez, monsieur Destieux-Junca ! »





VII

LES DEUX GENDARMES

Deux gendarmes, un beau dimanche, montèrent à la station de Mirande dans mon compartiment ; première de zouave, wagon de troisième classe. Tous les deux portaient la double sardine blanche, et, en guise de jaune baudrier, ils avaient mis en bandoulière la bretelle de leur carabine soigneusement vêtue d'une gaine verte. Ils s'assirent côte à côte en face du coin où j'étais assis à reculons. Dans un remue-paquetage de caserne, ils casèrent sous leurs jambes — et sous les miennes hélas, — fusils, sabres, gibernes, valises, etc. A leur entrée bruyante et à leur installation gênante, je m'aperçus que mes deux maréchaux des logis de gendarmerie étaient gris ; non pas abominablement par exemple, mais de façon presque décente. Ces deux braves portaient toujours beau, ils portaient trop beau, voilà tout.

Genou à genou et bottine à botte avec mes deux compagnons de voyage, je feignis de m'absorber savoureusement dans le tirage de ma pipe, et à demi-caché, comme un dieu olympien, dans les nuages de ma fumée, je les observais, à travers, de toute l'acuité de mon binocle.

Par ces chaleurs sénégalienne, les deux sous-officiers venaient avec leurs brigades d'effectuer des tirs dans le Gers, et ils avaient mis à profit leur arrêt à Mirande pour déjeuner plantureusement en l'hôtel Tartas, de culinaire et de séculaire réputation. S'ils avaient comme un plumet à leur képi posé en arrière, c'était la faute au soleil d'août, dont les flèches avaient troué leurs coiffures, c'était la faute au soleil encore, dont les rayons avaient mûri les grappes de ce piquepoult pétillant et de cet armagnac parfumé. Piquepoult et armagnac, à Mirande comme partout, depuis ce phylloxéra ravageur, nous sommes en train, en Gascogne, d'en boire et d'en faire boire les dernières bonnes bouteilles.

Celui des deux gendarmes qui prit le coin en face de moi était le plus ancien, il frôlait la cinquantaine ; très grand, très droit, très boutonné et très pâle, il se raidissait contre les lourdeurs du vin blanc et de l'eau-de-vie de la Ténarèse. L'autre gras, court, rougeaud et apoplectique, se laissait aller à la bonne franquette dans un abandon de tout son corps ; sur le ventre trop bombé, la tunique était tendue comme

une peau de tambour, et machinalement un coup de pouce venait, l'un après l'autre, en libérer tous les boutons surmenés.

Au début du voyage, quand la glace n'était pas encore rompue entre nous trois, le grand, l'ancien, murmurait sous sa moustache à l'oreille de son conscrit de quarante ans : « Allons, maréchal des logis, un peu de tenue, que diable ! » Et tout en soufflant, le plus jeune des barbons resanglait, bouton par bouton, son ventre indocile.

Ma blague à tabac, après y être allée d'une pipe nouvelle, circula à la ronde, et après cette camaraderie de fumeurs, la camaraderie de la gendarmerie et de la territoriale vint achever de chasser toute réserve, et de nous mettre tous les trois au même niveau de bonne humeur.

Le grand maréchal des logis perdit sa raideur et daigna s'accouder sur ma valise, et d'un doigt furtif, son gras conscrit se hasarda à rendre définitivement la liberté à ses boutons qui criaient grâce.

Alors, sous mes yeux souriants de nouvel ami, mes deux voisins se laissèrent aller, déjà à moitié dégrisés, à une bonne causerie que j'écoutais de toutes mes oreilles.

Ces vieux soldats au cuir tanné étaient des pères de famille au cœur tendre. Ils connaissaient réciproquement les noms de leurs femmes et les petits noms de leurs enfants. Ils s'invitaient ; l'un, c'était pour la fête

locale prochaine ; l'autre, c'était pour une première communion.

Mais comment deux maréchaux des logis de gendarmerie ne seraient-ils pas deux grognards ! Les mêmes événements de la vie de famille passés en revue, ils se mirent à parler service. Et entre beaucoup de passe-droits et pas mal d'injustices, chacun d'eux, moitié rire, moitié fâcherie, raconta son histoire savoureuse.

*
* *

« — Dites-moi donc, maréchal des logis, demanda le plus jeune à son ancien, comment diable n'avez-vous pas été nommé adjudant aux dernières promotions ? C'était depuis longtemps votre tour.

— Que veux-tu, mon ami, on n'a pas voulu de moi, cette fois encore ; mais l'an prochain, je t'en donne mon billet, m'offrit-on de me donner l'épaulette d'officier du coup, je prends définitivement ma retraite. Tu sais, l'année dernière, l'Arros a débordé dans la vallée de Rustan. La veille du sinistre annoncé, j'avais passé la journée à prévenir les riverains d'amont d'avoir à abandonner leurs maisons du bord de l'eau. A dix heures du soir, sous une pluie battante, je rentre à la caserne. A la porte, le maire du chef-lieu était en pourparlers avec mes deux gendarmes de garde, et il les sommait de partir pour le moulin de l'Agaou porter

secours au meunier et à sa famille, en danger de mort. Les yeux gros de sommeil, mes gendarmes, leur lampe à la main, parlementaient avec ce fâcheux, qu'ils avaient bonne envie d'envoyer coucher.

Je m'informe immédiatement, et seul, sans débrider, je pars au grand galop vers le moulin de l'Agaou. L'Arros, débordé, s'étendait à cinq cents mètres de son lit. Je lance, au petit bonheur, dans l'eau de la crue, mon vieux cheval *Trompette*, au risque de me rompre le cou en me heurtant, avec ma monture, à l'un des troncs d'arbres roulés par l'inondation. — Bah ! me disais-je pour me donner du cœur, c'était bien plus dur à Frœschviller, en 1870, quand mon autre *Trompette*, mon cheval d'armes, s'abattit entre mes jambes, en plein galop de charge, les genoux broyés par un éclat d'obus. J'en suis bien revenu ce jour-là ; pourquoi cette nuit n'en reviendrais-je pas encore ! Dans le noir, une tache blanche, au-dessus du toit du moulin, me servait de point de repaire. C'était la vieille meunière paralytique, que les siens, en se sauvant à la nage, avaient, comme un ramoneur, attachée à la plus haute cheminée. La vieille bégayait et ne pouvait pas crier. J'adosse mon cheval contre la muraille : il avait de l'eau jusqu'aux arçons. Ainsi qu'à la voltige, je monte debout sur la selle ; j'escalade le toit, je prends à bras-le-corps la maman en chemise qui m'embrassait, et, pendant que l'eau montait toujours, je l'emporte, au pas, à travers la nuit, à travers les remous, et je la

sauve malgré les trous et malgré les faux pas. En rentrant à la caserne, mon cheval tremblait du museau à la queue, et de peur autant que de froid, je t'assure. Drôle d'enlèvement, n'est-ce pas, mon cher ?

— Et l'on ne vous a pas décoré ?

— Non, l'ami ; mais le 14 Juillet d'après, le maire était nommé chevalier du Mérite agricole. Moi, je ne fus pas même, à mon tour, nommé adjudant. Je n'avais pas puni mes deux gendarmes et je fus dénoncé à la préfecture par M. le Maire ; il signalait à l'administration une brigade de gendarmerie qui dormait pendant que des vieilles femmes étaient en train de se noyer au sommet d'un toit. Tout ça, vois-tu, c'est de la politique, et la politique, c'est de la... » Ici, le *marquis* se mit à tousser.

*
* *

« Et toi, mon fiston, reprit-il après s'être ainsi soulagé le cœur et éclairci la gorge, comment n'as-tu pas encore ta médaille ? — Ah certes ! je l'ai bien gagnée, mais voilà : mon chien enragé, ça peut faire la paire avec votre meunière. Notre caserne est hors ville, comme vous le savez. A cent mètres de notre porte, dans la métairie d'à-côté, des bordiers originaires de la vallée d'Argelès avaient amené un énorme chien de montagne. Ce méchant animal avait tant étranglé de

chiens et de moutons que ses maîtres durent, le jour, l'attacher, à demeure, avec une forte chaîne de fer. Un après-midi, vers quatre heures, au moment de la sortie des écoles, j'entends nos voisins pousser des cris terribles : au chien enragé ! au chien enragé ! Et je vois passer devant la caserne, se dirigeant vers la ville et traînant sa chaîne cassée, Patou, les yeux injectés de sang et la gueule baveuse. Au chien enragé ! Je saute sur mon revolver d'ordonnance ! Les enfants sortant de classe descendaient en ce moment la grande rue. Je poursuis le chien, ventre à terre ; arrivé à portée, je tire : *pan*, je le manque, le chien file de plus belle, *pan, pan*, je le manque deux fois encore, le chien court toujours, *pan*, je le manque de nouveau. Cette fois l'animal se retourne vers moi, *pan*, le coup rate, il se jette sur moi en me montrant ses crocs ; il ne me restait plus qu'une cartouche, tant pis, je vise dans la gueule, *pan, je le tueu !* Et le lendemain on écrivait dans le journal que la gendarmerie ne faisait pas son devoir, et qu'elle tolérait auprès de sa caserne, sans les faire abattre, des chiens depuis longtemps soupçonnés d'être enragés. Je l'avais pourtant bien abattu moi-même, à mon sixième coup. Et voilà pourquoi je n'ai pas eu ma médaille ! En revanche, si votre maire est chevalier du Mérite agricole, le 1^{er} janvier dernier le correspondant du journal a été nommé officier d'Académie. Pour avoir parlé de chiens enragés. S'il les tuait au moins, lui ! »

*
**

Miélan, cinq minutes d'arrêt !

Et mon gros maréchal des logis de descendre, après avoir renouvelé son invitation pour la poule au pot de la fête locale.

Pendant que ce brave homme ralliait bruyamment sa brigade sur les quais, je continuai la conversation avec son ancien.

« Et ce chien enragé, maréchal des logis ? — Mon conscrit l'a tué, et de lui vous pouvez le croire comme vous le croiriez de moi-même. » Sous ces yeux si francs je ne doutais plus. « C'est égal, c'est un fameux gascon que votre ami, on dirait qu'il a rapporté son histoire de Marseille. — Si mon conscrit était de Marseille, il aurait prétendu avoir tué son chien au premier coup de revolver, et il l'aurait vite et mal manqué au sixième, tandis que, tel que je connais mon homme, — qui n'est pas du Gers pour rien, — je le soupçonne d'avoir abattu son chien au premier coup de feu ; les autres coups, c'était pour allonger l'histoire et pour faire durer le plaisir. »

*
**

Villecomtal, trois minutes d'arrêt ! Mon compagnon, tout à fait dégrisé, me donne en se levant une poignée

de main à la cuirassière. Sur le trottoir, la brigade respectueuse, au sortir d'un compartiment voisin, vint ouvrir la portière au vieux maréchal des logis, qui préféra manquer ses galons que punir ses hommes. Le premier des gendarmes emporta la valise, le second prit la giberne, le troisième s'empara du fusil, et — désappointé — le dernier ne portait rien.





VIII

LES PROSES DU POÈTE

Francis Jammes, l'exquis poète d'Orthez, a eu récemment la bonne fortune de lire, dans la *Dépêche* de Toulouse, une chronique dans laquelle l'éminent écrivain méridional, Emile Pouvillon, mettait en valeur ses deux recueils de vers : *de l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir* et *le Deuil des Primevères*.

Je ne résiste pas à l'envie de découper dans cette critique élogieuse un passage saillant : il fait autant d'honneur à Pouvillon qui l'écrivit qu'à Jammes qui l'inspira.

« Le lyrisme de Francis Jammes marque un pas de plus vers la sincérité, un pas si en avant, qu'il me semble difficile qu'un autre après lui s'en approche davantage. Vous aurez beau fouiller, réunir ses deux volumes de vers, vous n'y trouverez pas un mot, pas une strophe qui sente le développement ou la rhéto-

rique, pas une image qui ait déjà servi, pas une émotion, pas une sensation qui n'ait pas été reçue. Et cette constatation n'est pas sans importance.

» Sans doute, cette sincérité ne va pas sans inconvenient. Ceux-là peut-être la jugeront excessive, pour qui la confession quotidienne d'une vie alimentée de peu, cantonnée dans la sensation, bornée à des horizons étroits, paraîtra d'un insuffisant intérêt ; ils allégueront que la sincérité du miroir importe peu, s'il ne reflète que des images médiocres. Et il faut bien avouer, en effet, que les motifs de cette poésie manquent le plus souvent de sublime ; on peut noter encore que les vibrations de cette sensibilité sont brèves ; mais comme elles gagnent en intensité ce qu'elles perdent en étendue. Elles forment comme un tissu vivant, une chanson faite d'une poussière de bruits, qui se résolvent en une harmonie puissante, pareille à la musique des arbres et des eaux vives. »

Je n'oserais disputer à Emile Pouvillon le privilège de noter dans les vers de Francis Jammes cette « musique des arbres et des eaux vives », aussi n'essaierai-je pas de refaire, médiocrement après lui, l'éloge d'un poète subtil, qu'il a si délicatement compris. Je préfère prendre en mains le dernier volume en prose de Jammes, et en extraire les morceaux qui plus particulièrement me charmèrent ; je me sens plus à l'aise dans des sentiers connus, où je ne risque plus, à chaque tournant, de me heurter à des assonances ou à des rimes.

Almaïde d'Etremont ou *l'histoire d'une jeune fille passionnée* est une nouvelle d'une centaine de pages, qui, s'insurgeant contre le pharisaïsme des codes, plaide en faveur de la liberté dans l'amour.

Orpheline, confiée à un oncle podagre, qui délaisse sa pupille pour ne soigner que ses rhumatismes, Almaïde voit ses compagnes de couvent se marier tour à tour, et elle s'étirole, oubliée, sous les verdure sombres d'un château de Belle au bois dormant. Le hasard de ses promenades solitaires dans la montagne béarnaise lui fait rencontrer un petit chevrier. Les deux enfants s'aiment en remontant côte à côte les cascades, en se perdant sous les hauts sapins, en s'asseyant l'un près de l'autre, dans les clairières herbeuses. Petit-Guilhem, le chevrier, guide des étrangers vers les hauts sommets encore défendus par la neige. En descendant, le long des pentes glissantes, il se laisse distraire par la pensée de l'amie qu'il va revoir, et dans son rêve, son bâton ferré glisse, son pied butte, et il va s'écrouler, le front fendu, au pied des rochers. Frappée, elle aussi, en plein rêve, par la mort du montagnard, Almaïde d'Etremont se réveille de ce songe de quelques journées de bonheur, seule, ruinée et enceinte. Cette grande misère est recueillie par un vieux gentilhomme, dont de longs voyages ont meurtri le cœur et élargi l'esprit. La jeune mère a trouvé auprès de ce vénérable protecteur des consolations pour le présent, des promesses pour l'avenir. Mais en plein réconfort de tristesses, en

plein renouveau d'espoir, lui s'éteint brusquement et elle se trouve pour la seconde fois désemparée.

Pourquoi résumer cette œuvre savoureuse surtout par ses détails : mieux que mes dires, mes citations suffiront à en faire goûter le charme délicat.

Voici un petit tableau dont la fraîcheur évoque la scène du bain de *Virginie*. Avec son tréfonds d'exotisme, Francis Jammes est d'ailleurs, dans ses récits, l'écrivain qui rappelle le mieux Bernardin de Saint-Pierre, cet autre poète de la prose.

« Elle arrive auprès de l'eau, dépouille ses vêtements et, ravie, se plonge au creux le plus caché de la rivière. Elle voit, devant le tremblement de ses jambes charmantes, s'enfuir le reflet blanc des ablettes effarouchées. Elle frissonne, et peu à peu entre tout entière dans la fraîcheur verte et liquide où remue l'ombre des aulnes. Elle suffoque et ses épaules frémissent quand elle y est baignée tout à fait. Le silence règne sur l'eau. »

Certes les Eissen et les Marillier, ces dessinateurs du xviii^e siècle qui illustraient les livres d'art de véritables tableaux en miniature, se seraient complus à reproduire « le tremblement de ces jambes charmantes, le reflet blanc des ablettes effarouchées dans la fraîcheur verte et liquide où remue l'ombre des aulnes ».

Soudain la baigneuse « entend un bruit à l'orée de la rivière. Elle regarde, enfouie dessous les feuilles. C'est un pâtre d'une quinzaine d'années, le torse nu, sa petite culotte de toile bleue retroussée au-dessus des

cuisse, qui enjambe le gué, poussant deux chèvres devant lui. Il disparaît sans apercevoir Almaïde, mais elle rougit de l'avoir vu ».

L'enfant qu'elle va bientôt aimer, Almaïde le revoit pour la seconde fois « le dimanche, après midi, aux danses que les habitants du hameau forment autour de la vieille église. Bergères et bergers font, ce jour-là, un lent rondeau. Les jeunes filles portent le sanglant capulet d'Ossau et les gorges bombent sous le châle où sont brodés l'épi de blé et les fleurs bleues et rouges des sommets. Elles vêtent la robe noire à bande d'azur qui est relevée en arrière et imite les ailes bordées de ciel des papillons. Et lentement le rondeau tourne, si lentement, accompagné d'une psalmodie si lente, que tous semblent s'endormir de langueur à leur chant. Ces montagnards ont des physionomies aussi tranquilles que des choses. Leurs yeux seuls, pareils à des agates, indiquent une vie puissante et douce. »

Et la jeune châtelaine se laisse glisser sur la pente qui la fera tomber dans les bras du petit berger.

« Que n'est-elle une bergère ? Que n'habite-t-elle, auprès du ravin où frémissent les hépatiques bleues, dans la chaumière de ces pères ? Elle emplirait à la source verte la cruche qui, l'été, grésille. Elle cultiverait dans le jardin villageois les lys, les romarins et les ciboules. L'appel funèbre des paons ne l'éveillerait plus, mais le cri ensoleillé du coq. A la saison, elle irait dans la campagne chaque jour, portant le repas de

son jeune frère. Tous deux ils mordraient aux arbouses. Ils entendraient rire les fontaines. Ils baiseraient les lèvres des rhododendrons. Ils boiraient l'eau bénie des rocs. Ils guideraient de leurs gaules vertes la neige des agneaux vers les pâturages fleuris. Ils écouteront les cloches rauques du troupeau sonner dans l'élévation. »

Alors, dans cette transfiguration du bonheur des champs, la demoiselle s'abandonne au berger ennobli à ses yeux, et tous les deux vont isoler leurs amours dans la montagne :

« Almaïde d'Etremont a voulu revêtir pour ces courses alpestres le capulet et le châle ossalois. Elle-même a brodé les aconits, les pavots et les colchiques d'automne sur la soie sonore et luisante que bombe sa gorge. Et Petit-Guilhem ne l'aime que mieux ainsi, car elle ne lui paraît plus être la demoiselle des Al-dudes, mais la sœur des chevrières qu'il délaisse. »

Lorsque l'enfant s'est fendu le crâne en trébuchant sur le sentier neigeux, écrasée et muette de douleur comme une jeune veuve, Almaïde va visiter, en étrangère, la maison du mort :

« Sur le seuil de la cuisine convertie en chambre mortuaire, glousse une poule craintive, la patte en l'air vers ses poussins dispersés. La flamme du cierge tremble, rougeoit, file et fume au-dessus du crucifix et de l'assiette d'eau bénite où tremble un laurier noir. Au mur sont suspendus un bissac et une gourde. Le chat, devant l'âtre éteint, se peigne délicatement. Une vieille

paysanne, en capuchon noir, prie, tousse et s'en va. Les belles filles de la vallée ne s'agenouillent qu'un instant, effrayées par cette chose incompréhensible : l'immobilité de cet enfant dont la souplesse peut-être un jour les surprit. »

Après la douleur de la séparation, voici l'autre douleur de la maternité. Mais la jeune femme se résigne à cette vie qui s'éveille en elle, ainsi qu'à cette mort qui la laisse seule :

« Et jamais à cette nature saine et belle ne viendrait à l'idée que, par les montagnes, on peut trouver de mauvaises fées, qui, aux flancs des ravins stériles, cueillent des lys noirs dont le parfum tue les enfants qui vont naître. »

La morale libre de cette nouvelle est donnée par le consolateur d'Almaïde, dont les dernières paroles, « avant de s'endormir dans la paix éternelle », sont les suivantes :

« Et quelle est la femme heureuse qui, ayant mordu au fruit d'un riche verger, oserait blâmer Almaïde qui, au fond des ravins, cueillit une pauvre arbouse. »



Je n'essayerai pas de soutenir ou de blâmer cette morale indépendante du roman. Ce qui me plaît et m'attire, dans *Almaïde d'Etremont*, c'est la simplicité

du récit, c'est la fraîcheur des descriptions. Tels Daphnis et Chloé, ces deux jeunes êtres s'aiment encore plus avec leurs sens qu'avec leurs cœurs. Petit-Guilhem, lui, se laisse même plutôt aimer, et quoiqu'il préfère la demoiselle des Aldudes à ses chevrières, s'il vivait quelque temps encore, comme il la quitterait pour retourner à ses capulets rouges et à ses châles noirs. Almaïde elle-même, que la mort de son ami abat mais ne semble pas laisser inconsolable, après l'épuisement des premières ivresses de l'instinct et des premières fumées de l'imagination, comme elle rougirait d'avoir aimé ce petit pâtre sentant le lait aigri dans sa bure rousse crasseuse. Aussi Francis Jammes a-t-il bien fait de les séparer brusquement dans le plein épanouissement de leur tendresse.

Dans sa prose comme dans ses vers, le poète, soucieux de dégager sa personnalité, fuit les sentiers battus. Cependant, moi qui suis très vieux jeu en littérature, je me permettrai de lui faire un reproche, qui paraîtra peut-être injuste à des yeux voyant différemment que les miens. Pourquoi lui semble-t-il qu'il voit noirs, un rameau de lilas blanc ou violet, et une branche de laurier verte ou jaune. Je sais bien que c'est alors parler comme tout le monde. N'obéit-il pas, en préférant ainsi noter la semblance des couleurs plutôt que leur réalité, à ce parti pris qui pousse les peintres impressionnistes, sous le prétexte que les brouillards du matin et les ciels du midi ont des teintes ou des reflets bleu-

tés, à répandre du bleu partout, à pleines palettes, sur le jaune des sillons, sur la verdure des arbres et sur le rouge des toits. Encore une querelle de détail et de mots. Clara d'Ellebeuse et Almaïde d'Etremont, l'auteur fait vivre ces deux héroïnes de ses nouvelles vers une époque indéterminée, qui ne doit pas descendre au delà de 1830. Qu'il leur donne les *prénoms* des romans de ce temps-là, c'est parfait. Ces prénoms du livre en vogue, on les imposait alors, en capricieux cadeau de baptême, aux enfants qui naissaient. Mais pourquoi en sus de Clara et d'Almaïde, ces *noms* romantiques d'Ellebeuse et d'Etremont. Même en 1830, la mode devait rester sans effet sur les noms patronymiques.

J'ai hâte de m'évader du terre à terre de ces chicanes pour complimenter le poète d'une des qualités de son œuvre, qui me plut entre toutes les autres. Francis Jammes n'est pas de ceux qui imitent, mais, ce n'est pas démeriter que subir une impression.

Entre ce poème en prose, *Almaïde d'Etremont*, et ce poème en vers romans, *Béline*, composé par notre commun ami Miqueù Camélat, grâce à des qualités jumelles, il existe certains points de contact, qui leur donnent un air de famille. Dans leurs descriptions d'intérieurs paysans, ou de paysages de montagne, les deux poètes usent de même de sobres énumérations juxtaposées, et empruntent leurs comparaisons neuves à la flore et à la faune ambiantes. Lorsque je vois Francis Jammes

faire ainsi le portrait du pâtre Petit-Guilhem : « il a une jolie figure lisse comme du lait caillé, des yeux pareils à des mûres, des dents aussi blanches que celles d'un levraut, des lèvres de chèvrefeuille rose... » je crois entendre le *montagnol* de Camélat dire à son amoureuse Béline : « ta joue est rose comme la fleur du rhododendron, ton haleine, je la boirais comme on respire l'odeur du basilic... »

Et quand, dans leurs proses ou dans leurs vers, je compare ainsi l'un à l'autre deux poètes que j'apprécie entre tous, je crois être agréable à tous les deux, en les associant dans le même affectueux éloge.





IX

LA MÈRE AUX FICELLES

En novembre 1898, un matin de mes treize jours, au moment où j'allais conduire ma compagnie territoriale sur le champ de manœuvre de Bastillac, j'appris d'un camarade qui me passait le service que c'était mon jour de marcher comme capitaine de distribution. Au pas de mon grand diable de cheval d'artillerie, j'accompagnais sans enthousiasme les hommes du 144^e commandés pour la corvée du pain ; devant nous trottait à vide la prolonge régimentaire prêtée par le 53^e d'infanterie. Après avoir suivi ces rues interminables qui font de Tarbes un écheveau de voies parallèles s'étendant sur deux kilomètres de longueur, nous arrivâmes enfin à la Manutention militaire, située à côté du Marché au bois.

Dès que mes territoriaux, leur sac à la main, se furent engouffrés dans cette ruche bourdonnante, j'en

vis sortir, le torse nu, la tête crépue poudrée à frimas, un hercule dont les bras croisés faisaient bomber les biceps. Dans ce mitron au bon sourire en travers de la large figure, j'eus vite fait de reconnaître un vieil ami à moi, et du haut de son cheval pacifique, le capitaine, déganté, se pencha pour serrer cordialement la main du garçon boulanger. C'était Henry, le maître ouvrier et le factotum de la Manutention militaire.

Il y aura bientôt dix ans, je n'avais pas encore absorbé mes loisirs professionnels avec les lettres apaisantes, et je me dépensais, je ne sais plus où, en des luttes politiques par trop agitées. Henry, patron alors, s'était attaché à ma cause, moins pour mes idées qu'il ignorait que pour ma personne qu'il aimait. Bon comme le pain qu'il pétrissait, fort comme toute une équipe de boulangerie, il s'était un jour, d'un seul revers de main, débarrassé d'une meute de roquets à deux pieds, qui, après boire, aboyaient de trop près derrière ses sandales. J'eus alors à le conseiller plutôt qu'à le défendre, et il n'oublia jamais que dans l'avocat il avait trouvé un ami.

Un soir de réunion publique, la veille des élections, j'avais lutté de la voix et du geste contre le grand homme du cru. En plein pays radical, au milieu d'un auditoire où mes amis étaient, hélas ! en minorité, j'avais cassé ma voix à tâcher de rétablir avec mes périodes d'abord, avec mes interruptions ensuite, un équilibre décidément rompu. Tout à coup, au mo-

ment où la soirée oratoire finissait cahin-caha, un groupe de beaux parleurs du chef-lieu. — radicaux-socialistes d'exportation. — s'approcha de la tribune pour changer en déroute ma défaite honorable. Semblable à un de ces grands chiens de montagne qui aboient devant nos bordes. Henry se tenait au pied de l'estrade, veillant sur son candidat, et hurlant en l'honneur de son nom ; à mon geste las, il comprit que c'en était trop et que ce dernier renfort allait précipiter ma débâcle. Adoptant soudain un parti héroïque, il prit de chaque main un des deux orateurs par le bras, et les arrêtant au pied de la tribune il leur dit : « Halte-là ! on ne monte pas ! » Empoignés et prisonniers, mes deux adversaires protestaient sans parvenir à se dégager. La force primait les grands principes ! Un groupe d'énergumènes s'accrocha aussitôt aux bras, aux jambes et à la taille de mon champion. Ce fut un spectacle superbe. Henry ne lâcha pas ses deux hommes qu'il entraînait lentement vers la porte où il voulait les jeter. Quand on le houspillait trop, il secouait d'un coup de reins, comme un chapelet d'oignons, la grappe humaine qui s'agrippait à ses flancs. D'un bout à l'autre de la salle, ce remous faisait refluer la foule, ahurie d'abord, gouailleuse ensuite. Ceinturé de son écharpe, le commissaire de police proclama, au nom de la loi, que la réunion était dissoute, et, amis et ennemis, il nous mit d'accord en nous expulsant tous. Depuis ce coup de force

accompli spontanément, j'ai toujours éprouvé pour Henry un sentiment de reconnaissance admirative.



Pendant que nous causions tous les deux, la main dans la main, après que l'ouvrier-chef m'eût fait signer son registre sur le pommeau de ma selle, je vis mes hommes, tenant à deux mains leurs sacs remplis de pain roux, se diriger, guidés par leurs camarades de l'active, vers un petit éventaire de marchande des quatre-saisons ; les sacs, déposés contre la façade de la Manutention, se tenaient debout en s'étayant l'un l'autre. Et tous les territoriaux s'approchaient successivement de la vieille marchande, qui, contre un sou, leur remettait un pain au lait et un bout de ficelle : « Qu'est-ce que cela ? » dis-je à Henry. — Ça, monsieur Xavier, c'est la Mère aux Ficelles. » Intrigué, et comprenant que ces mots étaient le titre d'une histoire, je descendis de cheval et jetai la bride à Henry, tout content de me servir d'ordonnance. Je m'approchai. La petite table, couverte d'une serviette bien blanche, était surchargée de pains au lait grands comme des miches ; de gros grains de sucre saupoudraient les gâteaux ; à côté, sur le bout de la table et bien en ordre, s'allongeaient des bouts de ficelle d'emballage, tous coupés à la même longueur. La bonne vieille me

souriait, assise sur son tabouret, et elle me disait, le bras tendu : « Mon capitaine, voulez-vous un petit pain ? » Je lui achetai son gâteau, et, l'estomac creusé par l'air du matin, je me mis à le manger bravement, sous l'œil rieur de mes hommes, joyeux de déjeuner avec leur capitaine, en famille.

Malgré son menton qui fleurissait, malgré les bourgeons de son nez, certes, elle n'était pas affreuse cette compagne des troupiers. Ses petits yeux et sa bouche édentée exprimaient la bonté avec tous leurs plis et avec toutes leurs rides.

« Pourquoi, ma brave femme, lui demandai-je, en lui tendant mes deux sous, vous appelle-t-on la Mère aux Ficelles ? — Mon capitaine, c'est une vieille histoire. Il y a dix ans, voyez-vous, que je suis installée en plein vent, à la porte de la Manutention militaire. Été comme hiver, je vends, à ces pauvres soldats de la corvée du pain, avec mes gâteaux au lait, des oranges ou des pommes, les fruits de la saison. N'est-ce pas que mes petits pains sont bons ? — Oui, ils sont très bons et très gros. — Aussi je ne gagne qu'un liard sur chacun. Mais qu'importe, je vis avec dix sous par jour. Ne me demandiez-vous pas pourquoi ces enfants m'ont baptisée la Mère aux Ficelles ? Un jour, au début de mon établissement à cette porte, je voyais les jeunes soldats, les bleus, sortir du magasin, tenant maladroitement à deux mains leur sac rempli jusqu'au bord. Quand il s'agissait de les charger sur

les prolonges, les muletiers se refusaient à les prendre, tant que les hommes de corvée n'en auraient pas noué l'extrémité. En effet, sans cela, trimbalés par la voiture, les pains se seraient échappés des sacs, et les compagnies n'auraient pas retrouvé leur compte. Et les petits conscrits se désolaient. Ils fouillaient leurs poches et les retournaient vainement. Quelques-uns, talonnés par les caporaux, se prirent à pleurer. Alors, l'un d'eux se décida à déboutonner sa veste, il détacha de son cou sa cravate bleue, il la déplia et la déchira en longues lanières qu'il répartit entre ses camarades.

Le lendemain, mon capitaine, ceux qui revinrent n'eurent pas à déchirer leur cravate : j'avais sur mon établi ma provision de ficelles, et je leur en distribuai une à chacun pour attacher leurs sacs.

« Depuis dix ans, tous les matins je leur vends, pour un sou, un petit pain frais et un brin de cordonnet. Et voilà pourquoi, mon capitaine, ils m'appellent la Mère aux Ficelles ! »

Je souhaitai le bonjour à la vieille marchande, puis, tandis que mon fidèle Henry me tenait l'étrier, j'enfourchai mon cheval, et après avoir serré la main de mon ordonnance d'occasion, je raccompagnai ma corvée au quartier. En suivant le pas de mes hommes, je pensais au Poète des Humbles, qui aima à mettre en vers, au gré de ses flâneries parisiennes, les faits et gestes des petites gens, et je fus pris du

désir de faire à la Mère aux Ficelles les honneurs de mes *Propos Gascons*. A l'exemple du Maître, j'ai pris plaisir à raconter cette simple histoire de la rue,

» Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule. »





X

LES HEURES DACQUOISES

6 heures du matin. — La place de la Fontaine-Chaude est encore déserte, bien que le soleil d'août effleure le faite de ses maisons. Aux veillées des nuits de fête succède le sommeil des grasses matinées.

En cette solitude, le style classique du monument apparaît antique, et la colonnade, à peine vieille de cent ans peut-être, s'harmonise avec la poésie de la source celtibérienne de la Nèhe et avec les vestiges de la ville romaine de Dax. Dans le brouillard des vapeurs du réservoir s'écoulant par dix jets bouillonnants, j'éprouve l'envie d'éclaircir ma gorge encrassée par la poussière de la soirée, et le désir de faire une libation matutinale à la Nympe des Eaux-Chaudes.

Le long d'une rue qui s'enfonce, perpendiculaire à la place, vers la vieille ville, parmi les maisons entr'ouvertes, je rencontre une boutique de faïences tenue par

une vieille Dacquoise. aux traits encore fins, sous des cheveux blancs ondulés. J'ai vite fait d'acheter un verre de deux sous ; mais je m'arrête à la sortie devant une rangée de pots en terre rouge. Si le mot Dax, gravé à la pointe, n'en modernisait pas la panse, avec leur anse très détachée, l'ovale pur de leur galbe, cette couleur vive et le bec à égoutter du rebord, ces vases auraient donné absolument l'impression de poteries gallo-romaines. Je savais déjà que les fabriques de Garros, sur les limites du Béarn et de la Chalosse, ont conservé des modèles d'un art très ancien. Mon verre et mon vase libatoire dans les mains, je retourne à la Fontaine-Chaude.

Les rangées de dalles mouillées sont déjà encombrées de mouvement. Dans le simple appareil d'une *bonne* qu'on vient d'arracher au sommeil, les jolies Dacquoises défilent, empressées, leurs brocs ou leurs cruches à bout de bras. Les cheveux, coiffés depuis la veille, sont embroussaillés et pailletés encore par les confettis de la fête de nuit. La gorge libre dans le corsage à moitié boutonné, le jupon court ramené entre les jambes, elles puisent leur eau et s'envolent en coup de vent vers leur besogne en retard. En regardant tour à tour ces belles filles de la campagne chaloissaise, que le séjour de la ville a affinées, j'en oublie de remplir mon vase en terre rouge.

Peu à peu, avec les heures, le spectacle de la place change en un acte nouveau. Les cafés voisins se sont

tour à tour ouverts, et les garçons encore ensommeillés viennent puiser les carafes d'eau bouillante, avec lesquelles leurs clients du matin mêlent le rhum et le sucre du grog dacquois si bienfaisant. Les petites boutiques d'à côté débitent, par douzaines, à la fringale des passants, les bolées d'*éscoutoun*, la bouillie chaude de farine de maïs, baignant dans la blancheur d'une demi-tasse de lait.

9 heures du matin. — Mes flâneries sur le pont de pierre de l'Adour, à travers le square du Casino et le long des restaurations de la Cathédrale, m'amènent à la place du marché. Sur son piédestal, M. de Borda dresse sa silhouette fine : l'orbe à jour d'un sextant fait un nimbe de saint à la tête du savant, qui ne semblait pas prédestiné à tant de gloire céleste. Derrière la façade de la Halle, s'entend de loin le brouhaha des appétits à servir, un matin des fêtes.

Moi qui connais bien ma Gascogne, en mettant hors concours certains points des Pyrénées, je puis affirmer que c'est dans les Landes que l'on mange le mieux ; chez nous, les livres de ménage se dénomment indifféremment : le *Cuisinier Gascon* ou le *Cuisinier Landais*. En matière de fine cuisine, Dax balance la renommée de Mont-de-Marsan, et ce n'est pas peu dire ! Cependant, au Marché Montois caractérisé par les rangées de *tistes* de ses paysannes, je préfère le Marché Dacquois dans sa vaste halle ajourée. Ici, ce qui frappe d'abord, c'est la bonne grâce des Dacquoises.

A l'entrée, un bruit sourd de hache fendant du bois frappe mon oreille. Dans un cercle de clientes attendant les bons morceaux, un apprenti boucher, les deux bras étendus, tient en l'air un veau de lait par les pattes de derrière ; en face de lui, à coups de tranchet réguliers, qui suivent le fil de la moelle épinière, un de ses camarades divise l'animal en deux quartiers égaux. Après m'être laissé accrocher au passage par ce tableautin de peinture naturaliste, à travers les barrières de boutiques, je pénètre dans les allées encombrées du centre.

Le long des étalages circulent les petites servantes de la Fontaine-Chaude. Cette fois, elles ont fait toilette ; il faut y regarder de bien près, pour retrouver un confetti rebelle dans ces cheveux qui bouffent, piqués par leurs peignes en fausse écaille. Ce sont les beaux garçons bouchers qui obtiennent auprès d'elles le plus de succès ; mais dans le calme de Dax privé de garnison, à vaincre sans le péril des rivalités militaires, la gloire de leur triomphe est trop facile. Les cuisinières caquettent et coquettent avec leurs vendeurs ; d'un sourire ou d'une œillade elles appuient la demande d'une pièce de choix ou d'une réduction dans les prix. Par ces jours de fête, tandis que le panier danse à leur bras, je ne sais trop si ce sont leurs intérêts ou ceux de leurs maîtresses qu'elles débattent aussi vivement.

Ça et là, à côté des portes, de petits tréteaux

arrêtent les passants : ici, l'on débite sur le comptoir les cafés au lait et les soupes chaudes ; là, l'on sert prestement sur le pouce le petit verre pour tuer le ver du matin.

Devant une table propre, tapissée de linge blanc et couverte de gâteaux ronds, est assise une jeune fille avenante ; elle vend les *pastis*, les pâtés de la fête : « Mesdames, qui veut des *pastis* ? » C'est toujours le gâteau gascon de nos fêtes locales, la *tourte* en pâte bouillie ; mais dans ceux-ci la croûte est plus dorée et la pâte plus fine. Et il y en a de toutes grandeurs, pour toutes les gourmandises et pour toutes les bourses. « Mesdames, qui veut des *pastis* ? »

A la sortie, je rencontrai deux Dacquois de race, grands, forts, le teint fleuri, deux de ces chasseurs qui aiment à vivre et à se laisser vivre. Je m'excusai de sembler, en plein marché de Dax, braconner sur leurs terres, nous fîmes échange d'impressions, et c'est avec eux que j'arrêtai le titre de ces *Heures Dacquoises*.

Au dehors, grand remue-ménage ; dans un bruit de coups de maillets, une foule de pauvres gens s'attroupe. C'est la viande des taureaux tués à la course de la veille qu'on distribue à vingt sous le kilo. « Ah, Monsieur, me dit une bonne vieille, qui emporte sa livre troussée de papier jaune, si vous saviez quel bon *estouffat* on fait avec cette chair rouge ! »

1 heure de l'après-midi. — Au café Paul, à l'heure où Dax est encore à table, je feuillette, dans le recoin de ma banquette, les volumes du *Sol y Sombra* de Madrid, que le patron aficionado de l'établissement a gracieusement mis à la disposition du client tauro-mache.

A mes côtés, en dépit de sa figure débonnaire, Omer, le vaillant teneur de corde landais, ronchon, attablé auprès d'un torero de seize ans, l'une des célébrités nouvelles de l'arène : et l'oncle gronde paternellement Omer II, qui, narquois, continue à boire et à sacrer comme un vieil écarteur.

Au dehors, de grands éclats de voix nous attirent sur la terrasse : « Oui, Messieurs, Jean Chicoy n'était auprès de Mora qu'un *pélagatié*. C'est Mora seul qui faisait la feinte, sur la corde, à la Parisienne ! — Ce n'est pas vrai ! » répond une voix suivie de dix autres.

Tenant tête aux démentis voulus d'un auditoire d'amateurs en gaité, je vois se démener un petit bonhomme sec, au type de chasseur à pied retraité, et je l'entends qui hurle : « Allons donc, blanc-becs, ce n'est pas vous, pas plus que Marin ou que Fillang, qui me défriserez les moustaches ! Des écarteurs comme Mora, on n'en verra plus sur l'arène ! » Il paraît qu'au temps des Darracq et des Duvigneau, ce vieux débris était leste et intrépide. L'âge venu, ses succès de jeunesse lui ont tourné la tête.

Mais la colère de l'invalidé s'apaise peu à peu, en voyant ses contradicteurs remplir de gros sous sa casquette : la pension de retraite que servent les aficionados à l'écarteur glorieux et misérable.

4 heures. — L'heure des taureaux. Course espagnole ou course landaise se donnent toujours à Dax dans les vieilles arènes de bois. Ce ne sont plus les grandes constructions en pierre ou en briques, antiques ou modernes, des amphithéâtres d'Arles et de Bayonne. Toutes nos villes du Midi, de Nîmes à Mont-de-Marsan, prétendent, en matière de corridas, tenir chacune le premier rang. Il en est de même de l'émulation de nos stations thermales, qui s'intitulent toutes « la Perle ou la Reine des Pyrénées ». Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est à Dax que se voient les plus belles courses de taureaux, mais je crois bien que c'est à Dax que sont les meilleurs tauromaches de France. N'est-ce pas là qu'un gentleman et un lettré, s'il vous plaît, descendit un jour dans le redondel et tua son taureau de deux bonnes estocades ?

Aujourd'hui, je vais à peine regarder l'arène ; c'est sur les gradins que je veux chercher le spectacle à voir. Le public dacquois des troisièmes est peut-être plus connaisseur, à mon avis, en matière de course landaise que de course espagnole. Cette année, Fillang, l'écarteur de Pontonx, qui à ses débuts s'est imposé comme le premier de tous, figurait dans la course landaise des fêtes de Dax. Il n'a pas certes

la science et la correction d'un Marin 1^{er} ou d'un Candau, mais ce grand garçon maigre et lesté qui affronte toutes les bêtes, en long et en large, de près ou de loin, donne une impression unique de témérité et de souplesse. Ce dimanche-là, les spectateurs des troisièmes étaient en communion de volonté avec Fillang, et chaque ovation précédait et suivait la suite ininterrompue des écarts.

C'est Guerrita, qui me donne raison quand j'affirme que les Dacquois sont les premiers de nos tauromaches. Le *diestro* portait à leur ville une affection toute particulière ; lui qui partout était cher et très cher, quand il s'engageait pour les fêtes, il avait là des prix de faveur. Aussi, sur les gradins des secondes et des premières, l'admiration pour le grand Rafaël tenait de la frénésie. Mal à l'aise, une année, en face d'un toro de *Palilla* aussi puissant que traître, le maître s'en débarrassa par un coup de recours porté au défaut de l'épaule. Quelques étrangers connaisseurs crièrent : « *Fuera Guerrita, à la porte Guerrita !* » Un groupe de jeunes Dacquois, sans un mot d'impolitesse, se placèrent en rideau devant les manifestants et applaudirent de toutes leurs forces. Mais à travers les bravos, Guerrita avait entendu les sifflets ; piqué au jeu, au prochain toro, traître comme le précédent, il entra si en plein à la mort, que, projeté, il roula à terre comme une pelote. Les chutes de Rafaël ne furent pas nombreuses ; un mois après celle-ci, il coupait sa *coleta* et prenait sa retraite.

A Dax, les femmes sont très nombreuses au premier rang, contre la corde de la *barrera*. Ce même jour, l'une d'elles, assise près de moi, avec sa blouse jaune et sa mantille blanche avivant le rose des lèvres et le velours des yeux, était plus séduisante qu'une Madrilène.

Dans le brouhaha de la fin, une voix cria au-dessous de nous : « *Madama, Madama*, ceci est pour vous ! » Charmé entre toutes par la Dacquoise de la *barrera*, le bel Algabeño lui lançait l'oreille de la bête qu'il venait de superbement estoquer. Dans sa confusion, ma voisine, passée du rose au rouge, perdit tout à fait la tête, et elle oublia même de remercier, de l'éventail, son admirateur déconfit.

A la sortie, le gros de la foule s'écoule le long de la promenade des Remparts. A droite, au pied des murailles romaines, s'étend l'Adour dans l'ampleur de ses rives, et sur la large terrasse plantée de grands arbres se croisent les groupes joyeux. En cheveux ou en mouchoir, en chapeau ou en mantille, les filles du peuple et les dames du monde ont toutes du sang rose à fleur de peau fraîche ; égales par la souplesse de leur taille et par la grâce de leur démarche, les Dacquoises peuvent toutes marcher de pair.

9 heures. — Je ne connais rien d'aussi banal et d'aussi brutal parfois qu'une bataille de confettis. A Dax, je tempérerai par des circonstances atténuantes la sévérité de ce jugement. Il est vrai qu'on se bous-

cule et qu'on se coudoie là moins qu'ailleurs, et qu'on y évolue en cercle et même en musique, ainsi que dans un cirque, autour d'un étincelant manège de chevaux de bois.

Les reflets tournants des verroteries et des glaces, l'éclat aveuglant des becs d'acétylène, toute cette lumière se projette sur les batailleurs et les batailleuses qui passent et repassent.

D'abord, lorsque les poches de papier ou de drap regorgent, de même que la poudre des débutants se brûle aux moineaux, ainsi les confettis se jettent à tous les nez en l'air, à toutes les bouches qui bâillent. Mais les confettis comme les fleurs ont leur langage. Certaines de ces poignées de papier sont reçues avec maussaderie. Il n'y a qu'à frapper ailleurs ! Bientôt, en tout bien tout honneur, d'inconnus à inconnues s'établissent de charmantes intimités d'une heure. On lance et on reçoit. Dans cette promenade en rond autour du manège bruyant qui tourne, chacun déploie des ruses d'Apache, pour surprendre l'ennemi élu et pour le frapper au visage le premier. Parfois des remous font déborder le cercle mouvant. De petits jeunes gens en gaité, descendus des villages voisins, entre deux tournées à l'auberge, coudoient les gens, écrasent les pieds et bourrent brutalement de papier, à pleines mains, les bouches et les nuques.

Pour les adversaires de tout à l'heure, ces paniques donnent lieu à une trêve d'un instant. Réfugiés à l'in-

térieur du manège ou adossés contre la barrière du rebord, les combattants se reposent, en attendant que le flot soit moins agité. On échange d'abord quelques mots, des poignées de munitions ensuite.

L'une des combattantes réfugiées près de nous est brune, fine, tout en mouvement ; des pains à cacheter multicolores sont plaqués sur ses joues de braise ; ses cheveux restent noirs de jais sous la poussière qui ne peut les ternir ; même en désarmant, elle songe à se battre, et, dédaignant les cartouches qu'on lui offre, elle fourrage à l'improviste dans les poches de papier, à demi-vides, de ses voisins.

L'autre jeune fille, au repos, ressemblait à la Marguerite d'Ary Scheffer allant à la fontaine. Nous appelâmes notre blonde inconnue : *les Cheveux d'or*. Dans le feu de la bataille, elle paraissait s'éveiller ; le bleu de ses yeux et le cristal de ses dents reflétaient toutes les lumières ; son épais chignon fauve perlé de mille points verts, blancs et roses, elle s'épanouissait éclatante comme l'est, à travers le vitrail de la cathédrale d'Auch, l'Eve illuminée par le soleil de midi.

Minuit. — Le manège de chevaux de bois fait taire son orgue et éteint ses lampes ; sur la couche mouvante de papier et de poussière, les promeneurs s'éclaircissent. Mais Dax n'a pas sommeil encore. et là-bas, à travers les rues, on entend un bruit d'instruments de musique. Des couples qui se hâtent nous conduisent au bal public de la Halle. Contre les

murs, des gens assoiffés boivent debout près de tables poissonnières. Sous les hautes voûtes, pendant deux ou trois heures de nuit, filles et garçons mêlent les figures heurtées de leurs quadrilles. Les rares becs de gaz papillottent comme les yeux fatigués des mères. Dans les deux pavillons des extrémités de la Halle, on a accumulé, pour débarrasser la grande travée, caisses vides et sacs de grains. Entre les danses, les couples essouffés vont parmi les sacs et les caisses s'asseoir dans les coins obscurs : les gourmands et les danseurs effrénés reviennent vite à leurs panachés et à leurs polkas, mais les amoureux s'attardent là à parler d'amour.





XI

LA FONTAINE DE DUHORT-BACHEN

Avez-vous lu les *Jeudis de M^{me} Charbonneau* !

Je vous voir ouvrir de grands yeux et me regarder, comme devaient le faire les interlocuteurs du bon La Fontaine, quand il leur criait aux oreilles : « Avez-vous lu *Baruch* ? » Justement il est question de La Fontaine en cette affaire. Eh bien, les *Jeudis de M^{me} Charbonneau* sont un recueil de causeries se déroulant dans le salon d'une M^{me} Charbonneau, qui recevait le jeudi dans une petite ville de Provence. C'est dans ce lieu conventionnel qu'Armand de Pontmartin, retiré à la campagne vers la fin du second Empire, vient nous raconter ses déboires de critique parisien et ses mésaventures de maire campagnard. Dans la première partie du livre, pétillante d'esprit caustique, mais un peu démodée, l'écrivain royaliste, tenant tête à la meute des petits journaux, rend coups de boutoir

pour coups de dents. Mais la seconde série de ces soirées est plus reposée et plus amusante. A Gigondas, le vicomte de Pontmartin se laisse rattacher à la terre natale par une modeste écharpe de maire de village, et avec une bonhomie charmante et sans le moindre relent de fiel, il passe en revue ses illusions et ses déboires municipaux :

Le bourg de Gigondas s'élève au sommet d'un coteau brûlé par le soleil de la Crau ; la verdure grise et poussiéreuse des oliviers se rafraîchit à peine au souffle du mistral. Au bas de la hauteur, dans les prés et sous les arbres, la vieille maison du nouveau maire borde le lit d'un ruisseau. Pour abreuver ses électeurs, l'homme de lettres pousse le renoncement jusqu'à sacrifier l'eau vive qui arrose son jardin, et il veut la faire monter au plateau desséché du village. En avant les plans, les devis, les béliers, les roues hydrauliques ! Le pauvre publiciste qui pensait venir se refaire à la campagne de ses dépenses excessives de Paris ! En huit jours, à défaut du budget communal obéré, le maire engage deux années de son budget privé.

La date de l'inauguration de la fontaine publique arrive, mais une sécheresse d'Afrique et de Provence tarit sources et ruisseaux. Les huit litres par seconde des prévisions de l'entrepreneur se réduisent à deux, et encore ! La chute d'eau appauvrie ne parvient pas à faire tourner la roue d'élévation. Qu'importe ! Le Pré-

fet, les belles dames, les musiques, les pompiers sont là-haut ; il faut à tout prix que l'eau monte et coule. Tous les gamins du village réquisitionnés se mettent, comme autant d'écureuils, à faire tourner presque à sec la roue du piston. Midi va sonner à l'horloge du clocher de Gigondas ; au pied de la fontaine monumentale luit comme l'or un robinet enguirlandé de fleurs. Au premier des douze coups, le bal populaire s'arrête la jambe en l'air ; la fanfare entonne de tous ses cuivres la marche du *Prophète* : la générale coupe un ruban de soie avec des ciseaux d'argent ; le maire tourne le robinet et... l'eau ne coule pas !

Pâle sous le soleil tombant d'aplomb, silencieux au milieu des cuivres devenus muets, écrasé par tous ces regards qui du tuyau sec remontent vers son visage mouillé de sueur froide, le pauvre écrivain appelait du fond du cœur un cataclysme... et le cataclysme vint.

« Monsieur le Maire, crie au delà de la crête une voix qui s'essouffle à la montée, monsieur le Maire, votre maison est sous l'eau ! » Et tous les invités de dégringoler la côte à grandes enjambées.

Contrariée par la roue que tournaient frénétiquement une douzaine de polissons, la source riveraine, au lieu de se résoudre à monter par les conduits, s'était creusé un lit nouveau à travers les murs de la maison de Pontmartin. Sur la nappe d'eau, qui à l'intérieur défonçait les cloisons, flottaient côte à côte le châle de la préfète, le mantelet de la générale, voisinant avec le

linge damassé du banquet de cinquante couverts.

Pendant qu'on emportait, à moitié évanoui, dans sa chambre du premier étage, le maire de Gigondas, il put entendre les deux phrases suivantes qui furent comme l'oraison funèbre de son programme : « On ne peut pas dire que M. le Maire nous ait reçu sèchement, murmura le Préfet. — C'est tout à fait une hospitalité d'homme de lettres, répondit la Philaminte du chef-lieu ; chez lui la fontaine ne pouvait être qu'une fable. »

* *

A l'inverse de Gigondas perché sur son coteau de Provence, Duhort-Bachen, en Tursan, est assis sur les bords du ruisseau de l'Ourden, dans un bas-fond dominé par un cercle de collines. Il semble, à première vue, que l'eau est la chose qui doit manquer le moins au bourg de Duhort. Ainsi, des infiltrations venues des pentes voisines sourdent au milieu de la place et pendant l'hiver la changent en marécage ou en glacière. Le ruisseau de l'Ourden troublé par les moulins ne peut servir qu'à abreuver les bestiaux. Les hameaux de la commune, égrenés dans les terres, puisent tant bien que mal à des sources coulant à mi-côte ou au pied des versants. Mais le bourg lui-même, en ces derniers temps, en était réduit à la fontaine de Saint-Loup. Cet édicule vénérable, en forme de sarcophage antique,

porte le nom du Saint de la paroisse. La veille de la fête patronale, M. le curé va en procession procéder à la bénédiction solennelle des eaux. Cette fontaine de Saint-Loup, cette procession annuelle, tout cela doit cacher une légende ; il faudra, pour vous la redire, que je demande à mon ami Poucette de me la raconter un jour. Mais enfin, ce réservoir était manifestement insuffisant ; pendant les pluies d'hiver, l'eau y devenait jaune comme celle des ruisseaux du chemin ; pendant les chaleurs d'août, le robinet extérieur ne coulait plus et par la porte de fer, laissée ouverte à demeure, les ménagères troublaient le fond du bassin en y plongeant leurs cruches. La fontaine était en outre située à mi-coteau, à trois cents mètres des maisons, et c'était pour les enfants des écoles, à l'heure du goûter, prétexte à buissonner loin des yeux de leurs maîtres.

A l'exemple du maire de Gigondas, le maire de Duhort-Bachen se dit, le premier jour où il ceignit son écharpe : « Je donnerai de l'eau à mes administrés ! »

Sur la grande place du bourg, dans une encoignure, deux auberges, au vin blanc honnête, font pendant à un café coquet : *Au rendez-vous des tauromaches, chez Nicolas*, lit-on sur cette dernière enseigne. Duhort-Bachen a de tout temps été une pépinière d'écarteurs réputés ; le souvenir de *La Fayette* n'est pas oublié des aficionados landais. Si j'étais indiscret, je dirais qu'au temps où les fils de propriétaires descendaient dans les arènes, mon adjoint lui aussi a connu, dans ses très

jeunes années, des succès tauromachiques ; aujourd'hui Nicolas Bombezin, un torero de marque, défend vaillamment la réputation de notre place de courses.

Mais revenons à mon eau potable. Dans un coin, en face des auberges et du café, nous tentâmes le forage d'un puits tubulaire instantané. Tout d'abord, la tige creuse de fer s'enfonça comme dans du sable à travers la couche supérieure de terre ameublie. Mais après trois mètres de pénétration, il y eut un temps d'arrêt. Tous les bras vigoureux du bourg, le forgeron, Nicolas l'écarteur, mon adjoint lui-même, se passaient à tour de rôle la masse. Les coups répétés n'avançaient pas d'un millimètre la besogne.

En désespoir de frappe, l'un de nous eut l'idée d'adapter à la tige un corps de pompe, et soudain l'eau jaillit. Nous creusâmes un puits rudimentaire pour capter la source ; elle coulait claire et abondante sur un lit de rocher. Une analyse faite en saison sèche reconnut que notre eau était potable. Notre triomphe fut de courte durée. A la saison des pluies, l'eau se troubla et devint saumâtre. Une analyse nouvelle établit qu'elle était saturée de matières organiques. En revanche, les maisons voisines, très humides jusque-là, furent assainies du coup ; quelques vieilles gens qui toussaient l'hiver à fendre les murs se crurent soulagées. Cependant, après un essai malheureux, on ne buvait plus de mon eau ; les femmes dédaignaient de l'employer pour leurs lessives, disant qu'elle tachait le

linge ; elle était tout au plus bonne à laver les parquets, et les délicats objectaient encore son odeur nauséabonde. Ma terreur était que quelque mendiant, en venant demander la charité à Duhort, ne bût à ma pompe et n'en remportât, en guise d'aumône, le germe de la fièvre typhoïde.

Un curé-sourcier, qui répondait au nom symbolique de l'abbé Four-Coudrier, traversa Duhort en se rendant à Eugénie-les-Bains où il creusait en vain des puits mystérieux ; il goûta dédaigneusement notre eau trouble et me fit dire qu'à quelques mètres de là, nous aurions pu, sous sa direction, trouver de l'eau potable. Mais les consultations du curé Four-Coudrier coûtaient cent francs ; c'était trop cher pour notre modeste caisse communale.

*
* *

Au coin opposé de la place, au débouché du chemin de la fontaine de Saint-Loup, en plein été, le sol était toujours humide. Les infiltrations traversaient les fondations de l'école et de la mairie et faisaient des pieds d'argile à mes pauvres murailles municipales. C'était bien le cas de chercher au milieu de ce cloaque la source tant désirée. Après un sondage préparatoire et douteux, je m'adressai à un professionnel qui commença à creuser un puits dans toutes les règles du métier. Au fur et

à mesure que la colonne creuse de briques descendait dans le sol, à l'humidité de la surface succédait la sécheresse d'une marne dure comme la pierre. Et les mètres coûteux succédaient aux mètres. Quand nous fûmes à dix, les prévisions de mon budget épuisées, avant de faire une croix sur mon entreprise, je recourus à un dernier sondage au foret, et la tige de fer ne rencontra pas l'eau, introuvable à travers les couches de marne !

J'avais eu, jusqu'ici, un puits à eau trouble, je m'enfonçais cette fois dans un puits sans eau du tout.

En cette malchance, mon secrétaire de mairie, qui porte en littérature le nom de Jean d'Aire, devait, en bon confrère, sauver mon amour-propre ballotté entre Scylla et Charybde.

« Monsieur le Maire, me dit-il, pour dessécher les premières fouilles, les ouvriers ont coupé et bouché un tuyau de bois qui dans la traversée du puits amenait de l'eau sous terre. C'est sans doute un conduit, qui, partant de la fontaine de Saint-Loup, alimentait autrefois la place publique. Cet aqueduc souterrain inondait le sous-sol de la Mairie. Cette eau est sûrement potable. »

Nous fûmes à la recherche du conduit de bois ; retrouvé, il dégorgeait un filet d'eau claire. Nous établîmes un record de tuyaux de briques jusqu'à mon puits de dix mètres, qui, après une heure de travail, était converti en réservoir d'eau potable.

Et voilà pourquoi, et voilà comment, puisque deux

hommes de lettres s'en occupèrent, la fontaine de Duhort-Bachen a fini par n'être plus une fable.

Cependant, par les temps de pluie, la nymphe de ma source, semblable à Cendrillon, dépouille sa robe couleur d'argent pour se jaunir de loques, couleur de torchon de cuisine. Un croyant me disait, pendant nos travaux : « Vous faites concurrence à la fontaine de Saint-Loup ; prenez garde, le Saint se vengera ! » Ma fontaine n'est donc plus une fable, mais avec ses métamorphoses, ne serait-elle pas un conte de fée ; après tout, ce serait toujours de la littérature !



VIII

CHOSSES ET GENS D'ESPAGNE

- I. — ELECTRA.
- II. — LA GUERILLA.
- III. — LA DERNIÈRE MESSE DE MOSEN ANTON.
- IV. — SI LE TEMPS LE PERMET.
- V. — MON *toro* DE FONTARABIE.



I

L'ELECTRA DE PÉREZ GALDÓS

J'ai longtemps hésité avant de me résoudre à parler, dans mes *Propos gascons*, d'*Electra*, la pièce récente de Pérez Galdós, le grand écrivain espagnol. Ce drame passionné raconte les hésitations d'une jeune fille, que des gens d'église attirent au couvent et que des gens du monde veulent en arracher. Pendant que le théâtre exposait cette thèse, le Palais de Justice de Madrid entendait un illustre orateur, ancien président de la République espagnole, demander aux juges de briser les grilles d'un cloître. Cette coïncidence, voulue sans doute, entre la première représentation de Pérez Galdós et la harangue de Nicolas Salméron, a déchaîné l'émeute dans les rues de toutes les grandes villes de l'Espagne. Et là-bas, les révolutions, nées de l'émeute anticléricale, se comptent par douzaines !

D'autre part, en France, un parlement abolition-

niste a voté la mise hors du droit commun des congrégations religieuses.

Lors de l'article 7 et des décrets, Emile Augier, qui était un libre-penseur libéral — l'espèce en est devenue rare — se refusa à autoriser la reprise du *Fils de Giboyer*. « Je n'aime pas, dit-il, à me mettre contre les vaincus. » Dans la préface de cette pièce, Augier voulant portraiturer Louis Veillot, parlait « de celui qui joue du bâton devant l'Arche ». Je ne suis pour ma part ni des joueurs de flûte ni des joueurs de bâton, mais si les sectaires, passant des cris aux actes, cherchaient à culbuter l'Arche dans le fossé, moi qui fus toujours du parti des vaincus, pour la redresser dans le chemin, j'irais gaillardement de mon coup d'épaulé.

De là viennent mes hésitations à commenter et à louer une pièce de théâtre, non pas antireligieuse sans doute, mais anticléricale certainement.

Eh bien, avant de m'exécuter, je tiens à m'expliquer franchement sur ces questions d'actualité brûlante.

Je n'aime pas les Moines qui font de la politique mais j'aime les Pères qui font des œuvres, et ils sont les plus nombreux. Je n'aime pas les nonnes butineuses, qui, sans les payer ou sans les doter, dressent de pauvres orphelines à broder des nappes d'autel ou des chemises de filles, mais je vénère comme des saintes les religieuses qui prient, qui enseignent et qui soignent, mais j'aime comme des amies ces Petites Sœurs des Pauvres dont les doigts se joignent aux miens sur

de chères paupières mourantes. Et maintenant, sans avoir l'air de donner le coup de pied à l'Arche, je puis bien dire toute mon admiration pour Bénéto Pérez Galdòs, ce dramaturge et ce romancier d'Espagne, qui, au patriotisme coloré des Erckmann-Chatrion et au dialogue vivant de Dumas père, joint les connaissances de la vie d'un Balzac et les connaissances de l'histoire d'un Michelet.

Son *Electra*, c'est l'Espagne tiraillée depuis cent ans, entre les ultramontains et les libéraux. Le père naturel d'une jeune fille, PANTOJA, devenu dévot et exemplaire sur le tard, veut, en sacrifiant cette blanche hostie, racheter la tache d'une conception dont il fut seul coupable. Le fiancé MAXIME, tel Orphée rappelant Euridice, cherche à reconquérir à la vie du cœur et de l'amour humains, Electra, qui porte déjà le blanc linceul des morts au monde.

Je ne lus de la pièce que des extraits. Un ami, revenu ces temps-ci d'un voyage en Espagne, m'en rapporta un de ces livrets succincts, que l'on vend, là-bas comme ici, à la porte des théâtres à succès. J'en ai détaché et j'en ai traduit la scène capitale, qui met aux prises les deux forces du drame. Deux personnages seuls vont se heurter : PANTOJA, la tête qui mène Electra à Dieu, MAXIME, le cœur qui veut la rattacher à la famille.



PANTOJA, MAXIME

MAXIME (*pendant toute la scène, il parle avec ardeur*).
— Halte-là ! le marquis vient de me dire, qu'après avoir eu une longue conversation avec vous, Electra est sortie en proie à un horrible délire.

PANTOJA (*troublé*). — Ici ?... Assurément... nous avons causé... La jeune fille...

MAXIME. — Elle a été mordue par le monstre.

PANTOJA. — Peut-être... Mais ce monstre ce n'est pas moi. C'est un monstre terrible que les choses humaines alimentent. Il se nomme l'Histoire (*Voulant se retirer*). Adieu !

MAXIME (*l'empoignant fortement par un bras*). — Un instant ! Vous allez immédiatement me répéter ce qu'a pu dire à Electra ce monstre de l'Histoire, pour lui causer un trouble si extrême.

PANTOJA (*ne sachant que dire*). — Moi !... Avant tout, il convient de noter préalablement que...

MAXIME. — Je ne veux pas de préambules. La vérité absolue, exacte, précise... Vous avez offensé Electra ; vous avez bouleversé son âme. Avec quelles paroles, avec quelles idées ? Je dois le savoir de suite,

sur-le-champ. Il s'agit de la femme qui, pour moi, est tout dans le monde.

PANTOJA. — Pour moi, elle est plus que cela, elle est à la fois les cieus et la terre.

MAXIME. — Que je sache à l'instant la machination que vous avez ourdie contre cette pauvre orpheline, contre moi, contre nous deux, joints déjà éternellement par la communion de nos âmes : j'entends connaître le poison que vous avez bavé à l'oreille de celle que je peux et que je dois appeler déjà ma femme. (*Pantoja fait des signes de doute*). Que dit-il ? Qu'elle ne sera pas ma femme ! Il veut rire !

PANTOJA. — Je n'ai rien dit.

MAXIME (*éclatant de colère, le saisit avec une grande violence*). — Pour ce silence, pour ce sourire, masques d'un égoïsme si grand que pour lui notre monde est trop petit, pour cette vertu, véritable ou fausse, je ne le sais, qui dans l'ombre et sans bruit lance l'éclair qui nous foudroie, (*il le saisit par le collet et le renverse sur le banc*), pour cette douceur qui envenime, pour cette suavité qui étrangle, que Dieu te confonde, homme qui planes ou qui rampes, aigle ou serpent, qui que tu sois !

PANTOJA (*recouvrant la respiration*). — Quelle brutalité !... Infâme ! Fou !...

MAXIME. — Oui, je le suis ; et vous nous en avez tous rendus, (*reprenant le calme*). Qui, sinon vous, a eu le pouvoir diabolique d'amoindrir mon caractère, de dé-

chaîner en moi ces colères terribles ? Sans m'en rendre compte, j'ai renversé un être débile et chétif, incapable de répondre à la force par la force.

PANTOJA (*reprenant possession de lui-même*). — C'est avec la force que je vous réponds. (*Rentrant dans son état normal, il s'exprime avec un calme sentencieux*). Tu es la force physique, je suis la force spirituelle. (*Maxime le regarde étonné et confus*). Je puis plus que toi, infiniment plus ! En doutes-tu ?

MAXIME. — Que peux-tu de plus ?

PANTOJA. — La colère te suffoque, l'orgueil t'aveugle. Moi, maltraité et meurtri, je recouvre facilement ma sérénité ; toi, non, tu trembles, Maxime, toi, qui es la force, tu trembles.

MAXIME. — C'est la colère dont je frémis encore. Ne la provoquez pas.

PANTOJA (*de plus en plus maître de lui*). — Je ne la provoque ni ne la crains, parce que tu me maltraites, et que je te pardonne.

MAXIME. — Il me pardonne, lui ! Vous vous efforcez donc à faire de moi un meurtrier, et vous y arriverez !

PANTOJA (*avec une sereine et froide gravité, sans jactance*). — Irrite-toi, crie, frappe. Tu m'as, là, impassible. Il n'est pas de force humaine qui m'ébranle, il n'est pas de pouvoir qui m'écarte de mon chemin. Injurie-moi, frappe-moi, tue-moi ; je ne me défends pas. Le martyr ne m'effraie pas. La barbarie pourra détruire ce pauvre corps qui ne vaut rien, mais ce qu'il

y a ici (*dans son âme*), qui le détruira? Ma volonté, à part Dieu, il n'est rien qui la change. Et si, par hasard, ma volonté était annihilée par la mort, l'idée que je porte en moi resterait toujours vivace, triomphante.

MAXIME. — Je ne vois pas, je ne puis concevoir d'idées grandes qui ne comportent pas de la grandeur, qui ne renferment ni pitié, ni tendresse, ni compassion.

PANTOJA. — Mes fins sont très élevées. Je vais vers elles... par les chemins possibles.

MAXIME (*aterré*). — Par les chemins possibles! Vers Dieu, on ne va que par un seul chemin, par celui du bien. (*Avec exaltation*). Oh mon Dieu! mais tu ne peux permettre qu'on arrive à ton royaume par des carrefours obscurs, ni qu'on monte dans ta gloire en foulant aux pieds les cœurs qui t'aiment. Non, mon Dieu, tu ne permettras pas cela, non, non!... Avant de voir semblable absurdité, que la nature entière s'effondre en ruines, que la machine de l'Univers se détraque et se brise!

PANTOJA. — Sacrilège! Avec ces paroles, tu offenses Dieu!

MAXIME. — Avec tes actions, tu l'offenses davantage.

PANTOJA. — Cessons, je n'ai pas à me quereller avec toi, et je n'ai plus rien à te dire.

MAXIME. — Rien à me dire! Mais tout, plutôt! Maintenant, viens avec moi à la recherche d'Electra, et, en sa présence, ou tu éclaireras mes doutes et me

tireras de cette anxiété horrible, ou tu mourras et je mourrai, et nous périrons tous les deux. Je le jure, sur la mémoire de ma mère.

PANTOJA (*après l'avoir contemplé fixement*). — Allons !

*
* *

Voilà la superbe scène où se heurtent l'homme au cœur fort et l'homme fort en esprit, représentant tous les deux les deux principes en lutte sociale. Comme nous sommes loin des vulgarités du Rodin d'Eugène Sue et comme nous sommes près des conflits surhumains du Polyeucte de Corneille. Je ne cherche pas à juger la portée morale de l'œuvre, mais je sens sûrement sa grande valeur littéraire. Et puis, même en matière religieuse, *cosas de España* n'est-ce pas ?

Je vais vous faire connaître maintenant, dégagé des luttes cléricales, un Pérez Galdòs patriote, qui nous dira mieux que tout autre quels furent, en ce siècle, les ressauts de grandeur et de décadence de sa pauvre et chère Espagne.





II

LA GUERRILLA ESPAGNOLE

Tranchant sur des scènes charmantes ou passionnées tour à tour, certains passages de l'*Electra* de Pérez Galdòs sont d'un symbolisme quelque peu grossier.

Et cependant je ne regrette pas d'avoir reproduit ici même une scène d'*Electra* traduite par moi sur une petite brochure que l'on vendait pour deux sous à Madrid, à la porte du théâtre, lors des premières représentations. Ce dialogue de Maximo et de Pantoja, incarnant face à face le libéralisme et le cléricisme espagnols, serait un morceau de premier ordre dans toutes les littératures ; avec une allure presque cornélienne, les répliques s'y croisent, vives comme des épées. Comment se fait-il donc que Pérez Galdòs, l'égal de nos meilleurs écrivains français contemporains, après avoir fait parler si puissamment ses deux principaux personnages, ait employé pour la défense de sa thèse

des moyens si primitifs : il en est arrivé à emprunter aux voyages extraordinaires de Jules Verne des effets d'apparitions, spectacles réglés à la lumière oxydrique.

Je sais que dans les livres de Galdòs, à travers les richesses d'une imagination chauffée par le soleil des Canaries, on rencontre parfois des exagérations qui choquent notre goût français : un jour il se risqua à qualifier de *Bonapartes de tous les yeux* les yeux conquérants de son héroïne ; il est vrai que, comme circonstance atténuante, ces beaux yeux-là brillaient au temps de la guerre de l'Espagne contre Napoléon. Ces erreurs sont surtout chez Pérez Galdòs des fautes dans le détail et non pas dans l'ensemble. Comment se fait-il donc qu'*Electra* soit une pièce si vigoureuse dans ses caractères et si faible dans sa composition ? L'auteur n'aurait-il pas adopté ces gros procédés pour mieux parler au gros public espagnol, réfractaire aux choses de la littérature ? Si tel a été son but, faire de l'agitation avec des effets de mélodrame, il faut avouer qu'il a singulièrement réussi.

Tout en faisant donc, moi aussi, mes réserves sur le fond et sur la forme d'*Electra*, je tiens à me justifier une fois de plus — et ce ne sera pas la dernière — de mon admiration sympathique pour ce grand méconnu de Bénito Pérez Galdòs.

Je vais détacher maintenant de *Juan Martin el Empecinado*, — un des *episodios nacionales* de la première

série — ce chapitre plein de saveur donnant la psychologie de la guerilla espagnole.

*
* *

« Avec les guerillas, il n'y a pas de véritables batailles ; c'est-à-dire qu'on ne voit pas ces combats prévus et déterminés entre armées qui se cherchent, se rencontrent, choisissent leur terrain et se battent. La guerilla c'est la surprise ; pour qu'il y ait rencontre, il faut que l'un des deux partis ignore l'approche de l'autre. La première qualité du guerillero, avant même le courage, est l'aptitude à la marche ; c'est presque toujours en courant qu'il remporte la victoire. Les guerilleros ne se retirent pas, ils fuient, et fuir n'est pas honte pour eux. La base de leur stratégie c'est l'art de se réunir et de se disperser. Ils se condensent pour tomber sur l'ennemi comme la grêle et ils s'éparpillent pour échapper à sa poursuite ; de cette manière, les efforts de l'armée, qui se propose de les exterminer, deviennent inutiles, parce qu'on ne peut pas se battre contre les nuages. Leur principale arme n'est pas le trabuco ou le fusil mais bien le terrain lui-même. Oui, ce terrain, d'après la facilité, l'habitude prodigieuse que les guerilleros mettent à s'y mouvoir, il semble qu'il se modifie à chaque pas pour se plier à leurs manœuvres.

On dirait que le sol s'arme pour se défendre contre

l'invasion, on dirait que les collines, les ruisseaux, les pitons, les défilés, les grottes, sont des machines de mort s'opposant à la marche des troupes régulières. Il semble que toutes ces choses montent, descendent, roulent, tombent, écrasent, noient, séparent et détruisent. Ces montagnes, on les laissa sur ce point et maintenant elles vous apparaissent sur cet autre ; ces ravins multiplient leurs détours, ces cimes inaccessibles vous envoient des balles, ces ruisseaux, dont on a emporté la rive droite, se contournent et vous montrent sur la rive gauche une nuée d'ennemis ; ces hauteurs, sur une de leurs pentes, les guerilleros furent défaits, mais bientôt se présente l'autre versant d'où les vaincus de tout à l'heure battent l'armée en marche. Cela, et rien que cela, constitue la guerre de *partidas*, c'est-à-dire le pays en armes, le territoire, la configuration du sol jouant leur rôle dans la bataille.

L'Espagne nous offre trois types de partisans : le guerillero, le contrebandier et le voleur de grands chemins. Leur aspect est le même ; seul, le sens moral les différencie. Chacun de ces types pourrait rentrer dans l'une de ces trois catégories, sans que son extérieur change ; il suffit que quelques gouttes de sens moral, si l'on peut parler ainsi, tombent dans le vase de sa conscience ou s'en échappent. Les *partidas*, qui se forment si facilement en Espagne, peuvent produire un bien considérable ou un mal extrême. Devons-nous nous féliciter de cette aptitude spéciale aux Espagnols

à s'improviser soldats et à opposer une résistance efficace aux armées régulières? Les profits d'un jour sont-ils assez grands pour nous faire oublier les calamités du jour qui suit? C'est bien difficile à dire.

Les Espagnols étaient destinés à avoir la primauté dans des spécialités variées et de choix ; c'est ainsi que nous possédons un aussi grand nombre de saints, de théologiens, de poètes, de peintres et de politiciens. Nous avons encore un avantage de spécialistes sur les autres peuples quant aux trois types de personnages que je viens d'esquisser, mais aux yeux de beaucoup, ils paraissent se confondre en un seul, tant notre histoire les dépeint sous de semblables et de lamentables couleurs. Quand je songe à nos luttes contre les Romains et à notre guerre de sept siècles contre les Maures, je me figure le bon temps que les uns et les autres durent passer sur notre terre, continuellement harcelés par les *Empecinados* d'antan.

Ce fut un guerillero que Viriate, ce furent des guerilleros que ces chefs de bande primitifs, ces *Adelantados*, ces comtes et ces seigneurs du Moyen Age. Pendant la monarchie absolue, les guerres en pays étranger emmenèrent en Italie, en Flandre et en Allemagne tous nos braves. Un jour, ces glorieuses chevauchées à travers le monde cessèrent, et l'Espagne retourna en Espagne. Mais elle s'ennuya chez elle, semblable à l'aventurier retiré avant le temps dans la paix du foyer monotone, et à don Quichotte, couvert de plaies et de

bosses, étendu dans le lit de sa maison, devant la porte murée de sa bibliothèque sans livres.

Survint Napoléon et tout ce monde se réveilla. La phrase castillane, *echarse à la calle*, se jeter dans la rue, est admirable d'exactitude et d'expression. L'Espagne entière se jeta dans la rue et dans les champs. Son cœur guerrier battit avec force, son front n'en finit plus de se couronner de lauriers. Mais le côté extraordinaire de la chose fut que Napoléon, par trop ennuyé à la fin, abandonna notre pays, en ayant de nous par-dessus les oreilles, et que les Espagnols, imprégnés de cette habitude maudite, continuèrent de diverses façons à en faire des leurs, et, qu'aujourd'hui même, ils ne sont pas encore rentrés chez eux !

La guerre de l'Indépendance fut chez nous la grande école du désordre. Il n'y a pas à taire ses gloires, non certes ; il est possible que, sans les guerillas, la dynastie intruse se fût fortifiée en Espagne, tout au moins jusqu'à la Restauration. C'est aux guerilleros que nous devons notre intégrité nationale, ce respect qu'inspire encore aux étrangers le nom de l'Espagne, et cette assurance vaniteuse mais justifiée qui nous fit croire pendant un demi-siècle que personne ne se hasarderait à nous chercher querelle. Mais cette guerre de l'Indépendance, je le répète, fut la grande école du banditisme. C'est alors que les Espagnols passèrent maîtres dans cet art, pour d'autres incompréhensible, d'improviser des armées, et de s'établir pendant plus ou moins

de temps dans une région. Ils étudièrent à fond la science de l'insurrection, et ces merveilles d'alors, nous avons eu depuis à les pleurer avec des larmes de sang.

A quoi bon tant de sensiblerie ! Les guerilleros c'est notre essence nationale. Ils forment notre corps et notre âme, ils constituent l'esprit, le génie, l'histoire même de l'Espagne ; ils sont tout : grandeur et misère, un accouplement informe de qualités complexes, la valeur poussée jusqu'à l'héroïsme, la cruauté tombant jusqu'au pillage. »

*
* *

Ces pages vivantes et attristées, écrites par un Espagnol désireux de réformes pour son pays, nous font comprendre, mieux que tous les livres de voyages, la cause des révolutions périodiques de l'Espagne contemporaine. Un jour j'extraurai des livres de Pérez Galdòs quelques types de don Quichottisme qui prouvent que, tout autant que les Minas et les Empecinados, le Chevalier au grand cœur et à la triste figure compte encore là-bas des descendants.





III

LA DERNIÈRE MESSE DE MOSEN ANTON

Je viens de reproduire, sous ce titre : *La guerilla espagnole*, un chapitre de *Juan Martin et Empecinado*, le roman où Pérez Galdòs décrit la vie des *partidas* pendant la guerre de l'Indépendance. En lisant, sur mes épreuves, cette psychologie et cette physiologie à la fois du guerillero, un de mes amis et un des amis de l'Espagne me disait que ce passage n'était pas simplement un chef-d'œuvre de la littérature espagnole, mais encore un morceau choisi, digne de figurer dans l'anthologie de toutes les langues.

Dès ma première lecture de l'œuvre j'eus envie de la traduire en entier.

Ce désir s'est réalisé, et la traduction est aujourd'hui chose faite. Le succès d'*Electra* n'a pas grisé don Bénito Pérez Galdòs et c'est de la meilleure grâce du

monde qu'il m'a autorisé à publier en français celle de ses *novellas* qui me plaisait entre toutes. *Juan Martin el Empecinado* contient des qualités en apparence contradictoires, une série d'événements dramatiques passionnants comme un roman d'Alexandre Dumas père, une suite de caractères, tracés avec une plume aussi vigoureuse que le pinceau de Goya. Entre toutes ces figures délicates, picaresques ou effrayantes, se détache au premier plan la physionomie brutale d'un curé-cabecilla, Mosen Anton, le prototype de tous ces prêtres espagnols guerilleros, les Mérino et les Santa-Cruz.

Je détache aujourd'hui de *Juan Martin el Empecinado*, pour les lecteurs de mes *Propos Gascons*, le récit de la dernière messe dite par Mosen Anton Trijueque, curé de Botorrito en Aragon.

*
* *

« Il y a trois ans, je n'étais pas autre chose qu'un pauvre curé. Quels temps ! Il me semble que c'était hier et à ce souvenir mon cœur danse dans ma poitrine..... Dès ma jeunesse, je reconnus que Dieu ne m'avait pas appelé sur les chemins de l'Eglise. Fréquemment depuis même ma prêtrise, je rêvais duels et batailles. Bien plus qu'à la lecture des théologiens et des docteurs, mon esprit se complaisait dans les œuvres de Ginès Pérez de Hitta, de dons Diégo et

Bernardino de Mendoza... et d'autres historiens militaires. Dans ma cure de Botorrito, je vécus tranquille pendant plusieurs années. Moi, j'étais bon prêtre comme Juan Lanas : je disais la messe, je prêchais, j'assistais les malades et je faisais l'aumône aux pauvres.

Ah ! pendant tout ce temps, je n'aurais pas fait de mal à une mouche. Pourtant mon âme, sans raisonner la chose, ne se trouvait pas à l'aise au milieu de cette vie, et en général mes pensées voyageaient vers d'autres sphères.

La guerre éclata. Le jour où parvint à Botorrito la nouvelle des événements du Deux Mai, je devins furieux, je me changeai en sauvage. Je descendis dans la rue et pénétrant dans une maison voisine, je commençai à pousser des cris... Pour cela ils me portèrent en triomphe. Ah ! quel jour ! J'achetai un *trabuco* et je m'amusai à en tirer des coups en l'air en disant : « Bon, voilà un Français qui tombe !... En voilà un autre ! »

Un mois se passa, et un dimanche du mois de juin j'étais à la sacristie m'habillant pour dire la grand-messe, quand le marguillier m'apprit que don Juan Martin Diez, que je connaissais, venait d'entrer dans notre village, avec une *partida* de gens armés pour la défense de la patrie. Je fus saisi d'un tel tremblement et d'un tel trouble que je commençai la messe, sans savoir ce que je faisais. Les mots latins se mettaient en

travers de ma gorge et je me trompais à tout moment. Comme l'enfant de cœur me signalait ces erreurs, je lui donnai un soufflet devant tous les fidèles.

L'évangile dit, je montai en chaire pour prêcher, au moment même où un grand nombre des hommes de la partida de Juan Martin entraient dans l'église.

Mon plan était de parler sur l'Esprit Saint, mais je ne me souvenais plus de ce que j'avais préparé, et je m'adressai en ces termes aux gens de Botorrito :

« Mes enfants, saint Jean Chrysostôme, dans son chapitre vingt-neuf, écrit que Napoléon est un vaurien. Soyez bons, ne commettez pas de péchés. *Napoleo pravitus est !* Il ne faut pas voler, parce que le diable vous emporterait en enfer ainsi que Napoléon a emporté en France notre Roi... Quels sont ces vaillants Macchabées, qui pénètrent dans le temple de Dieu, armés de trabucos de guerre, semblables aux fils d'Asmodée ? Qu'ils soient bénis, ces soldats qui nous viennent avec leur armement d'escopettes et de poignards, tel Mathathias quand il marcha contre Antiochus Epiphane. Quel est donc ce Josué belliqueux, qui franchit maintenant la petite porte des âmes du purgatoire ? Et quel autre serait-ce que le saint héros de Castrillo de Duero, celui qui va vers Gabaon, monté sur sa jument noire, pour vaincre Adonisek, roi de Jébu ! Célébrons par nos cantiques la chute des murailles de Jéricho, au son des cornes guerrières et des castagnettes retentissantes !... »

Je continuai dans ce style à entasser des extravagances ; je ne savais plus ce que je prêchais. Le peuple et les guerilleros devinrent fous en m'écoutant et avec leurs cris et leurs coups de pied ils ébranlèrent l'église... Hélas ! quand je consummai les Espèces, je ne savais plus ce que je faisais : je ne répons pas d'avoir traité avec respect le corps et le sang sacrés de Notre-Seigneur... Le calice se renversa dans mes doigts. Pendant le lavement des mains, l'enfant de chœur enthousiasmé se mit à faire des bonds devant l'autel. Je ne me contenais plus moi-même et mes pieds s'agitaient sur le sol. Tout ce que je touchais brûlait et dans le fond de ma poitrine je crus sentir les flammes d'un volcan.

Quand je me tournai vers le peuple pour dire : *Dominus vobiscum !* je brandis mes bras et je criai de toute la force de mes poumons : « Vive Fernando VII, meure Napoléon... ! » Juan Martin montant précipitamment à l'autel m'embrassa, et moi pour la première et l'unique fois de ma vie, je me mis à pleurer. Le peuple applaudissait et pleurait lui aussi.

Un moment après, j'avais sellé mon cheval et je suivais la partida de Juan Martin el Empecinado. »





IV

SI LE TEMPS LE PERMET

Don Pascual Millan, le chroniqueur du *Sol y Sombra* de Madrid, recevait un jour le mot suivant de son ami don Mariano de Cavia : « Pourquoi ne reproduisez-vous pas, afin que l'on connaisse bien le torero qu'est D. Bénito Pérez Galdòs, cette magnifique description d'une corrida de toros interrompue par la pluie qu'on lit dans *La famille de Léon Roch* ? » Pérez Galdòs torero ! Ces Espagnols sont toujours les mêmes avec leur outrance. C'est peut-être à cause de ces exagérations, qu'avec mes yeux de Gascon, qui voient double trop souvent eux aussi, je comprends et j'aime l'Espagne.

Mais j'avais toujours cru que l'auteur d'*Electra* était réfractaire à ce que ses compatriotes qualifient la fête nationale. Dans les trente volumes de la triple série des *Episodios nacionales*, rien n'était venu me révéler

que Pérez Galdòs fût un aficionado, je n'ose pas répéter : *torero*. Je ne connaissais pas, il est vrai, le roman isolé : *La famille de Léon Roch*, mais en traduisant dans mes *Propos Gascons* son beau chapitre : *Si el tiempo lo permite*, je persiste à penser que l'écrivain n'est pas un taumache. Dans le spectacle de sa corrida interrompue par la pluie, c'est moins aux faits de l'arène qu'aux choses du pourtour et de l'extérieur qu'il va nous intéresser, en une vivante et mouvementée description.

*
* *

« Le ciel était en révolution ; ni limpide ni obscur, il se montrait d'un côté bleu et riant, de l'autre cendré et trouble. On eût dit que le temps serein et le temps orageux allaient s'y livrer bataille, car l'un et l'autre se faisaient face des horizons opposés, se menaçant et se disputant pied à pied l'étendue. Le soleil, neutre dans la dispute, éclairait par moments la terre, et par moments il s'éclipsait, la plongeant dans une glaciale pénombre. Cependant le public de la Plaza de Toros ne craignait pas que l'orage éclatât. Comme la plupart des après-midi de mars et d'avril, dans la région de Madrid, celle-ci était fouettée par une bise aigre ; mais tout cela semblait annoncer plus de menaces que de mal, plus de poussière que d'eau, beaucoup d'efforts et

peu d'effet ; dans l'envolement des chapeaux, les jupes ballonnées au-dessus des bottines restant sèches.

La Plaza était pleine et triste. A part de courts instants, toutes les places étaient de *sombra*.

Plus triste encore que jamais apparaissait cette haute armature de fer peinte en plomb, dont l'aspect élégant d'architecture industrielle ne s'accommode pas bien avec le caractère désordonné, bruyant, mobile et enfiévré de la fête espagnole. L'uniformité des vêtements, qui s'accroît tous les jours au préjudice de l'esthétique, aurait donné au public l'aspect d'une réunion de personnes sensées, rassemblées dans un meeting patriotique, si ne détonnaient pas sur cet ensemble les voix de la foule, tantôt murmures impatients, tantôt rauques mugissements de passion, de colère, de plaisir, musique sauvage de cet opéra sanglant, dont le poème ou le drame se joue dans le *redondel*.

Les châles en crêpe de Manille se font de jour en jour plus rares. Seules, quelques taches rouges ou jaunes papillotaient ce jour-là sur l'uniforme tache sombre de la masse ; avec leur continuel battement, les éventails animaient ces longues files d'hommes et de femmes.

Les tendidos de *sombra* — et spécialement le célèbre numéro 2 adopté par les jeunes élégants et les étudiants tapageurs — montraient un amas de spectateurs aux rangs serrés en grains d'épi de maïs.

Plus clairsemées étaient les places de soleil : çà et là, des groupes inquiets d'ouvriers ; des gamins ; une centaine de vauriens dont l'allure et les vêtements étaient la plus grotesque exagération de la caricature du torero ; de malheureux artisans qui vont chercher dans cette orgie d'impressions fortes un délassement à la platitude méthodique du travail.

Les *delanteras de gradas* offraient un meilleur aspect. Beaucoup de mantilles blanches étaient jetées sur des têtes charmantes, et, disposés comme s'ils pendaient encore sur leurs branches, des camélias et des roses brillaient à travers, blancs comme le lait ou rouges comme le sang. Les femmes entretenues se reconnaissaient à leur véritable air de famille et à leur beauté aux aguets et sous les armes. D'honorables ménages de la bourgeoisie s'étalaient en file domestique, commençant avec le papa et finissant avec le plus petit des marmots. De loin en loin, ressortait la figure nationale de la *chula*, riche, jolie femme et attirante ; le plus souvent la taille épaisse, avec un certain air de matrone romaine uni à la désinvolture de la *maja* de race, elle se redressait, orgueilleuse de ses yeux noirs et des bagues qui cerclaient ses doigts boudinés ; d'un côté et d'autre, elle lançait un coup d'œil altier, donnant à entendre qu'elle était tout à fait *señora* et riche de beaucoup d'argent.

En haut, dans les balcons, il y avait aussi des mantilles blanches, les unes sur de vieilles têtes de mamans,

les autres sur de jeunes fronts délicieux de jeunesse et d'élégance.

Les groupes d'hommes seuls abondaient encore dans ces loges, tous vêtus de noir, le feutre rabattu sur les yeux. Si leurs habits ne rappelaient en rien l'*aficion*, leur langage restait mi-partie parlementaire et mi-partie *chulo*. Après s'être exprimés en termes techniques sur la corrida, avec le même parler d'estocades ils frappaient au vif l'honneur des familles. Il y avait là encore ces hommes qui, les jours fériés, nous font des lois, et tous les jours de la semaine nous accablent de décrets et de règlements. Quant à la fleur de la jeunesse dorée, elle était plus bas, aux places de *barrereras*, siège de prédilection des dilettantes.

Dans le cirque s'avance Sacristan, un arrogant taureau de Aléas, tacheté, bien armé, très léger et soupçonneux. A la clameur olympique qui accueille la furie de sa première attaque contre le cheval, succède bien vite un murmure de mécontentement ; et, chose peu habituelle, tous les regards se détournent du redondel.

La *suerte* de piques continua, mais les gouttes d'eau elles aussi continuèrent à tomber... Et à la fin, quand Higadillos, vêtu d'écarlate et d'or, brinda à la présidence, ce fut un mouvement général, une grande agitation dans le public.

Des gens se lèvent, ceux-ci crient, ceux-là grognent. Le long des *tendidos*, les têtes oscillent, les bras s'entre-

croisent, les jambes prennent leur course. Peu à peu, débandade générale. Un horrible coup de tonnerre retentit dans l'air, et au même moment il commença à tomber vraiment de l'eau. Mais que d'eau ! Une pluie épaisse, torrentielle, formidable, qui vous fustigeait à coups de lattes.

Dans le redondel, les toreros mouillés poursuivaient la course, mais l'animal pris de peur et devenu fuyard n'était plus d'humeur à se prêter à leur jeu. L'eau lavait l'arène et faisait nettes les flaques de sang. Les chevaux moribonds aspiraient en un dernier souffle cet air humide qui rafraîchissait leur agonie. Il était impossible de continuer la corrida. Il pleuvait des banderilles d'eau. A peine pouvait-on distinguer l'autre bout de la Plaza. Alors on entendit sonner les clochettes des pacifiques *cabestros* ; Sacristan les suivit et fut ramené au corral. »



Pascual Millan, moins confiant que son ami Mariano de Cavia, après avoir reproduit cette description d'une après-midi de printemps aux arènes de Madrid, ne délivre pas un brevet de taurophile à Bénito Pérez Galdòs, mais il cite ces pages comme un des meilleurs morceaux de la littérature espagnole contemporaine. Je souscris de grand cœur à cette conclusion.



V

MON TORO DE FONTARABIE

Le 7 septembre 1900, veille de ce jour de la Nativité où Fontarabie célèbre sa fête par une procession plus que deux fois séculaire, mes amis de la haute ville vinrent me trouver, tout attristés, dans mon logement de la *plaza de armas* : « Voilà, me dirent-ils, un journal très répandu dans votre pays, qui détourne vos compatriotes de venir chez nous, sous le prétexte que notre procession est une insulte à la France. Vous savez mieux que personne, vous qui écrivîtes le récit du vieux siège et la description de nos fêtes commémoratives, que nous n'avons pas l'intention, avec notre cortège militaire, d'outrager nos bons voisins d'au delà de la frontière, mais qu'en célébrant depuis deux cent soixante ans un anniversaire, nous ne faisons qu'accomplir le vœu juré par nos ancêtres. »

Et ils me remirent une petite brochure publiée par

le señor Mugica, le paléographe érudit et vaillant, qui a classé les archives de Saint-Sébastien, d'Irun et de Tolosa, et qui travaille maintenant à mettre en ordre le riche chartrier de Fontarabie. Après un résumé très exact des événements du siège de 1638 et des origines de la procession à Guadalupe, l'auteur explique dans sa notice que, ces dernières années, les Basques de la rive gauche de la Bidassoa supprimèrent certaines décharges qui, dirigées vers la France, semblaient plutôt rappeler de vieilles haines éteintes, que remplir les promesses, faites par les anciens, à la Vierge du Jaizquibel.

Je promis à mes amis d'Espagne d'écrire pour mes lecteurs de France, une fois de plus, tout le bien que je pensais de la *muy noble, muy léal y muy fiel ciudad de Fuenterrabia*.

Après plus d'une année d'attente mais non d'oubli, je viens enfin accomplir ma promesse et raconter ce que furent les fêtes auxquelles j'eus le plaisir d'assister et ce que seront les prochaines, que je compte aller voir.



Quand, après la cérémonie religieuse de l'église, la procession militaire défile dans la Calle Mayor, en tirant successivement, compagnie par compagnie, des salves de coups de fusil, il semble aux habitués annuels du

spectacle, que, dans un décor immuable, il est toujours joué par d'immuables acteurs.

N'est-ce pas le même tambour-major gigantesque, aux gestes d'automate, qui marque la même mesure aux mêmes tambours. Précédées des mêmes cantinières accortes et des mêmes officiers nerveux, les compagnies, sous les bérets bleus ou rouges, nous montrent les mêmes visages. Sur son grand cheval blanc, le commandant du bataillon, — cette année-ci il a rasé une barbe qui commençait à grisonner — conserve toujours, avec ses commandements rauques et ses traits énergiques, l'allure d'un cabecilla de guerrilleros. Seule une figure bien connue manque à l'appel de mes yeux. En tête de la première des compagnies, les jambes prises dans des guêtres fauves, sa jupe courte formant drapeau aux couleurs de l'Espagne, marchait gaillardement, la main gauche à la hanche, appuyant la droite sur la crosse d'un Lefauchaux, une cantinière au teint mat et aux tresses brunes. Ce mot castillan, intraduisible, d'*airosa*, qui caractérise la démarche espagnole, semblait avoir été créé pour elle. Tous l'appelaient la *jardinera*, la jardinière, et au commandement de *fuego*, elle tirait crânement, comme les camarades, les deux coups de son fusil de chasse.

Surpris l'an dernier de ne pas revoir l'amazone basque, je demandai de ses nouvelles, et, contradictoirement, les uns me dirent qu'elle était malade, les autres qu'elle était morte. Ainsi que Guerrita l'année

d'avant. la cantinière elle aussi avait dû *cortar sa coleta*.
Pauvre jardinera !

Et la procession partit ce matin-là sous une pluie torrentielle pour les hauteurs de Guadalupe, et sous les rafales, les hommes manœuvraient avec ensemble et marchaient au pas. Les Français ont le tort de n'assister qu'au retour de la procession. A midi, sur les sommets, dans le repas du bivouac aux gamelles copieuses, le vin noir de Navarre a coulé à flots plus abondants que le courant de la source sacrée de Guadalupe.

L'après-midi, pour troubler le retour du cortège, en sus du vin des outres, l'eau des nuages avait fait rage sur toutes ces têtes tour à tour échauffées et rafraîchies. Seuls, le tambour-major, à contre-temps, continuait à jouer les métronomes, et le commandant, à cheval, le sabre au clair, restait impassible comme au départ. Les soldats, joyeux sous les averses, se défilaient en partisans et tiraillaient au petit bonheur. Mais les sapeurs, au tablier de cuir trempé, et à la barbe postiche hérissée, présentaient un aspect lamentable. Leurs immenses bonnets à poil, en peau de mouton noire ou blanche, faisaient éponge et pendaient, en avant, en arrière ou par côté, au hasard du poids de l'eau. Malgré le grotesque de cette débandade, les rires de Français s'éteignirent, les plaisanteries se figèrent sur leurs lèvres, et les *instantanés* même cessèrent pour un moment de fonctionner.

Dressé sur ses étriers, le sabre nu levé en l'air, le

commandant s'écria de sa rude voix vibrante : *Viva la muy noble, la muy leal, la muy fiel ciudad de Fuenterabia !* Et quand la foule espagnole, d'une seule voix, répondit : *Viva !* je ne voyais plus les bonnets à poil écrasés des sapeurs et je ressentais le long des épaules ce frisson que, chez nous, les patriotes éprouvent quand la musique des régiments joue : *Au Drapeau.*



Fontarabie me devait un toro et elle me le donna à l'improviste cette année-là. Il y a quatre ou cinq ans, le bon novillero de Zaragoza, Ramon Laborda, *el Chato*, m'avait offert, la veille de la course, de brinder à la France, à l'Espagne et au señor de Cardaillac.

Je cédaï alors ce tour de faveur à Pierre Loti, me sentant un trop mince personnage pour représenter la France dans la fête qui se préparait.

Au milieu des drapeaux mêlés des deux nations, aux sons confondus de la *Marseillaise* et de l'hymne royal, les gens de Fontarabie nous prouvèrent une fois de plus que loin d'être pour elle des insulteurs, ils sont les amis de la France.

L'an dernier, *Pulquita* me brindait, sans que je m'attendisse à cet excès d'honneur, un toro de *Carreros*. Et dire que je n'aime pas beaucoup les taureaux de cette marque. Je fus tellement ahuri du brinde inat-

tendu qui tombait sur ma tête que je ne saurais dire si *Barroso* — c'était le nom de mon taureau — fit honneur à son parrain en passant de vie à trépas. Il me reste de lui une cocarde noire et blanche, écla-boussée de gouttes de sang pâle. Je me rappelle simplement que des deux novilleros, que j'hébergeais le soir à ma table, Pulguita et Chicuelo, le premier était modeste et charmant, et le second effronté et grossier. Or, ce que c'est que la chance des toreros ! Pulguita s'en est allé en Amérique chercher fortune et il a recueilli plus de *cogidas* que de bank-notes. Chicuelo, lui, est resté en Espagne, il a été applaudi à Madrid, a donné plus de cent corridas. Ce gamin s'est hasardé à recevoir, avant l'âge, l'alternative sur la *plaza* de Madrid, et, malgré quelques défaillances, il compte parmi les matadors d'avenir. Mais hélas, l'avenir des espadas appartient un peu à la main de Dieu et beaucoup à la corne des taureaux.



IX

CONTES ET LÉGENDES

- I. — PÉPIS D'IBOS.
- II. — CONTES DU TURSAN.
- III. — DE MEUNIER ÉVÊQUE.
- IV. — LE CURÉ DE BAHUS.



I

LES PÉPIS D'IBOS

A mes Collaborateurs

MM. X, Y, Z, d'Ibos.

Dans chacune de nos provinces de France, il est un coin de pays prédestiné, à tort ou à raison, à la sottise. En Normandie, les lanterniers de Falaise sont passés à la postérité avec leurs chandelles tour à tour éteintes et allumées. Le Béarn prêta autrefois à Morlaas et à Moinein une spécialité d'imbéciles ; la Gascogne rit encore des gens de Saint-Dode et de Montastruc.

En Bigorre, les prétendus naïfs d'Ibos ont donné lieu au dicton patois : *lous pépis d'Ibos*, les imbéciles d'Ibos.

Dans ses brocards, l'imagination populaire ne s'est pas toujours mise en frais ; elle prête le plus souvent à ses villes et à ses villages sacrifiés les mêmes fabuleuses mésaventures.

C'est au Moyen Age que l'on peut faire remonter entre la ville de Tarbes et le bourg d'Ibos une antique rivalité, qui devait se traduire par des contes malplaisants ou injurieux. Appauvris par les troubles de la guerre de Cent Ans, les bourgeois de la capitale de la Bigorre étaient devenus envieux et jaloux de la prospérité agricole des paysans leurs voisins.

Tous les jeudis de grand marché, les cultivateurs d'Ibos faisaient défiler processionnellement vers la place du Marcadiou, devant les boutiques désertes des citadins, leurs chars surchargés de pièces de vin et de sacs de blé.

Et le gros bourg prospérait, tous les jours, un peu plus ; les ménages, dans l'abondance, foisonnaient d'enfants, et la petite église romane ne pouvait plus suffire au trop-plein des fidèles. Sur délibération des consuls, on manda l'architecte qui venait de rebâtir la cathédrale de Saint-Bertrand de Comminges, sur l'ordre de l'ancien évêque, le pape Clément. Le maître-ouvrier jeta par terre la moitié de la vieille nef, et il éleva tout en hauteur, comme une tour ajourée, un immense chevet dont les verrières se dorèrent le matin des tons roses du Levant.

La cathédrale de la Sède, semblable à un lourd champignon, était encore plus écrasée par le contraste. C'en était trop pour l'amour-propre des Tarbais ; aussi se répandirent-ils sur ces paysans enrichis en désobligeantes histoires. Voici quelques-unes des fantaisies

saugrenues qui se racontèrent, dès lors, en Bigorre, sur le compte des *pépis* d'Ibos.



L'Eglise qui bouge.

Un dimanche matin, après la grand'messe, ceux d'Ibos se rassemblèrent autour de leur église nouvellement reconstruite. Et tous, le nez en l'air, en bâillant à la girouette, se confondaient en exclamations sur sa monumentale hauteur. Un Tarbais de passage haussa les épaules. Tous de lui demander ce qu'il avait à reprocher à aussi belle œuvre : « Oui, mes amis, leur dit le mauvais plaisant — en tournant le dos à la plaine et en faisant face à la côte de Ger qui s'élevait en pente douce, — c'est vrai, votre église se voit de Tarbes, mais bâtie sur le sommet du coteau, elle se verrait de toute la Bigorre. Vous auriez dû la construire sur le plateau de Ger, et vous devriez l'y traîner. » La foule cria : bravo ! Aussitôt on se met à l'ouvrage. La flèche principale est entourée d'un triple cordon de câbles solides, et tout le village, convoqué à son de trompe par le valet commun, les vieux et les vieilles, les filles et les garçons, s'attellent aux cordes et, de toutes leurs forces, tirent en avant.

Tout d'un coup on entendit un craquement. C'était

le câble de laine qui s'allongeait : « *Jesus, que segech !* C'est le clocher qui bouge ! » disaient-ils en soufflant un peu. Hélas ! dans un second effort, c'est la corde qui craque encore, et qui se rompt. Et les braves gens d'Ibos de tomber pêle-mêle, les uns sur les autres, l'un par-ci, l'autre par-là, ceux-ci au milieu, ceux-là en long ou en travers. Le fouillis était si enchevêtré, que le diable n'aurait pas reconnu les siens et que les gisants à terre ne reconnaissaient plus leurs membres. Ce fut dans l'amoncellement une grande querelle ; meurtri et fourbu, de la main qui tâtonnait, chacun se trompait de jambes et revendiquait celles de son voisin. Passa par aventure un charretier d'Ossun. Les Ibosiens le prient poliment de les tirer d'embarras, en les aidant à retrouver leurs jambes. « Volontiers, mes amis », leur dit le compère. Et il se mit à frapper dans le tas à grands coups de fouet. Alors, on voyait les habitants d'Ibos se relever en se frottant les mollets et en criant : « Celles-ci sont les miennes, celles-ci sont les miennes ! »

Voilà comment, au pied de l'église qui ne bougea pas, le charretier d'Ossun aida les *pépis d'Ibos* à reconnaître et à retrouver leurs jambes.



L'Eglise qui pousse.

Encore tout penauds de cette *confusion des jambes*,

les consuls sont convoqués, à son de trompe, dans la maison commune.

« — Mes amis, leur dit le maire, nous n'avons pas pu hisser notre église au sommet du plateau de Ger. Il ne faut cependant pas renoncer à l'espoir de la faire admirer de tous les lieux de la Bigorre. Elevons-la si haut qu'elle domine et la plaine de Tarbes et les coteaux voisins.

— Soit fait ! » répond en chœur le conseil des notables.

Un consul, le plus besogneux sans doute, hasarde timidement : « que si grand projet coûtera beaucoup, beaucoup d'argent ; où trouver la grosse somme ? » Grand embarras et longue discussion. Après bien des si et des mais, après des propositions plus saugrenues les unes que les autres, un vieux jardinier leur dit :

« — Si nous traitions notre église comme je soigne mes carottes et mes choux ?

— Comment donc ?

— En portant au pied de bon et chaud fumier pour la faire pousser et la faire grandir. »

Partant d'un homme de métier, le projet est voté dare-dare.

Et alors les Ibosiens de porter dans le cimetière la litière de leurs bestiaux, tant et tant que, trois jours après, la masse de fumier s'élevait autour des murs jusqu'à l'appui des fenêtres.

Défense est alors faite par le valet commun, sur

l'ordre du maire, d'approcher de l'édifice pendant deux semaines.

Les quinze jours écoulés, grandes clameurs devant le porche : le fumier ayant fermenté s'était tassé et un large espace séparait son niveau actuel de la trace apparente qu'avait laissée la litière fraîchement posée.

« Voyez, s'écrie le maire, l'église a crû de plus de trois *empans*. Attendons encore. »

Mais on attendit en vain, et les murs ne poussèrent plus. Si bien que le curé, un dimanche, leur tint au prône ce discours. C'était un rusé compère de la plaine de Tarbes :

« Mes frères, le seul moyen de faire croître votre église est de lui donner chaud. Voyez, elle n'a poussé qu'au pied, juste à l'endroit où le fumier l'a réchauffée. Couvrons-la de haut en bas avec des tentures et des draperies.

— Soit fait ! » répondirent les ouailles.

Les réserves des tisserands du cru ayant été vite épuisées, chacun des bons paroissiens d'apporter ses épargnes pour acheter au dehors les étoffes dont on encapuchonnera l'église des pieds des murs à la tête du clocher.

Le grand œuvre parachevé, une nuit sans lune, le curé et sa gouvernante se lèvent en catimini ; armés de longs ciseaux à tondre les mules, ils taillent et découpent, à bout de bras levés, une large bande de tenture tout autour de l'église. Et leur vie durant, ils eurent

provision de cotillons et de soutanes. Le lendemain matin, qui était un dimanche, les bonnes gens de s'exclamer en venant à la première messe : « *Alleluia ! Alleluia !* Comme notre église a grandi cette nuit ! »

Et voilà comment les *pépis d'Ibos*, en la fumant et en la drapant, firent pousser leur église.

*
* *

L'Ane et le Chardon du clocher.

Un matin, un bon paysan d'Ibos menait son âne au pacage. En passant devant l'église, le baudet s'arrêta et se mit à braire, le museau en l'air. L'homme leva les yeux aussi haut que ceux de son âne, et il vit un superbe chardon qui se balançait au gré du vent, au sommet du clocher. Comme le maître avait l'âme bonne et qu'il s'agissait à la fois de satisfaire la gourmandise de son compagnon et de supprimer la plante qui déshonorait l'édifice, il fut requérir ses voisins. Le plus adroit de la bande attacha un caillou à l'extrémité d'une corde, et il le lança vers la pointe de la flèche. Après deux ou trois essais infructueux, la corde s'enroula autour de la tige de fer de la girouette, et elle glissa jusqu'à terre, entraînée par le poids du caillou. L'un des bouts, en nœud coulant, fut passé au col de l'âne, et, à l'autre bout, tous les assistants s'attelèrent.

L'animal fut hissé vers le sommet pour qu'il pût manger le chardon. Quand il perdit pied, il joua des quatre fers et se mit à braire; en arrivant au haut du toit, il ne disait plus rien; élevé au niveau du chardon, il tirait la langue.

« Voyez le gourmand, criaient-ils tous, il tire la langue, il veut lécher le chardon avant de le manger. »

Hélas! l'âne ne mangea pas le chardon, et quand on le descendit de sa potence, il était étranglé net.

Et voilà comment les *pépis d'Ibos* voulurent faire manger un chardon par leur âne au sommet de leur clocher.



La Graine de cheval et le Semis d'aiguilles.

Un jour, les gens d'Ibos eurent envie d'avoir des chevaux de pur sang, tout comme les éleveurs de la plaine de Tarbes. Ces bons voisins leur conseillèrent, pour se procurer l'espèce, d'aller en acheter la graine aux foires de Maubourguet. Arrivés à Maubourguet, les envoyés avisèrent un marchand de légumes.

« Marchand, lui dirent-ils, vendez-vous de la graine de cheval ?

— Oui, mes amis, mais je la vends cent pistoles.

— Voici l'argent. »

Le rusé compère fut chercher une citrouille grosse comme une barrique.

« Je vous donne ma plus belle graine de cheval. Emportez-la, en la secouant le moins possible, car si vous la brisiez, le petit poulain qui est dedans partirait au grand galop. »

En revenant de Maubourguet, par peur des voleurs du bois du Marmajou, les gens d'Ibos n'osèrent pas reprendre le chemin de la plaine, et ils suivirent la crête des collines séparant la Bigorre du Béarn. Pour ne pas briser la graine de cheval, ils la tenaient tour à tour sur leur tête. Sur le bord du plateau de Ger, le porteur fit un faux pas, la citrouille roula jusqu'au bas de la pente et fut s'écraser contre une pierre. Un lièvre, qui dormait auprès dans un sillon, réveillé, détala de toutes ses jambes.

« Ah ! mon Dieu ! gémissaient-ils, notre graine de cheval est perdue ! Regardez le petit poulain qui s'enfuit au galop. »

Avec grande impatience, les Ibosiens durent attendre, pour se réapprovisionner, jusqu'au mois d'octobre de l'année suivante, et leurs envoyés retournèrent alors confiants chez le marchand de graines, aux foires de Maubourguet. Celui-ci leur servit encore une magnifique citrouille. Les précautions prises contre tout nouvel accident de route, l'escorte arriva sans encombre et sans faux pas à Ibos. Le marchand leur avait recommandé de faire couvrir la graine jusqu'à l'éclosion. Le

curé de la paroisse, fils d'un éleveur de la plaine, était le seul à posséder une vieille jument poussive. La pauvre bête est choisie pour couveuse. Installée dans une *tiste* d'osier, la citrouille est portée à l'écurie, dans la loge. L'animal sent, renifle, donne une léchée, puis un coup de dent, mais il ne se couche pas sur le panier. La nuit se passe en prières et en menaces, et jamais la bête ne se décide à couvrir la citrouille.

En désespoir de moyens, on recourut au rasoir du barbier qui coupa les quatre jambes de la jument ; la victime tomba de tout son poids sur la citrouille, et l'écrasa net.

Fatigués de revenir vainement aux foires de Maubourguet, le jour du prochain marché de Tarbes, les Ibosiens, découragés, racontèrent à un malin boutiquier du Bourg-Vieux leurs mésaventures avec la graine de cheval.

« Mais pourquoi, en attendant les foires, leur dit-il sans rire, ne sèmeriez-vous pas des aiguilles ? C'est la saison. Achetez un cent d'aiguilles chez le ferronnier du Marcadiou, semez-les comme des fèves, et au mois de juillet vous aurez une récolte superbe. Vous vendrez vos aiguilles quatre pour un sou, et vous serez riches pour longtemps. »

Ce qui fut dit fut fait. Les gens d'Ibos semèrent donc dans tous leurs champs des aiguilles. Huit jours après, ôtant leurs sabots, ils entrèrent dans le semis, pour voir s'il commençait à lever. Les aiguilles leur

piquaient la plante des pieds. « Bon, criaient-ils, les aiguilles poussent, *que piroquon*, elle nous piquent le dessous des pieds ! »

Et voilà comment les *pépis d'Ibos* achetèrent de la graine de cheval et semèrent des aiguilles.

*
* *

L'âne qui a bu la Lune.

Le long de la place du village coule un petit ruisseau, le Mardaing ; c'est là que les bouviers abreuvent leur bétail et que les ménagères lavent leur lessive. Un soir, vers les huit heures, la lune, qui était pleine, se reflétait dans le Mardaing, ainsi que dans un grand miroir. En ce moment, un homme vint faire boire son âne. Pendant que l'âne buvait, la lune se couvrit de nuages poussés par le vent.

« Ah ! mon Dieu ! criait l'homme, mon âne a bu la lune ! » Au bruit, les gens d'Ibos accoururent épouvantés ; ils regardaient dans le ciel et dans le ruisseau, noirs comme l'âtre, et ils disaient en se lamentant : « Son âne a bu la lune ! » Furieux, ils tombèrent sur le malheureux baudet à coups de fourche. Les côtes meurtries, l'animal se coucha à terre, et rendit l'eau qu'il venait de boire.

Aussitôt, le vent qui soufflait chassa plus loin les

nuages, et la lune brilla, comme avant, de tout son éclat. Et tout consolés ils se disaient : « L'âne a vomi la lune ! »

Et voilà comment l'âne d'Ibos but la lune et la rendit à coups de bâton.

*
* *

Ibos et le Soleil.

Lorsque les Ibosiens partaient, le jeudi matin, pour le marché de Tarbes, en marchant vers le Levant ils avaient le soleil dans les yeux, et il leur en arrivait de même quand ils revenaient, le soir, vers leur village. La figure brûlée par les rayons, à l'aller et au retour, ils voulurent chercher remède à la chose.

Un rebouteur fameux leur persuada d'envoyer au bon Dieu une belle supplique. Ce ne fut pas tout d'écrire la lettre, il fallait la porter au ciel. Il y eut dans le bourg un grand remue-ménage, mais les échelles les plus longues mises bout à bout dépassaient à peine la flèche du clocher. Un ivrogne leur donna l'idée d'employer des barriques.

En ce temps-là, le vin se vendait deux sous la pinte et les chais regorgeaient de futailles. Toutes les barriques du village sont péniblement juchées les unes sur les autres. Le maire, beau parleur, perché au sommet de la colonne, semblait avec la main toucher à la voûte

du ciel. Il fit du haut un geste pour indiquer qu'il n'y était pas encore. Hélas ! il ne restait plus un tonneau dans les caves. L'ivrogne leur persuada, en dernier recours, de transporter au sommet la barrique du dessous. Mais, patatras ! la tour de Babel croula à terre, et le maire se cassa le cou.

Il fallut renoncer au projet de porter au bon Dieu la supplique, personne ne se hasardant plus à escalader le ciel. On se contenta d'une solution plus terre à terre : demander une consultation aux avocats de Tarbes. La question demeura longtemps en suspens. Alors, comme aujourd'hui, au Palais, plus souvent qu'à leur tour, certaines affaires étaient remises à huitaine. Le maire et son adjoint, chaque semaine, allaient frapper à la porte des avocats. Et comme la justice, en ce temps-là, aimait les épices, un matin de marché, les Ibosiens partirent pour Tarbes portant, en guise de cadeau dans un panier, un lièvre pris vivant au gîte. L'été de la Saint-Martin venait de finir, un épais brouillard couvrait le plateau d'Ibos et aurait fait prendre des lanternes pour des vessies. Arrivés à la dernière pente du Pouey, sur le bord des Garonnères, les deux consuls entrevoient des êtres étranges alignés le long du chemin : de grosses têtes qui les guettent, des poings fermés qui les menacent.

Ce n'étaient que des osiers à tête tondue. Avant d'affronter ces brigands, qui vont leur demander le panier ou la vie, il s'agit de sauver le lièvre de l'avocat. Mais

comment faire ? Sur l'avis du plus vieux, ils délient les jambes de la bête, lui racontent à l'oreille le danger qu'ils couraient en filant tous trois de compagnie, et l'engagent à faire un détour pour prendre au Midi le vieux chemin de Tarbes : eux, le panier vide, vont continuer par la route directe et l'attendre au Pradeau. Le lièvre doit avoir compris la leçon, car, les jambes libres, il s'agite impatiemment dans leurs mains, et, aussitôt lâché, il fait des bonds prodigieux. Les bons consuls, malgré leur route en ligne directe, se disent qu'à ce train, loin d'avoir à l'attendre, ils n'arriveront qu'après l'animal, et ils l'interpellent : « Hé ! Hoù ! Pé-naùda, guéra, qu'ens-e demouraras à Senta-Anna. Hé hoou ! va-nu-pieds, vois, c'est toi qui nous attendras à Sainte-Anne. » Mais le lièvre court encore.

Cependant la consultation n'avancait pas. A la fin, rassasiés de cadeaux, les avocats dirent à leurs clients :

« Mes amis, votre cas était difficile ; en effet, votre contradicteur le Soleil, retenu ailleurs par service public, n'a pu par devant nous comparoir. Voici, en son absence, la bonne et équitable transaction convenue : Les Ibosiens partiront pour le marché de Tarbes, la veille, dans la nuit, et ils n'en repartiront que dans la nuit du lendemain. »

Et voilà comment les *pépis d'Ibos* allaient les jeudis de marché à Tarbes, et en revenaient, sans jamais plus avoir le Soleil dans les yeux !



L'Étymologie d'Ibos.

Par un comble de malchance, on envoya une année, comme curé à Ibos, en remplacement du madré découpeur de tentures, un abbé originaire de Tarbes.

« — Mes frères, leur disait un jour ce prêtre savant et irrespectueux, c'est pour mes péchés que le bon Dieu m'a condamné à faire pénitence au milieu de vous. Vous êtes si ignorants, que vous ne connaissez même pas la signification du nom de votre village. Au temps de César, la cohorte romaine, qui tenait garnison à Saint-Lézer, le *Castrum* de Bigorre d'alors, s'en fut un jour par le chemin des coteaux occuper l'*Oppidum Novum* de Lourdes. Arrivé sur le plateau de Ger, un centurion voulut savoir le nom du bourg qui s'étendait sous le plateau et il dépêcha un légionnaire à un paysan qui labourait sur le versant. Le laboureur était sourd et ses bœufs étaient rétifs ; aussi, à toutes les questions du soldat romain, l'homme répondait toujours : « *i, bos ; va, bœuf !* » Le nom d'Ibos vous en est resté. Et c'est justice, car vous êtes sourds à mes conseils, comme était sourd votre ancêtre, et vous êtes *pépis* comme les bêtes de sa charrue. *In sæcula, etc.* »

Et voilà comment, au temps de César, fut baptisé le village des *pépis* !



Le Seau dans le Puits.

Un jour, une ménagère puisait de l'eau dans le puits très profond, creusé au carrefour des quatre chemins ; le câble pourri se brisa sous le poids du seau plein. Aux cris de la femme, tout le village accourut. Plus de seau : un bout de corde et de chaîne pendait lamentable autour de la poulie. En cette grave occurrence, on mande le maire et le conseil municipal. Que faire pour repêcher le seau enfoncé ? Après délibérations on va quérir des échelles. Elles sont trop courtes pour descendre au fond du puits. On délibère encore et la majorité émet l'avis suivant : un homme s'accrochera au tronçon de la chaîne, un deuxième se suspendra aux pieds du premier, un troisième aux pieds du second, ainsi de suite jusqu'à ce que le dernier puisse atteindre le seau tombé.

L'idée s'exécute séance tenante. Un solide gaillard prend la chaîne à deux mains, et en grappe humaine, deux, trois, quatre, cinq hommes, se suspendent aux pieds les uns des autres. Mais le premier, sous le poids, a peine à se cramponner aux anneaux de fer, ses mains glissent.

« — Hé! Hoù! crie-t-il à ses camarades, *tenguét-bé hort*; qu'em boy *escoupi en as mas*. Eh! hooù! tenez-vous fort, je vais cracher dans mes mains. »

Et voilà comment un *pépi d'Ibos* tomba dans un puits avec ses camarades, en lâchant la chaîne pour cracher dans ses doigts.

*
* *

Le Pont du Mardaing.

En ce temps-là, le ruisseau qui traverse le bourg, le maigre Mardaing, était comme aujourd'hui à sec une partie de l'année. Ne se contentant pas de pouvoir le traverser sans se mouiller les pieds, les Ibosiens décidèrent de jeter par-dessus un pont monumental en bois, semblable au pont de l'Adour à Tarbes.

Les plus beaux chênes de la forêt communale sont abattus pour servir à la charpente. La première poutre va être posée. Le Conseil municipal et la population sont réunis pour la cérémonie. Pour plus de sûreté dans les mesures à prendre, c'est le maire lui-même qui a la toise en mains. La poutre est coupée à l'endroit convenable et jetée ensuite en travers du ruisseau. Mais, bast! les mesures ont été mal prises sans doute, la poutre ne porte pas d'un bout; on la raccourcit alors à l'autre extrémité et, de nouveau, on

essaie de la replacer. Cette fois-ci, la poutre est naturellement par trop courte.

« *Qu'ey drolé, dit alors le maire, qué l'aouem échaumada dus cops et qu'ey encouéro trop courto d'u cap. C'est drôle, nous l'avons raccourcie deux fois et elle est encore trop courte d'un bout.* »

*
* *

L'Ordonnance sur le Portail.

Un malade du bourg est en grand danger. On appelle un médecin. Il ausculte, réfléchit, prescrit un remède ; mais au moment d'écrire l'ordonnance, il ne retrouve pas son carnet. En ce temps-là, les enfants n'allaient pas à l'école. Chez les voisins, dans toute la commune, pas le plus petit bout de papier. De guerre lasse, le docteur prend un morceau de charbon et crayonne son ordonnance sur le portail, mais il faut se hâter, le malade ne peut attendre.

On court à la ville chercher l'apothicaire. Il ne veut pas venir et demande qu'on lui apporte la formule. Le portail décroché est alors couché sur un char et traîné à Tarbes par une paire de bœufs. Quand l'attelage rapporta lentement de la ville l'ordonnance et le remède, le malade, depuis une heure, était passé de vie à trépas.

Et voilà comment les *pépis d'Ibos* se firent délivrer des ordonnances sur des battants de portail.



La Vérité à Ibos.

Depuis longtemps, les témoins venus d'Ibos étaient malmenés par les juges, et il en fallait au moins trois pour balancer, dans les enquêtes, le serment d'un habitant de Tarbes ou même de Tournay.

Emu de cette situation humiliante, le maire réunit son Conseil en séance extraordinaire :

« — Mes amis, la plaine de l'Echez est bordée par nos gras pâturages et par nos champs fertiles ; nos blés du plateau, nos vins de Bastillac, nos mules et nos bœufs nous ont donné une aisance que jalouse cette pauvre bourgade de Tarbes. Nos femmes sont plus gentes et plus accortes que les leurs. Rien ne nous manque, semble-t-il, et cependant les juges du tribunal ont dit, l'autre semaine, qu'à Ibos on ne trouvait plus *la Vérité*. J'ai fait chercher et rechercher cette Vérité sur tous les points de notre territoire. Nul n'a pu m'en donner des nouvelles. Si nous allions demander au meilleur avocat de Tarbes le moyen de la retrouver ?

— Soit fait ! » répond le Conseil.

Maire et adjoints en tête, un matin de grand marché,

le Conseil au complet s'achemine vers Tarbes. Aucun d'eux n'a les mains vides ; dans les paniers empruntés à leurs ménagères ils portent des poulardes, des dindons, des canards, des jambons, des saucisses, toutes provendes capables d'attendrir les entrailles du moins gourmand des avocats.

Ils sont introduits dans le cabinet et souillent les parquets luisants avec leurs sabots ferrés. C'était une boueuse journée d'hiver. L'avocat fait la grimace, et, en entendant le maire lui exposer son cas, il se demande si ces gens-là sont fous ou veulent se moquer de lui ; il s'impatiente, élève la voix. Mais la porte du cabinet s'entr'ouvre, c'est la figure fûtée de la femme du maître. D'un coup d'œil, elle a fait l'inventaire des victuailles étalées devant la porte, et d'un signe elle fait comprendre à son mari que des paysans aux mains si bien garnies méritent meilleur accueil.

L'avocat s'adoucit, il questionne, on s'explique. Pendant ce temps, un conseiller, adossé au chambranle, entend un tic-tac régulier ; il se retourne, regarde, voit sur un coussinet un objet rond et transparent, traversé par des aiguilles et portant autour des signes qu'il ne déchiffre pas. Le paysan n'avait jamais vu de montre ; le clocher d'Ibos ne portait, à cette époque, qu'un cadran solaire. Toujours le tic-tac arrive à son oreille. Persuadé qu'une souris ronge le joli coussin rouge sur lequel repose la montre, sans rien dire, il prend dans la main son sabot, vise, et, *crac* !

crac ! tape à bras raccourci sur le tout, en approchant vivement l'oreille pour écouter si le tic-tac persiste.

« Qu'est cela ! » s'écrie l'avocat en sursaut.

Mais le paysan, fier de ne plus entendre de bruit, répond tranquillement :

« *Tiet, moussu, que y aoué aci debat uo mur-guetto, mès, per ma fé, que la by ey tuado. Tenez, Monsieur, il y avait ici dessous une souris, mais, par ma foi, je vous l'y ai tuée !* »

Et, en relevant son sabot, il montra aux yeux furibonds de l'avocat les rouages fracassés de la montre. Cependant, ils reviennent à l'objet de la consultation, et, les lèvres pincées, le maître conclut ainsi :

« La Vérité que vous me demandez, Messieurs, est bien difficile à rencontrer, soit dans la ville, soit aux champs, soit même au Palais. Enfin, repassez dans une heure et vous aurez satisfaction. »

Une heure après, les Ibosiens, groupés autour de la table du cabinet, contemplaient un pot de confiture tout neuf, recouvert d'un parchemin bien ficelé. La Vérité était là-dedans, aux dires de l'avocat. Et il leur fit livraison de la chose contre de beaux honoraires dans lesquels la montre figurait au prix de neuf.

Chacun d'eux réclamait l'honneur de porter la charge précieuse. Dans la traversée de Tarbes, le vase fut confié au maire et aux adjoints ; le long du chemin, deux par deux, les conseillers se relayèrent. Au bruit des tambours, au son des cloches, la Vérité inconnue

à Ibos et si vivement attendue y fut introduite processionnellement.

Le pot mystérieux est déposé sur la table du Conseil. Tout le monde, muet de recueillement, regarde et retient son souffle. Mais la curiosité des femmes éveille celle des hommes : « Que peut bien être cette Vérité ? Si l'on faisait un petit, un tout petit trou pour la voir ? Et si elle s'échappait ? Fermons portes et fenêtres. »

Cédant au cri public, le maire déchire l'enveloppe avec son ongle, enfonce son petit doigt, le remue et le porte à son nez :

« Mais, dit-il, en éternuant avec une grimace, ceci est de... »

Puis il passe le pot à son adjoint. Celui-ci procède comme le maire et ajoute sentencieusement :

« *Qu'ey bertat !* C'est la vérité.

— *Qu'ey bertat, bé !* C'est bien la vérité », reprennent les conseillers après semblable manège.

Et voilà comment les *pépis d'Ibos* trouvèrent la Vérité au fond d'un pot de... confiture.

*
* *

L'Appariteur d'Ibos.

Je veux, en terminant, purifier cette histoire incongrue avec le sel d'une histoire vraie.

Certains habitants d'Ibos, établis ailleurs, affectent parfois de se moquer des bons *pépis* ; mais leurs compatriotes du bourg sont lestes à la réplique :

« *E doun hoù, Casaùssus*, demanda un jour un Ibosien passé Tarbais, au vieil appariteur de sa commune, *que hen aquets pépis d'Ibos ?* Eh donc. Casaùssus, *que font ces pépis d'Ibos ?*

— *Oh ! té, per ma fé ! ouero, que nou n'y a nat més, despuch qu'en es horo. Oh ! tiens, par ma foi ! écoute, il n'en reste plus un seul depuis que tu en es parti ! »*

*
* *

En dépit de ces brocards, les braves gens d'Ibos continuèrent à vivre entre eux, indifférents aux moqueries, confinés dans leur horizon restreint et fiers de leur église.

Presque jamais ils ne s'alliaient avec des étrangers. Il était de rigueur chez eux que toute jeune fille à marier épousât un jeune homme du bourg. Comme nos voisins d'Espagne, dans ces noces de cousins, ils avaient l'habitude d'accoupler aussi les noms.

Mais avec le temps tout change, même les coutumes anciennes. Aujourd'hui, depuis bien des années, entre la ville et le village, la paix est faite et les querelles sont éteintes.

Les bourgeois de Tarbes, accueillants et hospitaliers, ne sont plus ni envieux ni jaloux.

Les paysans d'Ibos se tiennent moins à l'écart que jadis, et ils ont trouvé, avec leurs pur-sang de grande race, le secret de cette graine de cheval qui ne s'achète pas à la foire.

La légende des *pépis d'Ibos* n'est plus qu'un conte de grand'mère. J'ai tenu à recueillir et à fixer ces histoires, maintenant qu'on ne les redit plus, et je suis sûr que les Gascons d'Ibos seront les premiers à en rire.





II

CONTES DU TURSAN

Les conteurs, dans nos villages du Midi, se font de plus en plus rares. Maintenant que tout le monde parle français et que les journaux pénètrent partout, les jeunes gens préfèrent lire tous les matins leur tranche de roman-feuilleton, et les vieux se sont lassés de répéter des histoires patoises que l'on n'écoute plus.

J'avais entendu dire qu'à Duhort-Bachen, grosse commune du canton d'Aire-sur-l'Adour, habitait un brave homme nommé Poucette, qui savait un tas de légendes d'autrefois.

Pendant l'automne, il était retenu à l'avance pour ces soirées d'*espélouquères*, où jeunes gens et jeunes filles dépouillent le maïs, à la lueur d'une grésillante chandelle de résine, en buvant du vin blanc nouveau et en mangeant des châtaignes bouillies.

Poucette est un fabricant de cercles de barriques à

qui le mildew et le phylloxéra font tous les jours plus de loisirs. Dans les veillées, il a pour spécialité des contes gras, où les maris, et même les curés, sont accommodés fort mal.

Quand il en hasarde un par trop raide, les mères de famille pudibondes l'interrompent en criant : « Oh ! Poucette, Poucette, pas celui-là, pas celui-là ! »

Imperturbable, l'homme passe alors en revue, avec ses yeux gris plissés, les jeunes filles de l'assemblée qui rient et rougissent à la fois, et gravement, avant de terminer, il répond aux mamans : « *Que soun crouzades*, elles sont croisées. » Quand les jeunes oies ont passé l'âge ingrat de l'oison, leurs plumes poussent et leurs ailes se croisent : *que soun crouzades*. Cela prouve, une fois de plus, que les grands esprits se rencontrent avec les plus modestes, car Poucette n'a jamais lu La Fontaine, et il connut comme lui cependant les oies du frère Philippe.

Je voulus, sur la foi de ces dires, entrer en relations avec le bonhomme, mais il fit faux bond à toutes les avances de mes intermédiaires, et il demeura, pour moi, introuvable.

En paysan soupçonneux, il craignait sans doute que je ne voulusse me moquer de lui ; il ne pouvait se mettre dans l'idée qu'un avocat habitué à parler français prit quelque plaisir à entendre un ouvrier lui répéter, en patois, des sornettes. Pour le joindre, j'avais déjà mis, sans résultat, en mouvement toutes les autorités du village.

Par une bonne inspiration, je changeai de système ; je dépêchai un domestique au tonnelier et lui fis demander de venir travailler chez moi pendant une journée. Il arriva un matin avec ses outils sur l'épaule. Je lui signifiai qu'il pouvait laisser en repos ses instruments, et que, puisqu'il me louait son temps, je préférais lui entendre dire des contes, ayant trop de barriques vides dans mon chai pour songer à en faire fabriquer de nouvelles.

Poucette s'exécuta de bonne grâce. Nous passâmes toute la matinée à nous promener en causant, et l'après-midi il me dicta scrupuleusement, en gascon, la série d'histoires qu'il m'avait dite le matin.

Et certes, Poucette, tout en y entendant malice, ne voyait pas de mal dans ses contes les plus gras. Quand je devais, coupant court à nos entretiens, le laisser seul un instant, je le trouvais à mon retour pieusement occupé à égrener son chapelet.

Cela me prouva une fois de plus que si nos bons paysans n'ont pas adopté notre pruderie de langage toute moderne, c'est qu'ils sont restés stationnaires, voilà tout ; ils remontent, par leur parler cru, à ces époques de joyeux dire et de gauloiseries pimentées, et ils valent tout autant que nos aïeux et, au moins, tout autant que nous-mêmes.

Je me suis amusé à traduire ceux de ces contes qui étaient traduisibles, élaguant soigneusement tout ce qui risquerait de braver notre honnêteté française.

*
**

I

LE BROUQUET

Les prêtres jouent un premier rôle dans la littérature populaire de la Gascogne. Dans *lou counte dou brouquet*, qui va me servir de début, on parle encore d'eux, mais sans en dire trop de mal.

Un *brouquet*, c'est, *le fausset*, le bout de bois pointu avec lequel on bouche le trou foré dans une barrique.

*
**

Il y a longtemps, bien longtemps de cela, le curé de Bahus en Tursan avait invité deux de ses confrères à dîner, et il avait omis de convier son ami le curé de Renung, grand faiseur de mauvais tours. Tous les deux cependant avaient acheté en commun, depuis peu, une pièce de vin blanc de Portets, comme vin de messe, et la barrique, qu'ils n'avaient pas encore partagée, était déposée au presbytère de Bahus.

Furieux d'avoir été laissé de côté, le curé de Renung se résolut quand même à aller à Bahus, pour ennuyer son monde, sous le prétexte de goûter le vin à partager.

En entrant dans la cuisine du presbytère où se préparait le festin, il se heurta à Jeanneton, la gouvernante. Les convives, qui l'avaient vu venir de loin, s'étaient éclipsés prudemment. « Où est M. le curé ? demanda-t-il à la servante. — Il est parti en campagne, répondit Jeanneton, il est allé à Saint-Loubouer et je crois fort qu'il ne rentrera pas de la nuit. » Le visiteur fit alors l'étonné en voyant une belle poularde qui rôtissait devant un grand feu. « Est-ce pour vous que vous avez mis cette volaille à la broche ? — Oh ! ne m'en parlez pas, dit-elle un peu troublée, la maladie s'est jetée sur notre basse-cour ; comme cette poule devenait triste, je l'ai tuée, et je la fais cuire de peur qu'elle ne se perde. — Tant pis ! tant pis ! Et ce vin de Portets, est-il bon ? Je suis venu pour le goûter avant que nous ne le partagions. — La barrique n'est pas encore percée. — Avez-vous un foret ? — Oui, M. le curé en a un dans son tiroir. — Eh bien ! allez le chercher et apportez une bouteille ; je vais percer moi-même la barrique. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Descendus tous les deux dans la cave, le curé fait un trou au bas du fût, il remplit sa bouteille. « Ah ! diable, s'écria-t-il, comment boucher le trou, maintenant ? Nous avons oublié le *brouquet*. Jeanneton, mettez le pouce sur l'ouverture, pendant ce temps, je vais aller dans la cour affûter un bout de bois ; je reviens à l'instant. »

Et pendant que Jeanneton, accroupie, empêchait du

doigt le vin de couler, le curé remonte quatre à quatre l'escalier de la cave ; la cuisine est vide, il tire la poularde cuite à point de la broche, l'enveloppe avec des journaux qui traînaient sur un bahut, et il attache le paquet sous sa soutane. Sur un coin de la table de l'office, il avise les trois chapeaux que les prêtres surpris avaient oubliés là en se cachant à sa venue. Il les prend, les enfila à la broche à la place de la poularde et remonte le mécanisme. Les chapeaux se mirent à tourner devant le feu ravivé. Puis, heureux comme un renard qui aurait pris une poule, le curé se sauva à pas de voleur.

Jeanneton, dont la faction s'éternisait, finit par s'impatier. « *Moussu Curé ! Moussu Curé !* » criait-elle. Ce ne fut pas celui de Renung qui répondit, puisqu'il courait encore, et bien loin. Son maître et les deux invités sortirent enfin de leur cachette à ces cris. A la cuisine, ils contemplèrent, consternés, leurs chapeaux roussis qui tournaient en se dégraissant dans la lèche-frite ; à la cave, ils trouvèrent Jeanneton hurlant, accroupie, le doigt sur le trou de la barrique de vin blanc de Portets.



Voilà le conte du *brouquet* sous sa forme sans doute originale. En dehors du Tursan, je le sais, cette his-

toire s'est répandue en se modifiant dans d'autres régions de la Gascogne.

Le joyeux poète béarnais Yan Palay, nous l'avons vu, a tiré de cette source primitive son histoire de *Casaùssus et du Curé de Seron*, qui est populaire de Tarbes à Pau.

Invité par son paroissien Casaùssus à venir chez lui manger une bécasse, le curé s'enfuit en emportant sous son bras le rôti, pendant que son hôte, le doigt sur le trou de la barrique, attend vainement le bout de bois que l'autre est allé chercher.

Cela, c'est une version littéraire où Yan Palay déploya toute sa virtuosité. Mais le conte que je viens de vous redire, en traduisant le bon Poucette, conserve, malgré la comparaison, son charme de simplicité et de joyeuse humeur gasconnes.

*
* *

Voici deux nouveaux contes du Tursan, qui furent racontés à mon ami Poucette, fabricant de cercles à Duhort-Bachen, par un tailleur du village voisin de Classun. Dans *le Diable à l'église* et dans *le Diable au cimetière*, les curés sont toujours mis en scène dans un rôle irrespectueux mais non pas inconvenant. Il en est de cette double histoire comme de celle des *Trois Chapeaux* que j'ai précédemment redite. Ces propos de

veillées villageoises sont répandus dans toute la Gascogne ; certains ont été recueillis dans les ouvrages de folk-lore ; ces derniers ont même été accommodés envers romans. Le mérite de ma version est qu'elle vient de première main et qu'elle conserve la saveur naïve du récit paysan primitif. Je traduis scrupuleusement, en français, le texte gascon, en patois d'Aire-sur-l'Adour, écrit par moi sous la dictée du bon Poucette.

II

LE DIABLE DANS L'ÉGLISE

Il y avait, un jour, sur la place de Bahus-en-Tursan, un troupeau de porcs, sans gardien, qui fouillait la terre du groin autour des murs de l'église. L'un d'eux, le plus beau, farfouillait devant le porche ; la porte n'étant pas fermée au loquet, il lui donna un coup de museau et la fit s'ouvrir. Le porc entra par le panneau entrebâillé, et la porte qui se refermait d'elle-même retomba derrière lui. Ainsi l'animal se trouva prisonnier dans l'église. Là, ne trouvant rien à manger, il n'était pas content et il grognait de toutes ses forces. Les choses demeurèrent en l'état jusqu'à l'*Angelus* du soir.

Quand le *Benoît* voulut aller sonner la cloche, à l'*Angelus*, il entendit un bruit infernal dans l'église.

Avec un accompagnement de sons rauques, les chaises s'éroulaient les unes sur les autres.

Le Benoît courut au presbytère trouver le curé : Monsieur le Curé, lui dit-il, venez vite, il y a quelque chose dans l'église, je ne sais pas ce que c'est, mais ça coupe tout. — Va, va, imbécile, que veux-tu qu'il y ait dans l'église ? Il ne peut y avoir rien de mauvais. Tu t'es fait peur à toi-même. — Monsieur le Curé, venez. Il y a quelque chose qui renverse les chaises et qui pousse des ronflements à faire trembler. — Je ne t'écoute pas. Il n'y a rien. Va sonner, va. »

L'autre s'en revient pour aller sonner. Le même combat se faisait entendre, et loin de se calmer, il augmentait toujours. Le pauvre porc avait envie d'aller souper. Le sacristain, en tremblant, retourna encore chez le curé, en lui signifiant qu'il fallait qu'il vînt à l'église, sinon qu'il se refusait à sonner la cloche :

« Mais que veux-tu donc qu'il y ait ? — Monsieur le Curé, je crois que c'est le diable ! — Comment, malheureux, le diable ! Mais il n'a aucun droit dans l'église. La maison de Dieu est un lieu saint. Satan n'est pas là chez lui. »

De guerre lasse, le prêtre se décida à suivre son Benoît. Quant il fut sous le porche, il entendit le bruit comme l'autre. « Oui, il y a quelque chose, dit-il. Entres-y. — Non, par ma foi, monsieur le Curé, que ce soient des diables ou des diabesses, je n'entre-rai pas, tant qu'ils seront là-dedans. — Eh bien ! nous

allons faire une procession autour de l'église, je vais chanter les oraisons que je jugerai appropriées à ce cas, et nous tirerons de là le Malin, si par hasard c'est lui qui s'y est aventuré. Va au village, et dis à quelques personnes qu'elles viennent nous assister. Nous ne pouvons pas faire une procession à nous deux seuls ! »

Les dévotes accoururent en foule aussitôt. Ils firent la procession autour de l'église, et quand elle fut achevée, le bruit mystérieux se faisait entendre de plus fort à l'intérieur.

Le curé disait au Benoît : « Entre, entres-y donc. — Non, Monsieur, je n'y entrerai pas. Vous préféreriez risquer ma peau que la vôtre. Que ce soit le diable ou le bon Dieu, tant qu'il restera là-dedans, je n'y mettrai pas le nez. Allez-y vous-même. »

Le curé vit bien qu'il était forcé de pénétrer le premier dans l'église. Avant de s'exécuter, il se tourna vers son acolyte. « Au moins, ne bouge pas d'ici, reste près de la porte. Si je te demande quelque chose en français, réponds-moi en français ; si je m'exprime en latin, tu me répondras en latin. »

Le prêtre ouvrit la porte subitement. Le porc, qui attendait derrière, pressé de sortir, en voyant le jour se précipita dehors avec furie, et, tête baissée, il passa entre les jambes du curé. Le malheureux tomba en avant sur l'animal ; lui embrassant l'échine d'une main, de l'autre il le saisit à la queue. Et il criait : « Le diable m'emporte, le diable m'emporte ! » Et

le Benoît de répondre en français : « Ainsi-soit-il, monsieur le Curé ! »

III

LE DIABLE AU CIMETIÈRE

Deux maraudeurs formèrent, une nuit, le projet d'aller voler des moutons dans une bergerie. En passant près du cimetière du village, l'un d'eux, sous un prétexte quelconque, déclara à son camarade qu'il n'irait pas plus loin et qu'il attendrait là son retour. L'autre, mécontent d'être lâché en route, lui dit qu'il allait quand même prendre un mouton dans le voisinage et l'apporter en ce lieu même.

L'église était entourée de noyers, les noix mûres parsemaient le sol du cimetière ; le voleur, resté en faction, employa son temps à casser des noix à belles dents. En entendant ce lâcheur faire craquer ainsi les coques, l'homme au mouton eut l'idée de lui jouer un mauvais tour. Il descend la côte et va frapper à tour de bras à la porte du presbytère : « Levez-vous, levez-vous vite, monsieur le Curé, crie-t-il en voyant une lampe s'allumer derrière la fenêtre, il y a dans le cimetière quelque chose qui fait craquer les os des morts. Je crois que c'est une méchante bête ou peut-être le diable. Il faut que vous veniez absolument pour l'exor-

ciser. — Comment veux-tu que je fasse pour monter si haut à cette heure avancée de la nuit ? Tu sais bien que je ne suis pas agile pour marcher. » Le pauvre curé était boiteux. « Qu'à cela ne tienne, monsieur le Curé, je vais vous y porter. — Ah ! si tu me portes, alors j'y vais. Mais comment vas-tu t'y prendre ? — Montez sur mon dos, et tenez-vous ferme à mes épaules. »

Quand ils furent parvenus péniblement, l'un portant l'autre, au sommet du coteau, l'homme s'arrêta pour souffler, et il dit doucement au curé : « Ne faisons pas de bruit, écoutons, vous allez entendre comment la bête fait craquer les os des morts. » Et, en effet, le curé entendait : crac ! crac ! « Oui, murmura-t-il en invoquant tous les anges du paradis et en exorcisant tous les diables de l'enfer, oui, il y a là quelque chose d'étrange. » Le cavalier et sa monture arrivèrent à la porte du cimetière. Le mangeur de noix, en voyant son camarade courbé, dans l'obscurité, sous un fardeau tout noir, s'avança joyeux pour tâter le mouton. — « Est-il gras ou maigre, dit-il ? — Je ne sais pas s'il est maigre ou s'il est gras, lui répondit le porteur. Tiens, le voilà. » Et, d'un coup d'épaule, il jeta sa charge à terre.

Alors, mort de peur devant un mystère de plus en plus infernal, le pauvre curé se redressa, éclopé et meurtri, mais il retrouva ses jambes de vingt ans pour redescendre la côte au galop, en exorcisant, derrière ses talons, tous les diables du cimetière.

IV

LE MEUNIER DE RENUNG

Jean-François Bladé, le créateur du folk-lore de la Gascogne, m'affectionna tout particulièrement dans ses dernières années, et il me faisait l'honneur de voir en moi son élève de prédilection. Mes *Propos Gascons* esquissèrent même, il y a déjà longtemps, cette physionomie restée si vivante en pleine vieillesse, et plus tard ils rediront mes dernières causeries avec notre grand romaniste. Ainsi que ces pins centenaires du Marensin que la tourmente du large déracine, la mort a couché à terre mon vieil ami, d'une seule poussée.

Dans la savoureuse préface de ses contes populaires de la Gascogne, mon bon maître établit la ligne de démarcation entre les *récits* et les *contes*.

« A raison de l'absence du merveilleux, écrit Bladé, les récits formeront toujours une classe nette et distincte. Les contes proprement dits sont les narrations plus ou moins empreintes de merveilleux et dont la fausseté n'est douteuse ni pour celui qui parle, ni pour ceux qui l'écoutent. Ils sont matériellement caractérisés au commencement et à la fin par des formulettes. La formulette initiale est à peu près invariable : « *Jou sabi u counte, moi, je sais un conte* ». Les finales

n'ont pas la même fixité. Voici celle qui prévaut généralement dans le centre de la Gascogne :

E tric e tric
 Moun counte es finit,
 E tric e trac
 Moun counte es acabat.

Eh bien ! aujourd'hui, malgré la rubrique générale de ces *Contes du Tursan*, je n'ai pas le droit de vous dire en commençant : *Je sais un conte*, et je ne finirai pas avec la formule : *Et tric et tric, mon conte est fini, et tric et trac mon conte est achevé* ; car c'est une histoire vraie du vieux temps que je vais vous redire, mais grâce à l'esprit d'un sabotier de Renung, qui me l'a rapporté, ce récit est aussi attrayant qu'un conte.



Il y a bien des années, vivait dans la métairie de Pédeprat, à Renung, en Tursan, une famille de bons paysans. Ces braves gens étaient des simples qui croyaient aux loups-garous plus qu'à l'Évangile, et respectaient moins leur curé que Marichou la sorcière du cap de la lande. Chaque soir, le mari et la femme, sans enfants, faisaient la prière côte à côte après souper, puis ils se déshabillaient dans la cuisine avant de regagner le grand lit de leur chambre à coucher.

Il n'y avait alors à Renung qu'un moulin, à cheval sur le ruisseau de l'Ourden. A l'inverse des meuniers de son temps, qui étaient tous des voleurs, — depuis ils ont bien changé, — Gaulin, le vieux farinier, prenait plus de plaisir à mystifier qu'à rançonner sa clientèle, et pour un bon tour à jouer, il oubliait parfois de tirer du même sac double *pugnèro*. Les métayers de Pédeprat étaient au premier rang de ses souffre-douleurs. Entre toutes ses histoires joyeuses, celle-ci s'est transmise de père en fils, et elle se raconte encore dans les veillées du Tursan.



Une nuit de pleine lune, les métayers de Pédeprat dormaient à poings fermés sous leur ciel de lit à carreaux rouges. Ils s'étaient, suivant leur habitude, couchés avant leurs poules. Un claquement de fouet en pétarade ne les tira pas de leur premier sommeil. Juché sur la croupe de son mulet, Gaulin, qui s'était attardé au cabaret, portait à Pédeprat la *hournado*, le sac de la fournée du samedi. Connaissant les mœurs du logis, il soulève le loquet de bois et pousse la porte pour déposer dans un coin son sac de farine. Au milieu de la cuisine était dressé sur son trépied le cuvier de la lessive, qui, sous sa couche de cendres, s'égouttait lentement dans une terrine. Tout autour s'étaient sur les chaises des vêtements en désordre : ici, un béret bleu

râpé, une *chamaro*, cette longue blouse grise des vignerons ; un pantalon, en laine de *casa-heyte* ; là, les cottillons de serge, la capule blanche et le grand mouchoir à carreaux jaunes que les femmes de ce temps-là croisaient sur leur poitrine. Toutes ces défroques éparses inspirèrent au madré meunier une idée diabolique. Empaquetant ces pauvres hardes d'homme et de femme, il soulève le drap plein de cendre qui couvrait le cuvier, et il étale au-dessus du linge de la lessive tous ces habits crasseux qui ne s'étaient jamais vus à pareille fête. Puis, sur le lit de cendres du dessus, soigneusement rétabli, Gaulin verse le lessif remplissant la terrine, et il s'échappe à pas de renard en rupture de claie de poulailler.

Au moment d'enfourcher son mulet, qui l'attendait endormi contre la porte, Gaulin entendit une plainte lamentable semblant sortir de dessous terre. Ceux qui font métier d'épouvanter les autres auraient mauvaise grâce à se montrer poltrons ; son fouet bandé comme une arbalète, le meunier, l'œil au guet, marcha vers le fossé du chemin, où il distinguait une tache blanche. Il eut vite fait de reconnaître *Blanchette*, la préférée du chevrier Pierrine, de Renung ; la pauvre bête avait mis bas dans le fossé, et, oubliée par son maître, elle bêlait auprès de son chevreau nouveau-né.

Pour compléter les aventures de sa nuit, Gaulin détache sa longue ceinture de laine blanche, et il suspend par les cornes la chèvre à la maîtresse branche du châ-

taignier qui ombrageait le puits, vis-à-vis de la porte de Pédeprat. Puis remonté en selle, il s'en va au petit trot, faisant taire les pétarades de son fouet, et riant sous la visièrre de son béret blanc, dans la blancheur du clair de lune.

Au bout de sa corde, la chèvre, à la potence, se balançait et bêlait plaintivement.

*
* *

Vers minuit, le métayer de Pédeprat fut réveillé par le besoin d'aller à la belle étoile. Sans lumière et sans réveiller sa femme, il entre dans la cuisine, et cherche en vain son pantalon à la place accoutumée. Dans la traînée de lumière que la lune projetait par la porte ouverte, il aperçoit un fantôme blanc qui se balance, en se lamentant, au bout d'une corde blanche.

« C'est le loup-garou », murmure-t-il en se signant ; sous sa chemise en bannière ses genoux se choquent de peur et de froid. Alors, le poltron révolté décroche du manteau de la cheminée la carabine rouillée, il met dans le canon un brin de buis béni, au-dessus d'une poignée de chevrotines, et, sans viser, les yeux fermés, il tire. Le loup-garou hurle épouvantablement, la corde se rompt, le blanc pendu tombe à terre et se sauve à quatre pattes, en geignant, dans l'obscurité.

Quand l'homme revint auprès de sa femme, ré-

veillée en sursaut par la détonation, il lui raconta qu'il venait de tirer sur un fantôme, et les deux bons vieux passèrent leur nuit en prières pour conjurer tout mauvais sort.

Le lendemain, ce fut une autre histoire : « Où est ma chamarre ? où est mon cotillon ? »

Les pauvres gens furent forcés, pour aller aux champs, de tirer du *cabinet* leurs habits du dimanche. Et quand la femme voulut couler sa lessive, elle retrouva au-dessus du cuvier les vêtements de son homme et les siens.

*
* *

Les Pédeprat accusèrent, d'abord, les sorciers du remue-ménage de cette nuit. Cependant, coupée en deux par les chevrotines, ils décrochèrent de la branche du châtaignier une ceinture en laine blanche qui ressemblait à celle du meunier.

Plus fine que son mari, la femme ne garda bientôt plus de doutes : Lorsqu'elle fut éclaircir sa lessive au ruisseau du moulin, Gaulin s'approcha d'elle, goguenard, en lui demandant depuis quand les laveuses, pour prendre le battoir, s'endimanchaient ainsi :

« C'est un tour du meunier, se dit-elle, eh bien ! je me charge de lui rendre la moulande au sac. »

Quelques jours après, la vieille Pédeprat chargea un sac de grain sur une brouette, et elle s'achemina vers

le moulin en ruminant, sous sa capule, une vague vengeance. Pour charmer les loisirs des pratiques et pour doubler les profits de la meule, le meunier débitait, dans sa maison, du vin blanc à quatre sous la pinte. Le vin de son piquepout et l'eau de son moulin, c'était à la fois débit et profit doubles.

A cette époque-là, dans nos villages, pour boire, on ne se servait pas encore de verres. On buvait dans les *escudelouns*, des écuelles de terre rouge à deux anses, fabriquées dans les poteries de Castandet ou de Garos. Ce matin-là, l'auberge et le moulin chômaient ; Gaulin était parti pour rapporter la moulande.

En poussant la porte du cabaret vide, la femme sourit à sa vengeance. Elle empile dans son tablier les deux douzaines d'escudelouns épars sur la table ou rangés dans le dressoir, elle entre dans le moulin, engouffre toute cette vaisselle dans le bluttoir et se met à manœuvrer la manivelle. Remuées les unes contre les autres dans la roue métallique qui tournait, les écuelles crissaient comme des noix que l'on écrase. Semblable à la farine se séparant du son, une poussière rouge coulait par le dégorgeoir. Quand les escudelouns ne bruirent plus aussi fort, la femme s'arrêta et elle les retira du bluttoir. Les petits carrés de marbre, secoués les uns contre les autres, perdent leurs angles et s'arrondissent en billes à jouer : de même, les pauvres écuelles avaient perdu leurs oreilles à la bataille du bluttage et elles étaient rondes comme des moitiés de pomme.

La Pédeprat déposa sur la table de l'auberge ses deux douzaines de vases écourtés, et elle repartit avec son sac de blé sans attendre sa farine.

Le lendemain, la vieille revint au moulin avec ses habits tout frais sortis de la lessive. Gaulin, soucieux, ne songea pas à lui en faire compliment. La femme lui demanda une tasse de vin, mais à la vue d'une écuelle sans oreilles, elle dit en riant : « Qu'avez-vous donc fait des oreilles de vos escudelouns ? » Le meunier n'eut pas besoin d'entendre deux fois la question pour la comprendre et pour y répondre.

Pris par cette poule qu'il avait le premier trompée, le fin renard lui répartit en versant son piquepoult : « Que voulez-vous, ma chère, mes écuelles, elles aussi, ont été mises à la lessive. »





III

DE MEUNIER ÉVÊQUE

Mes lecteurs n'ont peut-être pas oublié le *Conte gitane* que je leur ai raconté il y a longtemps. Il s'agissait d'une bonne histoire d'ânesse, métamorphosée en fille, se redisant en Andalousie et en Gascogne de la même façon et dans les mêmes termes. Voici que mes *Propos Gascons* vont de nouveau passer et repasser les Pyrénées.

Mon ami Lalanne, de Bidache, a publié à Pau, en 1890, de savoureux *Coundes biarnès*, et depuis la mort d'Eugène Larroque, d'Orthez, il est considéré, par les lettrés romans, comme l'héritier du spirituel *Tresquillet* dans la maîtrise en prose béarnaise. De ce recueil j'extraits aujourd'hui le conte de *Meunier Évêque*, qui rappelle absolument le colloque populaire du moine et de Charles-Quint à l'abbaye de Saint-Just. La source où je puise est abondante, et je ferai d'autres

saignées à ses bords. Mais je tenais à signaler un nouveau point de contact entre les folk-lores d'Espagne et de France.

« Le roi de Navarre s'était un jour égaré à la chasse. Quel était ce roi ? La légende ne nous dit pas son nom. A l'entrée de la nuit, il se trouva fort loin de Pau, au milieu d'une région sauvage, où l'on ne voyait que ciel, bois, ajoncs et fougères. Un ruisseau murmurait au milieu des broussailles. Le prince en suivit le lit comme il put, en s'égratignant aux ronces, et il finit par arriver dans une clairière, au pied d'un groupe de constructions où se voyaient toutes choses utiles à cette vie et à l'autre : maison large et plaisante, église en forme de croix, tout cela pour les maîtres ; des logements pour les domestiques ; un moulin bien outillé et un pressoir à vin, à l'usage du pauvre monde. Ce ruisseau, c'était le Laa, ces bâtiments, c'était l'abbaye de Sauvelade.

Au lieu d'aller passer la nuit dans l'appartement de l'abbé, où il aurait, pour sûr, trouvé bon repas et bon gîte, le roi, comme un pauvre au pain quérant, monta jusqu'au presbytère de la cure du village.

Les chapelains de Sauvelade, c'est connu de tous, furent de tout temps à jamais réputés pour leur bonne et charitable hospitalité. On voyait la nappe souvent tendue et la porte du buffet toujours ouverte. Le voyageur ne fit donc que s'asseoir au bout de la table, et la domestique — que voulez-vous ? elles ne sont pas toutes

mauvaises, les servantes de curé — lui servit à souper sans faire la mine : garbure de haricots, *gowlale* de vin paillet de Lagor et omelette au lard. Quand la soupière fut vidée et les plats bien nets, le curé se mit à causer avec abandon. Le roi eut vite fait de s'apercevoir qu'il avait affaire avec un brave garçon, plus habitué à lever le coude et à se lécher les doigts qu'à dire des paternôtres.

Il y en a qui aiment assez les curés de cette trempe ; mais le prince qui ne dormait pas toutes les fois qu'il fermait les yeux, était, paraît-il, d'un autre avis. Il essaya de faire comprendre à mon curé que le devoir d'un homme bien né est de toujours meubler son esprit de science nouvelle : Bah ! il ne réussit qu'à se faire moquer de lui.

« La vie de ce monde est assez belle, disait le curé, nous ne savons pas ce que nous réserve l'autre ; profitons de celle-ci tant que nous le pourrons, divertissons-nous bien, mangeons chaud, buvons frais et laissons les livres à ces imbéciles qui ont l'habitude d'aller chercher midi à quatorze heures.

— Tu serais, par ma foi, trop heureux, lui répondit le prince, si je te laissais continuer ta fainéantise. Il s'agit désormais de dépouiller le vieil homme, et de réciter tous les jours ton bréviaire jusqu'au dernier verset.

— Ha ! ha ! ha ! Quand tu serais Monseigneur notre évêque, je t'enverrais plutôt planter des choux et des raves.

— Lorsque je parle, ton évêque se tait. Je suis le roi de Navarre, souverain de Béarn.

— Le roi ! Parlez, Seigneur. Votre serviteur vous écoute.

— Dans un mois d'ici tu viendras dans mon palais et tu auras à répondre aux questions suivantes :

» En combien de temps un cavalier ferait-il le tour de la terre ? — Quelle est la distance de la terre au soleil ? — Où est le centre du monde ? — Quelle est la profondeur de l'Océan ? — Combien faudrait-il de tombereaux pour charrier tout le sable de la mer ? — Qu'est-ce que je vau, moi le roi ? — Pour finir, tu me diras une chose à laquelle je n'aurai jamais pensé.

» Adieu, curé, que le bon Dieu t'assiste, et souviens-toi qu'il y a encore un pont sur le gave d'Orthez, sur le pont une tour, au sommet de cette tour une fenêtre où ne penchent qu'une seule fois la tête ceux qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. »

Pauvre curé ! Depuis ce moment, la terrible fenêtre était toujours présente à sa vue, et à toute heure il entendait l'eau rapide qui se brisait, dans un grand remous, contre les roches noires de ce pont sur lequel ont coulé tant de larmes et tant de sang. En aucun lieu il ne trouvait paix ni trêve. Les ris et les plaisirs s'étaient enfuis avec le sommeil ; ses belles couleurs s'étaient fanées, et sa tête penchée, semblait résignée à descendre la première au tombeau.

Le meunier de l'Abbaye s'aperçut de la chose :

« Hé ! monsieur le curé, que diable avez-vous depuis quelque temps ? Les barriques de votre chai sont-elles vides, ou avez-vous fini les sous de la quête des âmes du Purgatoire ? »

— Ah ! meunier, que ce serait là un petit malheur !

— Un petit malheur ! Quelle est donc la poutre qui s'est rompue sur votre tête ? Voyons, racontez-moi ce qui vous chagrine. »

Comme vous pouvez le penser, le curé lui confia ses peines.

« A *Diù medaù!* Est-il donc possible que vous, un homme de plume, vous vous laissiez embarrasser pour si peu de chose. Je m'en vais, moi, vous tirer de cette ornière.

— Oh ! si vous faisiez cela !

— Et à l'aise encore. Le roi ne vous a vu que de nuit, n'est-il pas vrai ? Nous sommes tous les deux taillés à la même mesure. Troquons la blouse blanche contre la soutane noire ; je me charge ensuite d'en dire au roi autant et plus qu'il n'en voudra savoir. »

Au temps convenu, le meunier, habillé de noir de la tête aux pieds, se présenta au château de Pau devant le roi, qu'entouraient ses gentilshommes et les premiers sayants du royaume.

« Eh bien ! curé. Mais on dirait que tu as un peu changé de poil et de couleur. Es-tu prêt à répondre ? »

— Oh ! bien, oui, Monseigneur.

— Voyons donc. En combien de temps un cavalier ferait-il le tour de la terre ?

— En vingt-quatre heures, si le cheval courait assez vite.

— Quelle distance y a-t-il de la terre au soleil ?

— Un coup d'œil.

— Où est le centre du monde ?

— Ici, sous mon talon, et si quelqu'un prétend le contraire, qu'il me le prouve sur-le-champ.

— Mais tu t'en tires comme un démon. Quelle est la profondeur de la mer ?

— Un jet de pierre.

— Combien faudrait-il de tombereaux pour charrier tout le sable de la mer ?

— Un seul, s'il était assez grand.

— Bien répondu ; mais tu n'es pas encore au *Sanctus*. Dis-moi ce que je vauz.

— Je vais vous faire bonne *pugnère* : vous valez trente et un deniers..

— Rien que cela ?

— Notre-Seigneur Jésus, roi du ciel et de la terre, fut vendu pour trente deniers. En vous estimant un de plus, je crois vous faire beaucoup d'honneur.

— Allons, je vois qu'avec toi il n'y a pas beaucoup à moudre.

— Plus que vous ne pensez, Monseigneur.

— C'est ici que je t'arrête. Dis-moi la chose à laquelle je n'ai jamais pensé ?

— Celui qui veut *guiller Guilhot, Guilhot, le guilhe*.
À qui croyez-vous parler, s'il vous plaît ?

— Au curé de Sauvelade.

— Comme vous vous trompez ! Vous parlez à son meunier. Auriez-vous jamais pensé à celle-là ?

— Non, par ma foi, non ! Aussi, désormais, c'est toi qui seras curé de Sauvelade.

— Merci, Monseigneur. Mais curé ou meunier, tout cela se vaut et ne vaut pas un écu.

— Tu seras alors évêque. Es-tu content, cette fois ?

— Oh ! pour sûr, oui, Monseigneur.

Et c'est ainsi qu'à Sauvelade d'un meunier on fit un évêque !





IV

LE CURÉ DE BAHUS

François d'Assise avait pour habitude de prêcher aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la forêt ; il disait aux hirondelles : « Vous êtes mes sœurs » et aux loups : « Vous êtes mes frères. » La légende dorée raconte, qu'ainsi que les petits enfants se groupaient sous les mains bénissantes de Jésus, de même les tourterelles et les palombes, en voletant, nimbaient le front du Saint séraphique.

L'abbé Jeantet, en son vivant curé de Bahus-en-Tursan, prêtre de sainte et de joyeuse mémoire à la fois, à l'exemple du patron des Capucins, aima beaucoup, lui aussi, les oiseaux du ciel et les bêtes de la forêt, mais en pensant à eux, il prenait pour bréviaire un livre de cuisine, il les attirait à lui pour les mettre à la broche, et en guise de sermon, il faisait parler la poudre, à coups de fusil.

Notre homme était un paysan pieux qui entra sur le tard au grand séminaire, et en sortit bon prêtre, chasseur effréné et prédicateur mirifique.

Les gendarmes auraient eu mauvaise grâce à réclamer un permis à ce braconnier bienfaisant. C'était le plus grand destructeur de pies, de geais, d'écureuils et de hérissons, du Tursan et de la Chalosse. Tout était bon pour son pot-au-feu ; avec lui, le potage au corbeau de la vieille charge anglaise devenait réalité et non plus chanson. Les paysans s'évertuaient à lui porter les gibiers les plus bizarres ; pics-verts ou chats-huants, l'abbé Jeantet les leur payait d'ordinaire cinq sous par tête. Quand par hasard cailles ou perdreaux avariés et sans acquéreurs se glissaient dans la brochette, il ne les honorait pas d'un centime de majoration ; parfois même, en temps de vaches grasses, il faisait au prône de Bahu, qui en entendit bien d'autres, une annonce pour baisser ses prix, et ce : entre les publications des mariages et des enterrements.

*
* *

Notre curé donnait à dîner, un jour d'adoration, à de nouveaux prêtres, — les vieux rechignaient devant ses invitations, — pendant le repas, il convia un séminariste à déguster un ragoût cuisiné par lui. C'était un salmis de moineaux ! Comme le jeune homme

faisait la grimace, son hôte, par amour-propre, lui dit à l'oreille : « J'ai aussi des ortolans en cage, mais nous les mangerons quand nous serons seuls. » Ce fut là un mensonge joyeux car, onques, on ne vit d'ortolans sur la table du curé de Bahus.



Un matin, le curé dut aller porter le viatique à un malade, demeurant sur le haut du plateau, dans le quartier boisé de Larnabère. En ce temps-là, en Tursan comme dans le vieux Béarn de Yan Palay, les chemins n'étaient que charretières et les ponts que passerelles. En traversant le ruisseau de las Graves, l'abbé glissa sur une poutrelle pourrie et faillit tomber à l'eau. Mais voilà sur l'autre bord qu'une pie part, sous bois, devant lui, en jacassant. Oubliant son faux pas, il allait mettre en joue le fusil qu'il portait toujours en bandoulière, mais le bon prêtre se ravise, il tire avec respect de la poche intérieure de sa soutane le sachet du viatique, et le dépose dans un tabernacle de mousse, au pied d'un candélabre de minces châtaigniers. La pie avait volé au loin ; le curé de courir alors après elle. L'oiseau, sentant la poudre, sautait d'arbre en arbre. Enfin le chasseur, dans une éclaircie, l'ajuste et l'abat au vol. Après avoir engouffré ce gibier dans le carnier de sa poche profonde, voilà qu'il cherche,

sans le reconnaître, le châtaignier au pied duquel il a déposé la custode de soie. Et, désolé, il s'arrachait les cheveux en criant : « *Diùmedaù, que m'ey perdut lou boun Diù, que m'ey perdut lou boun Diù !* Dieu de moi, j'ai perdu le bon Dieu, j'ai perdu le bon Dieu ! » Mais l'histoire ajoute qu'il finit enfin par le retrouver.

*
**

Le dimanche suivant, encore tout émotionné par les péripéties de cette chasse, le curé monte en chaire et s'écrie : « *Hoù, lous de Larnabere, hoù !* hoou ceux de Larnabère, hoou ! » Tous ses sermons commençaient invariablement par ce *Hoù* gascon, aiguillon avec lequel il piquait l'attention somnolente de ses ouailles. Et il se mit à entreprendre les gens de ce quartier sur le mauvais état de leurs chemins. A travers leurs bois, faute de sentiers, il était facile de s'égarer. Et la passerelle du ruisseau, la poutre en était pourrie ! Tant qu'un pont n'y serait pas établi, il ne porterait plus le viatique à leurs malades : « *Aùtamen, continuait-il, qu'arribi où poun dap lou boun Diù, qu'em fouti deguen l'aygue e qu'em negui ! Et que sap tout que deù nada coum u pesch, mès jou, nani, qu'aneri où houn coum u callaù.* Sans cela, si j'arrive au pont avec le bon Dieu, que je me f...iche à l'eau et que je me noie ! Le bon Dieu, qui sait tout, doit nager comme

un poisson, mais moi non ; j'irais au fond comme un caillou. »

*
* *

Pris avec le jardin, le champ du presbytère était cette année-là semé de trèfle incarnat. Pour corser son maigre casuel, l'abbé Jeantet, à la Saint-Jean, eut l'idée de vendre ce fourrage à un éleveur de Damoulens. « Je vous en donnerais bien deux pistoles, monsieur le Curé, mais je crains que vous n'y laissiez pacager votre vache. — Je vous garantis qu'elle n'entrera pas dans mon pré. — Alors, marché fait. » Et pendant la nuit, avec les deux pistoles, le vendeur refaisait les rêves de Perrette. Le matin, le bon curé, penché à sa fenêtre, crut que sa tête congestionnée allait éclater comme le pot au lait de la fable ; horreur, sous ses yeux, après avoir renversé la claie de bois, sa vache se prélassait jusqu'au poitrail dans le *farouche* ! Furieux, le brave homme, descendant quatre à quatre, prend une *esparre* de châtaignier, hèle l'animal et l'attend à la sortie près de la barrière enfoncée. Quand la vache passa à côté de lui sans défiance, il lui déchargea sur les reins un si formidable coup de barre qu'elle s'abattit net, comme morte. Et tout le village de Bahus put entendre avec scandale ce cri, resté célèbre en Tursan : « *Diù biban que m'ey tuat la baque, Diù biban, que m'ey tuat la baque ! Dieu vivant, j'ai tué ma vache !* »

Et voilà comme le curé de Bahus faillit tuer sa vache et jura le nom de Dieu pour la première et la seule fois de sa vie.



La commune voisine de Damoulens avait pour curé un prêtre de vieille famille et de mœurs austères. L'abbé du Pin conservait toutes les qualités et quelques-uns des défauts du clergé de l'Ancien Régime. Avec lui, les petites paysannes, qui avaient fêté Pâques avant Rameaux, trouvaient mauvais accueil quand sonnait l'heure du baptême. Il leur envoyait dire par sa gouvernante de faire baptiser les nouveau-nés par le curé de Bahus.

Celui-ci portait à son voisin un respect mêlé de frayeur. A la mort de ses parents, il avait hérité d'une vieille carriole. L'abbé du Pin, fier et pauvre comme un émigré, lui fit comprendre qu'il n'était pas séant qu'un prêtre-paysan allât en voiture quand un prêtre-gentilhomme allait à pied. Désormais l'abbé Jeantet mit sa carriole à la remise, et il ne se hasardait à traverser Damoulens qu'à cheval sur son bidet.

Un été, retardées et engraisées par la gelée et par la neige, les récoltes avaient été abondantes ; les enfants naturels, — c'était la faute des longues soirées d'hiver, — furent présentés plus nombreux aux fonts baptismaux de Bahus.

N'y tenant plus, notre curé se précipite à cheval vers le presbytère de Damoulens, mais, au pied du mur, il n'osa pas aborder son confrère, et il interpella la servante : « *Hoù, Mariannete, que poudets dise àù boste meste, que souy belleù fatigat de baptiza lous sues bastars!* Houu. Mariannete, vous pouvez dire à votre maître que je suis bientôt fatigué de baptiser ses bâtards ! » De saint homme à saint homme, l'un n'y entendit pas malice, et l'autre n'en sut jamais rien.

*
* *

Un matin de Pâques, à la première messe, les communicants s'approchaient en longue file de la balustrade du chœur. Le curé cherche vainement, à sa place accoutumée, derrière les cartons de l'autel, la clef du tabernacle. Il fouille inutilement les poches de sa soutane. Sachant que sa servante était à la messe : « *Hoù Janetoun, lui crie-t-il de l'autel sans se retourner, que m'ey perdut la clau dou tabernacle, et l'as biste ; hoou Janneton, j'ai perdu la clef du tabernacle, l'as-tu vue ?* » Plus rouge que son capulet de molleton ponceau, la vieille fille confuse grogna entre ses dents : « *Nanni, non.* » L'abbé Jeantet descend de l'autel, entre à la sacristie en coup de vent, et trouve la clef posée sur un meuble. En remontant les marches du tabernacle, il brandissait la clef en disant : « *Que sabeù i*

pla que la trouberey ! Je savais bien que je la trouverais ! » Et la communion pascale put commencer.

*
* *

Les paysans de Bahus avaient pris l'habitude d'accompagner les chants du curé en sourdine ou en faux bourdon. A la grand'messe, ce dimanche-là, de la Préface au *Sanctus* et du *Pater* au *Non sum Dignus*, ils avaient chantonné plus fort et plus faux que de coutume. Aux dernières oraisons, le curé excédé se retourne : « *Habets acabat de m'accoumpagna dap boste musique, qu'en souy belleù hart !* Avez-vous fini de m'accompagner avec votre musique ; j'en suis bientôt rassasié. » A l'*Ite Missa est*, l'officiant entonne : « I, i, i », les paysans de nasiller : « I, i, i ». « *Ey concluit, aùtamen que bous lou poudersats fini.* Est-ce achevé, autrement vous pourrez le finir seuls. » Et il continue : « I, i, i » ; et le chœur : « I, i, i ». « *E be finit bous le tout souls !* Eh bien finissez l'*Ite Missa est* tout seuls ! » Et le curé passa au dernier évangile.

*
* *

Plus tonitruant que feu les curés de Pierre-Buffière, de Cucugnan et de Bidéren, le curé de Bahus prêcha

devant moi, un premier dimanche de carême, sur les œuvres de carnaval. « Hooù, Hooù! criait-il en sonnant de la cloche, à coup de poings, sur le rebord de la chaire retentissante, j'en sais et j'en dirai de belles! Le soir du mardi gras, sur la route d'Aire, dans le bois de l'Esperon, deux garçons ont rencontré une fille... » Et le reste de la phrase fut couvert par de grands éclats de rire. Je questionnai un vieux paysan : « Sauf votre respect, Monsieur, notre curé raconte que ces garçons ont pris la fille et lui ont attaché les mains derrière le... » Le clairon vibrant du prédicateur l'interrompit : *Caveant consules! Pères de famille, veillez!* Et désignant de son bras tendu le grand crucifix de bois appendu au mur d'en face, il acheva : *Anets, anets, gouyats, aqeste cadde, u die, qu'es cargue de bous hè dansa!* Allez, allez, garçons, ce cadet-ci, un jour, se charge de vous faire danser ! »

Et voilà comment, un dimanche qui n'était pas Pentecôte, et sans avoir reçu les dons du Saint-Esprit, — latin, français, gascon, — le bon curé de Bahus prêcha un matin en trois langues !





TABLE DES MATIÈRES

I

NOTRE ROI HENRY

	Pages
I. — Lou Cami dou Rey	3
II. — Le Faucheur du Roi	12
III. — Une nuit du roi Henry	20
IV. — Du Béarnais au Gascon	29
V. — Le père nourricier d'Henry IV.	41

II

LES ORIGINES

I. — Bos de Bénac	49
II. — Le Tribut des Médailles	58

III

CADETS DE GASCOGNE

I. — Les Cadets de Cyrano	69
II. — Les Cadets de d'Artagnan	78

III. — Ventre de son, habit de velours.	84
IV. — Un Pacha de Gascogne	88
V. — Le frère du Pacha	98

IV

LA RENAISSANCE ROMANE

I. — Béline	105
II. — Pages de Béline	117
III. — Yan Palay	136
IV. — La vie des pasteurs pyrénéens	149

V

PAR MER, PAR MONTS ET PAR VAUX

I. — Le bandit de Soubaigné	163
II. — Au pays de Béline.	172
III. — La foire d'Arrens	178
IV. — Les couyalas d'Azun	184
V. — Les bergers de Campan	193

VI

L'ART GASCON

I. — L'art arabe en Lavedan	203
II. — Le makilla	224

VII

CHOSES ET GENS DE CHEZ NOUS

I. — Les Dacquoises.	235
II. — La mort de Marichette	248

III. — Hors du sillon	257
IV. — La vigne de Minique	264
V. — Ruth.	272
VI. — Le Café Darolles	282
VII. — Les deux gendarmes	290
VIII. — Les proses du poète	299
IX. — La mère aux ficelles	309
X. — Les Heures Dacquoises	316
XI. — La fontaine de Duhort-Bachen.	328

VIII

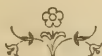
CHOSSES ET GENS D'ESPAGNE

I. — L'Electra de Pérez Galdòs	339
II. — La Guerilla espagnole.	347
III. — La dernière messe de Mosen Anton	354
IV. — Si le temps le permet	359
V. — Mon <i>toro</i> de Fontarabie.	365

IX

CONTES ET LÉGENDES

I. — Pépis d'Ibos	373
II. — Contes du Tursan.	397
III. — De meunier évêque	417
IV. — Le curé de Bahus.	424



IMPRIMERIE BUSSIÈRE. — SAINT-AMAND (CHER)

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50 — PARIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Collection à 3 fr. 50 le volume

PAUL ADAM

L'Enfant d'Austerlitz

J. BERR DE TURIQUE

Le Supplice du silence

NONCE CASANOVA

Messaline

MAURICE DONNAY

Le Torrent

GUY DE MAUPASSANT

Le Père Milon

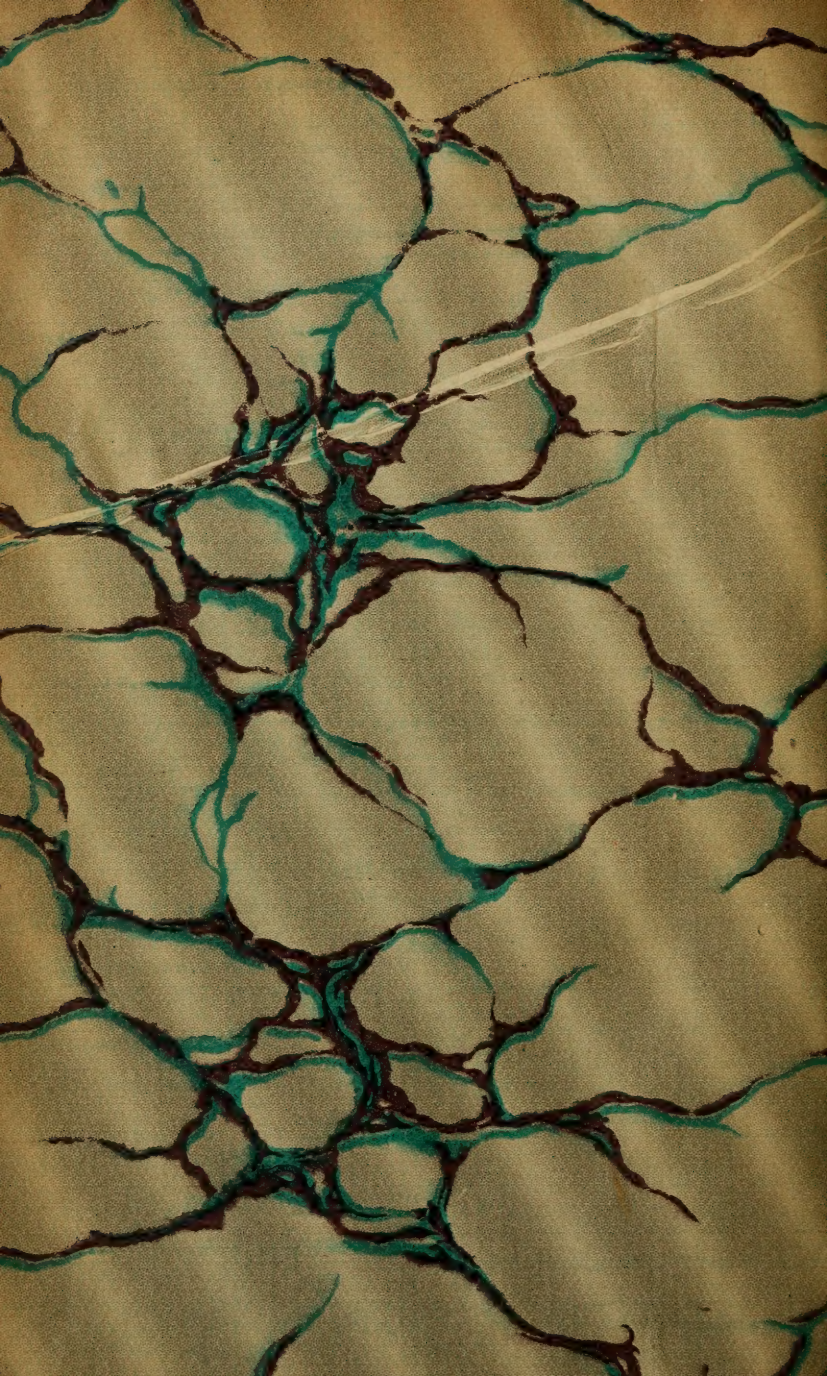
GEORGES OHNET

La Marche à l'Amour

JEAN RAMEAU

La Blonde Lilian





DC
611
G25C37

Cardaillac, Xavier de
Propos gascons

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

